Correspondance entre Schiller et Goethe, 1794-1805

Friedrich Schiller

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Tome I. Salle 6 ; . . . 1 vol

— II. Les Moujiks 1 vol.

— XIV. XV. Théâtre. I et II 2 vol

Micuel de Unamuno. — L'Essence de l'Espagne. Cinq essais, traduit de l'espagnol par Marcel Bataillon.. 1 vol.

Santiago Rusinol. — Le Catalan de la Manche. Roman traduit du catalan par Marius André. Préface de Léon Daudet, de l'Académie Goncourt 1 vol.

Léon Chestov. — Les Révélations de la mort. Dostoïevshy — Tolstoï. Traduit du russe par Boris de Schlœzer, avec un portrait de l'auteur 1 vol

Correspondance entre Schiller et Goethe. Traduit

de l'allemand par Lucien Herr. Tomes I et II 2 vol.

A PARAITRE . Correspondance entre Schiller et Gœthe. Traduit

de l'allemand par Lucien Herr. Tomes III et IV... S vol.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

J'ai suivi l'édition publiée en 1912 par Ylnsel- Verlag de Leipzig, en trois volumes. Elle est, de toutes, non seulement la plus récente, mais encore la meilleure. Le texte, qui remplit les deux premiers volumes, a été établi par M. Hans Gerhard Gràf. A présent qu'on possède au complet la grande édition critique de la correspondance de Gœthe, et celle que M. Jonas a donnée de la correspondance de Schiller, la tâche était aisée. M. Gràf a pourtant fait de tous les manuscrits encore existants une collation nouvelle qui lui a permis d'amender sur plus d'un point le texte traditionnel, et tenu un compte attentif de tout le labeur utile de la légion d'érudits qui, depuis près d'un siècle, s'est appliquée à corriger, à compléter, à mieux dater et mieux ordonner le précieux recueil que, de 1827 à 1828, Gœlhe avait pieusement mais nonchalamment publié. Sauf la chance improbable de trouvailles inattendues, il n'est guère vraisemblable qu'on fasse beaucoup mieux.

Gœthe avait promis, lorsqu'il imprima pour la première fois ces textes, de les faire suivre d'un commentaire explicatif. Il n'a pas tenu sa promesse, et l'on comprend qu'il ait reculé devant la tâche. Il

n'eût pas manqué d'élever un noble monument à la gloire de son ami, mais il est douteux qu'il eût dispensé les commentateurs à venir de toute la peine que leur a coûtée l'éclaircissement de tant de difficultés accumulées. Goethe voyait les souvenirs anecdotiques de haut et de loin ; les quelques récits qu'il fit après coup de ses rapports avec Schiller sont la preuve que la précision

n'était pas son fort, et qu'il lui était assez indifférent de brouiller les dates et de confondre les époques. Pour interpréter convenablement ces documents, pour en expliquer les difficultés, en saisir les nuances fugitives et les innombrables allusions, il fallait connaître au juste, non seulement la biographie des deux poètes au cours de ces onze années, mais toute l'histoire littéraire et intellectuelle de l'Allemagne durant cette période complexe et enchevêtrée. On sait quelle somme énorme de travail l'érudition y a dépensée. Le troisième volume de l'édition que nous suivons est rempli tout entier par un commentaire où se trouve condensé, sous une forme sèche et sommaire, mais commode et presque toujours consciencieuse, l'essentiel de ce qu'il importe de savoir si l'on veut n'être pas arrêté à chaque pas dans sa lecture. M. Albert Leitzmann, qui en est l'auteur, y a compilé avec soin une foule d'éclaircissements certains ou plausibles qu'il faudrait, autrement, aller chercher dans l'océan d'une bibliographie innombrable. J'ai puisé largement à cette source facile, non sans recourir souvent aux travaux où M. Leitzmann avait lui-même puisé en toute liberté, et à bon nombre d'autres encore. Mais l'annotation, qui, pour être complète, eût au moins doublé l'étendue de ces volumes, s'est bornée volontairement au strict indispensable.

AVANT-PR-OPOS *H

J'ai fait de mon mieux pour prêter une forme lisible à ee document sincère et émouvant entre tous, et qui n'avait encore jusqu'à ce jour, que je sache, été traduit ni complètement ni convenablement. Toute traduction est, jusqu'à un certain point, une interprétation. Il n'était pas permis de prétendre supprimer toutes les obscurités, qui naissent fréquemment de la difficulté même des sujets, et qu'on ne peut songer à vaincre qu'au prix «d'une

étude laborieuse, à supposer même qu'on soit préalablement initié à la pensée philosophique et à la terminologie abstraite <de l'époque, mais je me suis efforcé d'en^ réduire le nombre et de simplifier la leeture, en donnant de ces termes anachroniques, aussi souvent que j'ai pu le faire sans fausser le modèle, des équivalents suffisamment justes et limpides. Il va de soi que je ne me pique, ni d'y avoir toujours réussi, ni de n'avoir jamais commis d'erreur.

On ne cherchera donc pas ici un calque du texte allemand. La servilité, loin d'être l'exactitude, en est l'opposé. Une transposition met pour met est un faux-semblant et une déception perpétuelle pour le lecteur. J'ai tenté de rendre sincèrement le mouvement, l'intensité sentimentale, l'allure de la pensée, la vérité familière du ton, le pittoresque prime-sautier de l'expression. Dans les quelques passages qui sent demeurés ambigus, soit à dessein, soit par négligence, qui sont, soit insuffisamment explicites, soit intentionnellement elliptiques, et où il est à tout jamais impossible de conjecturer avec certitude la valeur que l'écrivain entendait prêter à une locution ou à une tournure à doublo ou à triple sens, j'ai, au lieu de me tenir dans le vague, résolument tranché d'autorité, et, entre les diverses

significations possibles, adopté celle qui me paraissait la plus probable, au risque de me tromper.

Une correspondance comme celle-ci, où le ton varie d'une page à l'autre, où les lettres rédigées avec soin et recopiées après corrections alternent avec les billets à peine écrits et jetés à la diable, où l'on se trouve aux prises, non pas avec un style, ou

deux, mais avec une infinité de styles qui diffèrent entre eux selon l'humeur d'esprit, le loisir et le moment, est singulièrement faite pour décourager le traducteur, et pour lui donner à sentir à tout instant la vanité de son effort. Sa tâche stricte consiste à éclaircir son texte et à le rendre lisible. Il a donc le droit, lorsque l'expression est confuse, ou enveloppée, ou gauche, d'y apporter, soit plus de netteté, soit plus d'épanouissement, soit plus de rectitude. Mais ce droit et ce devoir ont leurs limites. Lorsque l'obscurité résulte de l'inachèvement d'une pensée qui n'a pas encore su dépasser la phase sentimentale et indistincte, et qui n'a pas atteint à 3a pleine maturité ni à la pleine possession d'elle-même, lorsque la formule spécieuse dont l'auteur se satisfait et sous laquelle il dérobe sa pensée plus qu'il ne l'exprime atteste simplement qu'il préfère, si sincère 8oit-il, esquiver provisoirement une difficulté à laquelle il ne sait pas de remède, ou masquer une lacune qu'il est impuissant à combler, lorsque l'auteur compose mal parce qu'il ne lui plaît pas de faire l'effort nécessaire pour composer bien, et écrit mal parce que, dans sa précipitation, l'expression juste lui échappe, — en ces divers cas, il y aurait, de la part du traducteur, impertinence à lui en remontrer, à prétendre penser plus profondément, ou plus complètement, ou plus logiquement qu'il n'a su le faire, ou qu'il ne pouvait le faire à la date

où il écrivait, à introduire de la cohérence aux endroits où sa fantaisie et sa négligence se sont ou diverties ou laissées aller, à écrire bien lorsqu'il lui a plu d'écrire mal. Le traducteur ne saurait en équité être tenu pour responsable de ces taches, qu'il avait le devoir de respecter : elles font partie de la physionomie de son texte, au même titre que les parties lumineuses ou éclatantes,

surtout lorsqu'il arrive, comme ici, que la plume se ressente parfois de la lassitude, de la maladie, de la hâte ou du caprice. Et pourtant, la fidélité a ses bornes et la langue française a ses exigences, et le traducteur respectueux de sa plume se trouve fatalement entraîné à remédier aux répétitions de mots, aux impropriétés de termes, aux images qui grincent, à la dureté des heurts, dût-il courir le risque de noyer dans la monotonie d'une correction uniforme les aspérités caractéristiques de son texte, tout comme il est tenu, s'il veut rester Français, de tailler hardiment dans la surabondance touffue des mots parasites et des nuances redondantes, dans tout l'appareil grammatical trop apparent, naïf et minutieux, qui est le squelette obligé de tout style allemand. Des deux écrivains et des deux styles auxquels nous avons affaire ici, Schiller est celui qui se prête le plus complaisamment — je dirai même avec une complaisance périlleuse — à la bonne ordonnance correcte, pleine et liée qui est l'âme normale de la prose française. Sa forme épistolaire est souvent impétueuse et trouble, sa dialectique est souvent de l'improvisation plus oratoire que philosophique ; dans la turbulence de son élan sentimental, il se jette souvent à l'étourdie sur le thème qui s'offre ou qu'on lui tend, et il s'évertue, en y employant toutes ses ressources de rhéteur éloquent et de

sophiste, à se l'annexer, à le pousser de gré ou de force dans son propre champ visuel, sans prendre toujours suffisamment garde à la portée exacte des idées ni à la juste propriété des termes. Mais le style de ses lettres, — ou plutôt son style, car il n'en a qu'un, le même qu'en histoire, qu'en philosophie, qu'en critique, — qui est régulier et classique, périodique et arrondi,

oratoire et étoffé, où les tran^ sitions sont directes et les articulations nettes, où tout se développe à une allure balancée et uniforme, et où l'on aimerait parfois à dégonfler l'enflure surchargée d'une éloquence trop sonore, n'a rien qui, au prix de quelque effort, ne se plie en somme sans trop de dommages aux habitudes de notre langue. — Il en est tout autrement de Goethe, qui est, au sens le plus haut et le plus complet du mot, un artiste littéraire, et dont le style, plastique et expressif plus qu'aucun autre, prend cent formes diverses et cent physionomies imprévues. Lorsqu'elle n'est pas, de propos délibéré et par manière de jeu, apprêtée et guindée comme un style de chancellerie, sa forme épistolaire a, dans son premier jet familier et spirituel, quelque chose de dru et de savoureux, mais souvent aussi d'anguleux, de saccadé et d'abrupt. Il pousse devant lui, avec un air de hauteur dédaigneux de l'effort, des phrases sèches et rocailleuses, mal coupées, à peine ponctuées, où les incidentes, qui surgissent au gré des caprices de la pensée, s'accrochent de biais, comme elles peuvent, et qui s'enchaînent entre elles par des transitions latérales cl gauches, avec je ne sais quel air bâclé, bariolé, voyant, dégingandé et archaïque. Il en coûte au traducteur un très grand effort pour respecter ces traits de style qui sont des traits du caractère, cette iu différence supérieure à l'égard de la cohé-

rence vulgaire et des normes coutumières de la rhétorique de tout le monde, cette insouciance devant les contradictions et devant les démenti» qu'on s'inflige à soi-même, et pour se garder d'introduire, dans la trame lâche de ces négligences voulues ou acceptées, plus de soin et de tenue, des coupures plus nettes et une carrure plus ferme. Mais, si vigilants que soient ses scru-

pules, il lui est bien difficile, sous peine de violenter jusqu'à l'intolérable le goût français, de ne pas banaliser jusqu'à un certain point l'originalité savoureuse de cette physionomie.

C'est dire, en d'autres termes, que si le lecteur à qui l'on offre le drame émouvant de cette grande amitié n'est pas résolu à faire de son côté un effort en vue d'atteindre, sous l'insuffisance des mots, la vérité des caractères et l'âme sentimentale et intellectuelle de ces deux hommes, toute la peiue du traducteur aura été vaine plus qu'à demi.

Cette amitié fut en effet un drame, et évolua comme un drame. La progression, l'ascension est ininterrompue et rapide pendant les quatre premières années ; 1798 et 1799 marquent le point culminant, l'intimité achevée ; après quoi, c'est l'élan amorti, un développement calme et plus rassis, jusqu'au dénouement, à la mort de Schiller, en 1805. Et ce qui fait le caractère singulier de cette « amitié unique », c'est qu'elle fut, non pas l'accord spontané de deux cœurs et de deux esprits jeunes et faits l'un pour l'autre, mais le don volontiers, volontairement offert et volontairement accepté, de deux hommes mûrs d'âge, façonnés par la vie, et que

tout semblait séparer. « Le grand prix de notre amitié, écrivit maintes fois Goethe à Schiller, c'est qu'elle a surgi entre nous à un âge où nous étions pleinement formés l'un et l'autre. » ,

Gœthe avait quarante-cinq ans et Schiller trentecinq lorsqu'en juin 1794, sans doute à l'instigation de sa femme et sur les instances de Humboldt, mais sûrement aussi de propos longuement délibéré, Schiller écrivit à Gœthe, pour lui demander sa partici-

pation active à la revue qu'il projetait de publier, la lettre déférente et cérémonieuse qui ouvre leur correspondance. Leurs rapports, jusque-là, avaient été réservés et distants, presque ouvertement hostiles. Gœthe, dont la nature pondérée et ordonnée ressentait comme une sorte d'affront douloureux tout ce qui est confusion et désordre, déséquilibre et agitation, n'était sans doute pas homme à méconnaître l'ardente vigueur d'un talent noble et sincère entre tous, mais le bouillonnement trouble de ce cœur violent et perpétuellement en révolte, « la frénésie cérébrale » de cet éternel étudiant le raidissaient dans une répugnance défiante qui ne pouvait apparaître à Schiller que comme la malveillance inquiète et jalouse d'un rival. Schiller, de son côté, avait l'âme trop haute et trop clairvoyante pour ne pas s'incliner devant la grandeur du seul poète dont il redoutât et admît loyalement la supériorité, mais, dans sa sincérité impétueuse, il était impuissant à taire la répulsion qu'il ressentait à son approche. « Il a infiniment plus de génie que moi, écrivait-il â Korner en 1789, et, de plus, une richesse infiniment plus grande de connaissances, une aptitude plus sûre à saisir le réel, sans parler d'un s'mih artistique plus pur, et affiné par une pratique constante de» œuvres d'art »; mais, vers la

même date, il écrivait à Caroline de Langefeld, qui allait être sa belle-sœur : « Son caractère ne me plaît pas, je ne me le souhaiterais pas à moi-même, et je ne me sentirais pas à l'aise dans le voisinage d'un homme pareil. » Il écrit en cette même année : o II est impossible de rêver homme plus impertinent », et enfin, en cette même année encore, ses rancœurs éclatent en quelques lignes violentes : « Cet homme est en travers de ma route, et ne

cesse de me remettre en mémoire la dureté de ma destinée. Alors que tout lui sourit, j'en suis réduit à lutter éperdument et sans trêve. » Autant il admire l'écrivain, autant il poursuit de ses sarcasmes l'homme tel qu'il se le figure, l'homme « qui pose au héros », le demi-dieu environné d'un cercle de courtisans et de flatteurs, et qui se repaît mesquinement de leurs adulations, l'homme secret qui reçoit les hommages de tous et ne se livre jamais à personne, l'égoïste qui jouit uniquement de lui-même, l'homme heureux, orgueilleux et vain, — jusqu'au jour où, par l'effet d'un acte énergique de sa volonté et d'un acte de bonne volonté condescendante et intelligente de la part de Goethe, le contact s'établit et la glace se rompt.

Dans le premier accueil que Gœthe fit aux avances de Schiller, il entra sans doute une part de coquetterie surprise et peut-être narquoise, mais il y entra sûrement autre chose encore. Les onze jours qu'il fit attendre sa réponse furent certainement pour lui des journées lourdes de réflexion, et il dut peser longuement les conséquences d'une résolution qu'il n'était pas homme à prendre à l'aveuglette. Il faudrait, pour reconstituer par conjecture, avec une suffisante vraisemblance, les motifs qui emportèrent finalement sa décision, se replacer, avec

toute la précision possible, à ce moment de sa vie intellectuelle et de sa carrière. On ne saurait y songer ici, et il faut bien se borner à rappeler, en quelques lignes, que ce fut alors l'heure la plus critique qu'ait connue le développement de sa vie d'artiste, il y avait plusieurs années que sa veine poétique était tarie, et Reineke Fuchs n'avait plus guère été qu'un divertissement et qu'un artifice destiné à donner le change. Depuis la campagne de France et le choc qu'il en avait ressenti, il se sentait comme vide

et comme désemparé, et l'assiduité intermittente qu'il apportait à ses recherches d'histoire naturelle et de physique visait à occuper son désœuvrement stérile autant au moins qu'à satisfaire les vastes besoins de son intelligence. Si, aux yeux du public, le masque de sérénité* olympienne et d'orgueil altier n'a rien perdu de son prestige, Fâme avisée et prudemment calculatrice que ce masque dissimule, Fâme frémissante de l'artiste et de l'homme de lettres n'est pas sa propre dupe, et s'inquiète, et ressent douloureusement le besoin d'un rajeunissement, d'une substance neuve, d'une fécondation nouvelle. La Critique du jugement a ébranlé, plus violemment peut-être qu'il ne se l'avoue, ïes bases profondes de son ancien équilibre intellectuel. Il est trop clairvoyant pour ne pas sentir que, de cette philosophie kantienne que sa nature personnelle abhorre instinctivement, mais dont il comprend et constate la puissance de pénétration et de rénovation, il va naître, il est né déjà tout un monde nouveau de pensée hardie et de sensibilité vivante, que le foyer le plus ardent de cette nouveauté révolutionnaire e6t là, tout proche de lui, à Iéna, que, dans la crise de décomposition et de Stérilité sénile où s'éinielio la littérature' et la philo-

Sophie de l'âge finissant, la poussée audacieuse de ce groupe d'hommes si riches d'intelligence, détalent, de foi, d'orgueil philosophique et de volonté de vaincre aura demain cause {p.gnée et se sera emparée de tout ce qui compte dans lu jeunesse, — enfin, que, s'il se tient à l'écart, il court grand risque de se laisser distancer, et d'aller rejoindre bientôt, dans l'indifférence ou le mépris, les survivants d'une époque périmée. « Je ne sais vraiment ce qu'il serait advenu de moi, écrira-t-ii plus tard, si Schiller

n'avait agi sur moi; » Il fait donc le geste décisif, il accepte la part de collaboration qui lui est offerte, il vient à Iéna, et lorsque, le 23 juillet 1794, il rentre à Weimar, il est conquis.

L'action s'engage alors, le duel commence, et il n'est, pas de spectacle plus dramatique, plus subtil, plus émouvant.

Chose singulière, le protagoniste, celui qui mène le combat, avec une verve et une hardiesse qui ne se démentent pas, c'est l'homme souffreteux et malingre, l'être de douleur que la maladie ronge1 dans ses œuvres vives et emportera bientôt, qui vit reclus dans sa chambre et dans son jardin, qui ne connaît du monde que ce qu'il en aperçoit par sa fenêtre, qui ne sort dan» la rue qu'en tremblant d'inquiétude et de peur, qui ne sait que ce que lui ont appris de» lectures désordonnées et fragmentaires, mal dirigées, mal digérées, qui n'a guère d'autre nourriture spirituelle que ce qu'il trouve en lui-même, les tempêtes de son idéalisme et la stérilité de son demi-kantisme. Envers son aîné, enver»l'homme heureux et fort, taillé physiquement pour vivre un siècle, qui réunit tous les dons de la nature, de l'esprit, du génie, de la chance et du monde, qui sait tout, comprend tout et a tout vécu,

on ne lui sent pas l'ombre de jalousie ou d'envie : du jour où il a fait le don de lui-même, il l'a fait sans réserve, avec tout l'enthousiasme candide d'une tendresse presque juvénile, et il n'y a plus désormais en lui qu'admiration et que dévouement. Timide et comme soumis au début, on le voit petit à petit s'enhardir, prendre plus d'assurance, tenir tête, parler avec autorité, non par calcul tactique, mais en vertu d'un élan toujours également sin-

cère et passionné. Car le plus haut profit qu'il tire de cette amitié, c'est la confiance que lui donne enfin en son propre génie l'affection d'une haute raison qu'il vénère, l'estime d'un haut jugement qu'il tient pour impeccable ; mais il n'est pas de ceux qu'on dévie aisément de leur route, et il saura toujours esquiver ou interpréter à sa guise, lorsqu'ils iront contre sa nature, les conseils et les leçons. — ■ Il en est différemment de Goethe. Il a beau, souvent avec inquiétude, parfois avec une impatience qu'il tait de son mieux pour ne pas contrister son ami, mais qu'on perçoit aisément sous de fugitifs mouvements d'humeur, se dérober devant une pression qu'il dut plus d'une fois juger trop tenace, ou indiscrète, ou inconsidérée, comme il a tout à la fois plus d'amour-propre encore que d'orgueil, et plus de bonne volonté sincère que de confiance en soimême, il subit en maugréant, plus qu'il ne le voudrait, les exhortations et les injonctions de cette certitude véhémente. Il se plaignait alors tout bas, il se plaindra tout haut, plus tard, de s'être laissé parfois influencer plus que de raison par cette hauteur d'affirmation et par ces jugements péremptoires et sans réplique, et — en particulier pour Wilhelm Meister et pour la Nouvelle — de s'être laissé détourner, par une amitié tyrannique, du

chemin qui était le sien. Mais, lorsqu'une intelligence comme celle-là, réaliste et lucide jusqu'au cynisme, accepte de subir une tyrannie pareille, elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même. Si Gœthe s'y soumit, c'est qu'il y trouvait ou qu'il crut y trouver son compte.

Parmi les quinze mille lettres de Gœthe que nous possédons, les cinq cents lettres qu'il écrivit à Schiller tiennent une place

unique. Ce n'est plus ici, comme dans les lettres à Humboldt, ou à Zelter, ou à Merck, l'homme qui se surveille, l'homme voulu, l'homme de raison qui est au premier plan, c'est l'homme de chaque jour, l'homme lui-même. Sans doute, un homme discret et secret comme l'était celui-là, djscret par nature, secret par sagesse et par longue pratique des hommes, ne se confesse jamais tout entier, et Schiller, qui disait tout, dut plus d'une fois souffrir amèrement de réticences qu'il s'expliqua mal, ou de silences qu'il ne comprit que trop bien. Mais, à tout prendre, dans ces cinq cents lettres, l'attitude et le masque sont tombés, et l'homme est là, nu et sincère plus que partout ailleurs. Un homme de lettres, dans toute l'acception du terme, impressionnable, impatient, irritable, impitoyable à ses ennemis et dur à ses rivaux, prompt à se maîtriser et à se composer une conduite, mais capable aussi de colères terribles, de haines tenaces et de rancunes opiniâtres ; un poète aux projets innombrables, conçus soudain, poursuivis un moment, et abandonnés aussi vite ; une sorte d'appétit de tout entreprendre simultanément, des espoirs immenses, des découragements brusques, des revirements du tout au tout ; en somme, une âme d'artiste, aux vives réactions féminines, entièrement dominée par ses mouvements

intérieurs; par les influences du dehors, par les suggestions de toute nature qui viennent traverser ou aider ses desseins : tel il apparaît, au moins au cours des premières années, des années héroïques de cette amitié, et, bien qu'il ait été, toute sa vie durant, et plus que personne, l'homme des époques successives et qui viennent l'une après l'autre s'effacer et se remplacer, il est

probable que nous touchons là à l'un des aspects principaux de sa nature permanente.

Ce qui fait l'intérêt singulier et la grandeur originale de cette amitié, c'est qu'elle fut sans entraînement sentimental, sans aveuglement, c'est qu'elle fut, au plus haut degré, intellectuelle et volontaire. On a recueilli en un petit volume tout ce que Goethe, sa vie durant, a dit et écrit de Schiller. Il lisait en lui comme en un livre ouvert — et la difficulté n'était pas très grande de lire en cette âme ingénue jusque dans ses roueries et ses astuces, incapable de mai* trise sur elle-même, de réticence et de dissimula* tion durables — et, même aux heures de l'intimité la plus profonde, ce connaisseur d'hommes, cette intelligence avisée entre toutes perçut toujours avec une impitoyable justesse l'outrance, le formalisme, le verbalisme échauffé qui marquent les bornes entre lesquelles se débattait l'âme orgueilleuse et avide de gloire de son ami. Il lui passa tout, d'abord et' surtout parce qu'il mesurait avec une parfaite exactitude l'honnêteté impeccable, la noblesse de ce grand cœur.

11 lui fallut prendre son parti de bien des choses. 11 était relativement aisé de lui pardonner ses intempérances de langage, la sévérité avec laquelle, aux

époques mêmes où la tendresse mutuelle fut la plus entière, l'intransigeance impatiente et indiscrète de Schiller s'ouvrait à d'autres sur les faiblesses nonchalantes de Goethe, et prononçait des arrêts sévères, dont il n'est pas possible qu'il n'ait pas eu connaissance. Il lui pardonna des offenses plus graves et des dissentiments plus constants, qu'il dut cruellement ressentir.

Voici, de tous ces griefs, le plus superficiel, mais peut-être le plus grave, parce qu'il fut de tous les jours. On verra qu'il n'est guère de lettres, dan6 toute cette* correspondance, — aussi longtemps du moins que les deux amis vécurent séparés, et jusqu'à l'installation de Schiller à Weimar, — où Goethe, soit habitude de convenance mondaine, soit mouvement spontané d'affection sincère, n'ait un mot d'amitié pour Charlotte Schiller. Or, jamais il n'arrive à Schiller d'avoir le moindre égard pour la compagne d'élection de Goethe, la mère de son fils, Christiane Vulpius. Il fait mention d'elle, en tout et pour tout, trois fois, et par nécessité. Une première fois, en 1796 (lettre 237), alors que, Goethe étant en voyage, il ne peut se dispenser, pour raisons d'affaires, d'avoir recours à son entremise, il la nomme cérémonieusement « mademoiselle Vulpius ». Lorsque plus tard, en mai 1800, pour un motif analogue, il se trouve obligé de faire allusion à sa personne, il use d'un détour embarrassé, et la désigne par ces mots : « quelqu'un de votre maison ». Une troisième fois, en décembre 1802, lorsqu'elle accouche, il l'appelle, comme faisait Goethe, « la petite » (lettre 877), et il est manifeste que Goethe s'empresse aussitôt, par deux fois, et en pure perte, de saisir au vol cet attendrissement momentané. jEt c'est tout, au cours de onze années de correspon»

dance. Le parti pris est évident, même pour qui ignorerait en quels termes outrageants Schiller, dans ses lettres à d'autres amis, et sûrement aussi dans ses propos, parla toujours de « la maîtresse » et « des conditions misérables » du foyer de son ami, tout comme Charlotte Schiller affecta en toute occasion un hautain mépris pour celle qu'elle n'appela jamais autrement que «

l'épaisse moitié ». Il n'est pas possible que Gœthe n'ait pas senti la peu généreuse obstination, ni que ce pharisaïsme bourgeois, exaspéré par la morgue intraitable des petits hobereaux de province auxquels Schiller s'était *allié par son mariage, ne lui ait pas causé une blessure d'autant plus cuisante qu'elle était quotidiennement avivée. Il n'en laissa jamais rien paraître, il ne s'en plaignit jamais à qui que ce fût, et ce n'est pas la moindre preuve, ni de sa largeur d'intelligence, ni du prix qu'il attachait à leur amitié.

Le conflit que ce trait révèle entre les caractères plonge par ses racines jusqu'au plus profond de l'un et de l'autre de ces deux êtres. Si Gœthe, à son retour d'Italie, a installé dans sa maison et dans sa vie la bonne fille illettrée et vulgaire qui lui est éperdument et à tout jamais dévouée, il entra dans son acte, à l'origine, moins d'audace que de laisseraller et de facilité. Le courage vint ensuite, par surcroît, mais, en somme, si, tout en les redoutant, il s'obstine à braver la calomnie et à défier l'hypocrite et mesquine menace de l'opinion, c'est sans doute parce que son orgueil et sa dignité ne toléraient pas de se laisser arracher une lâcheté et une ingratitude, mais c'est surtout parce que rien n'était de force à le contraindre au sacrifice d'une commodité délibérément choisie. Il n'y a pas trace, dans toute sa conduite envers Christiane, d'un coup de

passion ou de révolte. L'aristocrate conservateur qu'il est encore alors professe, comme avait fait toute la société cultivée du dix-huitième siècle, la primauté des goûts individuels, le droit souverain de l'homme supérieur en culture à s'émanciper de ce qui est la règle impérative pour le commun, le droit à profiter des

commodités qui font la vie plus facile et plus douce. Tout au contraire, le révolutionarisme de Schiller, qui proclame tapageusement les droits imprescriptibles de la passion, est tout entier pétri de moralité traditionnelle, et, une fois les feux de la jeunesse amortis, se meut, aussi bien par goût naturel que par principe, à l'intérieur des barrières intangibles qui enclosent la société et la régularité de l'existence coutumière. L'état de nature et l'homme de raison qu'après Rousseau, avec Kant, il prône contre la frivolité relâchée ou hypocrite de son siècle, c'est la tradition permanente que sa médiocre connaissance de l'histoire lui donne pour la vertu authentique des institutions humaines, et qu'il ne tolère pas qu'on mette en question. Par un paradoxe qui est la règle à cette époque, des deux amis, c'est le traditionaliste incorruptible qui garde au fond du cœur, sans oser se l'avouer, une tendresse secrète pour la Révolution française, alors que l'autre, l'homme à l'esprit infiniment plus éclairé, plus sceptique, plus libre et plus réaliste, l'homme qui sait la fragilité des formes sociales et la contingence des codes moraux et politiques et qui juge à sa valeur la sottise égoïste des hommes d'ancien régime, laisse éclater en toute occurrence la haine et le dégoût que lui inspire la France révolutionnaire, pour la simple raison que son aristocratisme est fait, non de foi et de préférence passionnée, mais d'une horreur instinctive pour le désordre et la vul-

garité qui viennent troubler toutes choses, et mettre en péril la commodité de l'existence. En ce dixhuitième siècle finissant, ils sont l'un et l'autre des hommes de leur siècle. Schiller mourra sans avoir rien perdu de son credo sommaire ; quant à Goethe, il faudra cette longue crise, puis la maturité de la vieillesse et la sé-

rénité d'un cœur apaisé pour lui donner, chaque jour plus large, l'intelligence du présent et l'ouverture sur l'avenir qui sont la gloire de ses dernières années. — Entre Goethe, l'homme ordonné par excellence, soucieux avant tout du décorum, des manières élégantes, du raffinement policé, de la mesure et du goût, et Schiller, ce broullon qui vivait dans un taudis, se fouettant à grands coups de café fort et d'alcool, aussi insoucieux qu'on peut l'être de toute tenue, de la plus élémentaire hygiène physique ou morale, le contraste est saisissant. Que le premier ait tranquillement installé et résolument maintenu dans sa vie, au grand dépit des maîtresses délaissées et à la grande indignation des hypocrisies mondaines, l'irrégularité de douteux aloi que toute sa ténacité et sa courageuse loyauté ne parvinrent à imposer qu'avec un succès assez précaire, — et que, par une inconséquence où il entre de l'ironie, il se décida, une fois la cause médiocrement gagnée, à régulariser par le mariage, — et que le second, le perpétuel révolté, ait poussé le respect de la correction et des formes traditionnelles jusqu'à fortifier de son implacable rigorisme la jalouse et haineuse diffamation qui s'acharnait contre son ami, rien n'est, psychologiquement, plus banal, mais rien n'est aussi plus significatif, ni plus grave.

Ainsi l'intelligence de Goethe — qui sut respecter les convictions natives de son ami plus délicatement que son ami ne respecta les siennes — fut assez large pour passer sur les griefs humains, qui sont de tous les plus cruels, et pour s'accommoder du conflit moral où s'affrontaient leurs sensibilités. Il ne mit pas moins de complaisance à franchir docilement le fossé profond qui séparait leurs esprits. On s'est appliqué maintes fois à en tra-

cer le parallèle, et, en particulier, M. Gundolf, dans le beau livre qu'il a consacré récemment à Goethe, s'en est trop bien acquitté pour qu'on puisse songer à faire mieux, ou pour qu'on se donne le ridicule d'effleurer en quelques pages un grand et difficile sujet. Je me borne à un petit nombre d'indications de surface, volontairement sommaires et partielles, qui ne prétendent qu'à éclairer la lecture de cette correspondance.

Des différences qui séparaieut leurs formations intellectuelles, leurs corps de doctrines, ou, si l'on veut, leurs habitudes de penser, ils eurent euxmêmes, dès leur premier contact, un sentiment très aigu et très juste. Alors que l'intelligence voltairienne et en quelque sorte cartésienne, objective et concrète de Gœthe envisage le monde et les êtres qui le composent comme une réalité, comme la réalité, qu'il faut aborder par le dehors, résoudre en ses éléments, saisir patiemment dans son mécanisme et dans l'harmonie de sa vie profonde, qu'il faut pénétrer, occuper, posséder et maîtriser par les lentes et prudentes démarches de l'observation, de l'analyse, du raisonnement, de la raison, l'idéa-

lisme anthropocentrique de Schiller, si obstinément qu'il adhère à l'esprit et même à la lettre de la doctrine kantienne, et si obscurément qu'il s'imagine y être authentiquement fidèle et qu'il se cabre contre les outrances idéalistes de Fichte et contre les séductions de Schelling, n'en est pas moins, à son insu, plus imprégné de romantisme qu'il ne le pense, et n'en glisse pas moins, par un entraînement fatal, sur la pente qui demain absorbera le monde dans l'idéalité d'une pensée qui s'arrogera le droit et la tâche de le créer. Même contraste en esthétique. Pour le génie païen et panthéiste de Goethe, pour son imagination plas-

tique et concrète, l'art est, de sa nature, sur le même plan que la science et, par d'autres procédés, une appréhension vivante de la vérité expressive des choses dans leur source profonde et créatrice ; mais il est surtout, au sens hellénique du mot, un métier, un jeu, de tous les jeux le plus noble et le plus divin, une libre création de formes belles, expressives et émouvantes. Sans doute, il accepte volontiers de s'entendre dire que le poète est le devin et l'artiste le voyant, et qu'il leur suffit d'un coup d'aile pour planer sur le monde et lui dicter leur loi, mais il sait trop bien ce que parler veut dire pour en être la dupe. L'hostilité déclarée qui l'a hérissé jadis contre les ambitieuses constructions philosophiques de Schiller, contre son allégorisme, son pathétique, sa conception intellectualiste et moralisante, formaliste et mécanique, de l'art et du rôle de l'artiste, en un mot contre son kantisme tout à la fois rigoureusement tendu et abusivement dévié de son sens véritable, s'est relâchée volontairement au contact de sa personne, et s'efface volontairement aussi longtemps qu'il peul croire qu'ils parlent l'un et l'autre 1(3 même

langage ; mais il est clair qu'il se reprend et qu'il se raidit à nouveau et que toute communion prend fin le jour où il s'aperçoit que des formules trop complaisamment acceptées menacent de l'engager trop avant dans une voie qui s'écarte trop radicalement de la sienne.

Des attitudes intellectuelles différentes ne sont un obstacle décisif ni aux alliances concertées ni aux intimités sincères ; deux esprits peuvent être situés aux pôles antagonistes de la pensée, et s'entendre néanmoins, à la condition qu'ils soient de types analogues, et que, par quelque analogie de structure, ils se rangent

dans une même famille. Le plus grave était qu'ils différaient essentiellement par leurs tempéraments.

Ce qui faisait la force de Schiller, c'est qu'il savait au juste ce qu'il voulait. Il s'agissait pour lui de s'emparer du grand esprit qui s'offrait, et il y apporta l'effort persévérant d'une énergie passionnée et trouble, mais imperturbable et sincère, et toutes les ressources de sa logique véhémente et pressante. Il avait la partie belle. Contre un adversaire incertain, en quête d'une sécurité, d'une règle d'action, d'une direction, il avait l'avantage de la foi ardente du néophyte, la ferveur du prosélytisme et le prestige des idées neuves. Il s'attaqua aussitôt à Gœthe en mettant en œuvre, avec un zèle qu'il fit plus pressant à mesure qu'il sentait faiblir la résistance, - tous les dons combatifs de son esprit et de son caractère, son audace de systématisation verbale, sa promptitude à construire, son ardeur prédicante, sa scolastique et sa sophistique, les arguties emphatiques ou captieuses de son âme d'avocat, la fougue de ses affirmations péremptoires, l'allure plus oratoire que lyrique d'une éloquence de rhéteur philo-

sophe et d'une dialectique spécieuse et inventive, qui n'est jamais prise de court, — et, de tous ces dons, de tous ces moyens ingénus ou calculés, il n'en était aucun qui ne dût heurter et blesser profondément la nature intellectuelle de Goethe. Devant les coups réitérés que lui assène l'ingéniosité fertile de cette éloquence pressante et agressive, on sent fort bien que l'intelligence lucide et pondérée de Goethe, à qui répugne instinctivement tout ce qui sent l'exagération, toute construction précipitée et fragile, tout échafaudage improvisé et fallacieux, tout verbalisme et toute autorité, se révolte parfois, inquiète et rétive ; mais l'impétuosité

tenace de l'attaque n'en parvient pas moins à l'envahir par une sorte d'intimidation et d'enveloppement, à lui arracher, lambeau par lambeau, d'abord une acceptation passive, puis une adhésion expresse, et à lui communiquer une sorte de foi artificielle et précaire qui, sans doute, est impuissante à s'installer souverainement dans sa sensibilité véritable et sa pensée, mais qui s'implante néanmoins assez profondément en lui pour agir à la manière d'un levain. On ne lit pas sans quelque émotion, ni sans un sourire, les lettres fameuses où Goethe, en écolier soumis et comme satisfait de la tâche bien accomplie, accepte et répète les leçons doctrinales de Schiller, s'émerveille à voir jouer le commode mécanisme des catégories kantiennes, et s'essaie lui-même, en novice studieux, à construire au moyen de ces artifices logiques une déduction de ses principes de physique. Docilité voulue, faite de ménagements infiniment délicats, qu'il apporta en toutes matières et à laquelle il se laissa prendre, jusqu'au jour où il lui vint un sentiment trop vif des différences profondes qui le séparaient de son ami, pour ne pas juger plus

sage de s'exposer avec moins de complaisance à la discipline et à la contrainte qui risquaient d'empiéter trop profondément sur sa propre nature. Ce jour-là, il dira adieu à tout jamais à toute philosophie doctrinale et à tout esprit de système, pour s'en tenir délibérément aux règles d'observation concrète et d'explication positive qui sont le propre de l'attitude scientifique et critique de l'esprit. Mais il sortira, de cette crise et de ce contact, plus profondément modifié qu'il ne se l'imaginera lui-même. De cette imprégnation philosophique, il garda le sentiment d'une sorte d'exhaussement de tout son être spirituel, de ce qu'il appela si fré-

quemment sa seconde jeunesse ; ce fut, en d'autres termes, comme l'éclosion d'une sensibilité nouvelle, le jaillissement de forces nouvelles dans une nature exténuée, l'ouverture d'horizons nouveaux. « Sa pensée, écrivait Schiller dès avant la crise, s'efforce et ne cesse d'être en quête dans toutes les directions, et s'évertue à se créer un ensemble cohérent, — et c'est pour cela qu'il est à mes yeux un grand homme. » Cet ensemble cohérent, cette vision de plus haut, cette base plus large et cet équilibre plus assuré, on peut affirmer sans risque de se tromper qu'il les dut surtout à la conscience plus pénétrante et plus riche qu'au contact de Schiller il prit tout à la fois de ses propres besoins sentimentaux et des besoins intellectuels d'un monde nouveau. Il est clair que c'en est fait désormais, dans son esprit, du prestige souverain qu'avait exercé sur lui l'exemple des grands Français du dix-huitième siècle, de Voltaire, de Diderot, de Rousseau. Dans le voltairianisme, ou, si l'on veut, dans le réalisme positif et critique à la française, le classicisme traditionaliste n'est que de surface, et l'irrespect et l'audace révolutionnaire

sans limites sont le moteur réel et l'âme véritable. La nouveauté qui vient contaminer Goethe est d'une autre essence. Elle est faite d'intellectualisme idéaliste, et elle est tout imprégnée du respect des lois éternelles et de la conservation des traditions essentielles. L'initiative la plus hardie des Allemands, même chez un Fichte, ne fait pas table rase du passé ; son jacobinisme intellectuel ne prétend nullement à construire de neuf un système de pensée et de réalité qui ne se réclame d'aucun antécédent. Il retrouve, il garde, il vivifie, il s'incorpore ce qui lui apparaît comme la substance profonde du passé humain et du passé intellectuel.

La contagion de cette âme d'idéalisme sentimental et mystique a envahi Goethe, tantôt de face, tantôt par des détours compliqués et obscurs, a pénétré petit à petit, sans même qu'il en prît nettement conscience, toute la contexture de son esprit. — Sans Schiller, Faust n'aurait peut-être jamais été achevé, ou aurait été conçu autrement.

C'est une haute leçon, qui porte plus loin que la personne de Goethe : rien n'explique mieux comment l'audacieuse philosophie issue de Kant put conquérir, de proche en proche, les têtes pensantes, les têtes agissantes, la nation tout entière, comment la griserie de cet idéalisme et de cet intellectualisme surhumains, l'audace illimitée de la pensée maîtresse du monde, put, par un enveloppement insidieux, contaminer jusqu'aux cerveaux les plus robustes, — et comment, dans le domaine concret de la vie réelle, cette âme de philosophie contribua si puissamment à renverser les barrières qui séparaient les petites Allemagnes étroites et vieillottes et à créer, à la faveur de l'ébranlement napoléonien, une âme collective.

AVANT-PROPOS

Nous voici revenus, au terme d'un long circuit, à notre point de départ, et nous touchons à la raison profonde qui explique en fin de cause leur alliance et leur amitié. Cette raison véritable, qu'ils pressentent confusément et dont à aucun moment ils ne prennent une complète conscience, mais qui les meut sans cesse, c'est le contraste douloureux et obsédant entre l'immensité de

leurs ambitions intellectuelles et sentimentales et la médiocrité de leur champ d'action.

Il faut voir les choses telles qu'elles sont, sous leur aspect de réalité concrète : dans cette petite ville de six mille âmes, grande comme une toute petite sous-préfecture, dans ce duché thuringien grand comme un arrondissement de médiocre importance, Goethe, haut dignitaire d'une cour minuscule, fonctionnaire et directeur de théâtre, ingénieur et architecte, organisateur de divertissements mondains et conducteur de cotillons, — et l'on éprouve je ne sais quelle gêne à l'entendre conter ces puérilités et ces fadaises, avec une complaisance que dissimule mal une apparente désinvolture ironique ; à Iéna, puis à Weimar, Schiller, professeur d'histoire sans emploi, pauvrement pensionné par le duc, dévoré par des besognes de librairie sans lesquelles il mourrait de faim, sans cesse rappelé, par sa santé défaillante, par l'étroitesse bourgeoise de son milieu, par les rivaux envieux et par les haines qu'il déchaîne à plaisir, par le médiocre succès de sa carrière d'homme de lettres, à la dureté précaire de ses conditions d'existence. Tels sont les hommes qui nous apparaissent aujourd'hui comme les types

caractéristiques, les plus expressifs et les plus nobles, de l'Allemagne d'alors, d'une Allemagne dont on se fait volontiers une idylle alors qu'elle n'est qu'un désert. Tandis qu'ils ont la tête noyée dans l'empyrée d'un universalisme d'art et de pensée, ils sont rivés par les pieds à la réalité la plus provinciale et la plus morne. Alors que le monde occidental est bouleversé jusque dans ses fondements, il semble que rien n'existe pour eux que leur entourage le plus immédiat et le plus étroit. Il faut que Francfort

soit prise de haute lutte par les troupes françaises et que Gœthe tremble pour sa mère, il faut que la Souabe soit envahie et la Thuringe menacée pour qu'on perçoive dans leur correspondance un vague écho de la tempête qui bouleverse le monde. Une muraille infranchissable barre l'horizon au sud, et, vers la plaine du nord, c'est tout au plus si la vue porte jusqu'à Halle, Leipzig et Dresde, toutes voisines, jusqu'à Gôttingen par le hasard d'une saison d'eaux et, dans un lointain fabuleux et inaccessible, jusqu'à Berlin, jusqu'à Kônigsberg, où Kant achève de vivre. Pour leur imagination, il existe en Allemagne, en tout et pour tout, quelques îlots parsemés, où sont tapis, aussi isolés qu'euxmêmes, quelques poètes, quelques hommes de lettres, amis ou ennemis. Proche d'eux-mêmes, l'horizon n'est ni moins étroit, ni moins mesquin : des coteries mondaines, des chapelles littéraires, des jalousies de clocher, des rivalités haineuses, des potins de petite ville, un provincialisme étriqué et étouffant. Même médiocrité en politique : le traditionnel et peu méritoire mépris qu'inspire cette momie surannée qu'est le Saint-Empire romaingermanique, une fronde narquoise envers les institutions d'ancien régime et les castes dirigeantes,

un opportunisme ironique, sceptique et souriant, — pas le moindre soupçon de la grandeur des événements qui s'accomplissent, pas le moindre tressaillement d'humanité renouvelée, rien où il entre de la largeur, de la liberté, de la générosité, le pressentiment d'un âge nouveau, sauf peut-être le vague cosmopolitisme à la Fichte qui gronde tout bas au cœur de Schiller, et qu'il tait sagement.

Or, les deux hommes ont de leur propre valeur et de la hauteur de leur mission secrète le sentiment le plus juste et le plus aigu. Ils ont l'esprit hanté par un passé de grandeur. Ils savent que, sous d'autres cieux, Sophocle, Phidias, Platon incarnèrent l'âme la plus haute et la plus souveraine de la cité, que, dans les villes italiennes, les artistes du moyen âge finissant et de la Renaissance furent princes, que naguère, et tout près d'eux, Voltaire, les encyclopédistes, Diderot, Rousseau ont pénétré de leur intelligence et de leur pensée le génie d'une grande nation, et rayonné d'un éclat victorieux, par delà les frontières de leur pays, sur tout le monde civilisé. Ils savent à n'en pas douter qu'ils sont, à leur manière, de la famille de ces artistes et de ces grands esprits, et qu'une pareille destinée leur serait due, si le hasard de la naissance ne les avaient jetés en exilés dans la plate et opaque vulgarité de « la barbarie hyperboréenne ». Parmi l'incompréhension dénigrante et envieuse qui les environne, qui les ravale au rang d'amuseurs éphémères, et qui fait tout juste la différence entre eux et un Matthisson ou un Kotzebue, la flamme de génie qui brûle en eux leur donne le sentiment qu'ils n'ont rien de commun avec toute cette médiocrité et toute cette inintelligence mesquine. Ils conçoivent que, s'ils lient partie et s'ils se tiennent fermement unis, s'ils

groupent autour d'eux et maintiennent fortement serrés contre eux le petit nombre des* hommes qui sont de taille à les comprendre, s'ils emploient éner* giquement les frêles moyens d'action qui sont à leur portée pour rallier les forces jeunes et les bonnes volontés naissantes, s'ils donnent l'exemple des grandes œuvres librement conçues, s'ils proposent à la conscience alle-

mande, dans leurs personnes élargies et enrichies, le type le plus haut possible d'une humanité intellectuelle complète, saine et puissamment coordonnée, il ne peut manquer d'arriver que les barrières ébranlées s'écroulent, que les particularités égoïstes des petites patries, des coteries inintelligentes et jalouses et des bas calculs s'effacent sous le souffle d'une universalité pure, belle, vraie, sincère et désintéressée, et qu'il se crée enfin, dans une Allemagne pensante rajeunie et unifiée, un public digne de ce nom, c'est-à-dire une âme collective. C'est pour réaliser ce rêve chimérique et obscurément conçu qu'ils associent leurs génies, et qu'ils luttent éperdument pendant plus de dix années. Tâche infinie, et qui était à la merci du cours qu'allaient prendre les destinées du monde, bien plus que des plus nobles héroïsmes individuels. Lorsque Schiller mourut, on était encore loin de compte, et, quant à Goethe, il eut beau grandir ensuite, de jour en jour, en plénitude intellectuelle, en largeur, en puissance et en gloire, il n'obtint pas de son vivant la primauté incontestée qui lui vint après sa mort.

Rien n'est plus vain que de se demander ce qu'il fût advenu de cette amitié, si la mort ne l'eût brisée. Depuis plus d'un siècle, dévots de Schiller et dévots

AVANT-PROPOS

de Goethe s'évertuent à se jeter mutuellement à la tête récriminations et insinuations, et toute cette véhémence n'est que comique. Il est certain que Goethe, qui était alors malade, ne voulut pas ou ne put pas voir mourir son ami. Il est certain que l'horreur phy-

sique que lui inspirait la vision de la mort — qui lui répugnait aussi instinctivement que les cérémonies religieuses ou que le son des cloches — lui fit refuser de le contempler une dernière fois, et qu'il n'assista pas à ses obsèques. Il est certain qu'il ne montra aucune complaisance aux projets de commémoration ostentatoire que prétendit bruyamment lui imposer cette même société mondaine qui n'avait pas fait un geste pour sauver de la misère le pauvre poète mourant. « Gomment l'aurais-je pu? expliqua-t-il plus tard. J'étais anéanti. » Tous les témoignages concordent à le prouver : le coup fut terrible, et il lui fallut de longs mois pour reprendre possession de luimême et pour trouver un équilibre nouveau. Il crut ne pouvoir rendre un plus digne hommage à la mémoire de son ami qu'en terminant son DémétriuSy et n'y renonça, après de longs et vains efforts, que par impuissance d'aboutir. Dans son souvenir et dans son imagination, cette amitié unique, qui avait fait son œuvre, prit une valeur symbolique qui ne fit que croître. Schiller demeura toujours dans sa mémoire comme le dernier « gentilhomme de lettres » qu'il eût connu, comme la distinction suprême. Avec l'effort inlassable, avec le rebondis sèment perpétuel d'un ressort constamment tendu, avec l'aspiration incessante vers un but sans cesse reculé et haussé (das Streben), ce qu'il admira toujours en lui sans réserve, c'est cette noblesse (das Edle), c'est-à-dire le juste sentiment de sa dignité

humaine et l'orgueil de sa hauteur morale, qui le fit inaccessible à toute mesquinerie, à toute petitesse égoïste, à toute complaisance de caractère, qui lui dicta son attitude inflexible et son raide dédain pour les grands de ce monde, et qui lui fit sans

doute prendre plus d'une fois en pitié la courtisannerie facile à laquelle le réalisme sceptique de Goethe ne sut pas mieux se dérober que n'avaient fait autrefois la candeur de Corneille et l'ironie de Voltaire. — Le prestige idéalisé de l'ami disparu, tout auréolé d'héroïsme légendaire, ne cessa jamais d'être, pour l'ami survivant, une leçon et un exemple.

Lucien HERR.

A SA MAJESTÉ LE ROI DE BAVIÈRE

Très haut et très gracieux roi et maître,

L'inclination que Votre Majesté Royale a eu la bonté de concevoir pour mon inoubliable ami m'a bien souvent persuadé, tandis que se faisait la revision définitive de la correspondance que j'ai échangée avec lui durant nombre d'années, combien lui eût été précieux le bonheur d'appartenir à Votre Majesté. Aujourd'hui que, mon travail terminé, il me faut, une fois encore, prendre congé de lui, j'ai l'esprit occupé par des pensées toutes personnelles et particulières, mais qui ne laissent pas de s'appliquer à cette circonstance.

Aux heures où nous perdons un être d'une rare valeur et dont l'influence fut grande sur notre destinée, nous avons coutume de faire retour sur

(1) Les relations personnelles entre Goethe et le roi Louis Ier de Bavière remontent à 1827. Le roi, grand admirateur de l'écrivain, se rendit cette année-là à Weimar pour l'anniversaire de Goethe (28 août), et lui remit de sa main les insignes de grand-

croix de l'ordre du Mérite de la Couronne de Bavière. De ce jour, il ne cesse de le combler de prévenances, de cadeaux, de marques d'estime et de lettres. En 1828, il lui envoie le peintre de la cour bavaroise, Stieler, pour faire son portrait, qui est aujourd'hui à la Neue Pinacothek de Munich. — L'admiration du roi se partageait également entre Gœthe et Schiller, et il eût désiré leur assurer une sépulture commune s'il n'eût été devancé dans son dessein par la volonté expresse du grand-duc de Weimar.

nous-mêmes, habitués que nous sommes à ne ressentir douloureusement que les privations personnelles dont nous aurons dorénavant à pâtir. En ce qui me concerne, la perte était de la plus haute importance : il me manquerait désormais une sympathie profonde et éprouvée, il me manquerait une stimulation intellectuelle féconde, et bien des choses qui concouraient toutes uniquement à encourager une noble émulation. C'est ce que je ressentis alors de la manière la plus douloureuse ; mais la pensée de tout ce que lui aussi avait perdu de bonheur et d'agrément de vie ne s'imposa 'fortement à moi que depuis que j'ai eu la douceur de me voir comblé par Votre Majesté de la faveur et de la bienveillance, de la sympathie et de la confiance, des titres et des dons par le moyen desquels Elle a communiqué à mon grand âge un nouvel attrait de fraîcheur et de jeunesse.

J'en vins alors à penser et à me représenter, sur la foi des sentiments dont Votre Majesté ne faisait pas mystère, que les mêmes bienfaits fussent largement échus en partage à mon ami, et qu'ils eussent été d'autant mieux placés et d'autant plus efficaces qu'il en eût eu la jouissance en un âge de verte fécondité. Votre royale faveur lui eût fait facile et unie l'existence matérielle, eût écarté

de lui les soucis domestiques, eût élargi le cercle de sa vie, lui eût permis sans doute de se transporter sous un climat moins rude et plus salutaire ; sa production en eût été rendue plus active et plus rapide, pour la constante joie de son très haut protecteur et pour le durable profit des hommes.

Puisqu'on imagine si bien que la vie du poète eût été ainsi vouée à Votre Majesté, il est bien permis de lui offrir en toute déférence les lettres qui recèlent

une portion importante d'une vie si extraordinairement intense. Elles montrent de la manière la plus fidèle et la plus directe, en des traits doucement émouvants, comment, uni par une étroite amitié et un accord intime avec un groupe d'hommes sincèrement attachés les uns aux autres, et en particulier avec moi-même, il ne cessa de s'efforcer et d'agir, et, en dépit de ses souffrances corporelles, resta, par le cœur et la pensée, toujours pareil et identique à lui-même, constamment étranger et supérieur à tout ce qui est vulgaire et médiocre.

Que ces reliques pieusement conservées trouvent donc leur chemin jusqu'à celui à qui il sied qu'elles soient dédiées, dans l'espoir certain que Votre Majesté daignera continuer au survivant, tant par la disposition spontanée de son cœur qu'en mémoire de l'ami qui n'est plus, la faveur qu'il lui a accordée jusqu'à ce jour ; en sorte que, tout en gardant l'éternel regret de n'avoir pu collaborer effectivement et régulièrement à Votre œuvre royale, si riche et si large, je puisse du moins conserver la réconfortante satisfaction de me dire qu'en bénissant d'un cœur recon-

naissant Vos grandes entreprises, je n'aurai pas été tout à fait étranger à Votre œuvre ni à sa vaste influence.

Je demeure pour la vie, avec le plus sincère respect et une gratitude immuable, de Votre Majesté Royale le serviteur le plus soumis.

Weimar, le 18 octobre 1829.

Johann Wolfgang von Gœthe.

Schiller a Goethe

Monsieur,

La feuille jointe à cette lettre vous porte le vœu formé par un groupe d'hommes qui a pour vous une considération sans bornes, d'obtenir, pour la revue dont il s'agit (1), la faveur d'une collaboration dont il va de soi que nous estimons tous également la qualité et le prix. Si vous acceptez de donner à cette entreprise l'appui de votre nom et Je votre personne, vous en assurerez l'heureux mccès, et nous souscrivons d'avance avec empressement à toutes les conditions que vous mettrez i votre consentement.

(1) La revue Die Horen (les Heures). La publication en avait ete décidée, le 7 juin, dans une conférence à laquelle .rirent part Schiller, Fichte, K.-L. Woltmann (alors promeut d histoire à l'Université d'Iéna) et Guillaume de iumboldt. Le prospectus fut rédigé le 13 juin. Le titre laçait la nouvelle revue sous l'inspiration des trois sœurs ivines, des trois Heures, filles de Thémis et de

Zeus : Eunoua, la belle ordonnance ; Dike, la justice ; Eirene, la paix

Ici, à Iéna, MM. Fichte, Woltmann et de Humboldt se sont associés à moi pour la publication de cette revue. Nous avons jugé nécessaire que tous les manuscrits qu'on nous proposerait fussent remis à l'examen d'un comité peu nombreux. Nous vous aurions une infinie gratitude si vous vouliez bien nous permettre de soumettre de temps à autre à votre jugement tel ou tel d'entre les manuscrits qui nous parviendront. Plus vous ferez grande et intime la part que vous prendrez à notre entreprise, plus elle aura de prix aux yeux de cette portion du public à l'estime de laquelle nous attachons la plus haute importance. Je demeure, avec un entier respect, votre obéissant serviteur et très sincère admirateur. — Iéna, le 13 juin 1794. — F. Sch.

Goethe a Schiller

Monsieur,

Vous ouvrez devant moi une perspective doublement agréable, d'une part sur la revue que vous vous proposez de publier, d'autre part sur la collaboration à laquelle vous me conviez. Je serai des vôtres avec joie et de tout cœur.

S'il se rencontre, parmi ce que j'ai d'inédit, quelque chose qui convienne à un recueil tel quelle vôtre, je le donnerai volontiers ; mais à coup sûr l'association plus étroite avec des hommes assez vaillants pour oser cette entreprise ne manquera pas de donner un élan nouveau à maints projets que j'ai laissés en suspens. En

attendant, je me promets beaucoup d'intérêt de l'entretien où nous aurons à nous mettre d'accord sur les principes qui devront diriger l'examen des manuscrits qui nous seront offerts, et sur la composition et la forme qu'il conviendra de donner à cette revue pour la distinguer des autres, et pour lui assurer, grâce à ses avantages sur les autres, tout au moins quelques années d'existence.

J'espère m'entretenir bientôt oralement de tout cela avec vous (1), et vous envoie, pour vous-même et pour vos collaborateurs, mes sentiments d'estime et mes compliments les meilleurs. — Weimar, le 24 juin 1794. — Gœthe.

Gœthe a Schiller

Je vous retourne, avec mes remerciements, le mémoire de Schocher (2) ; j'y aime bien ce que je parviens à en comprendre ; quant au reste, j'espère qu'avec le temps il le tirera au clair.

J'y joins Diderot (3) et Moritz (4), ce qui, je l'espère, vous rendra mon envoi à la fois utile et agréable.

Gardez-moi un souvenir amical, et soyez assuré que je me réjouis très vivement à la pensée de faire fréquemment avec vous échange d'idées. Mes compliments à votre entourage. Je me trouve, à l'improviste, obligé d'accompagner le duc à Dessau (5), ce qui me privera du plaisir de revoir aussi prochainement que je le voudrais mes amis d'Iéna. — Weimar, le 25 juillet 1794. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 23 août 1794,

J'ai été heureux d'apprendre hier que vous étiez de retour de voyage. Nous nous reprenons donc à

(1) L'entretien eut lieu au cours du séjour que Gœthe fit à Iéna du 20 au 23 juillet. Il l'a raconté lui-même, et Schiller en a rendu compte dans une lettre à K orner.

(2) La brochure de Schocher, publiée en 1791, traitait de l'analyse et de l'éducation esthétique et rythmique de laparole.

(3) Les Bijoux indiscrets.

(4) h' Essai de prosodie allemande, paru en 1786.

(5) Il partit le jour même, avec le duc Charles-Auguste, pour Dessau, Leipzig et Dresde ; leuï absence dura trois semaines.

espérer vous revoir parmi nous, ce que, pour ma part, je souhaite de tout cœur. Les récents entretiens que j'ai eus avec vous ont remis en branle tout l'ensemble de mes pensées, car ils ont porté sur un sujet qui, depuis quelques années, m'occupe passionnément. Une foule de points sur lesquels je ne parvenais pas à me donner pleine satisfaction se sont trouvés, par la vision vivante de votre esprit (car je ne puis caractériser autrement l'impression d'ensemble que vos idées ont faite sur moi), illuminés en moi d'un éclat imprévu. Ce qui me manquait, c'était le contenu réel et concret à donner à diverses idées théoriques, et vous m'avez mis sur la voie. Votre regard observateur, qui se pose si tranquillement et si sereinement sur les choses, ne vous expose jamais au risque de vous perdre dans les voies détournées où

s'égarent si aisément, aussi bien l'une que l'autre, la spéculation et l'imagination arbitraire qui prétend n'obéir qu'à elle-même. Votre intuition saisit avec une parfaite justesse et embrasse, d'une manière infiniment plus complète, tout ce que l'analyse poursuit péniblement, et, si vous ignorez vous-même votre propre richesse, c'est uniquement parce qu'elle repose en vous comme un ensemble achevé ; car nous ne connaissons malheureusement que ce que nous isolons et détachons de nous. C'est pourquoi les esprits de votre sorte se rendent rarement compte de la profondeur à laquelle ils ont pénétré et du mince profit qu'il y a pour eux à emprunter à la philosophie, alors que c'est elle qui peut s'instruire à leur école. Sa tâche à elle se borne à décomposer ce qui lui est donné, alors que le don créateur e8t l'office, non du logicien analyste, mais du génie, qui synthétise selon des lois objectives sous la conduite obscure et secrète, mais sûre, de la pure raison. f , Voilà longtemps que j'observe, sans doute d'un peu loin, la démarche de votre esprit et la voie que

vous vous êtes assignée, avec des sentiments d'admiration qui vont sans cesse se renouvelant. Vous cherchez à saisir ce qu'il y a de nécessaire dans la nature des choses, mais vous le cherchez en usant de la méthode qui est de toutes la plus malaisée, et dont les esprits moins bien trempés que le vôtre feront sagement de s'abstenir. Vous prenez la nature d'ensemble, dans sa totalité, et vous l'appelez à éclairer les détails particuliers ; vous demandez à toute l'infinie multiplicité des modes de l'existence phénoménale de rendre compte de l'individu. Parti de la forme d'organisation la plus simple et la plus pauvre, vous vous élevez, degré par degré, aux formes plus complexes, pour construire finalement, par synthèse génétique, la plus compliquée de toutes, l'homme, au moyen des matériaux que vous a fournis l'édifice entier de la na-

ture. Et ainsi, en créant pour ainsi dire à votre tour l'homme sur le type de la création naturelle, vous cherchez à mettre à nu les ressorts cachés de sa structure et de sa vie. Conception grandiose et véritablement héroïque, qui atteste à satiété combien votre esprit tient étroitement liée en une belle unité la riche moisson de ses idées. Sans doute, vous n'avez jamais formé l'espoir que la durée de votre vie pût suffire à réaliser pleinement pareille tâche, mais mieux vaut cent fois ne fût-ce que frayer une pareille voie que d'en suivre une autre, quelle qu'elle soit, jusqu'au bout, et vous avez fait votre choix, comme Achille, dans Ylliade, a choisi entre Phthie et l'immortalité (1). Si vous étiez né en Grèce, ou même seulement en Italie, et si, dès le berceau, vous aviez été environné par une nature exquise et par un art créateur d'idéal, la tâche que vous vous êtes assignée en eût été infiniment plus légère, en eût peut-être été rendue superflue. Vdus eussiez, dès

(1) Iliade, chant IX, 410.

la première intuition des choses, posé sur elles et imprimé sur elles la forme de la nécessité, et, dès vos premiers essais, vous eussiez d'emblée senti se développer en vous la manière du grand art. Mais vous êtes né Allemand, et votre génie d'essence hellénique s'est trouvé jeté dans notre nature septentrionale : il vous a donc bien fallu, soit vous résigner à devenir vous-même un artiste du Nord, soit travailler à fournir à votre imagination, grâce à l'aide énergique de la pensée, l'aliment que le milieu réel se refusait à lui offrir, et vous créer de toutes pièces une Grèce par un acte de la raison, et la projeter en quelque sorte du dedans au dehors. A l'âge de la vie où l'âme façonne son propre monde intérieur au moyen des éléments que lui fournit le monde du dehors, déjà la médiocre réalité qui nous entourait avait comme imprimé

en vous une nature spirituelle sauvage et septentrionale, lorsque votre génie triomphal, et qui dominait de toute sa hauteur la matière qui lui était imposée, prit librement conscience de cette insuffisance et de ce péril, pour recevoir ensuite du dehors, le jour où il prit contact avec la nature hellénique, la confirmation de son intuition spontanée. Il vous fallut alors, sur le type du modèle meilleur que créa à son propre usage la force inventive de votre esprit, corriger la forme imparfaite qui avait été imposée à votre imagination, et il est clair qu'une correction pareille ne peut être accomplie qu'à la lumière de principes rationnels. Or, la tournure logique que l'esprit est contraint de prendre lorsqu'il réfléchit abstraitement n'est guère compatible avec l'activité esthétique, seule créatrice de formes. D'où, pour vous, une tâche de plus, car, après être passé de l'intuition concrète à l'abstraction, il vous fallut ensuite, par une marche inverse, traduire à nouveau les idées abstraites en intuitions et transformer les pensées en sentiments, puisque, seuls, les sentiments et les intuitions concrètes four-

lussent sa matière à la production créatrice du génie.

C'est ainsi, en gros, que je me représente la marche de votre esprit ; quant à savoir si je vois juste, vous êtes mieux placé que personne pour en juger. Mais ce qu'il n'est guère possible que vous sachiez (car le génie est toujours pour lui-même un secret impénétrable), c'est en quel heureux accord votre instinct philosophique se trouve avec les résultats les plus authentiques de la raison spéculative. Sans doute, au premier abord, il semble qu'il n'y ait pas de contrastes plus accusés qu'entre l'esprit spéculatif, qui part de l'un, et l'esprit intuitif, qui part du multiple. Mais, si le premier s'applique avec une sincère et impeccable loyauté à rejoindre l'expérience, et si le second cherche de toute la libre ini-

tiative de son énergie à atteindre la loi, il n'est pas possible qu'ils ne se rencontrent pas à mi-chemin. Je veux bien que l'esprit intuitif ait uniquement affaire à l'individuel, et le spéculatif au général. Mais, si l'esprit intuitif est doué de génie et s'il s'applique à déceler dans les données de l'expérience le caractère de la nécessité, il aura beau n'engendrer jamais que des individus, ces êtres individuels porteront la marque du genre ; et inversement, si l'esprit spéculatif participe du génie, et si, tout en se tenant au-dessus de l'expérience, il ne perd pas néanmoins contact avec elle, il aura beau n'engendrer que des genres, ces genres seront gros de vie réelle et riches de rapports dûment fondés aux objets réellement existants.

Mais je m'aperçois qu'au lieu d'une lettre, je suis en train d'écrire une dissertation. Pardonnez-moi, par égard pour l'intérêt passionné dont m'a empli ce sujet et, même si vous ne reconnaissez pas vos traits dans ce miroir, je vous supplie néanmoins de ne pas vous en détourner.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la brochure de Moritz, — que M. de Humboldt vous demande de

lui laisser quelques jours encore, — et elle m'a appris un certain nombre de choses très importantes. Il y a vraiment plaisir à se rendre clairement compte des procédés que nous autres employons d'instinct, — non sans y risquer de nous tromper, — et à corriger nos pratiques spontanées à la lumière de lois exactes. Quand on suit les idées de Moritz dans leur développement, on voit l'anarchie de la langue s'organiser petit à petit en une belle ordonnance, et si, chemin faisant, les insuffisances et les limites de notre langue sautent aussitôt aux yeux, on en découvre en

même temps le fort, et l'on apprend la manière de s'en servir, et l'usage qu'on en peut faire.

Le roman de Diderot — surtout la première partie — est très amusant, et, vu le sujet, est traité avec une décence relativement très satisfaisante. Permettez-nous de garder aussi ce livre quelques jours encore.

Il serait pourtant à souhaiter qu'on pût bientôt mettre le nouveau journal en route, et, comme il vous serait peut-être agréable d'avoir tout de suite quelque chose en tête du premier numéro, je me permets de vous demander si vous ne consentiriez pas à y faire paraître votre roman (1), partie par partie. Que vous le destiniez ou non à notre journal et à quelque date que vous songiez à le donner, vous me feriez une très grande faveur en voulant bien me le communiquer. Mes amis et ma femme se recommandent à votre bienveillant souvenir, et quant à moi, je demeure votre très respectueux et très obéissant serviteur. — F. Sch.

Gœthe a Schiller

Pour l'anniversaire de ma naissance, qui tombe cette semaine (2), je ne pouvais rêver cadeau plus

(1) Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meisler.

agTéable que la lettre où, d'une main amie, vous tracez le bilan de mon existence, et où vous mettez une sympathie qui m'encourage à faire de mes forces un emploi plus diligent et plus actif.

Il n'y a vrai plaisir et véritable profit que dans la réciprocité, et ce sera pour moi une joie de vous dire tout au long, lorsque s'en trouvera l'occasion, combien votre conversation a été féconde pour moi, à quel point ces journées font époque dans ma vie, et comme je suis heureux d'avoir fait mon chemin sans y être extraordinairement encouragé, maintenant que notre destinée paraît être de poursuivre notre route de conserve, après nous être rencontrés d'une manière si imprévue. J'ai de tout temps su apprécier le sérieux si noble et si rare qui paraît dans tout ce que vous avez écrit et accompli, et il m'est permis aujourd'hui d'exprimer à mon tour le vœu d'entendre de vous-même la marche qu'a suivie votre pensée, particulièrement au cours des dernières années. Une fois que nous nous serons mutuellement renseignés sur le point précis où nous en sommes parvenus l'un et l'autre à l'heure présente, il nous sera d'autant plus aisé de travailler en commun en un accord ininterrompu.

Je serai heureux de vous communiquer tout ce qui me concerne, tout ce qu'il y a en moi. Car, plus je sens vivement que mes ambitions passent la mesure des forces d'un homme et de la durée normale de son existence terrestre, plus j'aurais à cœur de déposer entre vos mains nombre de projets, non seulement pour en assurer la conservation, mais encore pour que, grâce à vous, ils prennent vie.

Vous ne tarderez pas à vous apercevoir vousmême du profit que je suis appelé à tirer de votre sympathie, lorsque, après plus ample connaissance, vous aurez découvert en moi je ne sais quoi d'obscur et d'indécis, dont je n'arrive pas à me rendre maître, bien que j'en aie une conscience très claire. Au

reste, il est de règle que la nature de chacun de nous renferme un certain nombre de traits de ce genre, et nous nous en remettons assez volontiers à elle du soin de gouverner notre existence, à la condition qu'elle ne se montre pas par trop tyrannique.

J'espère passer bientôt quelque temps auprès de vous, et nous pourrons alors causer à loisir de bien des choses.

Pour ce qui est de mon roman, je l'ai malheureusement donné à Unger quelques semaines avant votre offre, et j'ai déjà entre les mains les premières épreuves. Je me suis dit bien des fois, au cours de ces derniers temps, qu'il eût tout à fait convenu à la revue ; c'est, de tout ce que j'ai encore, le seul morceau qui soit d'importance, qui fasse un ensemble et qui ait cet air de composition énigmatique dont nos bons Allemands sont si friands.

Je vous enverrai le premier livre sitôt que je l'aurai au complet en feuilles. Il y a si longtemps que je l'ai écrit, et c'est si loin de moi que je n'en suis guère, au sens le plus exact du mot, que l'éditeur.

S'il se trouvait, parmi les idées que j'ai dans l'esprit, quelque chose qui valût d'être mis sur pied pour répondre à votre dessein, nous aurions vite fait de nous mettre d'accord sur la façon la plus convenable de le présenter, et l'exécution ne serait pas pour nous gêner.

Portez-vous bien, et ne m'oubliez pas, vous et votre cercle d'amis. — Ettersburg, le 27 août 1794. — G.

Je ne puis vraiment communiquer les feuillets ci-joints (1) qu'à un ami de qui je sais à coup sûr

(1) Un article sur la beauté chez les êtres vivants ; l'article n'a pas été publié, et est perdu.

qu*il prendra la peine de venir à ma rencontre. En les relisant, je me fais l'effet de cet enfant qui avait entrepris de vider l'Océan dans un petit trou creusé dans le sol. Permettez-moi pourtant de vous envoyer désormais assez fréquemment de ces sortes d'improvisations ; ce seront, pour nos échanges d'idées, des suggestions, des stimulants et des thèmes conducteurs. Adieu. — Weimar, le 30 août 1794. — G.

Schiller a Goethe

Iéna, le 31 août 1794.

A mon retour de Weissenfels, où je me suis rencontré avec mon ami Kôrner, de Dresde (1), j'ai reçu votre avant-dernière lettre, qui m'a doublement ravi. Car elle me fait voir que l'idée que je me suis formée de vous est en accord avec votre propre sentiment, et aussi que vous n'avez pas pris en mauvaise part la sincérité avec laquelle j'ai laissé parler mon cœur. La rencontre de nos existences, qui vient tard, mais qui fait naître en moi plus d'une belle espérance, prouve une fois de plus à mes yeux combien on agit souvent plus sagement en laissant faire au hasard, plutôt que de le devancer par trop de précipitation brouillonne. Si vif qu'ait été de tout temps mon désir d'entrer avec vous en un contact plus proche que ne peut être celui du génie d'un écrivain avec le plus attentif de ses lecteurs, je me rends parfaitement

compte aujourd'hui que les voies si diverses que nous avons suivies l'un et l'autre ne pouvaient guère nous rapprocher utilement avant l'heure présente. Mais maintenant, il m'est permis d'exprimer l'espoir que nous ferons désormais en commun la portion de route qu'il

(1) Magistrat, l'ami le plus intime de Schiller. — C'est « l'ami indulgent » dont il est question dans la suite de la lettre.

nous sera encore donné de parcourir, et que nous y trouverons d'autant plus de profit qu'au cours d'un long voyage, ce sont toujours les derniers compagnons qui ont le plus de choses à se dire.

Ne comptez pas trouver chez moi une très riche abondance d'idées ; c'est cela, au contraire, que je sais trouver chez vous. Le besoin et la tendance spontanée de ma nature consiste à tirer grand parti de peu de chose, et, une fois que vous aurez pu évaluer au juste combien je suis pauvre de ce qu*on nomme le savoir acquis, vous estimerez peut-être que, sur plus d'un point, je ne m'en suis pas trop mal tiré. Plus le domaine de ma pensée est restreint, plus il m'est aisé de le parcourir en tous sens, fréquemment et rapidement, et c'est pour la même raison que je parviens à faire mieux fructifier mon petit fonds, et à créer, par le moyen de la forme, la multiplicité variée qui fait défaut au contenu. Votre effort s'applique à simplifier votre vaste monde d'idées, le mien, à diversifier mon petit avoir. Vous avez un royaume à régir, je n'ai à gérer qu'une famille quelque peu nombreuse d'idées, et toute mon ambition serait de l'élargir assez pour en faire un petit monde.

L'activité de votre esprit a, au plus haut degré, le caractère intuitif, et il semble que toutes vos énergies présentes se soient, en

quelque sorte, fixées et cristallisées dans le sens de l'imagination, qui les marque de son empreinte et se fait leur commune interprète. A y regarder de près, il n'est guère de plus beau succès auquel l'homme puisse prétendre, à la condition toutefois qu'il parvienne à prêter à sa vision une portée générale et à donner valeur impérative et législative à son propre mode de sentir. C'est là le but auquel vous tendez, et combien vous avez, dès à présent, réussi à l'atteindre ! Ma pensée à moi, au contraire, incline plus naturellement au symbole, si bien que j'oscille,

comme une sorte d'hybride, du concept à l'intuition, de la loi à la sensation, du savoir-faire technique au génie. C'est ce qui m'a donné, surtout au début de ma carrière, en matière de spéculation aussi bien qu'en matière de création poétique, un air assez gauche ; car, d'ordinaire, le poète en moi prenait précipitamment les devants lorsqu'il s'agissait de philosopher, et l'esprit philosophique, lorsqu'il s'agissait de créer. Maintenant encore, il m'arrive assez souvent que l'imagination vienne troubler mes réflexions abstraites, et la froide raison ma création poétique. Si je parvenais à me rendre suffisamment maître de ces deux forces pour assigner à chacune d'elles ses limites par un acte de libre décision, je pourrais encore espérer une destinée qui ne serait pas sans beauté ; mais le malheur veut qu'au moment où je commence enfin à estimer sainement mes talents et à savoir les discipliner, la maladie vienne menacer de miner et de ruiner mes forces physiques. Il est peu probable que j'aie le temps d'achever en moi la grande et totale révolution de mon esprit, mais je ferai de mon mieux, et, le jour où l'édifice croulera, peut-être aurai-je du moins sauvé du désastre ce qui mérite d'être conservé.

Vous m'avez marqué le désir de m'entendre vous parler de moi-même, et j'ai usé de la permission. C'est en toute confiance que je vous livre cette confession, et je suis sûr que vous la recevrez affectueusement.

Je m'abstiens pour aujourd'hui de toucher au détail de votre article, qui fait une entrée en matière très féconde à nos entretiens sur ce sujet. Mes propres recherches, qui ont été conduites par une voie toute différente, m'ont amené à des résultats jusqu'à un certain point analogues, et peut-être trouverez-vous dans les papiers que je vous envoie des idées qui rejoignent les vôtres. Il y a un an et demi que je les ai notées, et cette raison, aussi bien

que l'occasion accidentelle qui leur a donné naissance (elles étaient destinées à un ami indulgent) peuvent faire excuser jusqu'à un certain point ce que la forme a de rudimentaire. D'ailleurs, ces idées ont pris depuis dans ma pensée une base plus assurée et une précision plus grande, ce qui, à ce qu'il me semble, les rapproche infiniment des vôtres. Je suis plus désolé que je ne puis le dire que Wilhelm Meister soit perdu pour notre journal. Mais j'attends de la fécondité de votre esprit et de la bonne volonté amicale que vous marquez à notre entreprise une compensation à cette perte, ce qui sera double profit pour les amis de votre génie. Vous trouverez, dans le numéro de la Thalia que je vous envoie ci-joint (1), quelques pensées de Kôrner sur la déclamation qui ne vous déplairont pas. Tout le monde ici se rappelle à votre bon souvenir, et je suis, avec le respect le plus cordial^ votre Sch.

Gœthe a Schiller

J'ai lu avec beaucoup de plaisir les manuscrits que vous m'avez envoyés et votre fragment sur la genèse du sublime, et j'y ai puisé à nouveau la conviction que nous ne nous intéressons pas seulement aux mêmes sujets, mais que nous sommes aussi généralement d'accord dans la manière de les envisager. Je vois que nous pensons de même sur tous les points essentiels, et, pour ce qui est des divergences qui nous séparent en ce qui concerne les points de vue, les procédés de raisonnement, l'expression, elles attestent la richesse de la matière et la diversité naturelle des esprits qui s'y appliquent. Je vous serais reconnaissant de me communiquer petit à petit tout ce qiie vous avez écrit et imprimé

(1) Neue Thalia, t. IV, 101.

touchant ces questions, pour qu'on puisse se mettre à jour sans qu'il y ait de temps perdu.

J'aurais encore une proposition à vous faire. La semaine prochaine, la cour va à Eisenach, et j'aurai ainsi à ma disposition quinze jours de solitude, occasion que je ne pense pas retrouver de longtemps. Ne voudriez-vous pas en profiter pour venir me voir? Vous habiteriez et demeureriez chez moi. Vous auriez toute tranquillité et toute liberté de travail. Nous causerions aux heures de loisirs, nous ne verrions que des amis en étroit accord avec nous, et nous ne nous quitterions pas sans profit. Cela me permettrait de vous montrer l'essentiel de mes collections, et nous nouerions entre nous de nouveaux liens. A partir du 14, vous me trouveriez prêt à vous recevoir, et garçon. Je remets jusque-là bien des choses que j'aurais à vous dire, et je vous dis adieu en attendant.

Avez-vous lu la Charis de Ramdohr? Je me suis évertué, en mettant en œuvre tout ce que mon humble personne possède de moyens naturels ou artificiels, à tâcher de mordre au livre, mais il m'a été impossible jusqu'à présent d'y trouver une seule page dont je pusse m'assimiler le contenu.

Adieu ; mes compliments aux vôtres. — Weimar, le 4 septembre 1794. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 7 septembre 1794.

J'accepte avec joie votre amicale invitation, mais je vous demande instamment de ne rien changer à votre train de vie ménagère par égard pour moi, car mes spasmes m'obligent malheureusement d'ordinaire à dormir toute la matinée, parce qu'ils ne me laissent pas un instant de repos de toute la nuit, et, d'une manière générale, je ne suis jamais assez

bien pour pouvoir disposer avec certitude, même du matin au soir, d'une heure déterminée. Vous me permettrez donc d'être dans votre maison comme un étranger dont on ne tient aucun compte, et de m'éviter, par un isolement absolu, l'ennui de faire dépendre qui que ce soit de mon état personnel. La régularité, qui est bienfaisante pour tout autre que moi, est mon pire ennemi, car il suffit que je me sente astreint à entreprendre quelque chose de précis à un moment précis, pour être sûr d'être, le moment venu, hors d'état de le faire.

Pardonnez ces préliminaires, dont je ne pouvais me dispenser, puisque c'est à cette seule condition que je puis songer à faire raisonnablement ce séjour chez vous. Tout ce que je demande, c'est la fâcheuse liberté d'être malade chez vous.

J'allais vous offrir de venir passer un peu de temps chez moi, lorsque j'ai reçu votre invitation. Ma femme est avec le petit pour trois semaines à Rudolstadt, afin d'éviter la petite vérole que M. de Humboldt vient de faire inoculer à son enfant (1). Je suis tout à fait seul, et j'aurais à votre disposition un logement commode. Sauf Humboldt, je ne vois âme qui vive, et il y a longtemps que la métaphysique ne passe plus mon seuil.

Pour ce qui est de la Charis de Ramdohr, j'ai passé par des phases assez singulières. D'abord, en feuilletant le volume, son style baroque et son horrible philosophie m'ont fait frémir, et je l'ai retourné dare-dare au libraire. Puis, quand il m'est arrivé de lire quelque temps après dans une revue savante quelques passages tirés de son étude sur l'école hollandaise, j'ai repris quelque confiance et je me suis remis à sa Charis, qui ne m'a pas été tout à fait inutile. Sans doute, toutes ses considérations

(1) On inoculait alors la petite vérole. La découverte de Jenner ne fut connue que l'année suivante, et fut lente à être adoptée.

générales sur les sensations, sur le goût et sur la beauté sont très décevantes, et sont — pour parler poliment — de la vraie philosophie de grand seigneur ; mais j'ai trouvé vraiment profit à la partie positive de son livre, celle où il traite des caractères instinctifs des différents arts et où il assigne à chacun son domicile et ses bornes. On sent qu'il est ici dans son élément, et qu'à force de vivre parmi les œuvres d'art, il s'est donné une délicatesse de

goût qui n'est certes pas le fait de tout le monde. Dans cette partie de son livre, c'est l'homme informé qui parle, et ce qu'il dit, sans avoir une autorité décisive, mérite néanmoins d'être pris en considération. Mais il est fort possible que ce mérite qu'il a à mes yeux, et qu'il ne pouvait manquer d'avoir, compte pour rien auprès de vous, pour la simple raison que vous avez une longue expérience des observations et des faits sur lesquels il s'appuie, et que vous pouvez donc fort bien n'avoir absolument rien trouvé chez lui qui soit nouveau pour vous. Il a manqué de la manière la plus complète ce que vous cherchiez chez lui, et, ce qu'il a réussi, vous n'en avez nul besoin. Je serais fort surpris si les kantiens ne le prenaient pas rudement à partie, et si les ennemis de cette philosophie ne tentaient pas de le tirer à eux et de se targuer de ce nouvel allié.

Puisque vous avez donc lu mon fragment sur le sublime, je vous en envoie le début ; peut-être y trouverez-vous quelques idées qui peuvent aider à éclairer d'un peu près l'expression esthétique de la passion. Je suis moi-même trop peu satisfait de quelques-uns de mes vieux articles sur des sujets d'esthétique pour vous les soumettre, mais je vous en porterai quelques autres, plus récents, qui sont encore inédits. Vous trouverez peut-être quelque intérêt au compte rendu des poésies de Matthisson que j'ai donné à la Gazette littéraire universelle, et qui paraît cette semaine. L'anarchie qui règne encore en sou-

veraine sur la critique des œuvjes poétiques et l'absence totale de règles objectives du goût sont cause que le critique se trouve à chaque fois dans le plus grand embarras, lorsqu'il prétend fournir des raisons à l'appui de ses jugements ; car il n'existe pas de code auquel il puisse se référer. S'il veut être honnête, il lui faut,

soit se taire, soit — ce qui n'est pas toujours du goût de tout le monde ■ — se faire à ; la fois législateur et juge. Dans ce compte-rendu, j'ai pris le dernier parti; quant à savoir si je l'ai fait à bon droit et avec bonheur, c'est de vous que j'aimerais à l'apprendre, — Je reçois le compterendu en cet instant même, et je le joins à ma lettre. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous remercie de consentir à venir. Vous trouverez ici toute liberté de vivre à votre guise. Ayez la bonté de m'indiquer le jour de votre arrivée, pour que je puisse prendre mes dispositions.

Peut-être M, de Humboldt viendra-t-il nous rendre visite un jour ou l'autre, peut-être vous reconduirai-je là-bas. Mais remettons-nous en de tout cela à l'inspiration du moment. Si vous aves Charis, apportez donc le volume.

Lorsque nous causerons de ces sujets, nous aurons sous la main quelques beaux paysages qui viennent de m'arriver de Naples.

Adieu ; faites mes compliments aux vôtres. — Weimar, le 10 septembre 1794. — G.

Je reçois à l'instant quelques exemplaires de mon Iphigénie en anglais (1), et je vous en envoie un.

(1) La traduction anglaise de Taylor (1793), réimprimée à Berlin, chez Unger, en 1794.

Schiller a Gœthe

léna, le 12 septembre 1794.

Vous m'avez laissé, à partir du 14, le choix de mon jour. J'arriverai donc, si vous le permettez, dimanche à midi, pour perdre le moins possible du plaisir que je me promets de ma visite chez vous. M. de Humboldt, qui est très heureux de votre invitation, m'accompagnera pour passer quelques heures avec vous.

Ramdohr est venu ici il y a quelques jours, et a dû vous annoncer également sa visite. A ce qu'il m'a dit, il travaille en ce moment à un livre sur l'amour (1), où il compte prouver que les Grecs ont seuls connu l'amour pur. Il va chercher assez loin et assez bas ses idées sur la beauté, car il a recours à Finstinct sexuel.

Ulphigénie en anglais m'a fait grand plaisir. Autant que j'en puis juger, ce costume étranger lui sied à merveille, et on sent très vivement l'étroite parenté des deux langues.

Freidrich Jacobi donnera sa collaboration aux Heures, ce qui est pour notre groupe un heureux élargissement. Sa personne m'intéresse au plus haut ! point, bien que je doive reconnaître que je ne parviens pas à goûter ses productions.

Charis est introuvable ici, mais je prendrai avec moi une dissertation de Maimon sur l'idée du beau, qui vaut la peine d'être lue.

Ma femme me charge pour vous de mille choses affectueuses. Je lui envoie VIphigènie anglaise, qui lui fera grand plaisir. — Sch.

(1) Venus Uraniat Leipzig, 1798.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 29 septembre 1794.

Me voici de retour, mais, de pensée, je n'ai pas encore quitté Weimar. Il me faudra du temps pour tirer au clair toutes les idées que vous avez fait éclore en moi, mais je compte bien qu'aucune ne sera perdue. Je m'étais promis d'employer uniquement cette quinzaine à recevoir de vous jusqu'à la limite de ma capacité d'absorption ; nous verrons avec le temps si toute cette semence parvient à lever.

J'ai trouvé en rentrant une lettre de l'éditeur de nos Heures (1) ; il est plein de zèle et résolu à commencer bientôt la grande entreprise. J'avais intentionnellement attiré une fois de plus son attention sur toutes les difficultés et tous les risques possibles de notre projet, en sorte qu'il pût ne s'engager qu'après avoir tout bien pesé. Mais il estime, tout compte fait, qu'on ne saurait imaginer une entreprise plus riche de promesses, et il a soigneusement évalué ce qu'il peut y mettre. Nous pouvons compter sur l'activité infatigable qu'il dépensera à répandre le journal, et sur son exactitude à payer.

Il exprime le vœu que nous donnions voix consultative, dans notre comité de rédaction, à son associé, un jeune homme cultivé. Je ne puis lui en vouloir de souhaiter d'avoir un ami sûr parmi les personnages qui disposeront de sa bourse. Ajoutez que ce jeune homme, qui s'appelle Zahn, fait partie de la Société commerciale de Calw, qui commandite j Cotta, et qui est une puissance dont le crédit a été mis \ à contribution en Wurtemberg, en diverses circonstances critiques. Pour tous ces motifs, je suis d'avis

(1) Cotta,

1er OCTOBRE 1794 21

que nous agirons sagement en intéressant, du mieux que nous pourrons, cet homme à notre affaire, et que nous pouvons donc fort bien lui accorder voix délibérative dans notre comité. Comme il s'agit ici d'une question qui doit figurer au dossier de l'affaire, je vous prie, si vous êtes d'accord, de mettre votre signature au bas du papier ci-inclus.

Il faut que j'écrive un de ces jours à M. Arens (1) ; e vous serais obligé de me donner son adresse. Vous m'avez dit l'autre jour que vous comptiez prier Vf. Hirt, de Rome, de nous tenir au courant des nouvelles artistiques d'Italie. Ce serait sûrement une bonne chose, et je vous prie d'y songer à l'occasion.

L'air est aujourd'hui si pesant, que je suis obligé de m'en tenir là en ce qui concerne nos affaires de périodique. M. von Ramdohr s'est exprimé ici, à ce que l*on m'a dit, sans aménité sur l'accueil qu'il a reçu de vous à Dresde. Les gens d'ici sont si férus de sa compétence artistique, que Loder l'a emmené avec lui chez son ébéniste pour lui montrer une commode très ordinaire qu'il se fait fabriquer. — Sch.

Gœthe a Schiller

Vous savez à présent, mon très cher ami, par nos quinze jours de causeries, que nous sommes d'accord sur les principes, et que les champs où s'exercent qos façons de sentir, de penser et de produire coïncident en partie, se touchent en partie ; ce qui promet

d'être pour l'un et l'autre une source féconde en heureux résultats. Je n'ai pas cessé de penser à notre revue, et j'ai commencé à travailler pour elle ; je songe surtout aux artifices et aux masques aux-

(1) Architecte de Hambourg : il avait travaillé en 1789 au château ducal de Weimar.

quels nous ferons bien de recourir pour faire accepter du public bien des choses devant lesquelles autrement il se cabrerait. Je n'ai rien à objecter à l'admission de M. Zahn, mais comme je préfère que toutes les pièces officielles soient signées de vous seul, je vous donne, pour votre dossier, mon consentement sur un feuillet à part.

Portez-vous bien, et n'oubliez pas trop complètement mes conseils de régime. J'espère pouvoir vous envoyer bientôt quelque chose, et j'attends que vous me suggériez de traiter tel ou tel sujet. — Weimar, le 1er octobre 1794. — G.

Votre lettre atteindra sûrement M. Arens, pourvu que vous le qualifiiez d'architecte sur l'adresse ; il est très connu à Hambourg.

Je n'oublie ni Hirt ni Albrecht (1). Remerciez M. de Humboldt pour son compte-rendu du Woldemar (2) ; je viens de le lire avec un très vif intérêt.

Gœthe a Schiller

Venise sauvée (3) sera donnée, non pas samedi prochain, mais mardi seulement. Comme la pièce ne mérite guère que vous vous dérangiez pour la voir, je viens vous demander si vous ne voudriez pas plutôt venir avec votre chère femme le samedi 18, jour où nous donnons Don Carlos. Peut-être la représentation ne sera-t-eïle pas tout à fait pour vous ravir, mais vous aurez là une excellente occasion de vous faire une idée du talent de nos acteurs en vue de ce que vous savez (4). Adieu; ne m'oubliez pas. — Weimar, le 8 octobre 1794. — G.

(1) Pnoi'esseur à Hambourg.

(2) De Jaxiobi.

(3) D'Otway, dans L'adaptation allemande de Valett, qui fut publiée à Bayreuth L'année suivante.

('i) GtfBtfae avait pressé Schiller de termine! les Clws'iilu'i-s de Malle pour les donner au théâtre de Weimar.

8 OCTOËtfË ÎÎ9A Ûi

Schiller a Gœîhè

Iéna, le 8 octobre 1794.

Excusez-moi de vous avoir si longtemps fait attendre la lettre ci-jointe, qui doit ouvrir notre correspondance (1). Il m'a fallu liquider auparavant quelques engagements pressants envers la Ga-

zette littéraire universelle et la Thalia ; d'où ce retard, contre mon gré.

A vous de décider maintenant s'il y a lieu de poursuivre dans la direction que marque cette lettre. Il m'a paru nécessaire, puisque dans la suite il peut nous arriver d'y être si fréquemment ramenés, de définir tout d'abord clairement notre manière dé concevoir la nature de la beauté.

J'ai à peu près arrangé notre affaire avec le conseiller Schutz (2). La principale difficulté, ou pour mieux dire la seule, ce sont les frais supplémentaires qui incomberont à MM. les directeurs de la Gazette, si on leur demande de publier annuellement douze comptes-rendus d'un seul et même ouvrage, alors qu'ils ne nous en doivent strictement qu'un seul. Mais il est probable que nous trouverons le moyen de nous arranger de manière que l'éditeur des Heures les soulage de la moitié de leurs frais. Cette combinaison leur permettra, pensent-ils, de clore la bouche aux autres éditeurs de revues, qui, autrement, pourraient s'en prévaloir pour ré* clamer la même faveur.

(1) Les poètes avaient décidé d'échanger une série de lettres sur les beaux-arts, destinées à paraître dans les Heures. Celle dont il s'agit ici est perdue.

(2) Un contrat par lequel la Gazette littéraire Universelle, dont Schutz était rédacteur en chef, s'engageait à publier annuellement douze comptes-rendus des Heures. Le contrat ne fut jamais exécuté.

Il me tarde d'avoir votre roman, que vous avez promis de me communiquer. Schûtz m'a proposé de rendre compte de cette première partie, et je suis très tenté d'accepter, surtout parce que

je n'aimerais pas le voir tomber en d'autres mains (1). Les Humboldt et ma femme vous envoient leurs compliments affectueux, et je suis avec vous de tout ce que j'ai de vie et de pensée. — Sch.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 17 octobre 1794.

Si je n'en suis pas empêché par ma santé, que le mauvais temps est de nouveau venu compromettre, nous arriverons à Weimar, ma femme et moi, demain après-midi ; mais je vous prie de ne pas compter vraiment sur moi, car les chances favorables sont encore bien minces.

Je suis occupé à donner la dernière main à mes lettres au prince d'Augustenburg, car j'en destine le début au premier numéro des Heures (2). J'espère être en mesure de vous les envoyer mardi prochain. Après quoi, mon premier soin sera de me remettre au sujet que j'ai attaqué l'autre jour (3), et où je me suis interrompu en un endroit plein de périls. Il me tarde bien de lire les Elégies et VEpîire (4).

Tout le monde ici vous envoie ses compliments les meilleurs. — Sch.

(1) Le compte-rendu de Wilhelm Meisler dans la Gazette fut pourtant écrit par Huber, et non par Schiller.

(2) La première moitié des « Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme » parut dans les deux premiers numéros des Heures pour 1795.

(3) Voir plus haut la lettre 15.

(4) Les « Élégies romaines » et les deux « Kpîtrcs » furent publiées dans les Heures en 1795.

Goethe a Schiller

Je crois que vous n'auriez pas été trop mécontent de la représentation de Don Carlos, si nous avions eu le plaisir de vous avoir ici. Pensez donc de temps à autre à vos Chevaliers de Malte.

Je vous enverrai sans doute les Elégies à la fin de cette semaine ; elles sont déjà recopiées en partie, et je ne suis plus arrêté que par quelques vers mal venus çà et là.

Vous recevrez aussi quelques feuillets en réponse à votre première lettre ; ils sont retranscrits déjà, mais il faut que je retouche quelques passages. Je me fais un bien singulier effet, lorsque je me surprends à faire de la théorie.

Ne m'oubliez pas, vous et les vôtres.

Vous ne refuserez pas d'accorder un quart d'heure à M. Gerning, qui vous porte cette lettre.

Adieu. — Weimar, le 16 (1) octobre 1794. — G.

Gœthe a Schiller (Projet de lettre

[Weimar, écrit entre le S et le 19 octobre 1794.]

Votre lettre a encore fortifié en moi la certitude que m'avait laissée notre entretien : nous portons un intérêt égal à des sujets considérables, et, bien que nous les prenions par des côtés très différents, nos chemins se rejoignent néanmoins en droite

(1) Le manuscrit porte 19, par un lapsus évident.

(2) C'est l'envoi annoncé dans le billet qui précède. Cette lettre ne fait donc pas partie, à proprement parler, de la coriespondance. Elle répond à celle que Schiller avait envoyée à Gœthe le 8 octobre, et qui était perdue, dès octobre 1795 (voir plus loin les lettres 112, 114). Les allusions qu'elle contient restent donc obscures. — Le brouillon ne porte pas de date, mais la rédaction se place évidemment entre le 8 et le 19 octobre.

ligne, si bien que nous pouvons trouver l'un et l'autre le plus grand bénéfice à faire échange de vues.

La majeure partie de votre lettre expose des pensées et des manières de voir qui sont aussi les miennes ; mais elle les présente tout autrement que je n'eusse fait sans doute moi-même. La définition que vous donnez de la double méthode qu'a suivie notre recherche, la mise en garde contre le double écueil, l'exemple tiré d'un portrait, et ce qui vient immédiatement à la suite, — de tout cela, je pourrais tout signer, y compris les formules et les termes ; l'idée qu'une figure idéale n'est pas tenue de rappeler quoi que ce soit me paraît très féconde, et vous avez très habilement tenté de démêler, d'une part, ce qui, dans un objet donné, peut compromettre ou détruire la beauté, d^autre part, ce qui peut être une gêne pour l'observateur. En revanche, quand vous en venez à formuler telle ou telle hérésie d'apparence paradoxale, quand vous affirmez qu'il y a incompatibilité entre déli-

mitation précise et beauté, et ensuite que liberté et délimitation exacte sont, non point des conditions nécessaires de la beauté, mais seulement des conditions nécessaires du plaisir que nous procure la beauté, — ce sont là pour moi autant d'énigmes dont j'attends que vous me donniez la clef, bien que je devine à peu près, à travers les moyens termes placés entre ces deux portions, comment vous vous y prendriez.

Permettez-moi, pour ma part;, de me tenir solidement installé sur le terrain où j'ai coutume de conduire mon investigation et ma réflexion ; permettezmoi de prendre mon point de départ, comme je l'ai toujours fait, dans les arts particuliers, dans la sculpture et la peinture, pour me demander ce que doit faire l'artiste s'il veut qu'au terme de ses mulliples et divers efforts, le spectateur embrasse d'un coup d'oeil l'œuvre achevée, et s'écrie : « C'est beau !»

19 OCTOBIE 1794, 27

Puisque nous reconnaissons l'un et l'autre que nous ne connaissons pas encore,, ou du moins que nous ne connaissons pas encore d'une manière claire et certaine ce qui fait l'objet de notre échange de vues et que nous ea sommes au contraire à l'étudier, puisque nous ne prétendons pas nous endoctriner l'un l'autre et que notre unique ambition est de nous aider l'un l'autre et de nous avertir mutuellement si l'un de nous venait, comme il n'arrive que trop souvent, à ne plus envisager qu'un seul aspect des choses ; — puisque nous en sommes là, commençons donc par laisser entièrement de côté les œuvres d'art achevées, commençons par nous demander par quelles méthodes nous formerons de bons artistes, et par attendre que, parmi eux, surgisse un génie qui se donne à lui-même la perfection ; suivons-le à la trace

; observons sur lui la façon inconsciente dont les choses se réalisent, et comment le chef-d'œuvre, à la manière d'un beau produit de la nature, paraît enfin jaillir en quelque sorte par un prodige dont nul ne saura jamais le secret.

Permettez-moi, dans mes^ énoncés, d'user du mot art tout court, bien que je n'entende jamais par là que les arts du dessin, et plus particulièrement la sculpture et la peinture; il va d'ailleurs de soi que bon nombre d'observations s'appliqueront également à d'autres arts et pourront être étendues à tous. Et puis, permettez-moi encore d'insister sur ceci, qui, jusqu'à un certain point, va de soi : à savoir qu'il ne s'agit pas ici de révéler des choses neuves et inédites, ni des choses inouïes et surprenantes, mais uniquement de montrer comment des phénomènes connus et familiers s'amassent et s'or* ganisent dans notre sensibilité.

Puisque, avant tout, nous nous proposons de former de bons artistes, ce que nous supposerons donné chez nos élèves, ce sont des aptitudes natu-

relies moyennes : un œil qui voie clairement les objets, un cœur qui soit porté à les aimer, une tendance spontanée de la main à reproduire immédiatement en une matière quelconque ce que l'œil a perçu. Après quoi, nous aurons à nous demander : comment les formerons-nous pour qu'ils soient ensuite en mesure de se développer d'eux-mêmes jusqu'à passer notre attente?

Au début de son Traité de la peinture, Léonard de Vinci écrit ces paroles frappantes : « Une fois que l'élève aura fait des progrès suffisants en perspective et en anatomie, il pourra se remettre aux mains d'un maître. » Exigeons, nous aussi, que nos élèves sachent déjà reproduire d'une manière passable ce qu'ils

voient, et, alors seulement, répartissons-les en diverses classes et voyons ce qu'ils auront à y apprendre ; procédons rigoureusement, et qu'aucun d'eux ne soit admis à s'élever d'un degré, qu'il n'ait fait la preuve qu'il le mérite et qu'il n'ait conquis lui-même le droit à cet avancement. lies artistes qui se trouvent portés trop vite et sans la préparation nécessaire aux régions supérieures de l'art ressemblent aux hommes que la chance a trop soudainement élevés : ils se sentent comme dépaysés dans leur situation et parviennent rarement à faire des moyens qui sont à leur portée mieux qu'un usage médiocre...

Iéna, le 20 octobre 1794.

Voici donc que j'ouvre la danse des Heures : je vous envoie la partie de mes Lettres au prince qui est destinée à notre première livraison (1). Elle sera certainement remplie, à un petit nombre de pages

(1) Voir ci-dessus la lettre 16.

près, par ce que nous y mettrons, vous et moi. Peutêtre pourrions-nous obtenir encore de Herder, pour ce premier numéro, un petit article, ce qui me ferait très grand plaisir. D'ailleurs, s'il n'y a pas grande variété d'auteurs, il y aura du moins ample variété des sujets, ainsi que vous le verrez (1).

Il me faut bien reconnaître que mon début dans les Heures ne fait guère aucune concession pour me concilier le public. Mais il ne m'était pas possible de le ménager davantage, et je suis sûr que vous serez là-dessus du même sentiment que moi. Je souhaiterais qu'il en fût de même pour tout le reste, car j'avoue que ces Lettres traduisent exactement ma pensée profonde. Jusqu'à présent, je m'étais toujours abstenu d'écrire quoi que ce fût touchant

la misère de la situation politique présente, et ce que j'en ai dit dans ces lettres est uniquement pour me taire désormais là-dessus jusqu'à la consommation des siècles ; mais je crois que la déclaration de principes que j'y ai faite n'est pas tout à fait inutile. Si différents que soient les outils au moyen desquels vous et moi nous nous attaquons au monde, si diverses que soient les armes offensives et défensives que nous portons, je crois du moins que nous poursuivons l'un et l'autre une seule et même fin essentielle. Vous trouverez dans ces Lettres votre portrait, au-dessous duquel j'aurais bien volontiers inscrit votre nom en toutes lettres si je n'avais horreur de devancer indiscrètement le sentiment des lecteurs doués de quelque jugement. Personne ne s'y méprendra, de ceux dont le jugement peut vous importer, car je sais que je l'ai conçu comme il fallait, et qu'il est assez ressemblant.

J'aimerais que vous pussiez trouver le temps de

(1) La première livraison des Heures contient la première « Ëpître » de Gcethe, le début de ses « Entretiens d'exilés allemands », le début des « Lettres esthétiques » de Schiller, enfin un article de Fichte.

lire le manuscrit sans tarder, et l'expédier ensuite à Herder, à qui je l'annoncerai ; car, aux termes de nos statuts, il doit passer encore par plusieurs mains avant d'être envoyé à l'imprimerie, et il faut pourtant que l'impression des Heures puisse être mise en train sans plus de retard.

Savez-vous déjà qu'Engel a quitté la direction de «on théâtre à Berlin, et qu'il vit maintenant à Schwerin, sans aucun emploi? Au lieu des quinze cents écus d'appointements annuels qu'il tou-

chait, il n'a plus un sou. On me dit qu'il travaille très activement de sa plume, et il m'a promis de m'envoyer bientôt un article.

J'ai définitivement conclu dans toutes les formes avec le libraire juif (1) pour YAlmanach des Muses dont je vous ai parlé dernièrement à Weimar, et il paraîtra pour la prochaine foire de Saint-Michel. Je compte beaucoup sur votre concours amical, qui ne me fera sûrement pas défaut. C'est pour moi une affaire qui alourdit fort peu la charge de mes besognes, et qui m'offre, en revanche, des avantages économiques d'autant plus précieux que je puis en assurer la marche en dépit de ma santé médiocre, et qu'elle me garantit l'indépendance matérielle.

J'attends avec une curiosité impatiente ce que me promet votre dernière lettre.

Nous nous recommandons tous bien cordialement à votre souvenir. — Sch.

Goethe a Schiller

J'ai lu immédiatement, avec un vif plaisir, le manuscrit que vous m'avez envoyé ; je l'ai avalé d'un trait. Comme un breuvage exquis, et qui est en harmonie avec les besoins et les goûts de notre être, descend en nous avec une parfaite aisance, et, sitôt

(1) Michaelis, libraire à Neu-Strelit7., en Poméranio,

qiril a seulement humecté la langue, atteste sa vertu bienfaisante par l'heureuse disposition d'humeur qu'il communique à tout notre système nerveux, — c'est de la même façon que ces

Lettres m'ont été douces et m'ont fait du bien. Au reste, comment en eût -il été autrement, alors que j'y trouvais, exposé d'une manière si parfaitement liée et si noble, ce qui, depuis de longues années, m'était apparu comme la vérité, ce que j'ai partie vécu, partie souhaité de vivre? Meyer (1) n'en a pas été moins enchanté que moi-même, et l'incorruptible rectitude de son coup d'oeil m'est une sûre garantie. Cet état de béatitude a bien failli être mis à mal par le billet de Herder que je vous envoie (2), et où il a tout l'air de vouloir nous taxer d'étroitesse de vues, pour l'ardeur enthousiaste que nous apportons à notre propre vision des choses. Mais comme, dans le monde des réalités phénoménales où nous vivons, il ne faut jamais prendre les choses trop au tragique, et que c'est, après tout, une consolation qui n'est pas à dédaigner que de savoir qu'on se trompe en compagnie de bon nombre d'hommes éprouvés, à l'avantage plutôt qu'au détriment de soi-même et de ses contemporains, faisons donc taire nos inquiétudes et nos scrupules, poursuivons en toute sérénité notre vie et notre travail, et que nos personnes et notre conduite se subordonnent délibérément à une pensée d'ensemble, pour que nos ébauches en reçoivent jusqu'à un certain point leur achèvement idéal. — Je garde encore vos Lettres pour quelques jours, afin de me donner une fois de plus, avec Meyer, le plaisir de les relire.

Voici les Elégies. Je préférerais qu'elles ne sor-

(1) J. H. Meyer, Zurichois, directeur de l'école de dessin de Weimar, le plus intime et le plus fidèle ami de Gœthe ; depuis la fin de septembre, il était revenu de Dresde à Weimar, et ils habitaient la même maison.

(2) Ce billet n'a pas été conservé.

tissent pas de vos mains. Donnez-en vous-même lecture à ceux qui ont encore à prononcer sur leur réception ; après quoi, je vous demanderai de me les retourner, pour que je puisse encore au besoin y faire quelques retouches. Si vous y trouvez quelque chose à corriger, veuillez le noter.

On est occupé à copier VEpître; vous la recevrez bientôt avec quelques petites choses ; puis il me faudra chômer un moment, car le troisième livre du roman réclame tous mes soins. Je n'ai pas encore les bonnes feuilles du premier ; dès qu'elles seront ici, vous les aurez.

Pour VAlmanach des Muses, je vous offre un petit bouquet d'épigrammes, qu'il vous sera loisible d'y insérer, en gros ou en détail. Prises isolément, elles sont insignifiantes ; mais entre quelques centaines, qui ne sont pas toutes publiables, nous arriverions bien à en choisir un certain nombre qui se tiendraient et feraient un tout. La première fois que nous nous verrons, je vous montrerai la frivole nichée réunie tout entière dans son nid (1).

Portez-vous bien, et faites en sorte que les vôtres ne m'oublient pas. — Weimar, le 26 octobre 1794. — G.

Si vous désirez encore de moi quelque chose pour les Heures, faites-moi donc savoir quoi, et quand il faut que vous l'ayez. Je viendrai à bout de la deuxième Epître dès que je me sentirai en train pour une heure.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 28 octobre 1794.

Je suis ravi d'apprendre que vous partagez mes idées et que vous êtes satisfait de la forme que je

(1) Les « Épigramraea vénitiennes » parurent dans l'Aii anach des muses pour 1796.

leur ai donnée ; j'avais grand besoin de cet encouragement à persévérer dans la voie que je me suis tracée. Sans doute, en des matières qui relèvent de la seule raison, ou qui du moins y prétendent, il devrait suffire que tout fût établi solidement sur des preuves internes et ayant validité objective, et portât en soi-même la marque caractéristique de la vérité ; mais une pareille philosophie est encore à trouver, et la mienne est encore à bonne distance de ce terme idéal. Au bout du compte, le dernier mot reste toujours, malgré tout, au témoignage de la sensibilité, et il faut donc bien recourir à une vérification subjective, que peut seule procurer l'adhésion de cœurs ingénus et vierges de toute doctrine préconçue. Aussi l'avis de Meyer a-t-il à mes yeux une grande importance et beaucoup de prix ; il me console de la désapprobation de Herder, qui, semble-t-il, ne parvient pas à me pardonner mon kantisme. Au reste, je ne prétends pas attendre des adversaires de la nouvelle philosophie la tolérance que tout autre système est toujours en droit de revendiquer de la part de ceux qu'il n'a pas su convaincre ; car la philosophie kantienne, sur les points fondamentaux, se refuse elle-même à pratiquer la tolérance, et se présente avec le caractère d'une rigueur beaucoup trop exclusive pour qu'il soit possible de transiger avec elle. Mais, à mon sens, ce trait lui fait honneur, car il montre à quel point elle est incompatible avec l'arbitraire. C'est pourquoi Ton ne se débarrasse pas d'une pareille philosophie par de simples hochements de tête. Elle édifie son système dans le champ de la spécu-

lation, champ grand ouvert, lumineux, accessible à chacun, jamais elle ne recherche l'ombre, et elle ne fait nulle concession au sentiment individuel ; mais elle prétend être traitée en retour comme elle traite elle-même ses voisines, et il faut ne pas lui en vouloir si elle n'a d'égards que pour les preuves démons-

tratives. Je ne suis aucunement effrayé à l'idée que la loi du changement, devant laquelle ne trouve prâce ni œuvre humaine, ni œuvre divine, ruinera la forme de cette philosophie, comme elle fait de toutes les autres; mais ses fondements n'auront pas a redouter cette destinée, car, depuis qu'il existe une humanité, depuis qu'il existe une raison, on les a adoptés sans le dire et on y a conformé la conduite.

Je crains fort qu'il n'en aille autrement de la philosophie de notre ami Fichte. Voici déjà qu il lui surfit des adversaires redoutables au sem de sa propre église, qui vont clamer bientôt que tout cela n'aboutit en fin de compte qu'à un spmozisme subjectif. Il a décidé un de ses vieux amis d université, un certain Weisshuhn, à venir s établir ici, sans doute dans l'espoir qu'il prêcherait son evanpile. Or, cet homme, qui est, d'après tout ce qu on dit de lui, une tête philosophique fort bien organisée, pense déjà avoir pratiqué une brèche dans son système, et va écrire contre lui. Selon l'enseignement oral de Fichte, — car il n'en soufflait pas encore mot dans son livre (1), — le moi est créateur jusque dans ses représentations, et toute réalité réside uniquement dans le moi. Le monde n'est, à ses yeux, qu'un ballon que le moi a projeté hors de lui et qu il rattrape à la phase de la réflexion! Il aurait donc, en effet, proclamé la divinité du moi, ce à quoi nous nous attendions (2).

Nous voué remercions tous de tout cœur pour les Elégies II y règne une chaleur, une tendresse et une âme authentique et drue de poésie qui fait infiniment de bien parmi les produits dont nous gratifient les poètes d'aujourd'hui. C'est vraiment une apparition en chair et en os du bon génie de la poésie. Je

(1) La Grundlage (1er gesammlen W issenschaftslehre avait paru récemment (Iéna et Leipzig, 1794).

(2) Sur cette période de la vie de Fichte, voir X. Léon, Fichte et son temps, t. 1er.

regrette que vous ayez supprimé certains menus détails, mais je comprends que vous ayez jugé nécessaire de les sacrifier. J'ai, pour quelques passages, des scrupules que je noterai lorsque je vous renverrai le manuscrit.

Puisque vous m'invitez à vous dire ce que je souhaiterais encore de vous pour nos premières livraisons, je vous rappelle votre idée d'adapter l'histoire de l'honnête procureur de Boccace (1). D'une manière générale, je préfère les récits -aux dissertations ; à plus forte raison ici, parce que, pour les trois premiers numéros des Heures, nous avons déjà un peu beaucoup de philosophie, et pénurie d'écrits d imagination. Autrement, je vous aurais rappelé votre projet d'article sur la peinture de paysage (2) D après nos arrangements actuels, la troisième livraison des Heures devrait être expédiée au début de janvier. Si, comme j'y compte, nous donnons de vous dans la première, vos Elégies et la première Epître; dans la seconde, votre deuxième Epître et ce que vous pourrez m'envoyer encore cette semaine ; enfin, dans la troisième, une troisième Epître et votre conte tiré de Boccace, la valeur de ces trois numéros est dès à présent assurée.

La gentille offre que vous me faites des Epigrammes est ce que je pouvais rêver de mieux pour 1 Almanach. Nous aurons l'occasion de voir ensemble comment on peut s'y prendre pour les donner d'un tenant. Peut-être y aurait-il tout de même moyen d en faire plusieurs groupes qu'on pourrait publier séparément.

Je suis enchanté d'apprendre que M. Meyer est de nouveau à Weimar, et je vous prie de nous mettre en rapports sitôt que possible. Peut-être se déciderail) Le conte n'est pas de Boccace, mais des Cent Nouvelles nouvelles. Gœthe 1 inséra dans les Entretiens d'émigrés allétnanas.

(2) Cet article ne fut jamais écrit.

t-il à pousser un jour jusqu'ici, et, pour que l'artiste qu'il est ne fasse pas tout à fait en pure perte cette petite excursion, j'ai à lui faire voir un buste qui est l'œuvre d'un sculpteur allemand (1), et qui, je crois pouvoir l'affirmer, n'a pas à redouter l'œil d'un bon critique. Peut-être M. Meyer accepterat-il d'écrire dès cet hiver quelque chose pour les Heures.

Je me mettrai sûrement aux Chevaliers de Malte dès que j'en aurai fini avec mes Lettres, dont vous n'avez encore lu que le tiers, et avec un petit essai sur le Naïf (2), mais tout cela me prendra bien tout le reste de l'année. Je ne puis donc promettre la pièce pour l'anniversaire de la duchesse (3), mais je compte bien l'avoir achevée pour la fin de l'hiver. Je parle comme si j'étais un homme normal, en possession de ma santé et de mes forces, et maître de disposer de mon temps ; mais, quand il s'agira d'exécuter, le non-moi viendra me rappeler à la dure réalité.

Pensez à nous. Vous êtes vivant dans notre pensée. - — Sch.

Gœthe a Schiller

Voici vos Lettres. Merci. J'avais fait la première lecture d'un œil purement contemplatif, et j'avais constaté votre accord très général, je puis même dire à peu près total, avec ma propre manière de voir ; j'ai lu la seconde fois dans une disposition d'esprit pratique, et je me suis très attentivement demandé si j'y trouverais quelque chose qui fût de nature à me détourner de ma ligne dans la con-

(1) C'est le buste de Schiller par Danncker ; il était parvenu de Stuttgart à Iéna au début d'octobre.

(2) Ce « petit essai » devint plus tard la grande étude Sur la poésie naïve cl sentimentale.

(3) 30 janvier.

duite active de la vie ; mais, de ce point de vue encore, je n'ai trouvé qu'affermissement et qu'encouragement, et il faut donc nous réjouir de notre harmonie, pleinement, et en parfaite confiance.

Ci-joint ma première Epître, avec quelques autres petites choses (1). J'achève la seconde ; le conte sera terminé pour la fin de l'année, et aussi, j'espère, une troisième Epître (2).

Vous lirez avec intérêt la lettre de Maimon que je vous envoie, et son article. Gardez-le-moi. Peutêtre irai-je bientôt vous voir avec Meyer. Portezvous bien. — Weimar, le 28 octobre 1794. « — G.

Gœthe a Schiller

J'espère arriver à Iéna demain matin vers dix heures avec Meyer et passer auprès de vous quelques journées agréables (3). Je souhaite de vous trouver en parfaite santé. — Weimar, le 1er novembre 1794, — G.

Iéna, le 16 novembre 1794.

Cet horrible temps, qui glace tous les sens, m'a fermé depuis une semaine à tout ce qu'on nomme la vie ; aujourd'hui que je me réveille de cet engourdissement et que je reviens à moi, c'est comme si je vous retrouvais après une longue séparation. J'ai un besoin intense de recevoir de vous un signe amical d'existence. Pour que vous ayez près de vous quelque chose qui de temps à autre me rappelle à votre souvenir, trouvez pour le portrait que je vous

(1) Ou ne sait ce que c'est.

(2) Elle ne fut jamais achevée; on en possède les fragments.

(3) Ils restèrent à Iéna du 2 au 6 novembre.

envoie (1) une place, quelle qu'elle soit, dans votre maison, — pourvu que ce ne soit pas le coin où vous avez enterré le portrait de Reinholdi.

Je vous retourne aussi, selon votre désir, les Elégies et le livre de Stolberg, avec tous mes remerciements. J'ai expédié avant-hier au libraire le premier manuscrit des Heures. Je lui ai écrit qu'il pouvait compter sur le reste du premier numéro d'ici quinze jours.

Je vous prie de me rendre pour une quinzaine la comédie, la Veuve (2), que vous avez emportée l'autre jour. Elle doit paraître dans la Thalia, et on vous la renverra imprimée, si vous avez l'idée d'en faire usage.

J'ai attendu impatiemment cette semaine un manuscrit de Meyer (3). Voulez-vous bien lui rafraîchir la mémoire? M. de Humboldt se met en route samedi prochain pour Erfurt (4).

Nous nous rappelons tous à votre affectueux souvenir. — Sch.

Gœthe a Schiller

Voici le manuscrit (5). J'espère avoir trouvé la juste mesure et le ton convenable. Veuillez me le renvoyer bientôt : j'ai encore à y donner, de-ci delà, quelques coups de pinceau, pour mettre certains passages en leur vraie lumière. Si je termine à temps

(1) La gravure sur cuivre de Mùller, d'après le portrait de Graff.

(2) De Schreyvogel. La pièce ne fut pas représentée sur le théâtre de Weimar.

(3) Les « Idées pour une histoire future de l'art », qui parurent dans le deuxième numéro des Heures pour 1795.

(4) En cours de route, Humboldt passa à Weimar avec Gœthe la journée du 21. — Entre temps, Gœthe avait passé à léna, avec le duc, les journée! «lu 18 au 20 novembre.

(5) Des « Entretiens d'émigrés allemands », qui parurent dans i<s numéros 1, 2, 4, 7 et 9 des Heures pour 1795.

la seconde Epître et le premier conte pour notre second numéro, nous les y donnerons, et nous réserverons les Elégies pour le troisième ; sinon, celles-ci passeront les premières. Ces petits récits m'amusent beaucoup, après le rude effort qu'impose cette pseudo-épopée qu'est le roman.

Unger (qui, soit dit en passant, m'a l'air d'un brouillon) m'envoie la fin du premier livre, et oublie le milieu. Sitôt que j'aurai reçu les six feuilles qui manquent, je vous expédierai ce Prologue.

M. de Humboldt est venu dernièrement prendre part à une de nos séances de critique esthétique (1) ; j'ignore s'il y a pris plaisir.

J'ai grand désir d'apprendre où vous en êtes de vos travaux, et plus encore de lire quelque chose que vous ayez terminé.

Je pense que vous ne manquerez pas de recevoir quelques bonnes feuilles de notre revue, que nous en voyions la figure avant le public.

Adieu. J'ai de nouveau une masse de choses dont j'aimerais à causer avec vous. — Weimar, le 27 novembre 1794, dans la soirée. — G.

Schiller a Gœthe

léna, le 29 novembre 1794.

Vous m'avez fait une très agréable surprise en m'envoyant plus promptement que je ne l'espérais le Prologue à vos récits, et je vous en suis doublement reconnaissant. A mon sens, c'est une excel-

(1) Gœthc a lui-même commenté plus tard (en 1824) ce passage. A ces réunions hebdomadaires prenaient part habituellement une douzaine de personnes, qui se réunissaient chez Gœthe. Parmi les hommes célèbres ou connus qui y assistèrent, il cite Wieland, Herder, Hufeland, d'autres encore. Le duc y parut souvent. On y lisait, récitait, chantait et mimait des œuvres nouvelles ; c'est ainsi que Humboldt entendit Gœthe y lire l'Iliade dans la traduction de Voss.

lente entrée en matière pour la série, et je trouve en particulier que vous vous êtes très heureusement tiré d'affaire sur le point scabreux (1). Seulement, c'est grand dommage qu'on donne au lecteur si peu à la fois, et qu'il y risque de ne pouvoir saisir comme il faut les rapports étroits qui lient cette introduction au corps même des récits. Il aurait donc été préférable que le premier conte pût être donné immédiatement à la suite. Mais je ne voudrais pas être indiscret dans l'expression de mes vœux, ni vous amener à considérer votre collaboration aux Heures comme un boujet. Je fais donc d'avance le sacrifice de mon désir, en me contentant de vous assurer que, si vous pouviez le satisfaire sans un labeur excessif, je serais grandement votre obligé. D'après l'évaluation que j'ai faite (et pour certains feuillets j'ai compté les mots), le manuscrit ne ferait pas plus de deux feuilles et demie d'impression, ce qui nous laisserait donc toute une feuille à remplir. S'il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer, je me chargerai de cette septième feuille, et je rédigerai rapidement un épisode de

l'histoire des Pays- Bas, le siège d'Anvers sous Philippe II, qui est curieux (2). Ce travail me coûterait peu de peine, et il y aurait ce petit avantage accessoire que l'histoire y serait ainsi représentée dès notre premier numéro. Mais il va de soi que mon expédient s'efface, au moins pour la première livraison, s'il y a le moindre espoir que nous ayons quelques pages de plus de vos récits. De toutes façons, il n'y a plus moyen d'éviter à ce premier numéro un retard" d'une semaine ; mais le mal n'est pas très grand, et peutêtre pourrons-nous y remédier en faisant paraître le second dès la semaine suivante.

(1) « Le point scabreux », c'est la réserve nécessaire en matière d'allusions politiques.

(2) Le morceau parut dans les numéros 4 et 5 des Heures pour 1795.

29 NOVEMBRE 1794 Al

Comme j'ai l'intention, dans mon Avertissement au public, de nous déclarer totalement neutres en matière politique, je m'en remets à vous du soin d'examiner si ce que vous avez mis dans la bouche du conseiller intime n'est pas pour heurter une partie du public, et celle qui n'est pas la moins nombreuse. Je sais bien que ce n'est pas l'auteur qui parle en 6on propre nom, mais un des interlocuteurs ; seulement, il se trouve que celui-là est de poids, et il faut que nous prenions garde à ce qui paraît être plus encore qu'à ce qui est en effet. Cette remarque est du rédacteur en chef responsable. Comme simple lecteur, j'intercéderais en faveur du conseiller, et je vous demanderais de le faire rappeler par cette tête chaude de Karl, après qu'il s'est rendu compte qu'il a été injuste, et de le ramener dans la compagnie. Et je prendrais volon-

tiers aussi le parti du vieux prêtre contre son impitoyable adversaire, qui se montre vraiment très méchamment dur envers lui.

Quelques détails, et surtout la précision circonstanciée avec laquelle vous avez dessiné le cadre au début du récit, m'ont laissé l'impression que vous aviez dessein de suggérer au lecteur qu'il s'agissait là de faits réellement arrivés. Comme vous aurez encore, au cours des récits, mainte occasion de fournir de l'ouvrage à la marotte des commentateurs, vous ne feriez peut-être pas mal d'y songer dès l'entrée en matière, et de donner donc au scénario luimême une tournure .énigmatique. Ne prenez pas en mauvaise part la manie de gloser dont je fais preuve, moi aussi.

On m'enverra les bonnes feuilles des Heures de semaine en semaine ; je doute pourtant que nous puissions compter sur les premières avant quinze jours. Je suis très irrité de la sottise du sieur Unger, car j'attends cette œuvre avec une véritable impatience. Mais je souhaiterais non moins vivement

de lire les fragments encore inédits de votre Faust; car je vous avoue que ce que j'en ai lu (1) est à mes yeux le torse d'Hercule. Il règne dans ces scènes une puissance et une plénitude de génie qui atteste le plus haut degré de la maîtrise, et j'aimerais à suivre aussi loin que possible la grande et audacieuse nature qui y respire.

M. de Humboldt, qui vous fait ses meilleurs compliments, est encore tout plein de l'impression qu'a faite sur lui la manière dont vous avez lu Homère, et il en a éveillé en nous tous un désir si vif que nous sommes résolus, quand vous reviendrez passer quelques jours ici, à ne vous laisser ni trêve ni repos que vous n'ayez consenti à tenir avec nous une séance du même genre.

J'ai avancé jusqu'ici très lentement dans mes Lettres esthétiques, mais la faute en est à la matière, et maintenant je puis espérer que les fondements de l'édifice sont solidement établis. Si ce petit travail d'histoire ne venait pas à la traverse, je pourrais vous envoyer peut-être la matière d'un article d'ici huit à dix jours.

Tout le monde, chez nous, se recommande à votre affectueux souvenir. Tout à vous. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je suis très heureux que vous ne soyez pas mécontent de mon Prologue, en gros et pour l'essentiel ; mais il ne m'est pas possible de vous donner davantage pour le premier numéro. Je vais le revoir encore une fois, je mettrai des sourdines au conseiller et à Louise, j'appuierai peut-être sur la pédale forte pour Karl, en sorte que les dimensions restent les mêmes. Votre article d'histoire sera sûrement le bienvenu dans le numéro ; il lui donnera plus de

(1) Faust, fragment, publié à Leipzig en 1790.

variété, ce qui est un bien. J'espère que le conte sera prêt pour la seconde livraison ; mais, d'une manière générale, je compte procéder comme la narratrice des Mille et une nuits. Je suis content de pouvoir encore mettre à profit nos observations, et l'œuvre y gagnera d'être plus vivante. J'attends de vous le même service pour le roman. Mais ne me faites pas espérer trop longtemps la suite de vos Lettres.

Je ne puis rien vous montrer de Faust pour le moment ; je n'ose pas défaire le paquet qui le tient emprisonné. Il ne me serait pas possible de copier sans remanier, et je ne m'en sens pas le courage. Si quelque chose peut m'y décider plus tard, ce sera certainement votre sympathie.

L'intérêt que M. de Humboldt vous a dit avoir pris à nos soirées homériques m'ôte une inquiétude, car ce n'est pas sans scrupules que j'ai consenti à les organiser. Un plaisir goûté en commun a de bien grands attraits, mais est souvent gâté par la diversité des hommes qui y prennent part. Un bon génie a veillé jusqu'à ce jour sur nos séances. Ce serait une heureuse fortune que nous pussions quelque jour déguster ensemble quelques livres.

Adieu, et permettez-moi de rester tout proche de vous et des vôtres. — Weimar, le 2 décembre 1794. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 3 décembre 1794.

Je viens de recevoir de Cotta une lettre où il me dit son désir et prend l'engagement d'expédier le premier numéro des Heures avant la fin du mois, à la condition qu'on ne le laisse pas à court de manuscrits ; je vous prie donc de m'envoyer les récits, si possible, vendredi, jour où j'aurai une occasion de

les faire partir. Les lettres restent en route sept grands jours, et il faudra encore à peu près le double de ce temps pour imprimer le reste du numéro et pour faire le brochage. Je prévois, à mon vif regret, que mon morceau d'histoire ne pourra être prêt

pour cette livraison ; mon mauvais état de santé, m'a fait perdre deux jours, et l'Avertissement au public m'en coûtera plusieurs. Mais j'espère que cet avertissement, qui sera imprimé en tête du numéro, le complétera à peu de chose près.

Le courrier va partir ; je n'ai plus que le temps de vous remercier sincèrement de la cordialité avec laquelle vous avez accueilli mes observations, et de tout le reste de votre lettre. — Sch.

Goethe a Schiller

Ci-joint le manuscrit ; j'y ai fait les retouches que le temps dont je disposais m'a permis d'y apporter ; vous le reverrez peut-être encore une fois, vous ou M. de Humboldt.

J'ai supprimé le trait final, parce qu'il m'est venu l'idée que je pourrais y ajouter quelque chose qui ferait bon effet. Si j'arrivais à l'achever avant que vous en eussiez fini avec votre Avertissement, les deux morceaux pourraient partir ensemble. Mais faites-moi savoir, par retour du courrier, si vous auriez entendu parler d'une mystification à allure d'histoire de revenants dont Mlle Clairon aurait été la victime, il y a de longues années, et si cette anecdote n'aurait pas été déjà contée dans quelque journal. Au cas contraire, je la mettrais sur pied, et nous aurions ainsi, dès le début, du fantastique, ce qui nous donnerait tout de suite auprès du public un prestige illimité. Il me serait agréable que le premier numéro eût son plein chargement. Faites une enquête, pour l'histoire de la Clairon, auprès de quelques lecteurs assidus de revues, ou bien adretf

sez-vous à Voigt, le loueur de livres, qui doit être renseigné sur ce genre de choses.

Adieu ; portez-vous bien. Combien je souhaiterais que des malaises corporels ne vinssent pas troubler si souvent la belle fécondité de votre esprit ! — Weimar, le 5 décembre 1794, — G,

Schiller a Gœthe

Iéna, le 6 décembre 1794.

A l'instant où je quitte mon lit, je reçois votre paquet, ce qui me fait grand plaisir et me tire d'inquiétude. Je vais m'ettquérir de mon mieux aujourd'hui même touchant l'histoire de fantômes. Je n'ai, pour ma part, rien lu à ce sujet, ni rien entendu raconter.

Fichte m'a promis pour d'ici huit jour6 le quatrième article de notre premier numéro : il a tout prêt dans ses papiers de quoi l'écrire rapidement. Le chargement sera donc complet, et. comme l'Avertissement sera imprimé et paginé à part, nous aurons même surcharge. Si, tandis qu'on imprime le numéro un, vous pouviez terminer la seconde partie des Entretiens^ l'imprimerie pourrait se mettre immédiatement à composer la seconde livraison. Pour celle-ci, nous aurons votre deuxième Epître, la suite des Entretiens, la suite de mes Lettres et le Siège d? Anvers, ce qui, je pense, sera suffisant.

Cotta désire très vivement que les articles soient signés. On pourrait, me semble-t^il, lui donner satisfaction, sous cette réserve que les articles resteraient anonymes quand l'auteur préférerait n'être pas nommé. Pour vos Elégies, auxquelles nul lecteur

ne pourra se méprendre s'il n'est totalement dénué de jugeote, la signature sera parfaitement super* flue. Quant aux Entretiens, si vous aimez mieux, soit n'être pas nommé du tout, soit signer simplement d'un G., ayez la bonté de me le faire savoir par votre

prochaine lettre. Au reste, les noms ne seraient pas imprimés au bas des articles ; ils seraient simplement portés au sommaire.

L'affaire des comptes-rendus de notre revue à paraître dans la Gazette littéraire est enfin arrangée : elle publiera tous les trois mois un compte-rendu détaillé. Mais notre premier numéro sera recensé longuement dès la première semaine de janvier. Cotta paiera les comptes-rendus, qui seront rédigés par des membres de notre groupe. Nous pourrons donc nous y étendre à notre aise, en long et en large, et nous n'aurons pas grand mérite à aller jusqu'à ennuyer les autres et nous ennuyer nous-mêmes, car il faut bien toujours, qu'on le veuille ou non, en donner à garder au public.

Mon état de santé est redevenu aujourd'hui très supportable, et je vais me mettre tout de suite à l'Avertissement. Tout à vous. — Sch.

Gœthe a Schiller

Voici enfin le premier livre de Wilhélm Schiller, qui a trouvé moyen de s'adjuger, je ne sais trop comment, le nom de Meister (1). Malheureusement, vous ne verrez les deux premiers livres qu'après que le plomb de l'imprimerie les aura fixés dans leur forme définitive ; mais dites-moi néanmoins votre sentiment sin-

cère, dites-moi ce qu'on souhaite ensuite et ce qu'on attend. Vous lirez les livres suivants sous la forme malléable du manuscrit, et vous ne me refuserez pas les conseils de votre amitié.

Je vais continuer de travailler tout doucettement aux Entretiens, mais, avant toute autre chose, il faut que j'achève la seconde Epître. J'espère qu'une fois que nous serons en train, tout ira bien et uniment.

(1) Jeu do mots sur le nom do Wilhclro Meister (maître), qui, dans les Années d'apprentissage, mériterait mieux le nom de Schiller (écolier).

Il se peut que Cotta ait ses raisons pour réclamer les noms ; il connaît son public, qui regarde à la marque plus qu'à la qualité de la chose. Je ne demande donc pas mieux qu'on laisse aux autres collaborateurs toute liberté de signer leurs articles ; seulement, pour ce qui est des miens, je demande instamment qu'ils paraissent tous anonymes ; c'est à cette unique condition qu'il me sera possible, avec mes obligations de tout ordre, de collaborer à votre revue en toute liberté et au gré de mon caprice.

Voulez-vous avoir la bonté, si, en lisant le roman, vous rencontrez des fautes d'impression ou quoi que ce soit d'autre, de marquer l'endroit d'un coup de crayon?

Je souhaite vivement de lire bientôt quelque chose de vous, et surtout de vous voir peut-être un peu de temps, une fois passé le jour de l'an.

Meyer vous envoie ses meilleurs compliments, et moi, je me recommande à votre souvenir. — Weimar, le 6 décembre 1794. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 9 décembre 1794.

C'est avec une plénitude de joie profonde que j'ai lu d'un bout à l'autre et dévoré le premier livre de Wilhelm Meister, et je lui dois un plaisir comme je n'en avais plus ressenti depuis longtemps, et dont je n'ai connu jamais le pareil que par vous. Je vous en voudrais vraiment, si je pouvais trouver à la défiance avec laquelle vous vous exprimez sur le compte de cette excellente production de votre génie une autre raison que la hauteur des exigences que votre esprit ne peut s'empêcher de s'infliger à lui-même. Car je n'y rencontre pas le moindre détail qui ne soit en parfaite harmonie avec la grâce de l'ensemble. N'attendez pas que je motive aujour-

d'hui mon jugement en détail. Les Heures, et l'Avertissement, et le jour du courrier m'accaparent trop pour que je puisse rassembler assez mes esprits. Si vous pouvez me permettre de garder les feuilles quelque temps encore, je tâcherai de m'y mettre plus à loisir, et de voir si je parviens à deviner la suite de l'histoire et le développement ultérieur des caractères. M. de Humboldt s'en est régalé autant que moi-même*, et y trouve, comme moi, votre talent dans toute sa virile jeunesse, sa force tranquille et sa plénitude créatrice. Ce sera sûrement l'impression universelle. Tout y est si simplement et si parfaitement agencé, et les moindres choses y sont si heureusement mises en valeur ! Je craignais un peu, j'en conviens, que le long intervalle de temps qui a dû s'écouler entre le premier jet et la dernière main n'y eût laissé la marque d'une légère disparate, ne fût-ce que la trace des ans. Mais rien qui y ressemble. Les passages poétiques qui

jaillissent audacieusement, comme des éclairs isolés, du cours tranquille de l'œuvre sont d'un excellent effet, exaltent et emplissent le cœur. Je ne vous parlerai pas encore aujourd'hui du beau dessin des caractères. Je ne veux rien dire non plus du naturel des descriptions, vivant et criant à croire qu'on peut le saisir avec la main, et que d'ailleurs vous réussissez toujours, quoi que vous écriviez. Vous avez dépeint la vie de théâtre et les amours de coulisses avec une fidélité dont je ne puis juger qu'avec trop de compétence, car j'ai, hélas, de l'une et des autres plus d'expérience que je n'aurais lieu de le souhaiter (1). L'apologie du commerce est magnifique et d'une haute portée ; mais qu'elle ne vous ait pas empêché de laisser néanmoins son auréole à l'inclination de votre héros, voilà qui n'est

(1) Allusion à l'époque de sa vie où il était attaché au théâtre de Mannheim.

certes pas le moindre des triomphes que la forme ait remportés sur la matière. — Mais j'ai tort de me laisser entraîner jusqu'au cœur d'un sujet qu'il m'est vraiment impossible de poursuivre aujourd'hui.

J'ai définitivement opposé mon veto à Cotta, en ce qui concerne votre nom, et nos noms à nous tous, et il faudra bien qu'il s'incline, en grognant tant qu'il voudra (1). J'ai achevé aujourd'hui l'Avertissement, pour mon grand soulagement, et il paraîtra dans le supplément littéraire de la Gazette littéraire. Vous me faites beaucoup de bien en me promettant de venir passer un peu de temps ici après la Noël, et vous me donnez la force d'envisager avec un peu moins de mélancolie ce triste hiver, qui n'a jamais été mon ami.

Pour l'anecdote de Mlle Clairon, mon enquête n'a rien donné. J'attends pourtant encore quelques réponses. Ma femme a un vague souvenir d'avoir entendu raconter qu'à Bayreuth, un jour que l'on éventrait un antique bâtiment, les vieux margraves apparurent et prophétisèrent. Hufeland, le juriste (2), qui pourtant sait vous en conter, comme l'autre, de rébus omnibus et de quibusdam aliis, n'a lui-même rien pu m'en dire.

Tout le monde vous envoie ses meilleurs compliments, et se réjouit vivement de la visite que vous nous promettez. — Sch.

Gœthe a Schiller

Le bon certificat que vous donnez au premier livre de mon roman m'a fait beaucoup de bien. Après les destinées singulières qu'a eues cette production, du fait de circonstances les unes intérieures, les autres extérieures, il n'y eût rien eu de surprenant

(1) Tous les articles des Heures parurent anonymes.

(2) Il y avait à Iéna deux Hufeland, l'un professeur de ■ droit, l'autre médecin.

à ce que j'eusse totalement perdu le fil. J'ai fini par me tenir d'aussi près que possible à mon idée, et vous me ferez plaisir si vous m'aidez à sortir de ce labyrinthe.

Gardez le premier livre tant que vous voudrez ; vous recevrez entre temps le second, et vous lirez le troisième en manuscrit ; vous aurez ainsi des points de repère plus nombreux pour en juger. Je souhaite que votre plaisir n'aille pas s'amoindrissant avec

les livres suivants, et je voudrais au contraire qu'il s'accrût. Maintenant que j'ai, avec votre approbation, celle de M. de Humboldt, je poursuivrai la besogne avec d'autant plus de zèle et de suite.

On ne pourra évidemment faire autrement que de révéler les noms dans les comptes-rendus ; mais l'anonymat des articles a sûrement l'avantage de piquer la curiosité ; seulement, il faut que les articles soient intéressants.

Me voilà tranquillisé sur l'histoire de la Clairon ; à présent, n'en parlez plus, jusqu'au jour où nous la publierons.

Adieu. J'espère bien qu'il me sera possible de commencer avec vous la nouvelle année (1). — Weimar, le 10 décembre 1794. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 22 décembre 1794.

Voici enfin qui vous donnera une idée vivante de nos Heures (2), et j'espère que vous en serez satisfait. La justification est un peu dense, ce dont le public profitera plus que nous. Mais, dans la suite, surtout pour les morceaux poétiques, on pourra changer et se donner un peu plus d'espace. Pour le premier

(1) Le 17, Goethe et Mcyer allèrent à Iéna, où ils restèrent jusqu'au 19.

(2) Les premières feuilles tirées du premier numéro.

début, il ne me déplaît pas que les grands articles paraissent ainsi un peu ramassés. Je verrai à obtenir que Gotta trouve le

moyen de dédommager ceux d'entre nous dont la collaboration est abondante, et pour qui la densité plus grande de la composition est en somme de quelque conséquence. Notre contrat prévoit bien qu'au-dessus d'une vente de deux mille exemplaires nous serons mieux payés ; mais il faut tout de même qu'il fasse quelque chose de plus.

J'espère que vous ne trouverez pas de fautes d'impression. Je n'en ai du moins pas rencontré une seule. Le caractère et le format donnent à la brochure un aspect de bonne qualité et un air durable, et tranchent avantageusement sur la masse des revues. Le papier aussi est solide, et annonce le dessein de résister au temps.

Cotta réclame instamment de la copie pour le numéro 2 ; il faut donc que je vous tourmente pour avoir la seconde Epître*

Veuillez me retourner ces feuilles. M. Schùtz, qui fera le compte-rendu du premier numéro, voudrait bien lire les feuilles une à une. J'ai donné ordre qu'on m*envoyât aussi une épreuve de la couverture, et je l'aurai dans une huitaine.

Je me réjouis sincèrement à la pensée de votre retour prochain à Iéna. Mme de Kalb (1) est ici depuis quelques jours. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous renvoie immédiatement les feuilles. Impression et papier ont bon aspect, surtout la prose. Les hexamètres, qui tiennent

tantôt sur une ligne, et tantôt chevauchent sur deux, perdent leur rythme ; pour l'œil.

N'allons pas trop vite en besogne, si vous m'en

(1) L'amie excentrique et ardente de Schiller, dont le cœur éternellement jeune so donna plus tard à Jean-Paul.

croyez, pour la question des honoraires. Attendons que le premier numéro soit là. Nous ferons alors nos calculs et nous poserons nos conditions, car il est évident qu'à la longue nous ne trouverions pas notre compte à permettre à M. Cotta de mesurer nos récoltes au boisseau qu'il lui plaira de choisir.

Voici la deuxième Epître. De sa seconde moitié on pourrait faire la troisième Epître, ce qui serait une tête pour le numéro 3.

A présent, je vais me mettre aux histoires de revenants. Je vais déblayer encore diverses affaires d'ici la fin de l'année, pour avoir l'esprit d'autant plus libre lorsque j'irai vous porter mes vœux pour celle qui vient.

Priez donc Cotta de renvoyer les manuscrits ; cela vaut mieux, à divers égards.

Portez-vous bien, et faites mes compliments à Mme de Kalb, qui, cette fois, à mon vif regret, a passé à trop grande distance de moi. — Weimar, le 23 décembre 1794. — G.

Gœthe a Schiller

C'est au sujet du vieux Obereit (1) que je vous écris encore ces quelques lignes. Il paraît être dans une affreuse détresse. J'ai pour lui vingt écus, que je vous enverrai samedi. Voulez-vous bien, en attendant, lui avancer quelque chose? Puis-je vous demander de garder la somme par devers vous, et de la lui verser petit à petit, car c'est un outil qu'il ne saura jamais manier. Adieu. Mon troisième livre (2) est terminé, et tout semble annoncer que je pourrai vous voir en pleine sérénité d'esprit après le jour de Tan. — Weimar, le 25 décembre 1794. — G.

(1) Obereit, vieux théosophe, qui, au terme d'une existence vagabonde et bizarre, habitait Iéna.

(2) De Wilhelm Meister.

Iéna, le 2 janvier 1795.

Tous mes vœux les meilleurs pour la nouvelle année, et encore une fois merci de tout cœur pour l'année écoulée qui, par votre amitié, m'est entre toutes précieuse et inoubliable.

Je l'ai achevée dans une fièvre de travail, et, pour terminer quelque chose avant votre venue, j'ai mis les bouchées doubles ces jours-ci. J'en ai fini, et je pourrai vous le montrer lorsque vous

serez la.

UEpître, dont je vous remercie sincèrement, est encore entre mes mains : comme l'article qui doit venir après elle n'était pas encore prêt, je n'ai pas voulu l'expédier toute seule. D'ailleurs, il y avait moins d'urgence, car on m'a réclamé encore de la copie

pour le premier numéro des Heures, l'article de Fichte ne suffisant pas à le remplir, si bien que l'apparition de ce numéro se trouve retardée de quinze jours.

M. Meyer ne m'en voudra pas d'avoir envoyé à la composition, pour le premier numéro, une partie de son article (1), sans sa permission expresse. Il n'était

(1) L'article de Meyer, dont il a été question déjà dans la lettre 24, parut seulement dans la deuxième livraison des Heures.

plus possible de lui soumettre les retouches que j'y ai apportées, parce que c'était jour de courrier, et qu'il y avait urgence extrême à l'expédier. Mais je crois pouvoir lui donner l'assurance qu'il en sera satisfait, car les changements que j'y ai introduits portent uniquement sur la forme extérieure. L'article m'a beaucoup plu, et il fera honneur aux Heures : il est si rare qu'un homme comme Meyer ait l'occasion de faire des études d'art en Italie, ou que celui qui en a l'occasion ait la valeur de Meyer !

Je n'ai pas lu l'ode de Klopstock dont parle votre lettre (1) ; si vous l'avez encore, veuillez l'apporter. Le titre à lui seul donne à penser ce que cela peut être.

J'attends avec bien de l'impatience la suite de Meister, que vous aurez également la bonté d'apporter, et je suis plus prêt que jamais à y trouver mon plaisir, car j'ai faim et soif de personnages vivants.

Si seulement vous consentiez à nous donner la joie d'entendre quelques scènes du Faust! Mme de Kalb, qui en sait plus que nous, nous en a mis dernièrement l'eau à la bouche, et je ne sache

rien, par tout l'univers poétique, qui pût à présent me rendre plus heureux.

Je me charge de vos commissions pour Obereit. En ce moment, il lui reste de quoi vivre, parce qu'on lui a envoyé de l'argent de Meiningen. Il sera nécessaire de prendre sur vos quatre louis d'or de quoi le vêtir, surtout pour lui permettre d'accepter des invitations à dîner, ce que son cynisme tout philosophique lui a interdit jusqu'à présent.

J'espère qu'il ne se passera plus que peu de jours que je ne vous voie en personne, ou que je n'apprenne du moins la date de votre venue.

(1) La lettre de Goethe e6t perdue, et l'on ignore de quelle

o<l< i! s'agit.

Tout le monde vous envoie ses meilleurs compliments. — Sch.

Gœthe a Schiller

Tous mes vœux de bonheur pour Tannée nouvelle. Souhaitons de la passer tout entière, comme nous avons terminé celle qui vient de prendre fin, à faire échange mutuel de sympathie active pour ce que l'un et l'autre nous aimons et accomplissons. Si les hommes qui sont en communauté de sentiments ne se donnaient pas un coup de main les uns aux autres, qu'adviendrait-il de la société et de la sociabilité? Je suis plein de joie à l'espoir de voir croître entre nous de jour en jour la réciprocité d'influence et la confiance.

Voici le premier volume du roman. L'autre exemplaire est pour les Humboldt. Je souhaite que le second livre vous donne autant de contentement que le premier. Je vous porterai le troisième en manuscrit.

Je compte vous donner les histoires de revenants en temps utile.

Il me larde infiniment de lire votre travail. Amitiés de Meyer. Nous arriverons probablement le dimanche 11. Je vous écrirai encore d'ici là. Adieu. — Weimary le 3 janvier 1795.

Goethe a Schiller

Voici à son tour le troisième livre, auquel je souhaite que vous fassiez bon accueil.

Vous recevrez samedi mon récit pour les Heures; je voudrais ne pas m'être montré par trop inférieur à mon illustre devancier dans la description des pressentiments et des visions (1).

(1) Hennings, professeur de philosophie morale à Iéna, avait publié nombre d'écrits sur cet ordre de sujets.

Je vous verrai dimanche après-midi. Le soir, j'ai promis de dîner au cercle avec Loder.

Meyer m'accompagnera ; il vous fait mille amitiés. J'aurai grand plaisir à lire votre nouveau travail ; j'ai tenté à maintes reprises de me figurer comment vous aurez bien pu vous y prendre ; mais je ne pense pas parvenir à le deviner.

Adieu ; mes compliments autour de vous. — Weimar, le 7 janvier 1795.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 7 janvier 1795.

Grand merci pour l'exemplaire du roman que vous m'avez envoyé. Pour définir le sentiment qui me pénètre et me possède à la lecture de cette œuvre, et qui s'empare davantage de moi à mesure que j'avance dans ma lecture, je ne trouve pas de terme plus juste qu'un doux et profond bien-être, qu'une sensation de santé intellectuelle et corporelle, et je garantirais volontiers qu'il en sera généralement de même pour tous ceux qui la liront.

Je trouve la raison de ce bien-être dans la sereine clarté, le fini et la limpidité qui y régnent d'un bout à l'autre, au point qu'il n'y reste pas le moindre détail qui laisse l'esprit mal satisfait et inquiet, et qu'on en reçoit tout juste autant d'émotion et de mouvement qu'il est nécessaire pour rafraîchir et entretenir au cœur de l'homme un sentiment de vitalité épanouie. Je ne vous dirai rien du détail tant que je n'aurai pas lu le troisième livre, que j'attends impatiemment.

Je ne saurais vous exprimer à quel point il m'est souvent cruel, après avoir considéré une œuvre de cette dignité, de reporter les yeux sur les choses de la philosophie. Là, tout est si lumineux, si vivant, si harmonieusement résolu et si humainement vrai,

— ici, tout est si sévère, si raide et abstrait et si prodigieusement étranger à la nature, puisque toute nature est pure synthèse et que toute philosophie est antithèse. Sans doute, je puis me rendre ce témoignage que, dans mes recherches spéculatives, je me suis attaché à rester aussi fidèle à la nature que le permet le caractère même de l'analyse, et peut-être me suis-je tenu plus étroitement proche d'elle que nos kantiens stricts ne le regardent comme permis en droit et comme possible en fait. Et pourtant, je n'en sens pas avec moins de vivacité la distance immense qui sépare la vie et le raisonnement, — et je ne puis me retenir, aux instants de mélancolie, d'attribuer à une insuffisance de ma propre nature ce qu'aux heures sereines je sais fort bien qu'il faut considérer comme une conséquence logique de la nature même du sujet. Tout de même, il n'y a pas l'ombre d'un doute, seul le poète est l'homme vrai, et le plus excellent philosophe n'est, auprès de lui, qu'une caricature.

Vous savez, sans que j'aie besoin de vous en donner l'assurance, combien je suis anxieux de savoir ce que vous penserez de ma métaphysique du beau. De même que la beauté plonge ses racines dans l'homme tout entier, l'analyse que j'en donne puise jusqu'au cœur de toute ma propre humanité, et j'attache un prix infini à savoir comment la mienne se comporte avec la vôtre.

Votre présence ici sera pour mon esprit et pour mon cœur une source féconde où ils s'abreuveront. J'ai surtout un désir infini de goûter en commun avec vous quelques œuvres poétiques.

Vous m'avez promis de me donner à l'occasion connaissance de vos Epigrammes. Ce serait pour moi une grande joie que ce pût être au cours du séjour que vous allez faire à léna, car il ne

m'est encore guère possible de prévoir quand je pourrai aller à Weimar.

Faites mes compliments affectueux à Meyer. Tout le monde chez nous se réjouit à la pensée de votre venue à tous deux, et personne plus que

Votre bien sincère admirateur et ami. — Se h.

Au moment de clore ma lettre, je reçois la suite de Meister, qui est la bienvenue. Mille fois merci.

Gœthe a Schiller

Rien n'est venu contrarier mon dessein d'aller vous voir demain et de passer quelque temps auprès de vous. J'espère vous trouver en bonne santé et en belle humeur.

Ci-joint un manuscrit que je n'ai plus eu le temps de revoir après l'avoir fait copier. Je serais heureux que vous ne fassiez pas mécontent de la manière dont j'ai tenté de rivaliser avec l'illustre Hennings (1).

Adieu ; mes compliments à votre femme et à vos amis. — Weimar, le 10 janvier 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 25 janvier 1795.

Si vous aviez passé avec nous un jour de plus (2), nous aurions pu fêter ensemble la venue au monde des Heures. Elles sont arrivées hier, et je vous envoie les exemplaires qui vous reviennent, avec un autre pour notre ami Meyer. Il en reste d'autres à votre disposition, si vous en avez le moindre besoin. J'aimerais que l'aspect extérieur eût votre approbation à tous deux.

Cotta m'écrit une lettre très satisfaite. Les commandes sont dès à présent si nombreuses, qu'il se promet un très beau chiffre de vente, et, dans la

(1) Voir ei-dessus la lettre 3(J.

(2) Gœthe et Meyer étaient resté» à léna du 11 au 23 janvier.

bouche d'un éditeur, une pareille déclaration mérite créance.

Comme j'ai à faire ces jours-ci un envoi à Jacobi, veuillez me faire parvenir la lettre que vous savez, car j'aime mieux ne pas vous donner l'ennui de mon paquet. J'aimerais aussi à savoir si vous destinez un de vos exemplaires au duc, auquel cas je n'aurais pas à lui en faire hommage.

J'ai reçu les déesses (1). Elles me sont, à mon grand contentement, la preuve que vous avez fait heureusement la froide traversée du retour, vous et notre ami le grand amateur de poêles (2). J'aime beaucoup la reine des dieux aux proportions colossales, et il m'arrivera souvent de la contempler, tout comme la vierge divine, qui, nonobstant le pli que met à son front l'idée de sa mortalité (3), est excellente.

Chacun se recommande affectueusement à votre souvenir. — Tout à vous. — Sch.

Gœthe a Schiller

Merci pour les exemplaires des Heures que vous m'avez envoyés ; ils font excellente figure. J'ai remis une des brochures au duc de votre part ; j'aimerais que vous pussiez lui écrire un mot à cette occasion.

Je crois volontiers que la revue marchera bien.

Mon troisième livre est en route ; je l'ai revu une fois encore, en ayant vos observations sous les yeux.

Cette semaine va être mangée tout entière par

(1) La Junon Ludovisi et la Minerve Albani ; Meyer lui en avait envoyé, le 23 janvier, des dessins.

(2) Meyer avait été hébergé, à Iéna, à l'hôtel de l'Ours, où il avait beaucoup souffert du froid.

(3) Trait à l'adresse de Fritz Stolberg qui, dans son Voyage d'Italie, disait voir planer, sur les traits de la déesse éternellement jeune^ « comme un nuage épais,, la pensée de la mort. »

des soucis de théâtre (1), après quoi on pourra se remettre avec une nouvelle vigueur aux travaux projetés. Je vous souhaite santé et entrain au travail.

Amitiés de Meyer. Merci encore pour toutes les bontés dont vous nous avez comblés à Iéna. — Weimar, le 27 janvier 1795. — G.

Encore un mot : comme il me paraît désirable que l'article de M. de Humboldt (2), pas plus que les autres, ne trahisse son au-

teur, il y aurait peut-être avantage à supprimer la note où son frère est cité, étant donné surtout que cette note est presque la seule de l'article, et qu'elle risquerait de suggérer et de confirmer les conjectures. Je sais fort bien que notre jeu de cache-cache se passe au grand jour, mais j'attache néanmoins beaucoup de prix à ce que le lecteur commence par se faire une opinion sur les articles avant de savoir qui en est l'auteur.

Envoyez-moi le paquet destiné à Jacobi ; je l'expédierai sans retard. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 28 janvier 1795.

Je vous suis très obligé d'avoir bien voulu faire remettre en mon nom au duc un exemplaire des Heures. En voici un en remplacement ; j'en attends d'autres de Cotta pour samedi prochain, et j'en joindrai quelques-uns pour vous au paquet de Jacobi.

J'ai écrit aujourd'hui au duc (3). Je saurai sûre-

(1) En vue de la fête anniversaire de la duchesse, qui tombait le 30 janvier.

(2) L'article de Humboldt, sur « La sexualité et son action sur la nature organique », parut dans le deuxième numéro des Heures pour 1795.

(3) La lettre est perdue.

ment par vous ce qu'il aura dit de nos Heures.

Je viens enfin de lire en manuscrit le remarquable compte-rendu des Heures par Schùtz (1). Il est mieux fait pour servir nos desseins que pour flatter notre goût. Il est probable qu'en l'écrivant il avait encore l'imagination toute farcie des scènes d'Utopie (2), car il y est abondamment question de mangeaille. Il est très bon qu'il ait cité bon nombre de passages de YEpître. Il me prendra à partie dans son article, mais il n'a pas voulu me faire voir le passage, pour ne pas être taxé de collusion. C'est tant mieux s'il parvient ainsi à donner habilement au public l'idée qu'il est impartial.

J'ai écrit à Herder ces jours-ci ; je vous demande, si vous en trouvez l'occasion, d'appuyer auprès de lui la prière que je lui adresse.

Depuis votre départ, les muses n'ont guère consenti à fréquenter chez moi ; il faut absolument que cela change, si je veux ne pas déshonorer le Centaure (3) que sera notre quatrième numéro.

Les enfants ont pris la petite vérole ; forme bénigne, sans rien de fâcheux. Tout le monde vous envoie ses meilleurs compliments. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je souhaite, plus que je ne puis dire, que mon quatrième livre vous trouve en bonne santé et vous divertisse quelques heures. Puis-je vous prier de marquer en marge ce qui vous semblera prêter à scrupule? Je recommande aussi mon héros et sa

(1) Il parut dans la Gazette littéraire universelle du 31 janvier.

(2) La première Épître de Gœthe se passe en Utopie.

(3) La plaisanterie est de Gœthe ; elle exprime la singulière impression de contraste que ferait, pensait-il, la publication simultanée dans ce numéro de ses Élégies et d'un morceau philosophique de Schiller. En fait, cette publication se fit dans le sixième numéro, et non dans le quatrième.

troupe au bon accueil de M. de Humboldt et aux dames.

Si je ne vous arrive pas samedi comme je l'espère, vous aurez encore de mes nouvelles. Mille amitiés de Meyer. — Weimar, le 11 février 1795. ~ G.

Gœthe a Schiller

Vous m'avez dit dernièrement que vous comptiez venir bientôt nous voir. Bien que je craigne que le retour du froid ne vous y fasse renoncer, je voudrais pourtant, à tout hasard, vous faire une proposition.

Vous pourriez loger chez moi tous deux, ou bien, si votre chère femme préférait loger ailleurs, je voudrais vous voir pourtant occuper le logement que vous connaissez. Décidez comme vous l'entendrez ; vous serez l'un et l'autre, de tout cœur, les bienvenus.

Notre entretien de l'autre jour m'a rendu courage ; je m'y suis remis, et j'ai déjà complètement achevé le plan des livres cinq et

six. Combien on a tout à gagner à se regarder dans le miroir d'autrui plutôt que dans le sien propre !

Connaissez-vous les Remarques de Kant sur le sentiment du beau et du sublime, qui sont de 1771 (1)? Ce serait un très bon livre, si les mots de beau et de sublime ne figuraient pas au titre et revenaient moins fréquemment dans le cours de l'exposition. Il est tout plein de remarques délicates sur la nature humaine, et l'on y voit poindre déjà ses principes ultérieurs. Vous le connaissez sûrement.

N'a-t-on point encore reçu de nouvelles de M. de Humboldt (2) depuis son départ? Mes compliments

(1) Elles sont de 1764 ; l'édition de 1771 est une réimpression.

(2) 11 s'agit d'Alexandre de Humboldt, le naturaliste ;

à votre entourage, et continuez de me donner le réconfort et l'appui de votre affection et de votre confiance. — Weimar, le 18 février 1795. — G.

Schiller a Goethe

Iéna, le 19 février 1795.

Le temps misérable qu'il fait a de nouveau balayé tout mon courage, et mes désirs et mes projets de voyage trouvent une fois de plus leur borne au seuil de ma porte. Il me sera infiniment agréable de faire usage de votre invitation dès que je pourrai faire un peu fond sur ma santé, dussé-je ne vous voir que quelques heures. J'en ai le plus vif désir, et ma femme, qui se promet beau-

coup de joie de cette visite, ne me laissera pas de repos que nous ne vous l'ayons faite.

Je vous ai exprimé dernièrement, avec une entière sincérité, l'impression que faisait sur moi Wilhelm Meister, et c'est donc, comme il est juste, à votre propre feu que vous vous réchauffez. Korner m'a écrit, il y a quelques jours à ce sujet ; son contentement est sans réserves, et son jugement est de ceux avec lesquels il faut compter. Je ne connais pas de critique à qui, dans une œuvre littéraire, les accessoires ôtent moins qu'à lui la vue juste de l'ensemble. Il retrouve dans Wilhelm Meister la même énergie que dans votre Werther, sauf que cette fois elle est maîtrisée par une pensée virile, et clarifiée jusqu'à atteindre à la grâce tranquille d'une œuvre d'art achevée.

Je me souviens d'avoir eu, en lisant le petit livre de Kant, la même impression que vous. Le sujet est traité uniquement du point de vue de l'étude des-

après un court séjour à Iéna, il était retourné à Bayreuth, où il résidait.

criptive de l'homme, et l'on n'y trouve rien qui touche aux raisons dernières de la beauté. Mais il y a plus d'un profit à en tirer pour la physique et l'histoire naturelle du sublime et du beau. Vu la gravité du sujet, le style m'a paru quelque peu léger et fleuri ; erreur assez singulière chez un Kant, mais qui pourtant s'explique de reste.

Herder nous a gratifiés d'un article très heureusement choisi et très réussi, où il élucide l'idée si banale de notre propre destinée (1). Les sujets de cet ordre nous conviennent parfaitement, car ils ont un côté mystique, et peuvent néanmoins, par la ma-

nière de les traiter, être rattachés à quelque vérité de portée générale.

Puisque nous en sommes à parler de destinée, il faut que vous sachiez que je viens ces jours-ci de décider de la mienne. Mes compatriotes m'ont fait l'honneur de m'offrir une chaire à Tubingue, où il semble qu'on s'occupe activement à introduire des réformes. Mais, comme de toutes façons je suis devenu inapte à enseigner effectivement, j'aime mieux rester oisif ici, à Iéna, où je me plais, et où j'espère vivre et mourir, qu'ailleurs, où que ce soit. J'ai donc décliné l'offre, et je ne m'en fais pas un mérite ; car mes préférences personnelles avaient par avance décidé de ma réponse, si bien qu'il ne m'a même pas été nécessaire de faire entrer en ligne de compte les obligations que j'ai envers la bonté de notre duc, et dont je lui suis plus volontiers redevable qu'à personne autre. Quant à mes moyens d'existence, je crois que je ne serai pas en peine tant que je pourrai si peu que ce soit tenir une plume, et je m'en remets donc au ciel, qui jusqu'à l'heure présente ne m'a jamais abandonné.

M. de Humboldt, celui de Bayreuth, n'est pas

(1) Il parut sous ce titre dans le troisième numéro des Heures pour 1795.

encore arrivé ici, et n'a encore rien fait savoir de précis touchant la date de sa venue.

Ci-joint l'article de Weisshuhn, dont je vous ai parlé dernièrement (1). Veuillez me le retourner bientôt.

Nous nous rappelons tous affectueusement à votre souvenir. — Sch.

Gœthe a Schiller

Combien je suis heureux que vous restiez à Iéna, et que votre pays natal n'ait pas réussi à vous rappeler à lui ! J'espère que nous pourrons encore pousser ensemble plus d'un projet et plus d'un travail.

Je vous serais obligé de me renvoyer le manuscrit du quatrième livre, et je vous retournerai bientôt les Synonymes. Allons, voici que la danse des Heures s'anime de plus en plus !

Adieu. Je vous écrirai très prochainement. — Weimar, le 21 février 1795, — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 22 février 1795.

Voici le quatrième livre de Wilhelm Meister, que vous me réclamez. Aux endroits qui m'ont arrêté, j'ai mis un trait à la marge ; vous n'aurez pas de peine à en deviner le sens, et, lorsque vous ne le devinerez pas, il n'y aura rien de perdu.

Il faut que j'insiste un peu plus sur le cadeau en argent que Wilhelm reçoit et accepte de la comtesse par l'entremise du baron. J'ai le sentiment — et

(1) Cet article, intitulé « Contributions à la synonymique », était destiné aux Heures. Schiller, après la mort de l'auteur, qui survint le 21 avril, le donna à Niethammer, pour son Journal philosophique. Un article posthume de Weisshuhn, sur « le Jeu au

sens strict du mot », parut dans le cinquième numéro des Heures pour 1795.

c'est aussi celui de Humboldt — qu'ayant eu des rapports intimes avec la comtesse, il n'est admissible ni qu'elle offre de lui faire un pareil cadeau, — à plus forte raison par une entremise étrangère, — ni qu'il l'accepte. J'ai cherché dans le contexte s'il y avait un moyen de sauver la délicatesse de l'un et de l'autre, et il me semble qu'elle se trouverait ménagée si ce cadeau lui était offert en remboursement de frais qu'il aurait pris à sa charge, et s'il l'acceptait à ce titre. Décidez vous-même. Tel quel, cela accroche le lecteur, qui se demande avec un peu d'inquiétude comment il s'y prendra pour sauvegarder la noblesse des sentiments du héros.

Au reste, à la seconde lecture, j'ai été ravi de nouveau par la parfaite vérité des portraits et par l'excellent usage que vous avez fait d'Hamlet. Pour ce dernier, par souci de la liaison, si étroite et si parfaite partout ailleurs, du tout et des parties, j'aimerais mieux qu'il ne fût pas présenté ainsi toul d'un bloc et sans interruption, et j'eusse souhaité, s'il était possible, de le voir coupé de place en place par un certain nombre d'incidents de quelque étendue. Il revient trop vite sur le tapis dans la première entrevue avec Serlo, et puis encore, tout d< suite après, dans la chambre d'Aurélie. Mais ce sonl là détails sans importance, auxquels le lecteur m prendrait pas garde, si vous-même, par tout ce qui précède, ne lui aviez donné le droit de compter sur toute la variété possible.

Kôrner, de qui j'ai reçu une lettre hier, m'a chargé tout spécialement de vous remercier pour le très grand plaisir que lui a procuré Wilhelm Meister. Il n'a pu se retenir d'y prendre quelque

chose (1) pour le mettre en musique, et il vous le soumet par mon intermédiaire. L'un des deux morceaux est pour la mandoline, et l'autre pour le piano. Vous trou-

(1) « Connais-tu le pays... »

verez sûrement une mandoline quelque part à Weimar.

Il faut encore que je vous prie très sérieusement de ne pas oublier le troisième numéro de nos Heures. Cotta me demande instamment de lui envoyer les manuscrits plus tôt, et déclare que le 10 de chaque mois est la date extrême où il faut qu'il ait toute la copie. Il faudrait donc absolument qu'elle pût partir d'ici le 3. Pensez-vous en avoir fini pour cette date avec le Procureur (1)? Mais je ne voudrais pas que mon rappel fût pour vous importuner, car vous avez parfaitement le choix entre le numéro trois et le numéro quatre, puisque de toutes façons vous devez sauter l'une de ces deux livraisons.

Compliments cordiaux de nous tous, et, de ma part, mes meilleures amitiés pour Meyer. — Sch.

£>0. Gœthe a Schiller.

L'amicale sollicitude critique que vous portez à mon travail m'a rendu l'envie et le courage de revoir encore une fois de près le quatrième livre. J'ai très bien compris vos avertissements et vos rappels à l'attention ; j'espère également qu'il me sera possible de corriger ce qui par ailleurs, à votre sens, laisse à désirer, et d'y trouver l'occasion d'améliorations utiles. Mais, comme il me faut m'y mettre sans désemparer, je vous prie de me tenir

quitte pour le numéro 3. En revanche, vous pouvez compter sur le procureur, dans toute sa gloire, pour le quatrième.

Les Synonymes (2), que je vous retourne, me plaisent beaucoup; c'est habilement fait, et plus d'un passage est remarquablement bien venu. Par contre, le début me paraît moins lisible, quoique bien pensé et utile.

(1) Voir ci-dessus la lettre 21.

(2) De Weisshuhn ; voir ci-dessus les lettres 47 et 48.

La lubie de l'auteur, qui ne veut pas être jugé par les autorités académiques, nous a été transmise ici, avec un rapport. L'Université réclame satisfaction, parce qu'il aurait, dit-on, impudemment insulté le prorecteur, etc. — Puisque vous vous intéressez à lui, dites-moi donc ce qu'on pourrait alléguer d'à peu près plausible en sa faveur. Car c'est vraiment une idée par trop extravagante que de réclamer la justice ordinaire, alors qu'on a droit à un tribunal privilégié. Le Conseil urbain ne peut même pas l'admettre tant qu'il n'aura pas rempli d'abord les conditions de rigueur. On peut exiger de lui la preuve qu'il a deux cents écus de revenus, il faut qu'il acquière la bourgeoisie, que sais-je encore? S'il était possible de l'incliner à faire sa paix avec l'Université, Voigt, qui est maintenant prorecteur, trouverait bien moyen d'arranger les choses.

J'espère vous rendre bientôt une nouvelle visite, ne fût-ce que pour quelques heures. Gardez-moi tout proche de vous, même lorsque je suis loin.

Donnez à Kôrner l'assurance que son jugement favorable me fait un extrême plaisir. J'espère entendre prochainement sa ro-

mance au théâtre.

Portez-vous bien. — Weimar, le 25 février 1795. — G.

Schiller a Gœthe

léna, le 21 février 1795.

Si vous goûtez, vous aussi, la douceur des belles journées que nous avons, elles sont de bon augure pour le quatrième livre de Wilhelm Meister. Cette première annonce du printemps m'a été très bienfaisante et a ranimé mon activité, qui en avait grand besoin. Que nous sommes donc, avec toute la belle autonomie dont nous nous targuons, asservis aux forces naturelles, et combien peu pèse notre volonté,

quand la nature refuse ! Ce que je couvais inutilement depuis cinq semaines, un doux rayon de soleil a suffi à le faire éclore en trois jours. Il se peut, j'en conviens, que l'obstination avec laquelle je m'y étais acharné ait préparé les voies à cette évolution rapide ; mais l'éclosion elle-même, c'est bien certainement à l'heureuse tiédeur du soleil que je la dois.

Je domine mieux ma matière de jour en jour, et, à chaque pas en avant que je fais, je découvre combien le sol sur lequel j'ai bâti est ferme et sûr. Désormais, je n'ai plus à redouter qu'une objection vienne renverser l'édifice, et le strict enchaînement des parties me garantira contre les erreurs de détail dans la mise en

œuvre, tout comme le mathématicien est mis en garde par le calcul même contre toute faute de calcul.

Pour ce qui est de notre philosophe transcendental, qui fait si peu de cas des privilèges académiques, j'ai pu obtenir de lui, non pas directement, car il ne se laisse pas voir, mais par l'entremise de Niethammer, qu'il fasse sa paix avec le prorecteur actuel ; d'où suit que vraisemblablement on le laissera, lui aussi, en paix. Je n'ai aucune raison de croire qu'il ait falsifié les faits ; or, s'il dit vrai, M. le professeur Schmid n'a qu'à s'en prendre à lui-même de s'être attiré l'épithète qu'il a reçue de l'autre ; car, au dire de Weisshuhn, il lui aurait donné l'assurance, en termes formels, qu'on le laisserait tranquille jusqu'à Pâques et qu'on ne lui demanderait aucun compte de son séjour ici ; et puis, après coup, il aurait renié la parole qu'il avait donnée, etc. Et Weisshuhn, estimant qu'un acte pareil ne pouvait être le fait de M. Schmid en sa qualité de prorecteur, mais bien de M. le professeur Schmid en propre personne, tout en professant le plus sincère respect pour le premier, a qualifié l'inconvenance du second»

70 28 FEVRIER ITi)5

Le nouveau numéro des Heures est prêt, et j'en ai reçu un exemplaire par la poste aux lettres. J'attends le paquet pour demain. Cette seconde livraison acquitte largement la dette qu'avait contractée la première : au lieu de sept feuilles d'imprimerie, elle en donne huit un quart.

Sur la foi de votre promesse, nous attendons de jour en jour votre visite, et c'est pour moi une grande joie. Tout le monde va bien et vous fait 8es meilleurs compliments. — Sch.

P. -S. — Vous avez oublié de joindre les Synonymes à votre dernière lettre.

Goethe a Schiller

Voici les Synonymes oubliés. J'en ai lu hier un fragment à mes invités, sans dire ni d'où il sortait, ni à quoi il tendait, et il a été très bien accueilli.

D'une manière générale, il ne sera pas mauvais que de temps à autre je donne lecture de tel ou tel de nos manuscrits. Cela fait toujours une douzaine de personnes qui s'en trouvent plus acquises à la chose, et plus attentives au numéro suivant.

Je vais retenir l'affaire de Weisshuhn en attendant que je reçoive de vous la nouvelle d'un arrangement amiable.

Je vous félicite du pas heureux qui vous a rapproché de votre but. Tout ce que nous pouvons faire, c'est préparer le tas de bois, et bien le faire sécher ; et puis, il prend feu à son heure, et nous en sommes nous-mêmes surpris.

Voici encore une lettre de Jacobi. Elle vous montrera qu'il va très bien. Je suis très heureux de l'intérêt qu'il prend à vos Lettres. A vous de réviser le jugement qu'il porte sur mon premier volume.

Adieu, je vous verrai le plu6 tôt que je pourrai. — Weimar, le 28 février 1795. — G.

l" MARS 1795 II

Schiller a Gœthe

Iéna, le 1er mars 1795.

Je vous envoie, pour commencer, quatre exemplaires des Heures, et je vous prie d'en remettre un au duc. Les autres suivront.

La critique de Jacobi ne m'a pas surpris le moins du monde : il est fatal qu'un tempérament comme le sien soit froissé par la vérité sans ménagements avec laquelle vous peignez la nature, tout comme il est fatal que vous, tel que vous êtes, vous lui donniez cette occasion de froissements. Jacobi est de ceux qui, dans une œuvre poétique, ne cherchent que leurs propres idées, et qui tiennent ce qui doit être pour supérieur à ce qui est ; la raison du litige se trouve donc dans les principes qui sont au début de tout, et il est absolument impossible qu'on s'entende.

Sitôt qu'un homme me laisse voir que, dans les œuvres poétiques, il attache à quoi que ce soit plus d'importance qu'à la logique interne et à la vérité, cet homme ne compte plus pour moi. Sans doute, s'il pouvait vous prouver que l'immoralité de vos peintures ne dérive pas de la nature de votre matière et que la façon dont vous l'exécutez est l'effet de votre libre choix arbitraire, vous en porteriez évidemment la responsabilité, mais alors ce serait parce que vous auriez failli aux yeux du tribunal esthétique, et non du tribunal moral. Mais je serais curieux de voir comment il s'y prendrait pour faire cette preuve.

Voici qu'une visite vient m'interrompre, et je ne veux pas retarder le départ du paquet.

Weisshuhn sort de chez moi. Il se fera inscrire demain. — Adieu, — Sch.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 8 mars 1795.

Mon espoir de vous voir ici cette semaine est donc resté vain ; je veux croire au moins que, si j'en ai été frustré, c'est uniquement parce que vous êtes solidement attelé à la besogne. Mais ne pas recevoir de lettre de vous et ne pas vous voir, c'est à quoi il m'est désormais bien difficile de m'habituer.

Il me tarde fort d'apprendre ce que vous faites en ce moment. On m'a dit que vous imprimeriez le troisième volume de Meister déjà pour la Saint- Jean. Ce serait aller plus vite en besogne que je ne pensais ; mais, si j'en suis ravi pour Meister, je serais désolé que vous fussiez pour un si long temps distrait de nos Heures.

Je n'ai pu rien savoir encore de l'accueil fait à notre deuxième numéro ; peut-être aurez-vous entendu dire à Weimar des choses qu'il nous divertirait d'apprendre.

Notre ami Meyer est-il satisfait de son article? Je souhaiterais qu'il le fût. Cotta m'écrit qu'il a beaucoup plu à bon nombre de lecteurs, et je ne doute pas qu'il ne nous fasse honneur.

Je vous envoie quatre nouveaux exemplaires, dont un pour M. Meyer. Si, au lieu des exemplaires sur papier ordinaire, vous vouliez en avoir encore un ou deux sur papier meilleur, veuillez me le faire savoir, et me retourner les exemplaires ordinaires.

Tout le monde se rappelle à votre souvenir. — Sch.

Gœthe a Schiller

Malgré tout mon vif désir de vous revoir et de m'entretenir avec vous, il m'a été impossible de bouger cette semaine. Quelques acteurs, que je

désirais voir dans des rôles d'essai, le mauvais temps et un rhumatisme que m'a valu un refroidissement, tout cela, de jour en jour, m'a immobilisé, et il ne m'est pas encore possible de prévoir quand ni comment je serai maître de partir.

Laissez-moi pourtant vous dire que j'ai beaucoup travaillé, que la majeure partie du quatrième livre est expédiée et que le Procureur est fait, lui aussi. Je souhaite que vous soyez content de la manière dont j'ai pris et développé l'histoire.

Je me tiendrai pour satisfait si les volumes successifs de mon roman paraissent aux dates fixées ; il n'est pas question d'en hâter la publication. Rien ne me détournera de donner aux Heures la collaboration que vous souhaitez de moi. Si je parviens à tenir bien en main et à bien administrer mes jours et mes heures, cette année pourra être féconde.

Je n'ai encore rien entendu dire du second numéro des Heures; mais le premier fait sensation comme il faut en Allemagne.

Meyer vous remercie de la forme que vous avez donnée à ses Idées; il n'y a guère qu'un petit nombre de détails qui auraient pu être présentés autrement, mais nous n'avons pas à craindre que personne s'en aperçoive. Il travaille maintenant à une étude sur Pérugin, Bellini et Mantegna (1).

La liste ci-jointe vous indiquera les revues mensuelles que nous recevrons désormais dans notre maison. Je ferai copier les sommaires de chaque numéro et j'y ajouterai un bref compte-rendu. Quand nous serons vieux de six mois, nous pourrons regarder nos confrères de haut.

Si nous nous appliquons à nous montrer sévères et variés, nous aurons bientôt fait de percer, car les autres revues, toutes tant qu'elles sont, portent

(1) Elle parut dans le neuvième numéro des Heures pour 1795.

plus de ballast que de marchandises ; et comme notre désir principal est que notre travail nous serve à nous perfectionner nous-mêmes, il n*en peut résulter que de bons et heureux effets.

Grand merci pour les exemplaires que vous m'avez expédiés. Le second envoi concorde exactement avec le premier : quatre sur papier ordinaire, et autant sur grand papier.

Jacobi s'excuse de n'avoir encore rien envoyé.

Je souhaite qu'un temps meilleur me permette de faire un saut rapide jusque chez vous, car il me tarde infiniment de causer avec vous, et de voir ce que vous avez fait depuis tout ce temps. Mes compliments aux vôtres. — Weimar, le 11 mars 1795. — G.

Gœthe a Schiller

J'ai eu soudainement la semaine dernière une inspiration singulière, qui par bonheur dure toujours. J'ai été pris d'une envie de mettre sur pied le livre religieux de mon roman, et, comme le sujet repose sur les plus nobles duperies et sur la plus subtile confusion du subjectif avec l'objectif, il m'a fallu une application plus intense et plus de recueillement, je pense, que pour aucune des autres parties. Et pourtant, ainsi que vous le verrez en son temps, je n'en serais pas venu à bout si je n'avais eu par devers moi tout un ensemble d'études faites d'après nature (1). Ce livre, que je compte terminer avant les Rameaux (2), a fait progresser mon travail d'une manière inattendue, parce qu'il pousse ses prolongements à la fois en avant et en arrière, et que, tout en délimitant, il guide et commande. — J'ai aussi

(1) Le sixième livre, tout entier rempli par « les Confessions d'une belle âme », repose sur l'histoire authentique de Suzanne do Klettenberç.

(2) Le 29 mars.

achevé d'écrire le Procureur, qui n'a plus qu'à être revu. Vous l'aurez donc en temps utile.

J'espère que rien ne m'empêchera de me rendre chez vous aux Rameaux et de passer avec vous quelques semaines ; et ce sera enfin une nouvelle occasion pour nous d'en tirer un bon profit.

J'ai hâte de voir vos nouveaux travaux. Nous avons eu plaisir à relire les derniers sous la forme imprimée.

Dans le public de Weimar, les Heures font grand tapage, mais il ne m'est revenu aux oreilles ni une adhésion nette ni une critique déclarée ; on en est encore à se jeter dessus, on s'arrache les numéros des mains, — et nous ne pouvons 'pas souhaiter mieux pour le début.

M. de Humboldt doit avoir été très actif; j'espère aussi reprendre avec lui nos entretiens sur l'anatomie. J'ai pour lui quelques préparations tout à fait normales, mais intéressantes (1). Mes compliments pour lui et pour les dames. Le Procureur est sur le point de partir. Adieu, et aimez-moi ; vous êtes payé de retour. — Weimar, le 18 mars 1795.

Gœthe a Schiller

Voici le Procureur qui se présente à vous. Faiteslui bon accueil.

Ayez la bonté de me le retourner bientôt ; je voudrais le revoir encore un certain nombre de fois, pour le style.

Je déblaie activement tout ce qui pourrait m'empêeher d'aller chercher auprès de vous joie et réconfort. — Weimar, le 19 mars 1795.

(1) Humboldt et Gœthe s'intéressaient alors en commun à l'ostéoloçic.

Iéna, le 19 mars 1795.

La peinture que vous venez d'entreprendre m'inspire une curiosité extrême. Moins qu'aucune autre, elle trouvera ses éléments dans votre personne, car cette corde-là me paraît précisé-

ment vibrer en vous plus rarement qu'aucune autre, et je ne crois pas que vous y perdiez. Il ne m'en tarde que davantage de voir comment vous aurez assimilé ce corps étranger à votre propre nature. La rêvasserie religieuse est le fait des esprits — et de ceux-là seuls — qui vivent repliés- sur eux-mêmes en une contemplation inoccupée, et rien, à ce qu'il me semble, n'est moins votre affaire. Je suis sans inquiétude, et je sais que la description que vous nous donnerez sera vraie, — mais elle tiendra sa vérité de la seule puissance de votre génie, et ne devra rien à votre propre personne.

Depuis quelque temps, je suis devenu infidèle à ma tâche philosophique, pour bâtir en toute hâte quelque chose pour le quatrième numéro des Heures. Le sort est tombé sur le siège d'Anvers, dont je vous ai déjà parlé, et le travail est déjà très raisonnablement avancé. La ville sera prise lorsque vous viendrez. Cet ouvrage me fait sentir mieux le rude effort qu'exigeait de moi ma précédente besogne ; car, sans qu'il y ait vraiment laisser-aller de ma part, il me fait tout l'effet d'une sorte de jeu, et, n'était la masse de misérable fatras qu'il faut que je relise et qui met ma mémoire à l'épreuve, je ne m'apercevrais pas que je travaille. J'avoue que j'y trouve, en revanche, de bien maigres jouissances ; mais j'espère qu'il en sera de moi comme des cuisiniers, qui ont fort peu d'appétit pour leur compte, mais qui en donnent à autrui.

Vou8 me rendriez grand service en m'envoyant

sans faute pour lundi (1) le Procureur que j'attends avec une vive impatience. Je me trouverais ainsi dispensé de donner à l'impression le début de mon histoire avant que la fin ne soit

écrite. Si vous en étiez tout à fait empêché, faites-moi l'amitié de m'en informer encore samedi. Mais je garde bon espoir.

C'est pour moi une grande joie que vous veniez passer Pâques avec nous ; j'ai de nouveau grand besoin d'être énergiquement remonté par une main amie.

Mes compliments cordiaux à Meyer. Je voudrais qu'il nous donnât bientôt un nouvel article. Il ne m'a pas encore envoyé le cachet pour les Heures.

Tout le monde se rappelle à vous, et vous attend avec impatience. — Sch.

Du 20. — Je reçois ce matin votre paquet, qui a été pour moi, à tous égards, une surprise heureuse. Le récit se lit avec un intérêt peu commun ; ce qui m'a fait tout particulièrement plaisir, c'est la ligne que vous avez donnée au thème. C'est, je vous l'avoue, ce que j'espérais, et je ne me serais pas tenu pour satisfait si vous ne vous étiez pas affranchi ici de l'original. Si je me souviens bien, chez Boccace, le retour opportun du vieux assure seul le succès de la cure (2).

Si vous pouviez me retourner le manuscrit pour lundi matin, vous m'obligeriez beaucoup. Vous ne trouverez plus grand'chose à y retoucher.

Goethe a Schiller

Je ferai partir le manuscrit demain soir par la poste à cheval.

(1) 23 mars.

(2) Ce n'est pas le dénouement des Cent Nouvelles nouvelles; les souvenirs de Schiller le trompent.

Lundi, j'expédierai la fin du quatrième livre à Unger.

J'espère la semaine prochaine me débarrasser de toutes les obligations qui me restent, et vous arriver tout à fait libéré.

Bonne chance au Siège d'Anvers ; il fera très bien dans les Heures.

Compliments aux vôtres. Meyer vous fait ses amitiés ; il travaille activement, de toutes les manières. Je souhaite que le printemps, qui s'installe lentement, vous soit bienfaisant, et j'espère qu'avant l'anniversaire de notre entrée en relations, nous aurons pu encore abattre ensemble beaucoup d'ouvrage. — Weimar, le 21 mars 1795. - — G,

Schiller a Goethe

Iéna, le 25 mars 1795.

J'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre qui réitère la proposition récemment faite par Tubingue, en offrant en outre de me dispenser de toutes fonctions publiques et de me permettre de donner à ma guise aux étudiants ce qu'il me plaira, etc. Bien que je n'aie rien changé à ma décision première et que je ne songe guère à y rien changer, je ne m'en suis pas moins trouvé amené à faire à ce propos de sérieuses réflexions quant à l'avenir, qui m'ont convaincu de la nécessité de m'assurer quelque sécurité pour le cas où l'état de ma santé, en s'aggravant, m'interdirait le

travail de la plume. J'ai donc écrit à M. le conseiller privé Voigt (1), et je lui ai demandé d'obtenir de notre seigneur et maître l'assurance qu'en cette extrémité mes appointements seraient doublés. Si l'on m'accorde cette sécurité, j'espère bien y avoir recours le plus tard possible, et peutêtre jamais ; mais les inquiétudes que me cause

(1) Ministre à Weimar,

l'avenir s'en trouveront apaisées, et c'est tout ce que je puis demander pour le moment.

Comme il est possible que vous entendiez parler de cette affaire et que vous pourriez risquer de n'y rien comprendre, j'ai cru bien faire en vous en informant d'un mot.

Nous vous attendons impatiemment pour dimanche prochain (1). Amitiés de tous. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je n'ai pu hier, bien que j'eusse à moi quelques heures parfaitement vides d'occupation, prendre sur moi de me rendre encore une fois chez vous et de prendre congé de vous dans toutes les formes : j'ai quitté Iéna très à contre-cœur, et je vous exprime une fois de plus ma vive gratitude pour votre sympathie et pour tout ce dont vous m'avez comblé. Voici, avant toutes autres choses, les Elégies, qu'il faudra me retourner le plus promptement possible ; vous les reverrez ensuite recopiées, et réparties de manière à remplir le nombre de pages voulu.

J'ai trouvé pour le calendrier (2) quelques petites choses, qui visent en particulier MM. X..., Y..., Z... ; je vous les expédierai prochainement, à l'occasion d'un autre envoi. Rappelez-moi de temps à autre ce que vous jugez désirable, pour que mon bon vouloir passe à l'acte.

Adieu ; amitiés aux vôtres et aux amis. — Wei~ mar, le 3 mai 1795. — G.

(1) 29 mars. Gœthe et Meyer arrivèrent ce jour-là à Iéna, et y séjournèrent jusqu'au 2 mai.

(2) Pour VAlmanach des muses. C'est la première fois qu'apparaît l'idée des épigrammes satiriques qui prendra corps plus tard dans les Xénies.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 4 mai 1795.

Je viens de recevoir les Elégies, avec votre mot affectueux. Depuis votre départ, il ne s'est pas passé une soirée que vous ne m'ayez manqué ; on ne prend que trop volontiers l'habitude des choses heureuses. Ma santé s'améliore lentement ; encore quelques jours, et j'espère me retrouver sur pied.

J'attends avec une extrême impatience ce que vous comptez m'envoyer pour VA Imanach. Tant que je ne l'aurai pas en main, je ne pourrai évaluer les provisions poétiques que j'ai à ma disposition pour cet opuscule.

Je vais me mettre immédiatement aux Elégies, et je compte vous les retourner vendredi (1).

Huber (2) m'écrit qu'il aurait grande envie de traduire votre Meister en français. Dois-je l'encourager ou l'en dissuader?

Comptez bien que je me chargerai de vous rafraîchir la mémoire. Je né vous ferai grâce d'aucune de vos promesses. Selon l'horaire de nos Heures, le moment n'est plus éloigné où il vous faudra songer à vos Entretiens. Et peut-être entre temps l'heure de YEpître sonnera-t-elle, elle aussi.

Ma femme vous envoie ses compliments les plus affectueux. Faites à Meyer mes cordiales amitiés. — Sch.

Gœthe a Schiller

Weimar, le 12 mai 1795.

Les Elégies, à leur retour, m'ont trouvé moimême dans un état élégiaque, au sens coutumier du mot, c'est-à-dire lamentable. Après la bonne

(1) 8 mai.

(2) Huber, professeur de français à Leipzig, traducteur attitré d'œuvres littéraires contemporaines en langue française.

vie d'Iéna, où j'ai goûté, avec une si belle abondance de mets spirituels, la douce chaleur du grand air, j'ai été accueilli ici, sans nulle mansuétude, par une température glaciale ; quelques heures passées dans un courant d'air m'ont procuré une fièvre

rhumatismale qui m'a occasionné de très vives douleurs de la moitié droite de la tête, en même temps qu'une totale impossibilité de faire usage de la moitié gauche. A présent, me voici remis, assez du moins pour pouvoir rester dans ma chambre, sans douleur, avec un bien-être relatif, et pour retourner à l'arriéré de mes besognes.

Pour les Elégies, je ne vois guère d'autre solution que d'écarter la seconde et la seizième (1) ; car leur aspect mutilé surprendra, à moins de substituer aux passages choquants des restaurations postiches de tout repos, ce à quoi je me sens parfaitement inhabile. Quant aux autres, il faudra les imprimer à la file, au petit bonheur ; car j'ai beau mesurer et compter de mon mieux, je ne vois pas la possibilité d'aller pour chacune à la page : avec le nombre ^xtraordinairement grand des lignes que nous avons i la page, il resterait fatalement, en maints endroits, les blancs intolérables. Mais je m'en remets à vous, jt je vous enverrai très prochainement le manuscrit.

e second volume du roman est en panne chez juelque expéditeur. Il y a longtemps que je devrais

avoir, et je voudrais pouvoir le joindre à mon jnvoi. Je travaille maintenant au cinquième livre, it compte que, pour la Pentecôte, je ne serai plus)ien loin du terme.

Meyer travaille avec une grande activité. Il a nis sur pied d'excellentes choses ; j'ai l'impression [ue chez lui il y a progrès quotidien dans la concepion et dans l'exécution.

(1) Elles ne parurent que parmi les œuvres inédites îutilées pa» raison de pudeur.

MAT

Veuillez me donner bientôt des nouvelles de votre santé, et me faire savoir si vous n'avez pas reçu de nouveaux articles. Jacobi a une fois de plus ajourné l'exécution de sa promesse ; il me l'a fait savoir par Fritz de Stein (1).

Du 14 mai 1795. — Cette lettre est restée inachevée depuis deux jours ; je veux du moins qu'elle parte par la poste d'aujourd'hui.

Avez-vous lu l'article sur le style dans les beauxarts dans le numéro d'avril du Mercure (2)? Les idées sur lesquelles nous sommes tous d'accord y sont très bien exposées, très honnêtement ; mais comment se fait-il que le génie, qui assiste le philosophe préalablement à toute expérience, ne lui rende pas le service de le tirer par la manche et ne le mette pas en garde lorsqu'il le voit, dans sa candeur inexpérimentée, faire mine de se prostituer? Il y a vraiment dans cet article des passages qui ne seraient pas indignes d'un M. de Rochow.

Faites-moi savoir bientôt comment vous allez. — G.

Schiller a Gœthe

léna, le 15 mai 1795.

J'ai appris avant-hier seulement que vous étiez souffrant, et je vous ai plaint de tout mon cœur. Pour qui a aussi peu que vous l'habitude de la maladie, cela doit être tout à fait insupportable. Pour moi, que le mauvais temps que nous avons ne m'ait pas fait

de bien, c'est une si vieille habitude que j'aime mieux n'en pas parler.

Je dois vous dire que je perdrais bien à contrecœur la seconde Elégie tout entière. A mon avis,

(1) Le fils de l'amie de Gœthe, Mme de Stein.

(2) Dans la revue Neuer teutscher Merkur. L'article, que Gœthe croyait être de Fichte, est de Fcrnow. Voir plus loin les lettres 79 et 81,

bien que manifestement inachevée, le lecteur ne peut en être choqué, car il viendra aisément à l'esprit de tout ie monde qu'il y a là réticence intentionnelle. D'ailleurs, on peut consentir sans scrupules ce sacrifice à la pudeur qui est de rigueur pour une revue* car, dans quelques années, lorsque vous publierez à part le recueil de vos Elégies, Vous pourrez rétablir tout ce que nous aurons supprimé. Je souhaiterais vivement d'avoir lundi matin (1) les Elégies, ou tout au moins la matière d'une feuille d'imprimerie* pour pouvoir en faire l'expédition. J'ai l'espoir d'achever enfin mon article (2), si rien ne vient à la traverse.

Je n'ai pas reçu d'autre6 articles, et le numéro 7 est encore entre les mains toutes-puissantes de Dieu.

Cotta n'est pas mécontent des résultats de la foire. Sans doute* bon nombre des exemplaires envoyés à condition lui ont été retournés, mais il a reçu un nombre équivalent de commandes nouvelles, si bien qu'en gros le compte se compense. Seulement, il voudrait bien qu'il y eût plus de variété dans les articles. Beaucoup gémissent sur les sujets abstraits ; bon nombre d'autres sont déconcertés par vos Entretiens, parce que* disent-

ils, ils ne parviennent pas encore à deviner où vous voulez en venir. Vous le voyez, nos bons clients allemands sont i toujours les mêmes ; il faut absolument qu'ils sachent ce qu'on leur donne à manger, si l'on veut qu'ils le mangent avec appétit ; ils en Veulent à toute force la notion abstraite, le concept.

Nous en causions encore tout dernièrement* Humboldt et moi : il est aujourd'hui absolument impossible qu'un écrit, quel qu'il soit, si bon soit-il ou si mauvais soit-il* trouve en Allemagne un accueil unanime et uniforme. Le public n'a plus la com-

(1) 18 mai.

(2) La seconde moitié des Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme} qui parut dans le sixième numéro.

mune identité de goût qui est celle^de l'enfance, e1 est encore plus éloigné d'avoir celle que donne li culture achevée. Il est à michemin entre deux époque idéale pour les mauvais auteurs, mais d'autant plus fâcheuse pour les auteurs qui ont autrt chose en tête que de gagner de l'argent. J'attends avec une extrême curiosité de voir comment on jugera votre Meister, et surtout ce qu'en diront les interprètes attitrés de l'opinion ; car il va sans dire que le public ne peut être que divisé.

Je ne vois guère aucune nouvelle intéressante à vous donner d'ici ; car le départ de notre ami Fichte (1) a tari la source d'absurdités la plus féconde qu'il soit possible d'imaginer. Notre ami Woltmann vient encore de produire, avec une assurance incroyable, un bien fâcheux rejeton : c'est le programme de son cours d'histoire, qu'il a fait imprimer ; une véritable carte de restaurant, qui fait frémir, et qui mettrait en fuite le client le plus affamé.

Vous savez sans doute que Schûtz a été de nouveau très malade, mais qu'il va mieux.

Il me tarde fort de recevoir ce que vous me promettez pour VAlmanach des muses. Herder doit aussi me donner quelque chose.

Reichardt nous a fait offrir par Hufeland sa collaboration aux Heures.

Avez-vous lu la Luise de Voss, qui vient de paraître? Je puis vous l'envoyer. Je vais me faire prêter l'article du Mercure.

Je souhaite à Meyer bon succès dans son travail. Faites-lui mes compliments cordiaux. Tout le monde vous envoie ses amitiés. — Sch.

P.-S. — Cotta ne m'a envoyé que deux exem-

(1) Fichte, après avoir subi des vexations et des persécutions sans nombre, venait d'être mis en congé pour la duréo du semestre d'été, et de se retirer à Ossmannste^ti

plaires des Heures; les voici. Je crois bien que c'est trois exemplaires que je devais vous envoyer.

Gœthe a Schiller

Je reçois votre paquet au moment d'expédier le mien. J'y joins quelques lignes. La poste à cheval vous portera demain soir une partie des Elégies; je souhaite que rien ne vienne vous empêcher

de terminer votre article. Je puis vous promettre encore, pour le septième numéro, tout près de deux feuilles.

Poursuivons notre chemin sans nous laisser émouvoir ; nous savons ce que nous sommes capables de donner, et à qui nous avons affaire. Voilà vingt ans que je connais par cœur la farce que jouent les littérateurs professionnels d'Allemagne ; qu'ils continuent à la jouer, et ne nous en occupons pas davantage.

Il ne faut pas décourager tout à fait Reichardt, mais il est intrigant, et vous ferez bien de le maintenir dans de justes limites.

Je n'ai pas encore eu Luise entre les mains ; je vous serais obligé de me la prêter. Je vous envoie un volume de la Terpsichore de Herder, que je vous demande de me retourner bientôt ; vous y prendrez grand plaisir.

Mon indisposition a à peu près pris fin. J'avais tout combiné pour aller passer avec vous tout au moins une demi-journée ; maintenant, il faut que j'attende jusqu'à la Trinité. Je serai retenu ici toute la prochaine quinzaine par les répétitions de Claudine (1).

Adieu. Mes compliments à nos amis.

Le Moniteur imprime que l'Allemagne est surtout célèbre par sa philosophie, et qu'un certain

(1) La première eut lieu le 30 mai.

86 n MAI H9&

« M. Kant » et son disciple « M. Fichte » ont allumé vraiment les lumières dont s'éclairent les Allemands. — Weimar, le 16 mai 1795. — G.

Pour les exemplaires des Heures, le compte n'y est pas tout à fait, mais c'est sans importance. M. Gotta aura certainement la gentillesse de compléter à la fin du semestre.

Gœthe a Schiller

Voici enfin, mon très cher ami, le second volume de Wilhelm. Je souhaite que vous continuiez à l'aimer même à présent qu'il est offert au public. Je suis ocoupé à mettre sur pied le cinquième livre, et, comme le sixième est achevé, j'espère bien avant la fin du mois avoir conquis ma liberté pour cet été. Dites-moi bientôt où vous en êtes de votre travail.

Voudriez-vous bien faire remettre tous les exemplaires ci-joints à leurs adresses?

Adieu; portez -vous bien. — r Weimar, le 16 mai 1795.

Gœthe a Schiller

Voici, mon cher ami, les Elégies. Les deux sont écartées. J'ai laissé, dans la sixième, le passage que vous m'aviez signalé. Il est parfaitement exact qu*on ne la comprend pas sans explication ; mais il est très naturel qu'il faille des notes, non seulement pour comprendre un écrivain ancien, mais aussi pour un écrivain proche de nous.

J'ai lu la préface de Wolf à l' Iliade (1) ; elle n'est pas sans intérêt, mais elle m'a médiocrement satisfait. Il se peut que l'idée soit

bonne, et l'effort est

(1) Les Prolegomena ad Homerum parurent à Halle en 1795.

honorable, mais pourquoi faut-il que ces gens-là, pour couvrir la faiblesse de leurs flancs, se permettent de dévaster les plus fertiles jardins du royaume de la beauté, et de les transformer en de lamentables glacis? Et, au bout du compte, il y a dans toute cette camelote plus de fantaisie et d'arbitraire qu'on ne pense. Je serai content d'en causer bientôt avec vous. Je me propose de décocher d'ici peu à ces bons amis une Epître soignée.

La visite de M. de Humboldt est venue nous surprendre hier très agréablement. Faites-lui mes meilleurs compliments.

Adieu. Vous recevrez bientôt le reste des Elégies, et puis, s'il plaît à Dieu, ce sera bientôt aussi mon tour. — Weimar, le 17 mai 1795. — G.

Je m'en remets entièrement à vous du soin de décider de la disposition typographique. Peut-être y aura-t-il moyen d'arranger cela d'une manière présentable.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 17 [18] mai 1795 (1).

Deux mots seulement, pour vous accuser réception des Elégies, et pour vous remercier cordialement, en mon nom et au nom de ma femme, de la seconde partie de Meister. Ce que j'ai lu, très vite (car j'ai donné tout de suite le volume au relieur) de

l'histoire de Serlo, est très amusant, et je me promets d'avance beaucoup de plaisir de la lecture suivie de cette partie.

Vous parlez d'annoter les Elégies; les notes ne seront sûrement pas de trop. Comme on pourrait, selon l'usage actuel, les placer à la fin du texte,

(1) Cette lettre, qui répond à la précédente, fut écrite sûrement le lendemain ; « 17 » est un lapsus certain

nous avons jusqu'à lundi (1). Le public aime bien qu'on lui explique tout.

M. de Humboldt m'a assuré que vous étiez mieux, et j'en ai été bien content. Je lui ai remis, avec votre permission, la Terpsichore, que Herder m'a envoyée entre temps. A en juger sur ce que j'en ai vu, c'est d'excellent ouvrage, et un aussi bon poète (2) méritait à tous égards d'être tiré de l'oubli, pour être présenté sous une forme si belle.

A la condition d'accorder une place très large au titre de chaque Elégie, nous pouvons fort bien les faire commencer chacune en page, sans risquer qu'aucune finisse trop haut. Je donnerai ordre qu'on adopte le même type que pour les Epîtres. — Et maintenant, que le Centaure (3) choisisse une heure propice pour sa venue au monde !

Je suis tout heureux à la pensée de vous voir dans quelques semaines. Si je puis compter vous avoir sûrement ici pour le dernier jour du mois, j'espère pouvoir vous donner lecture de mes Lettres avant de les faire partir, et j'en serais ravi.

Merci mille fois de toute la peine amicale que vous prenez pour notre septième numéro. Je viens encore de recevoir les

offres de trois collaborateurs, inac ceptables tous trois. Adieu. — Sch.

Gœthe a Schiller

Voici à leur tour les dernières Elégies; qu'elles partent sous de bons auspices !

Vous recevrez bientôt de petites chansons, et

(1) 25 mai.

(2) Les deux premiers volumes de Terpsichore, qui pa rurent en 1795, contiennent la traduction allemande, faite par Herder, des œuvres poétiques latines de Jacob Balde, poète jésuite de naissance alsacienne, qui vécut dans les deux premiers tiers du dix-septième siècle.

(3) Voir ci-dessus la lettre 44.

autre chose qui pourrait convenir à Y Almanach.

Je travaille avec zèle et application, et j'ai plusieurs sujets dont j'aimerais bien causer avec vous. Peut-être vous arriverai-je bientôt.

Adieu ; mes compliments à votre chère femme. — Weimar, le 18 mai 1795. — G.

Iéna, le 21 mai 1795.

Le porteur de cette lettre, M. Michaelis, de Strelitz, est l'éditeur de mon Almanach des muses. Si vous pouviez lui accorder

quelques instants, je vous serais obligé d'examiner avec lui et avec notre ami Meyer s'il ne se trouverait pas, parmi ce que vous destinez à V Almanach (sans oublier les Épigrammes (1), quelque chose qui pût fournir matière à des vignettes que Meyer consentirait peut-être à esquisser. L'usage d'aujourd'hui nous force à donner des enjolivements de ce genre, et je n'ai rien ici qui s'y prête. Si, parmi vos petites poésies, vous aviez quelques romances, ou autres choses analogues, c'est ce qui s'arrangerait le mieux. L' Almanach sera imprimé chez M. Unger, et sera d'un joli aspect.

Je vous ai fait demander par M. Gerning de me faire connaître le jour où l'on donnera Claudine (2), afin d'assister à la représentation si je le pouvais, ou tout au moins d'en procurer le plaisir à ma femme. Mais voici qu'elle va très probablement prendre la rougeole, et tout le joli projet est à l'eau.

J'ai un bien vif désir de vous revoir bientôt ici (3).

Michaelis vous dira aussi que, dans sa région, on achète très activement votre Meister.

(1) Voir ci-dessus la lettre 20.

(2) Voir ci-dessus la lettre 65.

(3) Gœthe passa à Iéna quatre journées, du 31 mai au 3 juin.

Je souhaite que cette lettre vous trouve en par' faite santé. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous remercie de tout cœur de m'avoir fait rassurer si promptement par votre chère femme, à qui j'adresse mes compliments affectueux, sur l'inquiétude que me laissait votre accès de fièvre. Je souhaite vivement que votre petit Karl (1) se remette promptement de la rougeole.

Moi aussi, je me suis trouvé souffrant dès mon retour. J'ai été repris par ma fluxion, et, pour avoir traité la chose trop légèrement, elle a empiré par degré, au point que je n'ai même pas pu faire mes adieux à Humboldt (2). A présent, le mal est sur son déclin. J'ai, entre temps, fait copier des parties du roman, et peut-être vous enverrai-je samedi prochain la première moitié du cinquième livre, qui fait un tout.

J'ai reçu les Heures.

Ci-joint un hireo-cerf (3) de la plus belle eau.

Meyer vous envoie ses amitiés ; il est très ardent à l'ouvrage.

Adieu ; dites-moi bientôt comment vous allez, vous et les vôtres, et à quoi vous travaillez. — ■ Weimar, le 10 juin 1795. — G.

Gœthe a Schiller

Ci-joint la première moitié du cinquième livre : elle forme un tout, et c'est pourquoi je puis vous Renvoyer détachée. Ac-

cueillez-la favorablement. Mon indisposition a. bouleversé tous mes pïans, si

(1) Il était alors âgé de deux ans.

(2) Il avait accompagné Gœthe à Weimar le 3 juin.

(3) Ce a tragelaphos », cet être ambigu, c'est VHssperus de Jean-Paul, qui venait de paraître.

bien que je me suis vu contraint de précipiter ce travail. Excusez les fautes de copie, et ne ménagez pas vos marques au crayon. Sitôt que vous aurez terminé la lecture, vous et Humboldt, renvoyezmoi le manuscrit. Comme je supporte fort mal les souffrances corporelles, j'irai sans doute à Carlsbad,, où j'ai trouvé jadis (1) un soulagement durable à des maux analogues. Adieu. Vous recevrez prochainement quelque chose pour VA Imanach, et quelque chose aussi pour les Heures. Je me demande comment vous prendrez une idée qui m'est venue à l'esprit, tandis que je songeais au moyen d'élargir le rayon d'action des Heures, aussi bien d'ailleurs que de n'importe quelle revue. Ce que vous recevrez, c'est une « Lettre d'un collaborateur ». Je souhaite que votre santé soit bonne, et que rien ne vienne troubler votre travail. — Weimar, le 11 juin 1795.

Comment va Karl?

Schiller a Gcbthe

Iéna> le 12 juin 1795.

M. de Humboldt m'avait appris, à mon très vif regret, que vous vous étiez retrouvé souffrant, et je déplore plus vivement encore que ce motif vous décide à nous abandonner pour un temps. Vous étiez en pleine phase de production jeune et heureuse, - — et la source des villes d'eaux est une biens médiocre Hippoorène, aussi longtemps du moins qu'on y boit. Puissiez-vous pourtant être bientôt en état de partir, afin de nous revenir d'autant phis promptement.

La fièvre m'a quitté depuis quatre ou cinq jours, et pour le moment je suis très satisfait de mon état

(1) En 1785 et 1786. Il y retourna maintes ioh par la suite^ en 1806, 1807, 1808, 1810, 1811, 1812, 1818, 1819.

de santé ; que ne puis-je en dire autant de mon tra vail ! Mais j'ai toujours beaucoup de peine à passer d'une occupation à l'autre, et j'en ai plus que jamais aujourd'hui, où il me faut sauter de la métaphysique à la poésie. J'ai pourtant, du mieux que j'ai pu, bâti un pont, et je m'attelle à une épître rimée, que j'intitule la Poésie de la vie (1), et qui confine donc, comme vous le voyez, au sujet que je viens de quitter. Si vous pouviez venir et m'insuffler, ne fût-ce que pendant six semaines, votre esprit, ou du moins la portion que j'en puis recevoir en moi, je serais un homme sauvé.

Le Centaure est sur pieds, et tout prêt à prendre sa course, — et avec lui le premier semestre des Heures. Les semestres à venir me donnent un peu d'angoisse, lorsque je songe à nos pauvres provisions. Il n'y a pourtant pas lieu de désespérer, pourvu que vous soyez en bonne santé et ayez du loisir, et que ma propre santé ne soit pas pire qu'elle n'a été cette année. La « Lettre » que

vous me promettez m'intrigue fort. Mais puis-je compter aussi sur la suite des Entretiens pour le numéro 7?

Nous allons commencer à l'instant même la lecture du cinquième livre de Meister, qui m'a été remis il y a un moment. Je m'en réjouis bien vivement à l'avance ; mon unique regret est de ne pas avoir le livre tout entier.

C'est un bien splendide gaillard, que cet Hesperus que vous m'avez envoyé dernièrement. Vous avez raison de dire qu'il est de l'espèce hybride des hircocerfs, mais, avec cela, il ne manque pas du tout d'imagination ni de fantaisie, et est parfois d'une drôlerie irrésistible, ce qui en fait une lecture dive tissante pour les longues nuits d'insomnie. Il plaît plus encore que les Biographies (2).

(1) Elle parut dans YAlmanach des muses pour 1799.

(2) Los Lebenslàufe nach aufsteigender Linie de Hipp< publiée de 1778 à 1781.

Ma femme est mieux, et Karl va parfaitement bien. Lorsque vous traverserez Iéna, ce qui sans doute ne tardera pas, vous nous trouverez, je pense, en meilleure voie.

Bonnes amitiés à Meyer. Adieu, et revenez le plus tôt possible à la sauté. — Sch.

Gœthe a Schiller

Ci-joint les brouillons des Lettres auxquelles je faisais allusion l'autre jour (1). Il faudra y faire encore bien des retouches, si du

moins les données générales vous plaisent. Des articles de ce genre sont comme des dés au jeu de trictrac : ce qu'ils amènent, le plus souvent, on ne s'y attendait en aucune manière, mais encore faut-il bien qu'ils amènent quelque chose. Je ne pars pas avant la fin du mois, et, avant de partir, je vous laisserai aussi pour le numéro 7 une solide portion ^Entretiens. D'ici là, on aura en outre fini de copier la seconde moitié du cinquième livre, en sorte que, somme toute, nous aurons tiré de cette contrariété aussi bon parti que possible pour nos travaux.

Adieu ; faites comme moi, et que votre Épître marche à votre gré. — Weimar, le 13 juin 1795.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 15 juin 1795.

J'ai lu ce cinquième livre de Meister d'un bout à l'autre dans un état de véritable ivresse, et j'en ai ressenti une impression unique et sans mélange. Je ne connais rien, même dans Meister, qui m'ait à ce degré empoigné, coup sur coup, et entraîné irrésistiblement dans son tourbillon. Ce n'est que vers la fin que j'ai repris mes sens. Lorsque je songe avec

(1) Ces brouillons sont perdus.

quelle simplicité de moyens vous avez su obtenir un intérêt si souverain, mon admiration grandit encore. Dans le détail aussi, j'ai trouvé des passages de premier ordre. Les explications au moyen desquelles Meister justifie aux yeux de Werner son entrée au théâtre, cette entrée même, Serlo, le souffleur, Philine, la nuit

d'orgie au théâtre, ces épisodes, et bien d'autres encore, sont traités avec un bonheur exceptionnel. Vous avez su tirer un si bon parti de l'apparition de l'esprit anonyme, que je ne sais plus qu'en dire. L'idée même est du nombre des plus heureuses que je sache, et vous avez su exprimer jusqu'à la dernière goutte l'intérêt qu'il était possible de lui faire rendre. Lorsqu'on arrive à la fin, chacun s'attend évidemment à voir l'esprit surgir au milieu du banquet, mais, comme Vous-même le donnez à entendre, on conçoit fort bien que vous ayez dû avoir de bonnes raisons pour ne pas le faire intervenir. On ne manquera pas de faire, sur la personnalité du fantôme, toutes les conjectures que le roman permet. La plupart d'entre nous n'admettent pas que l'esprit puisse être autre que Marianne, ou ne soit pas tout au moins en rapports avec elle. Nous sommes également portés à croire que le sylphe de sexe féminin qui vient, dans sa chambre à coucher, serrer Meister dans ses bras, ne fait qu'un avec l'esprit. Pourtant, cette dernière apparition m'a fait aussi songer à Mignon, à qui cette soirée paraît avoir fourni bien des révélations sur son sexe. — Vous voyez, par ce petit essai d'herméneutique, à quel point vous avez réussi à garder votre secret.

L'unique critique que j'aie à adresser à ce cinquième livre, c'est que j'ai eu par moments l'impression que vous accordiez à la partie qui est consacrée uniquement à la vie de théâtre plus d'espaer que ne le comporte le libre et large plan de l'œuvre totale. Il semble parfois que vous écriviez pour

l'acteur, alors que votre intention est bien uniquement d'écrire sur l'acteur. Le soin minutieux que vous accordez à un certain nombre de détails de cet ordre, et l'attention que vous prêtez à

des qualités techniques de mince importance, qui peuvent avoir un intérêt considérable pour le comédien et pour le directeur, mais non pas au même degré pour le public, suggèrent l'idée fallacieuse d'une intention concertée et accessoire, et ceux-là même qui ne vous imputent pas cette intention particulière sont néanmoins enclins à vous reprocher de vous être laissé dominer à l'excès par votre goût personnel pour cet ordre de questions. Si vous pouviez consentir à resserrer quelque peu cette partie de l'ouvrage entre des bornes plus étroites, ce serait certainement tout profit pour l'ensemble.

Il faut maintenant que j'en vienne à vos Lettres au rédacteur en chef des Heures. Il y a longtemps déjà que je m'étais dit que nous ferions sans doute bien d'ouvrir dans les Heures une arène critique. Des articles de cet ordre donnent à une revue la vie de l'actualité, et sont de nature à provoquer à coup sûr l'intérêt du public» Seulement, je crois qu'il y aurait danger à ce que la revue nous glissât des mains, ce qui ne manquerait pas d'arriver, si nous concédions en quelque sorte un droit au public et aux auteurs de livres par une invitation formelle. Du public, il ne nous viendrait sûrement que des choses misérables, et quant aux auteurs, l'expérience prouve qu'ils seraient bien insupportables. Je proposerais, pour ma part, que les attaques vinssent de nous, et fussent conduites avec nos propres moyens ; après quoi, si les auteurs voulaient présenter leur défense dans les Heures, ils devraient se soumettre aux conditions qu'il nous plairait de leur imposer. Et mon avis serait donc que nous commencions immédiatement par agir, et non par offrir. Tant pis si on nous trouve

intraitables et mal élevés ; nous n'avons rien à y perdre.

Que diriez-vous si, au nom d'un M. de X... quelconque, je venais porter plainte contre l'auteur de Wilhelm Meister, en représentant qu'il a un goût excessif pour le monde des comédiens, et que son roman ignore par trop la bonne société? (Et notez bien que c'est sûrement là la pierre de scandale qui, dans Meister, heurte effectivement le beau monde, dans sa généralité, et qu'il ne serait ni superflu, ni sans intérêt, de redresser un peu les cerveaux là-dessus. Si vous êtes disposé à écrire la réponse, je me charge volontiers de vous fabriquer la lettre d'accusation.)

J'espère que votre santé est maintenant rétablie. Que le ciel bénisse votre activité, et vous réserve encore un très grand nombre d'heures aussi belles et aussi fécondes que celles où vous avez écrit votre Meister.

J'attends avec une bien vive impatience ce que vous me promettez pour YAlmanach et les Entretiens que vous m'avez fait espérer. Chez moi, l'on va mieux. Tout le monde vous envoie ses compliments. — Sch.

Gœthe a Schiller

Le contentement que vous donne le cinquième livre de mon roman m'a été une grande joie, et est pour moi un réconfort pour le travail qu'il me reste à accomplir. Je suis enchanté que le fantastique merveilleux et plaisant fasse l'effet que j'en attendais, et que j'aie réussi, selon vous, à mettre sur pied les péripéties convenables. Je n'en ai que plus volontiers tiré profit de vos remarques sur le délayage des parties techniques, et j'ai fait travailler les ci-

seaux sur quelques passages. On n'arrive jamais à se dépêtrer complètement d'une première

forme (1), et pourtant j'ai abrégé déjà de près d'un tiers la rédaction primitive.

Lorsque nous aurons l'occasion d'en causer, nous aurons vite fait de nous mettre d'accord sur le sort qu'il y a lieu de faire à la lettre au rédacteur en chef, ou sur ce qu'elle pourra nous suggérer d'utile. Je serai auprès de vous vers la fin de la semaine, et, si je le puis, je vous porterai le conte que je vous ai promis.

Samedi, je vous enverrai l'article de Meyer sur Gian Bellini ; il est excellent, et n'a que le défaut d'être trop bref. Voudriez-vous bien nous retourner l'introduction, que vous avez entre les mains : il y a quelques additions à y faire. S'il pouvait donner en même temps son Mantegna, ce serait tout bénéfice pour le numéro 7 (2).

Je suis content que le nouvel hirco-cerf ne vous déplaise pas trop. L'auteur est vraiment à plaindre ; il semble qu'il vive dans un isolement extrême, et qu'avec tout ce qu'il y a d'excellentes parties dans son talent il ne parvienne pas à purifier son goût. Il a malheureusement tout l'air de n'avoir guère de meilleure fréquentation que lui-même. Je vous envoie deux autres volumes de cet ouvrage bizarre.

Je compte consacrer à la revision de mes travaux d'histoire naturelle les quatre semaines de mon séjour à Carlsbad ; je veux tâcher de mettre en forme ce que j'ai fait et d'arrêter le plan de ce que j'ai maintenant à faire, en sorte que j'aie une bonne fois à ma disposition un cadre méthodique où ranger la

(1) La première rédaction de Wilhelm Meister avait été commencée en 1777, et achevée en 1785 (elle a été retrouvée il y a quelques années, et publiée). Goethe s'y était remis en 1793.

(2) L'étude de Meyer (Contributions à Vhistoire des beaxixarts dans les temps modernes) parut au complet dans le numéro 9 de 1795.

masse dispersée de mes expériences et de mes observations.

Que direz-vous d'un livre d'où je fais copier le passage que je vous envoie ci-inclus (1)?

Portez-vous bien, vous et les vôtres, et faites mes compliments aux Humboldt. — Weimar, le 18 juin 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 19 juin 1795.

Ci-joint le manuscrit de Meyer, avec mes meilleures-amitiés. Je suis très content de savoir que je puis attendre quelque chose de lui pour une date si rapprochée ; mais, s'il est à court de temps pour nous donner encore le Mantegna, peut-être me serat-il possible de lui laisser le loisir nécessaire, étant donné que j'espère avoir un article de notre ami Fichte et que je sais maintenant pouvoir compter sûrement sur les Entretiens. Je verrai plus exactement lundi prochain où j'en suis au juste.

Je suis très heureux que mes remarques sur le cinquième livre du roman vous paraissent mériter d'être prises en considération, et c'est pour moi un encouragement, mais la tendresse que j'ai

pour ce nouvel ouvrage de votre talent me rend jalousement sensible à l'impression qu'il fera sur les autres, et il ne me serait guère possible de vouloir du bien à qui se permettrait de ne pas le goûter.

Je ne sais dans quelle maison de fous vous êtes allé chercher ce mirifique fragment, mais ce ne ï peut être que l'œuvre d'un toqué. Cela pourrait avoir été écrit par notre ami Obereit, mais j'en doute pourtant. Je m'en suis fort amusé.

Le courrier va partir. Je me réjouis vivement de vous revoir bientôt. — Sch.

(1) Ce texte est perdu.

Goethe a Schiller

Voici un conte pour les Heures et un feuillet pour YAlmanach (1) : qu'ils me précèdent auprès de vous et m'annoncent. Je vous arriverai lundi, et on pourra causer de bien des choses. Voss vous fait ses compliments ; il offre une étude archéologique sur les coqs, emblèmes des dieux, ou à son défaut un article de géographie ancienne (2).

Herder nous promet à très courte échéance quelque chose sur Homère. S'il nous venait en outre quelque chose de Jacobi, ce serait parfait.

Il me tarde bien de voir ce que vous avez fait.

Mes compliments à votre chère femme et aux Humboldt. Ce m'est une grande joie de vous revoir. — Weimar, le 27 juin 1795.

— G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 6 juillet 1796.

J'ai à m'occuper aujourd'hui d'expédier le numéro des Heures, ce qui est une lourde besogne, et je n'ai que quelques instants à moi pour vous souhaiter la bienvenue à Carlsbad, où vous serez, je l'espère, arrivé sans encombre. Je suis heureux de pouvoir barrer déjà quatre jours, sur les trente que durera votre absence.

J'ai reçu de Fichte une lettre où il met sans doute beaucoup de vivacité à démontrer les torts que j'ai envers lui, mais où il fait visiblement effort pour ne pas rompre avec moi. En dépit de toute sa susceptibilité, qu'il n'a pas su réprimer, il est arrivé pourtant à se maîtriser, et il s'applique à faire figure d'homme raisonnable. Il va sans dire qu'il m'accusa

(1) On ne sait ce que c'était.'

(2) Les Heures ne publièrent aucun article de Vo^s, Celui dont il s'agit semble n'avoir jamais été imprimé.

de m'être complètement mépris sur le sens de son article (1). Mais ce qu'il peut difficilement me pardonner, c'est le reproche que je lui ai fait d'avoir conçu son sujet d'une manière confuse. Il tient à me faire lire son article lorsqu'il en aura achevé la rédaction, et compte que je reviendrai alors sur un jugement qu'il estime précipité. Les choses en sont là, et je dois lui rendre cette

justice qu'il a su, en somme, se comporter fort bien dans un cas assez épineux. Vous lirez son épître à votre retour.

Je ne vois rien de neuf à vous signaler d'ici, si ce n'est que la fille du conseiller Schûtz a fini par mourir ; quant à lui, il va passablement.

Woltmann, qui est venu me voir il y a quelques jours, m'a donné l'assurance que l'article du Mercure sur le style dans les beaux-arts était, non pas de Fichte, mais d'un certain Fernow, un jeune peintre qui a fait ses études ici, qui est également poète et qui a voyagé quelque temps avec Baggesen. Ce dernier, qui a fourni le renseignement à Woltmann, lui a déclaré en outre que l'article était ce qu'on avait écrit de plus sublime sur le sujet. J'espère donc que vous ferez, dans l'intimité de votre conscience, vos excuses au grand Moi d'Ossmanstedt (2), et que du moins ce péché cessera, à vos yeux, de peser sur sa tête coupable.

Woltmann me dit qu'il s'est mis à écrire un roman, ce qui ne me paraît guère cadrer avec l'ensemble de ses occupations d'historien.

De Humboldt, pas de nouvelles encore. Je souhaite de tout mon cœur que le séjour de Carlsbad soit bienfaisant et efficace pour votre santé et pour les travaux que vous y avez emportés. S'il se trou-

(1) L'étude Sur V esprit et la lettre en philosophie. Schiller l'avaitreçue do Fichte le 21 juin, et la lui avait retournée le 23, avec une lettre de refus. Fichte répliqua par une lettre du 27 juin.

(2) Fichte, retiré à OBsmannatedt.

vait quelque occasion de me faire parvenir la fin du livre V, vous me feriez grand plaisir.

J'ai expédié deux exemplaires des Heures, selon vos instructions.

Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. Adieu ; gardez-nous un souvenir amical. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je ne veux pas manquer l'occasion de vous faire parvenir cette lettre par Mlle de Gôchhausen (1). Des chemins tour à tour médiocres et détestables m'ont amené ici le 4 au soir ; le temps a été, jusqu'aujourd'hui, extrêmement mauvais, et le soleil, qui vient enfin de se montrer, semble avoir l'intention de ne paraître que pour disparaître aussitôt. La société est nombreuse et de bonne qualité ; on se plaint comme toujours qu'elle ne soit pas plus harmonieusement composée, et chacun vit à sa guise. Je n'ai fait encore que regarder et que bavarder ; quant à savoir la tournure que prendront les choses et ce qui pourra prospérer ici, attendons la suite. Toujours est-il que je me suis empressé d'ébaucher un petit roman impromptu (2), artifice indispensable pour tirer un homme du lit à cinq heures du matin. Il faut espérer que nous saurons modérer « les dispositions intérieures » et mener « les événements » (3) de manière que le roman dure la quinzaine.

(1) Dame d'honneur de la duchesse Anne-Amélie, réputée pour son esprit, et familièrement liée avec Gœthe. C'est dans ses

papiers qu'Erich Schmidt trouva la première forme du Faust, YUrfaust.

(2) Avec la jeune Berlinoise Marianne Meyer, qui épousa plus tard un von Eybenberg. Elle resta en correspondance avec Gœthe. — Elle était à Carlsbad avec son amie Rahel Levin, admiratrice enthousiaste de Gœthe.

(3) Allusion plaisante à la définition du roman insérée

Au reste, en ma qualité d'écrivain célèbre, j'ai trouvé un excellent accueil, non sans quelques humiliations de-ci de-là. C'est ainsi qu'une ravissante petite femme me déclara qu'elle avait pris le plus vif plaisir à la lecture de mes derniers ouvrages, et qu'en particulier Giaffar le Barmécide (1) l'avait intéressée par delà toute mesure. Vous pensez bien que là-dessus je me suis drapé avec la plus exquise modestie dans la défroque arabe que nous a laissée notre bon ami Klinger, ce qui m'a permis d'apparaître aux yeux de mon admiratrice sous le jour le plus favorable. Et il n'y a pas grand risque qu'au cours de ces trois semaines elle soit tirée de son erreur.

Je fais petit à petit connaissance avec cette masse de gens, parmi lesquels il s'en trouve de très intéressants, et j'aurai maintes choses à vous conter.

En venant, chemin faisant, j'ai ruminé longuement quelques vieux contes de fées, et, à ce propos, il m'est passé par la tête un certain nombre d'idées sur la manière de les traiter. Je vais en mettre un par écrit dès que je le pourrai, pour que nous ayons sous les yeux un texte précis (2).

Adieu ; portez-vous bien, vous et les vôtres, et pensez à moi. — Carlsbad, le 8 juillet 1795. — G.

Gœthe a Schiller

Carlsbad, le 19 juillet 1795.

Votre chère lettre du 6 ne m'est parvenue que le 17 ; combien je vous suis reconnaissant de faire

dai s le cinquième livre de Wilhelm Meister (voir plus loin lettre 85).

(1) La Geschichte Giafars des Barmeciden de Klinger avait paru à Pétersbourg en 1792.

(2) Ce conte de fées (das Màrchen) forme la dernière partie des Entretiens d'émigrés allemands^ et parut dans le dixièmo numéro des Heures pour 1795.

entendre à mon oreille une voix amie, parmi tout le brouhaha d'un monde qui m'est entièrement étranger. J'espère que ceci, que je confie à Mlle von Beulwitz, sera bientôt entre vos mains.

La cure paraît faire son effet ; d'ailleurs, il faut dire que je me comporte en patient consciencieux : mes journées se passent dans une oisiveté complète, et je suis constamment mêlé à la société des gens, car on n'est à court ici ni de conversations, ni de menues aventures. J'aurai bien des choses à vous raconter.

En revanche, je n'ai ni achevé de copier le cinquième livre du roman, ni réussi à écrire la moindre épigramme, et, si la seconde

moitié de mon séjour ici ressemble à la première, je rentrerai les mains vides de bon ouvrage.

J'ai été très heureux d'apprendre que le Moi d'Ossmannstedt s'était maîtrisé, et qu'aucune brouille n'était résultée de votre échange d'explications : qui sait, peut-être à la longue apprendra-t-il à supporter la contradiction.

Moi aussi, j'ai entendu, par la bouche de Mme Brun (1), chanter les louanges du sublime article de Fernow dans le Mercure et j'ai appris également le nom de l'auteur. Malheureusement, cette prétentieuse médiocrité sévit jusqu'à Rome, et notre amie aura sans doute occasion d'y faire plus ample connaissance avec les trois styles (2). On a peine à concevoir l'étrange mixture de duperie volontaire et de lucidité qui alimente la vie de cette femme, et rien n'est plus singulier que la terminologie qu'ils se sont forgée, elle et son entourage,

(1) Frederikke Brun était une poétesse thuringienne de naissance, et danoise par son mariage. Elle se rendit à Rome en quittant Carlsbad.

(2) Fernow était à Rome depuis un an, et devait, l'hiver suivant, y faire une série de conférences sur Fart et les principes de la philosophie kantienne.

pour écarter ce qui les gêne, et pour étaler ce qui leur agrée comme Moïse érigeait son serpent d'airain.

Mais nous reviendrons plus en détail sur tout cela et sur bien d'autres choses encore à mon retour. J'ai les doigts raidis par le froid, le temps est atroce et le malaise général.

Je ne vous en souhaite que plus sincèrement de mieux vous porter, d'avoir chaud, et de ne pas m'oublier. — G.

Iéna, le 20 juillet 1795.

Vous savez par la lettre de ma femme que ma santé n'a pas été bonne au cours des douze derniers jours, et que je me suis trouvé hors d'état de vous donner de mes nouvelles. J'espère que vous aurez bien reçu sa lettre, aussi bien que celle que je vous avais expédiée quatre jours après votre départ d'ici.

La vôtre m'a fait grand plaisir, et je fais les vœux les plus sincères pour que le masque de Klinger vous procure toutes sortes d'aimables aventures. Je ne vois pas pour ma part qu'il y ait de mal à user d'un nom comme celui-là pour se faire bien venir des dames ; une fois qu'on en est là, le plus difficile est fait.

J'attends avec une impatience égale de savoir où en est l'amélioration de votre santé, et où en sont les progrès de votre travail. Je me réjouis par avance à la pensée de lire la fin du cinquième livre. — Ce qui m'est revenu ces jours-ci de l'impression que fait notre Centaure (1) continue d'être satisfaisant. Tout le monde est enchanté des Elégies et nul ne songe à s'en scandaliser. Mais il est juste de dire que les juridictions vraiment redoutables

(1) Le quatrième numéro des Heures pour 1795.

ne se sont pas encore prononcées. J'ai eu, moi aussi, ma part de louanges pour ce qu'il y a de moi dans le Centaure, et ma chance est même plus grande que la vôtre, car huit jours s'étaient à peine écoulés depuis la publication du numéro que je recevais d'un auteur leipzickois tout un véritable poème écrit à ma gloire.

Il m'est parvenu pour les Heures, ces temps-ci, deux nouveaux articles, de provenances inattendues. L'un traite d'architecture grecque et gothique ; il est écrit d'un style assez négligé et a beaucoup de parties sans intérêt, mais renferme aussi bon nombre d'idées qui ne sont pas sans portée. Après avoir longuement délibéré, je me suis décidé à l'accepter, d'abord en raison du sujet, qui, pour notre revue, est tout à fait de mise et est neuf, et puis surtout parce qu'il est court. Le second, qui, lui non plus, ne fera pas plus d'une feuille d'imprimerie, étudie les idées des anciens sur le destin. C'est l'œuvre d'une tête bien faite et qui va au fond des choses, et je le garde, sans aucune hésitation. Il n'y a guère qu'une heure que je l'ai reçu (1).

Jacobi a enfin envoyé son étude (2). Elle renferme beaucoup de fort bonnes choses, en particulier sur le souci d'équité qu'il faut garder lorsqu'on juge les opinions d'autrui, et elle respire d'un bout à l'autre une philosophie ouverte et tolérante. Il n'est pas facile de vous en définir le sujet avec précision. Sous le titre : Effusions accidentelles d'un penseur solitaire, et sous la forme de Lettres à Ernestinet il y est question d'une foule de choses diverses.

De Herder, je n'ai, depuis bon nombre de semaines, ni manuscrit ni nouvelles ; Humboldt a

(1} Ces deux articles, le premier de Bendavid, de Berlin, le second de Gros, ancien ami de Schiller, et qui enseigna plus tard à Erlangen, parurent l'un et l'autre dans le huitième numéro de 1795.

(2) Elle parut dans le numéro 8 de 1795.

fait un bon voyage de retour, mais a trouvé sa mère très malade.

Mes poésies ne progressent que bien lentement, parce que j'ai été des semaines entières incapable du moindre travail. J'aurai pourtant quelque chose à vous montrer lorsque vous reviendrez. Je ne vois rien de nouveau à vous apprendre d'ici.

Adieu, et que le ciel vous ramène en bonne santé et en belle humeur. — Sch.

Il est fort possible après tout qu'une lettre vous parvienne plus vite que je ne vous arriverai moimême ; je veux donc vous dire merci pour celle que je reçois. La première de vos lettres a mis onze jours à venir, la seconde cinq et la troisième sept. Vous voyez combien l'allure des courriers est irrégulière.

Je suis peiné que vous vous soyez trouvé réduit par force à la nécessité de chômer, alors que pour ma part je n'ai pas d'excuse pour ma fainéantise. J'ai persévéré dans le genre de vie que j'avais adopté dès le début, je n'ai vécu qu'en société, et je m'en suis fort bien trouvé. On pourrait faire cent lieues sans arriver à voir autant de gens qu'on en voit ici, ni surtout aussi commodément rassemblés. — La copie du cinquième livre est terminée et je puis en quelques jours en avoir fini avec le sixième. Les Èpigrammes n'ont guère progressé. Autrement, je n'ai rien fait du tout.

Je vous félicite des nouveaux articles, et je suis curieux de les lire.

On me questionne beaucoup sur votre compte, et je réponds selon les gens. D'une manière générale;, le public a des écrivains

la notion la plus confuse qu'on puisse imaginer. Tout ce qu'il sait d'eux se borne à des réminiscences qui remontent au dé-

luge : à peine s'il trouve çà et là quelqu'un qui ait pris la peine de s'informer du chemin qu'on a suivi et des progrès qu'on a accomplis. Il me faut pourtant être juste, et reconnaître que j'en ai rencontré quelques-uns qui font une notable exception à la règle.

Le sixième numéro des Heures n'a pas encore pénétré jusque dan3 ces montagnes ; je l'ai retenu chez Calwe à Prague.

Adieu ; amitiés à votre chère femme. — Carlsbady le 29 juillet 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 11 août 1795 (1).

L'attente est toujours dans la période de croissance, mais on aperçoit déjà dans le lointain que la forêt commence à s'éclaircir. Le rappel de Marianne fait grand effet, et la figure de Mignon prend, de livre en livre, un plus vigoureux relief. Le sombre joueur de harpe devient de plus en plus sombre et plus fantomatique, et je continue à avoir le goût le plus vif pour Philine. On prend un vif plaisir à la manière dont vous rappelez, dans ce livre, certains personnages et certaines situations des parties extérieures.

Beaucoup de fautes de copie, et beaucoup de disparates dans les graphies ; il faudra donc encore une revision très attentive. Dans la poésie que vous avez placée à la fin du livre, vous faites

long un mot qui, par sa position, devient nécessairement bref, et vous faites bref un verbe qui doit obligatoirement rester long.

(1) Non datée dans l'original ; mais la date est certaine. — Entre temps, Schiller avait reçu, le 7 août, de Gœthe une lettre qui est perdue, et Gœthe, rentrant de Carlsbad, avait traversé Iéna le 11 août.

Pardonnez ce barbouillage. Il faut que je fasse toute diligence, pour ne pas retarder plus longtemps le départ du manuscrit.

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles, et je vous souhaite un bon retour à Weimar. Amitiés à Meyer. — Sch.

Voici enfin la collection d'Epi grammes, sur autant de feuillets numérotés, et, pour plus d'ordre encore, avec un index. Je désire expressément, pour diverses raisons, que mon nom ne figure pas au titre. Je crois qu'il est sage d'évoquer l'antiquité par le moyen des épigraphes (1).

En les groupant, j'ai pris soin de disposer à la file celles qui vont ensemble, et j'ai cherché à donner jusqu'à un certain point l'impression d'une gradation et d'une certaine variété ; cependant, pour éviter toute monotonie guindée, j'ai inséré dès le début, dans le cadre vénitien qui fait l'unité de ce groupe, quelques spécimens qui annoncent d'autres espèces. J'ai tenté de rendre tolérables, en les modifiant, certaines pièces que vous aviez barrées. Je tiens beaucoup à ce que le numéro 78, tout insignifiant qu'il est, figure ici, pour piquer et exaspérer les pédants qui, me dit-on, triomphent de mon silence et font courir le bruit que je ne pousserai pas les choses plus avant (2). Au cas où il vous resterait quelque autre scrupule, faites m'en part si le temps le permet, et, sinon, portez-y vous-même remède sans le moindre embarras.

J'aimerais à recevoir quelques tirages à part d< ce petit recueil, pour les avoir sous la main lorsqu< je voudrai en préparer une nouvelle édition,

(1) Empruntées à Martial et à Horace.

(2) La pièce dont il s'agit est dirigée contre Newton.

Ayez la bonté de recommander une attention toute particulière aux fautes d'impression : on en a laissé passer dans les Elégies quelques-unes qui sont bien désagréables.

Sitôt que YAlmanach aura été publié, on pourrait rédiger quelques courtes notes' explicatives pour les Elégies et les Epi grammes, et l'on en profiterait pour relever les fautes d'impression ; l'article pourrait être donné dans les Heures, ce qui serait utile à divers points de vue ; et il serait très facile, à la fin de la brochure, de faire une brève mention de ces notes, qui sont vraiment indispensables.

Je vous fais porter ce paquet par un messager, en sorte que vous l'ayez au plus tôt, et que vous puissiez me retourner le roman, pour lequel il ne m'est plus possible de temporiser davantage.

Je prévois qu'il me faudra aller à Ilmenau (1) au début de septembre, et que j'y serai bloqué pour ^îne dizaine ou une quinzaine de jours ; d'ici là, j'ai encore bien de la besogne, et je désirerais savoir au juste ce que vous souhaitez pour les Heures. Voici, a vue d'œil, ce que je pourrais fournir :

En août : Entretiens, la fin du dernier récit. Et 'Hymne (2), que je vous serais obligé de me retouraer pour ce motif.

En septembre : Drame et roman (3). — Le Conte ïe fées : c'est par lui que je voudrais terminer les

(1) Une galerie de mine venait de s'effondrer, et l'exploi- ;ation du minerai de cuivre argentifère se trouvait arrêtée.

(2) Adaptation en vers de l'hymne homérique « Sur la îaissance d'Apollon », qui parut dans le neuvième numéro les Heures pour 1795.

(3) Une étude sur les caractères respectifs du roman, >ù domine le hasard, et qui a pour matière des sentiments it des événements, — et du drame, où règne le destin, et mi met en œuvre les caractères et l'action. On sait par une ettre de Schiller à Korner, du 2 juin, que Gœthe, qui était dors à Iéna, lui en avait exposé oralement les grandes lignes st son dessein de l'écrire pour les Heures. Ces réflexions trouvèrent leur place dans le cinquième livre de Wilhelm Meister.

Entretiens; peut-être ne serait-il pas mauvais qu'ils s'achevassent ainsi sur une œuvre d'imagination pure, et qu'ils allassent se perdre en quelque sorte dans l'indéfini.

En octobre : suite du Conte de fées. Notes au Elégies et aux Epi grammes.

En novembre et décembre : Annonce de Cellini (1) et, si possible, quelque chose de Faust.

Ce Faust se comporte en moi comme une poudre qui, après avoir été en suspension dans un récipient plein d'eau, est allée se déposer sur le fond du vase ; aussi longtemps qu'on l'agite, elle fait mine de reprendre sa consistance mobile et vivante ; et puis,

sitôt que je m'éloigne d'elle et que je l'abandonne à elle-même, elle se dépose à nouveau, petit à petit, sur le fond.

Dites-moi surtout comment vous allez et corn ment vont vos travaux. Adieu. — Weimar, le 17 août 1795.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 17 août 1795.

J'ai pris à la lettre votre récente promesse, et je comptais fermement vous voir demain, qui est un mardi ; c'est la raison pour laquelle j'ai gardé si longtemps votre Meister et ne vous en ai rien écrit. J'aurais désiré vivement pouvoir m'entretenir oralement avec vous de ce sixième livre, parce que, dans une lettre, on ne songe pas à tout, et que pour ce genre de choses l'échange alterné de questions et de réponses est indispensable. Il me semble qu'il n'était pas possible d'attaquer votre sujet plus heureusement que vous ne l'avez fait en préparant et en amenant comme vous l'avez fait le tranquille

(1) La traduction des mémoires de Ben venu to Cellini. Gœthe ne l'entreprit qu'en février 1796.

et intime contact de votre personnage avec ce qu'elle renferme au plus profond d'elle-même de saint et de sacré (1). Cette prise de contact est délicate et pure, et le développement que vous lui faites prendre est d'un naturel parfait.

Vous avez conçu avec une maîtrise parfaite le passage de la religiosité vague à la précision de la foi chrétienne par le moyen de

l'expérience du péché. Pour le dire d'un mot, les idées qui dirigent l'ensemble sont excellentes ; seulement, je crains qu'elles ne soient indiquées avec trop de discrétion. Et puis, je ne voudrais pas garantir qu'il ne se trouvera pas plus d'un lecteur pour estimer que l'action ne marche pas. Peut-être n'eût-il pas été mauvais que certaines parties fussent plus condensées, d'autres plus brièvement exposées, et qu'en revanche quelques-unes des idées maîtresses fussent plus largement développées. Je ne suis pas sans avoir compris l'effort que vous avez fait pour éviter le langage banal de la piété, et pour épurer ainsi et réhabiliter en quelque sorte votre sujet ; mais j'ai pourtant marqué d'un trait au crayon certains passages où je crains qu'une âme chrétienne ne vous reproche d'avoir usé d'expressions un peu trop frivoles.

Je me borne à ces quelques mots sur ce que vous avez dit et indiqué. Mais le sujet est d'une telle nature qu'on n'est pas moins impérieusement entraîné à parler de ce qui n'est ni dit ni exprimé. Sans doute, le livre n'est pas terminé, et j'ignore

(1) On se souvient que le sixième livre de Wilhelm Meister est rempli tout entier par les « Confessions d'une belle âme », où Goethe a mis en œuvre l'expérience religieuse et, jusqu'à un certain point, la biographie réelle de Suzanne de Klettenberg, la pieuse amie de sa mère, qu'il n'avait pu connaître lui-même (elle était morte en 1774). — L'abbé et l'oncle, qui sont mis en scène dans la seconde partie du livre, «ont des personnages fictifs, où l'auteur a mis une partie de lui-même, de sa sensibilité et de sa philosophie d'alors.

donc ce qu'il nous réserve encore, mais il me semble pourtant que l'intervention de l'oncle avec sa saine raison ne peut manquer d'annoncer une crise. Si c'est bien ainsi que vous l'entendez,

il me semble que c'est aller un peu vite en besogne, car je crois bien qu'il s'en faut que vous ayez tout dit sur ce qu'il y a de particulier dans la religion chrétienne et dans la dévotion chrétienne, et qu'on ne discerne pas encore assez nettement comment vous concevez au juste cette religion d'une belle âme, ou, plus exactement, ce qu'une belle âme peut faire de la religion. A mes yeux, la religion chrétienne ouvre virtuellement un champ à ce qu'il y a au monde de plus haut et de plus noble, et, si les formes variées qu'elle revêt dans la vie courante m'inspirent tant de répugnance et d'aversion, c'est uniquement parce qu'elles traduisent trop imparfaitement cette élévation suprême. Si l'on s'en tient strictement à ce qui fait le caractère propre du christianisme et le distingue de tout l'ensemble des religions monothéistes, il faut le chercher uniquement dans l'abolition de la loi au sens judaïque du mot, c'est-à-dire de l'impératif kantien, qu'il a entendu remplacer par une adhésion spontanée et autonome. Il est donc, si on l'envisage dans sa pureté idéale, la réalisation vivante de la beauté morale ou de la sainteté faite homme, et en ce sens il est l'unique religion esthétique ; c'est ce qui explique, à mon sens, que cette religion satisfasses! heureusement la nature féminine, et qu'elle ne se rencontre plus que chez les femmes sous une forme relativement tolérable. — Mais je ne puis guère en dire davantage dans une lettre sur ce sujet délicat, et je me borne à indiquer que j'eusse aimé entendre cette corde vibrer quelque peu dans votre œuvre.

Vos désirs en ce qui concerne les Epigrammes seront ponctuellement exécutés. J'ai été, moi aussi, très ennuyé des fautes d'impression qu'on a laissé

passer dans les Elégies, et ai immédiatement corrigé la plus grave (1) dans une note qu'a publiée le supplément littéraire de la Gazette littéraire, mais la responsabilité des fautes est au copjste et non au typographe, et il sera donc d'autant plus aisé de les éviter à l'avenir.

Si vous tenez les promesses que vous me faites pour les numéros des Heures qu'il nous reste à faire paraître cette année, vous me procurerez une grande joie, et je réitère une fois de plus mon instante prière en ce qui concerne votre Faust. Donnez-nous, ne fût-ce même qu'une scène de.deux ou trois pages. Je serai enchanté d'avoir votre Conte de fées, et ce serai pour cette année une excellente terminaison des Entretiens.

Cette semaine, bien que physiquement je ne fusse guère mieux en point, je me suis senti de l'entrain et du plaisir à composer quelques poésies qui ironl grossir ma collection.

Ma femme serait curieuse de savoir si les épingles (2) au moyen desquelles l'autre jour vous avez empaqueté votre sixième livre prétendent figurer symboliquement les aiguillons de la conscience.

Adieu. J'ai une bien vive impatience à la pensée de vous voir bientôt, vous et notre ami Meyer.

Gœthe a Schiller

Voici quelques numéros des Heures que j'ai en trop. Si vous pouviez en échange me procurer à l'occasion les numéros 1 et 2 sur

papier ordinaire, et le numéro 4 sur papier de Hollande, mes exemplaires personnels s'en trouveraient complétés.

(1) On avait imprimé, dans les Élégies, Màdchen (jeune fille) pour Màrchen (conte).

(2) Rapportées de Carlsbad.

Comme Meyer se dispose à partir en voyage (1), nous irons vous rendre visite le plus tôt possible, pour vous demander vos conseils et vos bénédictions.

Amitiés à votre chère femme. Adieu. — Weimar, le 17 août 1795. — G.

Gœthe a Schiller

J'ai consacré à YHymne que je vous envoie cijoint tout le travail que m'a permis d'y mettre le peu de temps dont je disposais, et la dispersion dont je suis la proie. Je vous ferai parvenir le plus tôt possible la fin de l'histoire (2) et la transition qui amène le Conte de fées, mais je ne crois pas qu'il y ait là de quoi remplir une feuille d'imprimerie. Quant au conte lui-même, j'y travaille de bon cœur ; il m'amuse, et il en amusera donc d'autres, tout au] moins jusqu'à un certain point.

Il m'est très précieux que vous me donniez l'assurance que, dans mon sixième (3) livre, j'ai su naviguer en évitant de donner sur les écueils, et toutes vos remarques sur le sujet m'ont particulièrement intéressé et m'ont encouragé. Gomme notre héroïne, dans ce sixième livre, ne se laisse influencer par l'intervention de

l'oncle que dans la mesure où son propre bagage spirituel le comporte, comme,' d'autre part, je compte rie présenter la religion chrétienne dans toute la plénitude de son intégrité que dans le huitième livre, où figurera une génération nouvelle, comme enfin je suis pleinement d'accord avec vous sur le sentiment que vous m'exprimez, il se trouvera en fin de compte que vous n'aurez pas à déplorer de lacune grave, surtout si nous

(1) Il partit au début d'octobre pour l'Italie, où il fit un long séjour.

(2) De l'histoire de Ferdinand dans les Entretiens.

(3) Le manuscrit original porte « septième », par un lapsus.

pouvons encore d'ici là nous entretenir une fois à fond de ce sujet.

Je reconnais volontiers que j'ai procédé par touches très discrètes, et peut-être ma résolution bien arrêtée d'éviter tout dogmatisme et de taire entièrement mes propres intentions a-t-elle jusqu'à un certain point affaibli l'effet sur le grand public. Il est bien difficile, en des cas pareils, de se tenir à juste distance des extrêmes.

Adieu. Beaucoup d'amitiés de Meyer. Dites à votre chère femme qu'elle peut sans nulle inquiétude user de mes épingles symboliques et même les perdre. A bientôt la suite à cette lettre. — Weimar, le 18 août 1795. — G.

Gœthe a Schiller

Ce que je vous envoie, c'est, au lieu d'une transition, un saut brusque de la société réelle jusqu'au cœur de la légende. Vous l'accueillerez avec indulgence.

UHomère (1) de Herder, que je viens de lire avec Meyer, est tout à fait réussi, et sera un joyau pour les Heures ; je m'arrangerai en sorte que vous receviez l'article demain par les messagères de la poste. Vous aurez le début du Conte avant la fin du mois. Adieu. — Weimar, le 21 août 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, vendredi soir 22 [21] août 1795.

Je me souviens qu'il y a sept ans, étant à Weimar, je me trouvai un jour n'avoir plus guère, pour toute fortune, que quelques sous, à peine de quoi expé-

(1) Il parut dans le neuvième numéro des Heures pour

dier une lettre, et ne sachant véritablement à qui m'adresser pour avoir de l'argent. Vous pouvez vous figurez quelle fut, en cette extrémité, la douceur de ma surprise, lorsqu'on m'apporta, le jour même, le règlement d'un vieux compte que restait me devoir la Gazette littéraire, et auquel depuis longtemps je ne songeais plus. Ce que fit, ce jour-là, de toute évidence, le doigt de Dieu, c'est vous qui le faites aujourd'hui. J'en étais à me demander ce que je pourrais bien envoyer à Cotta, qui réclame de la copie pour le numéro 9, et voici qu'en véritable ange du ciel vous

m'envoyez un demicahier, ce qui à coup sûr est peu, mais, avec votre Apollon (1), suffira tout de même à remplir une feuille.

Je n'aurai guère le temps de lire ce manuscrit avant de le faire partir, mais je tiens du moins à le parcourir soigneusement pour en vérifier l'orthographe.

Je me promets beaucoup d'agrément de votre Conte de fées, car il me paraît venir au monde sous les plus heureux auspices.

L'arrivée de l'article de Herder ne sera pas moins favorablement accueillie.

Humboldt vous envoie ses compliments. J'aurai, quand vous viendrez, à vous conter toute sorte d'anecdotes assez amusantes qui concernent les Heures, et une histoire qui regarde votre Meister. Tâchez que ce soit bientôt, je le souhaite de tout cœur. Adieu. — Sch.

Goethe a Schiller

Je suis ravi que ma modeste offrande soit arrivée au moment opportun. Selon mes plans, la première moitié du Conte devrait passer, elle aussi, dans le

(1) L'Hymne sur la naissance d'Apollon,

numéro 9 ; nous verrons ensemble lundi (1) s'il le faut absolument et si c'est possible, car nous pensons aller vous v«ir ce jourlà, Meyer et moi. Je rentrerai ici le jour même, car il faut que mercredi j'aille enfin à Ilmenau, d'où je serai de retour au bout d'une huitaine.

Ces quelques lignes sont simplement pour nous annoncer. Les messagères font les paquets. — Weimar, le 22 août 1795. — G.

Gœthe a Schiller

Je pars demain matin pour Ilmenau avec le conseiller privé Voigt. J'apporterais bien plus de liberté d'esprit et de bonne humeur à mes excursions, si je vous savais, chez vous, en bon état, et moins fréquemment gêné par la maladie dans toutes les choses utiles que vous nous devez. Amitiés de Meyer. Je souhaiterais vivement d'apprendre qu'à la longue vous avez pris goût au Conte, et que vous en êtes revenu après coup de la fâcheuse impression première. Lorsque je vous dis : Adieu, cela signifie toujours : faites, comme jusqu'à présent, bon usage de vos bonnes heures, pour notre plus grande joie. — Weimar, le 24 août 1795 (2).

Gœthe a Schiller

Au sortir de l'oisiveté mondaine de Carlsbad, je ne pouvais rêver de passer à une existence qui fût avec celle-là en un contraste plus accusé que ne l'est l'activité de cet Ilmenau, si solitaire, si écarté. Les quelques jours que je viens d'y passer ont coulé avec une rapidité extrême, et il est nécessaire que j'y reste encore une bonne huitaine, si je tiens à voir

(1) 24 août.

(2) Ou plutôt « le 25 août », car Schiller dit avoir reçu ce billet le 26.

suffisamment clair dans les affaires d'ici. Je m'y suis toujours retrouvé avec plaisir, et aujourd'hui autant que les autres fois ; je crois qu'il faut ^n chercher la raison dans la parfaite harmonie de toutes choses, contrée, hommes, climat, faits et gestes. Un effort tranquille, mesuré, sagement réglé ; partout la substitution graduelle de la machine au travail humain ; une solitude lointaine, et pourtant des rapports plus actifs avec le reste du monde que ceux de mainte petite ville sise en pays de plaine et d'accès aisé. Aussi ne m'est-il encore venu à l'esprit la moindre pensée qui n'eût trait aux choses d'ici ; mais il y avait aussi grande urgence à ce que je pusse m'acquitter de ce devoir avant la venue de l'hiver. — Adieu, portez-vous bien, vous qui vivez en de tout autres régions, et pensez à moi, vous et. les vôtres. — Ilmenau, le 29 août 1795. — G.

Schiller a Gœthe

léna, le 29 août 1795.

. Le Conte est riche en couleur et fort divertissant, et je trouve que vous avez très heureusement mis en action l'idée, que vous avez énoncée un jour, « de l'aide mutuelle qui se prêtent les forces et de l'appui qu'elles prennent l'une sur l'autre ». Ma femme l'a lu avec grand plaisir. Elle trouve qu'il est dans le goût de Voltaire, en quoi je pense qu'elle n'a pas tort. Mais, par la manière dont vous l'avez traité, vous vous êtes vous-même astreint à cette obligation, que tout doil y être symbole. On ne peut se retenir de chercher en chaque trait une intention symbolique. Les

quatre rois ont une allure magnifique et le serpent qui se prête à servir de pont est une figure charmante. La belle Fleur de Lys avec son carlin a infiniment de caractère. Le tout porte la marque d'une disposition d'esprit très enjouée. Pourtant, je crois qu'il vaudrait mieux

ne pas publier séparément les deux moitiés ; elles se supposent trop étroitement Tune l'autre, et le lecteur ne retient pas toujours ce qu'il a lu. Si donc vous n'attachez pas une particulière importance à ce qu'il paraisse en deux fois plutôt qu'en une, je le donnerai tout entier en tête du numéro qui suivra ; j'ai heureusement de quoi me tirer d'affaire pour le numéro 9, le Conte viendra ensuite en un seul morceau dans le dixième, où il ne fera que mieux notre affaire.

Je vous envoie ci-joint une épigramme dont la fin manque. Ayez la bonté de me la retourner par la plus prochaine occasion.

Ma santé n'est encore guère meilleure. Je crains fort qu'il ne me faille expier les trop vives agitations où m'a plongé ma production poétique. Pour philosopher, la moitié de l'homme suffit, et l'autre a loisir de se reposer ; au lieu que les muses vous vident leur homme jusqu'à la dernière goutte.

Toutes nos félicitations et nos vœux les plus cordiaux pour votre anniversaire (1). — Scu.

P.-S. — Je n'ai pas envoyé au duc, jusqu'à ce jour, d'exemplaires du numéro 8. Vous aurez sûrement la gentillesse de vous en charger.

Si Vous avez à écrire à M. de Humboldt, je puis joindre votre lettre à un envoi que j'ai à lui faire.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 31 août 1795.

Deux mots seulement, aujourd'hui, pour vous remercier de votre affectueuse pensée d'Ilmenau. C'est jour d'expédition des Heures, et j'ai, comme d'ordinaire, une masse de lettres à écrire, parce que je profite des paquets pour les y joindre.

Pour vous procurer un instant de divertissement

(1) Gœthe était né le 128 août 1749.

« prosaïque », voici un extrait de la liste de nos abonnés, que j'ai reçu de Cotta (1).

Vous n'avez sans doute pas été rejoint par une lettre de moi et une autre de M. de Humboldt, que je vous ai adressées avant-hier à Weimar en même temps que les paquets d'exemplaires des Heures; on a dû trouver l'envoi trop volumineux pour vous le transmettre ; à Ilmenau. Je reviens donc sur quelques points de ma lettre, pour lesquels il m'importe de savoir au plus tôt ce que vous décidez.

1° Je vous proposais de donner de préférence le Conte en un seul morceau dans notre numéro 10. Le public n'a pas, en règle générale, grand goût pour les articles coupés, et, en ce moment, il nous importe de le tenir en de bonnes dispositions à notre égard. J'ai mon affaire pour le numéro 9; ne vous en préoccupez donc pas, si par ailleurs vous ne tenez pas expressément à paraître en deux parties.

2° Dans l'épigramme 101, il manque la seconde moitié du pentamètre final

...la fleur qui tombe annonce au jardinier Que le fruit délicieux...

Voudriez-vous bien me répondre d'urgence sur ces deux points?

Je souhaite que vous vous trouviez bien du milieu paisible et actif où vous êtes en ce moment, et que vous nous gardiez une pensée affectueuse. Mme de Kalb est ici depuis quelques jours, et pour quelques jours encore. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. — Sch.

P.-S. Dans le numéro 28, le manuscrit porte unlerstândig; je me demande si ce n'est pas une faute de copie. Répondre affirmativement, et cor-

(1) Cette annexe est perdue.

riger en unverstândig, ce serait, vu le contexte, aller un peu loin dans la critique conjecturale. Et pourtant, si c'est bien unterstândig que vous avez écrit, je ne connais pas le mot. Décidez au plus vite (1).

Gœthe a Schiller

A l'instant même où je reçois votre lettre, une occasion s'offre pour Weimar. Donc, mes bonnes amitiés du fond de ces tranquilles montagnes, où j'ai eu la chance d'avoir un temps splendide.

Je vous renvoie l'épigramme 28, avec ter corrigé : en be, ce qui peut faire l'affaire (2).

Au dernier pentamètre de l'épigramme 101, il faut lire :

...Que le fruit délicieux se gonfle et mûrit à l'automne.

J'aimerais mieux que le Conte parût en deux moitiés successives : c'est surtout quand il s'agit d'ouvrages de ce genre qu'il y a intérêt capital à tenir la curiosité en suspens. Mais à vrai dire je sais bien que, même quand on aura lu jusqu'au bout, il restera encore bien assez d'énigmes pour la solliciter.

Bonne chance et bon succès aux Heures/ Puissent le gcrtit et la faveur du public redoubler !

Mes compliments à Mme de Kalb et à votre chère femme.

Dimanche soir je serai rentré à Weimar, et j'espère vous voir bientôt. Adieu. — llmenau, le 3 septembre 1795. — G.

(1) Unterstândig, qui est dépourvu de sens, était en effet un lapsus. Le texte devait porter unbestàndig (voir la lettre 96), qui signifie « inconsistant ». Unverstândig eût signifié « absurde », et l'eût été.

(2) Voir la lettre précédente, et la note.

Goethe a Schiller

Le paquet des Heures, avec votre lettre et celle de M. de Humboldt, m'a réservé un accueil affectueux à mon retour d'Ilmenau, et ces quelques mots ne sont que pour vous envoyer une première fois d'ici mes amitiés.

Voici l'épigramme 101, dont vous n'avez peutêtre pas de copie.

L'article de Jacobi ne manque pas de bizarrerie. Son Louis, son Lear, son Œdipe (1) ne disent absolument rien au profane que je suis. Mais il y a beaucoup de bonnes choses dans la seconde moitié, et, une fois que, de son exposé des diverses manières de se représenter les choses, on a dégagé sa manière à lui de se les représenter, on arrive assez aisément à s'en faire une idée.

La bonne impression que vous a laissée mon Conte me fait plaisir et apaise mes inquiétudes. Dût-on n'y retrouver qu'un seul d'entre les cent lutins qui apparaissaient au gré du seigneur de Ferney, je me tiendrais pour satisfait. Lorsque vous l'aurez au complet, j'aimerais bien savoir comment vous interprétez les intentions de l'auteur, et comment vous estimez qu'il y a réussi.

Ce qui va m'occuper d'abord, maintenant, c'est la seconde moitié du Conte et la fin du sixième livre du roman. Quand faut-il que vous ayez le Conte?

Comme je voudrais que votre' première excursion dans le champ de la poésie, après une si longue pause, vous eût moins éprouvé ! Si seulement vous pouviez vous accorder quelque temps de repos !

Mes amitiés à votre chère femme, et ne cessez pas de m'aimer. — Weimar, le 7 septembre 1795.

(1) Jacobi comparait Louis XVI à l'innocent roi Lear et à Œdipe, et présentait la marche des événements de France comme une fatalité historique.

)8. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 9 septembre 1795.

Nos vœux les meilleurs vont à vous pour votre ?etour à Weimar. Que ne puis-je partager avec vous 3es petites diversions au train ordinaire de l'existence, qui fortifient le corps et l'âme !

Il est certain à présent que le Conte ne pourra paraître que dans le numéro 10 des Heures, parce que je me suis trouvé obligé, tandis que j'attendais votre décision, d'expédier à l'imprimerie pour le riuméro 9 ce que j'ai pu trouver de prêt dans mes papiers. Au reste, nous en avons un plus grand besoin encore pour le dixième, car jusqu'à ce jour je n'ai rien d'autre en vue qui soit bien brillant. Si vous persistez à vouloir qu'il soit publié en deux moitiés, la seconde suivrait dans le numéro 11. Mais je ne suis jamais pour la division lorsqu'il n'est pas absolument impossible de l'éviter, parce qu'on ne prend jamais trop de précautions pour obliger le public à voir l'ensemble d'une œuvre, et à la juger en conséquence.

Une fois que vous en aurez fini avec le sixième livre de Wilhelm Meister, je compte bien que vous songerez à me donner pour les Heures quelque chose qui puisse être inséré dans l'un des derniers numéros de l'année. Il est nécessaire à présent que nous tâchions de mettre toutes voiles dehors, car je sais de diverses sources, et aussi par les lettres que m'écrit Cotta, que nous ne sommes nullement assurés de voir nos abonnés actuels nous rester fidèles l'an prochain.

Pour la neuvième livraison, j'ai encore fait honnêtement tout l'effort dont j'étais capable. J'y ai mis toutes celles de mes poésies, grandes ou petites, qui ne m'étaient pas absolument indispensables

*Lk 13 SEPTEMBRE 1795

pour Y Almanach, si bien que ce numéro porte maintenant à son sommaire dix-sept articles, ce qui fera ouvrir de grands yeux. Je vais joindre ce sommaire à ma lettre (1).

Pendant tout le temps de votre absence, j'ai fait alternativement de la prose et de la poésie. J'ai commencé une étude sur le naïf, qui paraît vouloir bien marcher ; du moins le sujet prend-il di l'ampleur, et ai-je l'impression d'être sur quelque petites pistes heureuses.

J'espère que nous vous reverrons bientôt. Amitié de ma femme. — Sch.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 13 septembre 1795.

Un simple signe de vie, très bref. Je n'arrive pas à m'habituer à rester huit jours sans vous donner signe de vie et sans rien recevoir de vous.

Autrement, pour ce qui est de moi, tout en est toujours en même point, le bon comme le mauvais} Il m'est toujours impossible de quitter ma chambre, , mais mes divers travaux n'en vont pas moins leur train. Quant à vous, j'imagine que vous êtes en ce moment occupé uniquement à munir d'instructions Meyer, qui doit être sur son départ (2). Faites-lui bien toutes mes meilleures amitiés.

J'aimerais à savoir si c'est bien près de Vicence qu'il y a un beau pont à arche unique, jeté, je pense, sur l'Adige. Renseignez-

moi donc d'un mot. J'aurai» besoin de ce pont pour un de mes hexamètres.

Si seulement vous vouliez bien vous résoudre

(1) On le tixmvera à la suite de la lettre suivante, où il a sans doute été transporté par erreur.

(2) Pour l'Italie. Gœthe songeait à lui faire recueillir les matériaux d'une sorte de guide artistique d'Italie, qu'ils eussent ensuite rédigé ensemble.

à me faire encore, pour les trois derniers numéros de l'année, l'aumône d'une douzaine d'épigrammes ou de menues pièces analogues 1 Je m'en vais insister également auprès de Herder, et tâcher d'attraper moi-même au vol quelques idées qui puissent servir à cette même fin. Des petites choses de ce jenre font nombre, à bon marché, sont un plaisir pour tous les lecteurs, et font au sommaire des numéros un aussi bel effet décoratif que les grandes. C'est ainsi que je suis arrivé à ce beau résultat que le neuvième numéro contient dix-sept articles.

Le dernier numéro des Archives du temps présent publie une réplique à votre article sur le Sans-culotlisme en littérature (1). Mais je ne l'ai pas lu encore, bt je ne le connais que par l'annonce qu'en a faite a Gazette de Hambourg. Si le numéro vous parvient >es jours-ci à Weimar, ayez donc la bonté de me le communiquer.

\JAlmanach est sur ses pieds, et doit être en ce rnoment même sous presse. — Humboldt sera de etour ici dans trois semaines, si rien ne vient à la traverse.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Me travaillez pas trop, et ne restez pas trop long- ;emps sans venir à Iéna. — Sch.

Entretiens (suite

(1) L'article de Gœthe avait paru dans le cinquième nunéro des Heures. Il prenait à partie une étude « Sur la prose ;t l'éloquence des Allemands », publiée dans le numéro de nars de VArchiv der Zeit. L'auteur ainsi attaqué,, qui était va prédicateur berlinois du nom de Jenisch, riposta dans le luméro de septembre de la mémo revue. C'est le « Tbersite ossé » de la lettre suivante.

126 14 SEPTEMBRE 179fr

Goethe a Schiller

Je ne vous ai pas écrit tous ces jours-ci parce qi je comptais vous rendre visite, ce dont je me suii| trouvé empêché. Meyer fait ses préparatifs de départ,, et achève encore un dessin en couleur des troiijj Parques, que vous verrez. Je n'ai d'autre voeu faire pour lui que de lui souhaiter d'être bien po^ tant ; autrement, il part muni de tout ce qu'on pei désirer de mieux. C'est un homme admirable. Quant à moi, vous pensez bien que, tous ces temps-ci, je me suis tenu en équilibre sur un seul pied, alors que l'autre n'avait de cesse qu'il ne m'entraînât vers leàj Alpes. Les fondements physiques, — minéralogie et géologie, — puis les débuis, les progrès et la ruine de la civilisation italienne, j'ai dû tout envisager*

(1) Femme d'un professeur d'Iéna ; après son divorce qu'elle obtint grâce à Gœthe, elle épousa Cl. Brentanc et mourut en 1806. Gœthe et Schiller lui trouvaient goût et du talent.

soit pour le construire de toutes pièces, de la base au sommet, soit pour l'embrasser d'un coup d'œil dans son ensemble, après quoi, pour couronner le tout, il m'a fallu m'expliquer avec Meyer sur tous les aspects de la vie artistique de l'Italie. Et pourtant, tout cela, ce ne sont malgré tout qu'autant d'exercices scolaires préparatoires. Appelons à notre secours un bon génie, et qu'il nous aide à bien voir, à comprendre juste, — avant de nous donner la joie de nous retrouver.

Il ne se passe pas de jour que je ne pense aux Heures, et j'espère bien faire encore quelque chose pour elles. Mais comme je voudrais que vous eussiez pu goûter la beauté de la saison dans toute la liberté du plein ciel grand ouvert !

On me dit que le Thersite que j'ai rossé se tord pitoyablement, demande grâce, et supplie que pour toute faveur on lui laisse la vie. Je n'ai pas encore vu le morceau.

Adieu, portez-vous bien, et croyez-en ma prophétie : l'année qui vient verra le nombre des abonnés de nos Heures croître, bien loin de diminuer. — Weimar, le 14 septembre 1795. — G.

Gœthe a Schiller

J'ai oublié de répondre à votre question relative au pont, et je viens réparer mon oubli. Il n'y a pas, à proximité de Vicence, de pont remarquable qui soit à arche unique. Les deux qu'on y voit

ont été construits par Palladio, et sont à trois arches. Et, sauf le Rialto de Venise, je n'en retrouve aucun, en fouillant mes souvenirs, qui soit de l'espèce que vous dites, dans cette région de l'Italie.

Outre le Pater peccavi (1) du sans-culotte litté-

(1) C'est-à-dire de la venue à résipiscence de Jenisch, qui, dans sa réplique, s'humiliait en effet avec une extrême platitude.

raire, il est apparu dans le ciel, en faveur des Heures, un astre de bon augure : voici que Gentz, dans sa revue, fait devant les Lettres sur V éducation esthétique les plus profondes révérences (1). Tout cela vient à point nommé, et il y aurait lieu d'examiner si nous ne devrions pas, d'ici la fin de l'année, faire un certain nombre de déclarations précises, et semer l'espérance et la terreur parmi les gens de lettres et les critiques.

Nous irons vous voir très prochainement. Si vous voulez bien me renvoyer le Conte, il vous reviendra achevé. Adieu. — Weimar, le 16 septembre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 18 septembre 1795.

Je vous envoie le Conte ainsi que vous le désirez. Pourvu que je Taie dans huit jours, il sera encore temps pour l'impression.

Je vous remercie mille fois de vos paroles, confiantes et rassurantes, touchant les Heures. J'espère, moi aussi, que les dernières livraisons de l'année nous porteront bonheur. Elles

contiennent précisément une bonne quantité de ce qu'on pouvait se plaindre de ne guère trouver dans les précédentes : de la poésie et des récits. Je viens encore de recevoir, ces jours derniers, un article d'Engel (2), environ trois feuilles d'imprimerie, qui, par son sujet, convient parfaitement au public ; c'est moitié dialogue, moitié histoire racontée ; ce n'est pas

(1) L'historien et philosophe; berlinois Friedrich von Gentz, dans la Deutsche Monalsclirift.

(2) a M. Lorenz Stark, peinture de caractère » ; l'article parut, moitié dans le dixième numéro do 1795, moitié dans le deuxième numéro de 1796. Engel était directeur de théâtre et homme de lettres à Berlin.

une œuvre de génie, mais c'est tout à fait au niveau de ce qu'aiment nos chers lecteurs. Quant à offrir pourtant quelque chose à ceux qui ont le goût trop fin pour des plats de cette qualité, je compte sur vous pour y pourvoir, et j'y compte avec une confiance assurée et joyeuse.

Pour le dixième numéro, le Conte fera l'affaire. Il n'y a donc plus à se préoccuper que du onzième, et c'est sur celui-là qu'il faut concentrer toutes nos forces. Il faudra surtout tâcher d'y mettre de la variété.

Si seulement vous pouviez décider Herder à nous gratifier pour les dernières livraisons de quelques petits morceaux tels que, par exemple, des épigrammes dans le goût de Y Anthologie (1)?

Humboldt m'écrit de Berlin qu'on dit beaucoup de bien des trois numéros des Heures publiés en dernier lieu.

Si vous recevez les Archives du temps présent et la revue de Gentz avant moi, vous aurez sûrement la gentillesse de me laisser, moi aussi, goûter de ces merveilles.

Je me réjouis fort à la pensée de vous voir bientôt ici. Nous vous envoyons tous deux nos meilleures amitiés. — Sch.

Gœthe a Schiller

Le Conte est terminé, et la nouvelle copie ira se mettre à votre service samedi. Vous avez très bien fait d'en ajourner la publication, d'abord parce qu'ainsi il a été possible de mieux arranger divers endroits, puis aussi parce que c'est devenu moins excessivement long que je ne le craignais. Je demande instamment à votre chère femme de vouloir bien le lire encore une fois d'un bout à l'autre.

(1) Herder donna en effet douze poésies aux trois derniers numéros de 1795.

J'espère vous arriver au milieu de la semaine prochaine avec Meyer. Son absence me sera bien sensible. Si seulement, au cours de l'hiver, je pouvais passer un peu de temps auprès de vous !

J'ai bien des choses à vous dire et bien des questions à vous poser, et j'espère vous trouver en bon état de santé, avec beaucoup de travail fait. Chargez-vous de mille amitiés pour les Humboldt. — Weimar, le 23 septembre 1795.

Gœthe a Schiller

L'envoi joint à cette lettre fera voir à l'homme excellent que vous êtes avec quel entrain j'ai poussé devant moi mon tonneau (1) parmi toute l'agitation de ces derniers temps. Bienheureux ceux qui écrivent des contes de fées, car les contes de fées sont à l'ordre du jour (2). Voici que le landgrave de Darmstadt est entré à Eisenach avec deux cents chevaux, et les émigrés qui y résident menacent de se replier sur nous. Voici que le prince électeur d'Aschafienburg est attendu à Erfurt. « Hélas ! pourquoi le temple ne se dresse-t-il pas sur le bord du fleuve? Hélas I pourquoi le pont n'a-t-il pas été bâti (3)? »

Parmi toutes ces féeries, nous sommes toujours, malgré tout, des hommes et des écrivains, et je souhaite donc que mon ouvrage ne vous déplaise pas. J'ai éprouvé une fois de plus à quel point la moindre chose devient sérieuse, sitôt qu'on veut la traiter en artiste. J'espère que les dix-huit personnages de ce petit drame seront accueillis avec faveur, comme autant d'énigmes, par les amateurs de devinettes.

Meyer fait ses malles, et vous nous verrez bientôt ;

(1) Allusion au tonneau de Diogène, familière à Gœthe.

(2) « A l'ordre du jour » est en français dans le texte.

(3) Citation empruntée au Conte de fées.

nous espérons bien que vous nous réservez plus d'un régal. — Weimar, le 26 septembre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Notre ami (1), qui vous fait encore mille amitiés, me dit que vous vous êtes enterré strictement dans votre cabinet pour travailler d'arrache-pied au roman, parce qu'Unger vous presse d'en finir. Tous mes vœux vous accorhpagnent dans votre besogne. Il me tarde de lire cette huitième partie quand elle sera achevée.

Nous comptons donc vous revoir après-demain ; j'en ai beaucoup de joie, après un long espoir.

Humboldt ne reviendra pas ici de tout l'hiver, ce qui est pour moi un grand ennui.

Ayez donc la gentillesse d'apporter, quand vous viendrez, le numéro des Archives du temps présent qui contient la fameuse réponse à votre attaque, et aussi celui de la Reçue mensuelle où l'on dit qu'est fait mon éloge. Je ne parviens pas à me les procurer ici.

Tout un essaim de poésies vous attend.

J'ai été content d'apprendre que vous intriguiez pour procurer aux Heures une nouvelle acquisition (2), dont j'ai par avance très bonne opinion.

Le Conte de fées nous a fort divertis, et il ne manquera pas de plaire à tout le monde. Je vous en parlerai plus longuement de vive voix. Adieu. — Jéna, le 2 octobre 1795.

Goethe a Schiller

Tous ces temps-ci, je me suis perpétuellement trouvé contrarié dans mon désir de vous voir. J'es-

(1) Meyer ; il était venu à Iéna sans Gœthe ; il prit congé de Schiller le jour même, et poursuivit sa route vers l'Italie.

(2) Un choix d'élégies de Properce dans la traduction de Knebel ; elles parurent dans les numéros 1, 3, 9 et 11 des Heures pour 1796.

père bien être auprès de vous demain, et faire connaissance avec ce que vous aurez fait dans l'intervalle.

Je suis très content que le Conte vous paraisse réussi ; j'espère causer avec vous de ce genre littéraire en général, et y tenter quelques autres essais.

La fin du sixième livre de mon roman partira lundi, et vous recevrez bientôt ce volume imprimé. Après quoi, le rocher n'a plus qu'à se laisser rouler sur la pente de la montagne, et la majeure partie de la suite est dès à présent rédigée et mise au point.

Je fais rechercher les revues que vous désirez, pour vous les apporter si je le puis.

Les Elégies de Knebel sont très bien venues, et nous seront à divers égards utiles et bienfaisantes. Peut-être vous en porterai-je quelques-unes. Mille amitiés. Adieu. — Weimar, le 3 octobre 1795. — G.

Goethe a Schiller

Weimar, le 6 octobre 1795.

Au lieu de m' éloigner précipitamment de vous, hier, j'aurais bien mieux aimé rester (1), et j'ai eu, tout au long du chemin du retour, le sentiment de malaise que laisse la satisfaction imparfaite. Lorsqu'on dispose d'aussi peu de temps, on effleure une foule de questions et on n'en mène aucune jusqu'au bout, et, de toute la masse de choses qu'on remue, il ne sort en définitive que bien peu d'achèvement et de maturité.

En route, j'ai surtout songé à vos poésies. Elles ont des qualités qui leur appartiennent en propre, et je dirais volontiers qu'elles tiennent à présent ce que jadis j'avais espéré de vous. Ce mélange singulier de vision concrète et de dons abstraits qui est

(1) Goethe avait passé à Iéna les journées des 4 et 5 octobre.

dans votre nature se traduit aujourd'hui au dehors dans un équilibre parfait, et toutes les autres vertus du poète défilent en belle ordonnance. J'aurai plaisir à les retrouver imprimées, à m'en donner la jouissance réitérée, et à en partager la joie avec d'autres. Le petit poème en stances à l'adresse du public ferait à la première année des Heures une terminaison excellente et gracieuse (1).

Je me suis mis sans désemparer à Madame de Staël (2), et elle me coûte plus de travail que je ne pensais ; je suis résolu néanmoins à aller jusqu'au bout, car ce n'est pas très long : au total, cela fera tout au plus cinquante-cinq feuillets de mon écriture. Vous en aurez bientôt la première partie, qui compte vingt et une pages. Je mettrai en tête une petite préface adressée au rédacteur

en chef, où je m'expliquerai sur la manière dont j'ai procédé dans ma traduction. Pour vous épargner la peine de menues corrections, je vous dirai que j'ai adapté d'aussi près que possible sa forme d'expression à notre manière de sentir, et qu'en même temps j'ai tâché de serrer d'un peu peu près ce qu'il y a d'indéterminé chez le Français et d'y mettre quelque chose de notre précision, à nous autres Allemands. Vous trouverez, dans le détail, un très grand nombre de bonnes choses ; seulement, comme elle a tout à la fois un point de vue étroit et limité, et par contre pourtant de la pénétration et de la probité d'esprit, il lui est tout naturellement impossible de se mettre d'accord avec elle-même. C'est, néanmoins, un texte à commentaires dont vous pourrez sûrement tirer un excellent parti. Il me serait agréable que vous prissiez la peine de donner à votre travail un tour

(1) Les « Stances au lecteur » parurent dans YAlmanach des muses pour 1796.

(2) A la traduction de « l'Essai sur les fictions » ; elle parut dans le deuxième numéro des Heures pour 1796. Les notes que Schiller se promettait d'y joindre ne parurent jamais.

aussi clair et aussi galant que possible, en sorte qu'on puisse plus tard le lui envoyer, et que ce soit un premier pas de la danse de nos Heures vers la France renouvelée.

Weimar, le 10 octobre 1795, — Je m'étais arrêté là, il y a quelques jours, dans la dictée de ma lettre ; je viens vous dire encore une fois adieu ; je ne pars que demain matin (1). Vous recevrez bientôt l'opuscule de Madame de Staël, peut-être la moitié,

peutêtre le tout. Comme la pauvre femme s'ingénie à être tout à la fois en accord et en désaccord avec elle-même !

Je vous écrirai bientôt de Francfort. Portez-vous bien, vous et les vôtres. Mes compliments à Humboldt, à qui j'écrirai également de Francfort. Lorsque vous recevrez mon roman, des quatre exemplaires, trois sont pour Humboldt, Loder et Hufeland. A moins que Humboldt n'ait, comme je l'espère, retiré déjà le sien à Berlin. — G.

Eisenach, le 13 octobre 1795.

Me voici arrivé ici, où j'aurai sans doute à attendre de voir la tournure que prendront les événements, avant de poursuivre mon voyage.

Les Autrichiens ont de nouveau passé le Main et enveloppent Francfort, et il se peut que la bataille ait déjà commencé entre eux et les Français. Je ne tiens pas du tout à aller de gaieté de cœur me

(1) Pour Francfort, où l'envoyait le duc ; mais il ne poussa pas plus loin qu' Eisenach, et sa mission fut contremandée. C'est le moment où les armées impériales de Wurmser et de Clerfayt bousculent et refoulent les armées de Pichegru et de Jourdan, reprennent le dessus, et forcent pour un temps la ligne du Rhin. Francfort et Mayence sont au cœur de la bataille.

fourrer dans une bagarre pareille, car je connais par expérience l'agrément de ce genre de situations. J'ai mis immédiatement à profit les loisirs de mon séjour ici pour mener à bonne fin la traduction, et de temps à autre la transposition, de Madame de Staël, L'allure féminine et la forme française m'ont fait la tâche

très laborieuse, et surtout la nécessité d'adapter son mode de penser au nôtre, sans parler des incohérences et des perpétuels retours. Me voici au terme ; je fais copier, et vous aurez la chose bientôt. Peut-être ferez-vous imprimer le tout d'un bloc, et grouperez-vous vos propres notes pour en faire un ensemble ; mais il faut s'en remettre à l'inspiration et au moment. Écrivez-moi donc ! Si votre lettre ne me trouvait plus ici, ce que je présume, on me la ferait suivre. A présent, je compte me mettre sans tarder au roman, car, à moins de rechercher moi-même la dissipation, je suis ici plus seul et plus tranquille que chez moi.

Adieu. Peut-être vous verrai-je plus prochainement que nous ne pensions. — G.

Je vous reverrai bientôt, car je suis dispensé d'aller jusqu'à Francfort. Madame de Staël sera chez vous avant moi : la copie va être terminée. Avezvous dit un mot à Humboldt touchant la question du logement? Ce serait très gentil à lui que je pusse occuper sa petite maison (1), car, au château d'Iéna, il se passera du temps avant qu'on ait fait disparaître les traces qu'y ont laissées les militaires. Je suis tout entier à mon roman, de cœur, d'intelligence et de pensée et je n'en bougerai plus que je n'en sois venu à bout. Adieu. Ne m'oubliez pas dans

(1) A Iéna, où Gœthe songeait à passer une partie de l'hiver. La maison de Humboldt était toute proche de celle qu'habitait Schiller.

votre travail, et faites mes amitiés à votre chère femme. — Eisenach, le 16 octobre 1795.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 16 octobre 1795.

Si j'avais pu supposer que vous seriez retenu quelque temps à Eisenach, je n'aurais pas tardé aussi longtemps à vous écrire. C'est pour moi un véritable soulagement que de vous savoir encore loin des bagarres qui se passent sur le Main. L'ombre du géant (1) risquerait de vous saisir sans assez d'aménité. Il m'arrive souvent d'avoir un sentiment singulier, lorsque je me représente que vous êtes ainsi mêlé aux affaires du vaste monde, tandis que moi, reclus entre mes carreaux de papier, je demeure immuablement assis devant ma table de travail, et que néanmoins nous sommes si proches l'un de l'autre, et si bien faits pour nous entendre.

Votre lettre de Weimar m'a rempli de joie. Contre une heure de courage et de confiance, j'en compte toujours une bonne dizaine où je suis sans nulle vaillance, et où je ne sais plus que penser de moi. En ces heures-là, ce m'est une opportune consolation qu'il me vienne du dehors sur ma personne une opinion telle qu'est la vôtre. Herder aussi m'a écrit récemment, à propos de mes poésies, beaucoup de choses réconfortantes.

Une expérience assez longue m'a donc enseigné du moins qu'il n'est possible de donner une impression d'aisance qu'à force de précision rigoureuse dans la pensée. Jusqu'alors j'étais persuadé du contraire, et je redoutais la dureté et la raideur. A présent, c'est pour moi une véritable joie de n'avoir pas reculé devant le rude effort d'une route souvent

(1) Allusion au Conte de fées de Gœthe.

âpre, que j'ai souvent tenue pour funeste à l'imagination créatrice. Mais il n'est pas douteux qu'un pareil labeur ne soit épuisant, car, si le philosophe peut laisser chômer sa fantaisie, et le poète sa puissance abstraite, il me faut au contraire, à moi, dans l'ordre de production que j'ai choisi, tenir sans cesse ces deux facultés créatrices dans un égal état de tension, et ce n'est qu'en entretenant en moi un mouvement continu et une agitation perpétuelle que je parviens à maintenir en une sorte de solution fluide les deux éléments hétérogènes qui composent ma nature.

J'attends avec une vive curiosité le manuscrit de Madame de Staël. Si par hasard la place dont je disposerai le permet, je suis comme vous d'avis qu'il vaudrait mieux publier tout de suite le tout en un seul numéro. Je donnerais ensuite mes observations dans la livraison suivante : le lecteur aurait ainsi eu tout le loisir nécessaire pour se faire sa propre opinion, et écouterait avec plus d'intérêt ce que j'aurais à lui dire. D'ailleurs, j'aurais peine à m'en tirer dans le court délai qui nous sépare du numéro 11, même si la traduction me parvenait lundi prochain. Herder m'a envoyé, pour ce même numéro 11, un 'article sur les Grâces, où il s'efforce de restituer leurs anciens titres à ces figures, dont on a fait un si étrange abus (1). Il promet, en outre, un article pour le numéro 12. J'espère terminer à temps pour la onzième livraison mon étude sur le Naïf, qui ne fera pas plus de quelques feuilles, et qui, je crois, est écrite dans une forme très aisément accessible. Nous ne sommes pas non plus à court de menus accessoires poétiques. Vous trouverez ci-inclus quelques drôleries de moi. Si vous étiez allé à Francfort, il vous aurait été loisible de lire à votre

(1) L'article sur « la Fête des Grâces » parut dans le numéro 11 ; l'autre, « Iduna », dans le premier numéro de 1796.

fenêtre, sur la Zeil (1), le Partage de la terre, et c*est bien là que la pièce est le mieux à sa place. Si elle vous amuse, lisez-la donc au duc.

Dans l'autre pièce, j'ai plaisanté sur le principe de contradiction : la philosophie se donne toujours un air ridicule lorsque, par ses propres moyens, et sans vouloir convenir à quel point elle dépend de l'expérience, elle prétend élargir le savoir et dicter des lois à l'univers (2).

Je suis ravi que vous soyez résolu à vous remettre bientôt au Meister. Lorsque l'œuvre sera terminée, je ne serai pas long à m'en pénétrer et, si je le puis, j'essaierai à cette occasion d'un nouveau genre de critique, conçue dans un esprit génétique, à supposer, ce que je ne puis encore affirmer avec certitude, que cette méthode soit réellement praticable.

Ma femme et ma belle-mère (3), qui est ici en ce moment, vous font leur meilleurs compliments. On est venu demander chez moi où vous étiez en ce moment, mais j'ai estimé inutile de le dire. Si vous recevez quelque nouvelle de votre voyageur d'Italie (4), je vous prie de m'en faire part. Adieu. — Sch.

Gœthe a Schiller

Bien que j'espère être dès lundi de retour à Weimar, je vous expédie néanmoins l'article, sans avoir eu même le temps d'en parcourir la copie. Il reste encore quelques retouches à y faire, çà et là. Peutêtre irai-je vous voir à la fin de la semaine, et nous

(1) La Zeil est la vieille grand'rue de Francfort, proche de la maison natale de Gœthe.

(2) Les deux pièces, dont la seconde a pour titre « les Hauts Faits des philosophes », parurent dans le numéro 11.

(3) La mère de Charlotte Schiller, Mme de Lengefeld, était la veuve d'un inspecteur des forêts de Rudolstadt en Thuringe.

(4) Meyer.

nous retrouverons donc plus tôt que je ne pensais. Combien l'existence dispersée est une existence vide ! tout ce qu'on y apprend, c'est précisément ce qu'on ne se soucie pas d'apprendre. J'ai une grande joie à la pensée de vous revoir. — Eisenach, le 17 octobre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 19 octobre 1795.

Je salue de tout cœur votre retour à Weimar. Je suis très content de vous savoir redevenu mon proche voisin. J'ai été désolé que vous ne pussiez pas venir ici cette dernière huitaine. Grâce à la douceur de ces journées, je me suis senti notablement soulagé, si bien qu'aujourd'hui j'ai pu faire une promenade en voiture, dont je me suis fort bien trouvé.

J'ai grande envie de voir arriver Madame de Staël.

Vous n'avez sans doute pas encore reçu la lettre que je vous ai adressée vendredi dernier à Eisenach (1), que vous avez dû quit-

ter avant qu'elle n'y fût parvenue. *

J'attends la réponse de Humboldt au sujet de son logement. Comme j'ignore encore si sa maison est en état d'être habitée par un autre que lui, je n'ai fait qu'effleurer la question sans la poser expressément, en sorte qu'il n'éprouve aucune gêne à n'y pas répondre. Ce serait pour moi une bien grande joie qu'on pût vous procurer ici une installation vraiment commode.

Je vous adresse, pour le roman, tous mes vœux de réussite et de succès. Je suis tout à fait convaincu qu'à l'heure qu'il est ce qu'il peut y avoir de plus profitable pour l'œuvre entière, c'est que vous vous

(1) La lettre 110, du 16 octobre.

y donniez uniquement, de toute votre personne, et sans vous laisser interrompre. Et puis, je suis également persuadé qu'il y aurait grand avantage à ce que vous eussiez achevé d'écrire le dernier volume quelques mois avant la date où il vous faudra le donner à l'impression. Vous avez à tirer le bilan d'une très longue opération. On court grand risque de perdre de vue quelque détail.

Si vous retrouviez dans vos papiers la lettre que je vous ai envoyée l'an dernier après ma visite à Weimar et mon retour à Iéna, et qui était destinée* à inaugurer une correspondance sur des sujets d'es- ; thétique, ayez la bonté de me la retourner (1). Je songe à présent à en tirer parti. Ma femme et,^ ma belle-mère, qui est ici pour quelques semaines,, vous envoient leurs compliments. — Sch.

Schiller a Gcethe

Iéna, 24 octobre 1795.

Par l'exprès qui vous porte cette lettre, j'ai envoyé à Herder, en épreuve, un supplément lit-; téraire de la Gazette littéraire universelle (2) où se trouve publiée une sortie très grossière et injurieuse de Wolf, de Halle, contre l'article de Herder qui a été publié dans le neuvième numéro des Heures. J'estime qu'il est absolument indispensable — et vous serez sûrement aussi de cet avis — que Herder y réponde où il voudra. Mais vous verrez que ça qu'il y a de mieux à faire est de tourner en ridicule le pédant et le philistin qu'il y a dans cet homme.

Je vous serais très obligé de lire cette incartade

(1) Voir ci-dessus la lettre 15. Cette première lettro <I<î Schiller, que Goethe lui renvoya le 28 octobre (voir plus loin la lettre 116), e»t perdue.

(2) Numéro 122, du 24 octobre. L'article est du célèbre auteur des Prolèyomènes à Homère.

et de vous mettre à ce sujet en rapports avec Herder avant de venir ici ; nous serions peut-être ainsi en mesure d'arrêter ensemble une décision.

Je vous verrai donc peut-être demain, ce qui me ferait bien grand plaisir, car nous avons de nouveau bien des choses à nous dire.

J'ai laissé partir un courrier sans lui confier pour ■l'imprimerie mon étude sur le Naïf, afin de pouvoir encore vous en donner lecture, si vous venez demain ou après-demain.

Ma femme et ma belle-mère vous font leurs compliments. — Sch.

Goethe a Schiller

Je suis curieux de voir ce dont le Supplément littéraire nous gratifie ; hier déjà, à la comédie, j'ai entendu chuchoter là-dessus.

Vous ne me verrez pas arriver aujourd'hui, cher ami, mais ce sera pour bientôt, je l'espère. J'attends de jour en jour, dans ma maison, la venue d'un nouveau petit citoyen du monde, et je voudrais pourtant bien être, là pour lui faire un accueil affectueux (1). Entre temps, on aura fini de nettoyer le château d'Iéna des effluves qu'y ont laissés les militaires, et je pourrai passer quelques jours auprès de vous.

Adieu ; mes compliments à vos dames, et gardezmoi votre affection.

Au cours de ces dernières journées de dissipation affairée, j'ai repris en main mes notes sur l'Italie et j'ai commencé à y mettre de l'ordre ; j'ai constaté avec joie qu'avec un peu de persévérance, il y aurait moyen de mettre sur pied quelque chose de magnifique.

(1) Le second enfant qu'allait mettre au monde Christiane Yulpius naquit le 1er novembre ; c'était un garçon, qui ne vécut que deux semaines.

N'avez-vous aucune copie de l'article sur le Naïf? - — Weimar, le 25 octobre 1795. — G.

Je n'ai pas encore retrouvé les papiers que vous désirez ravoir ; mais je ne tarderai sûrement pas à mettre la main dessus.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 26 octobre 1795.

Je vous adresse par avance mes félicitations pour la venue au monde de votre nouveau petit commensal. Tâchez donc de faire en sorte que ce soit une fille, pour que nous puissions finalement ne plus faire qu'une seule famille.

J'ai oublié, avant-hier, de vous parler de Madame de Staël dans ma lettre. L'étude est pleine d'esprit et d'idées, et, comme il y brille plus d'éclairs qu'il n'y luit de jour véritable, ce n'est pas un mauvais texte, à commentaires. Il ne serait pas aisé d'y introduire un ordre parfaitement harmonieux, et d'ailleurs le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Mais on peut essayer de faire des remarques de détail, et j'y ai déjà fait choix de quelques thèmes qui, du reste, ne seront pas sans actualité.

Vous avez employé en un certain nombre d'endroits le mot verfilhren (1). J'aimerais à savoir ce qu'il y a au juste dans l'original, et s'il n'y est pas tout bonnement question d' « abuser », au sens général du terme ; car le mot que vous employez implique, en esthétique, une nuance de plus.

Je suis heureux d'apprendre que vous trouvez tant de trésors dans vos papiers italiens. J'en ai toujours été très curieux, à en juger sur le peu que vous en avez rendu public. Tandis que vous faites

(1) En trois passages ; le mot signifie « séduire », et, dans ces passages, c'est en effet « séduire » qu'il y a dans l'original. Aucune modification ne fut apportée au texte définitif.

cet inventaire, n'oubliez pas nos Heures, et dérivez vers elles un bras de ce Pactole.

Il me tarde bien de savoir ce que vous direz de la violente incartade de Wolf, lorsque vous l'aurez lue. Herder voudrait que j'en dise quelque chose, ne fût-ce qu'en ma qualité de rédacteur en chef, attendu que les Heures s'en trouvent atteintes, elles aussi, jusqu'à un certain point ; et, comme j'estime qu'il ne serait pas sage de garder tout à fait le silence et de laisser tout de suite le dernier mot au pédant, j'aime mieux y aller de ma personne que de me résigner à nous voir rester muets.

J'ai lu les deux nouveaux Almanachs des muses (1) ; ils sont médiocres et misérables par delà toute mesure. Voss a inséré dans le sien vingtneuf articles, parmi lesquels vous en chercherez vainement un seul qui soit bon, et dont la plupart sont abominables (2). Je les ai donnés à Herder, qui les a emportés.

Adieu. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles. Compliments des miens. — Sch.

Goethe a Schiller

Depuis mon retour, il ne m'a pas encore été possible de rentrer en possession de moi-même ; je ne puis donc encore vous expédier que le manuscrit que vous m'avez redemandé (3).

Je crois bien ne vous avoir pas encore soufflé mot des poésies que vous m'avez envoyées à Eisenach ; elles sont charmantes, surtout la Part du poète, qui est ravissante, vraie, frappante et consolante.

Ne croyez-vous pas que vous devriez à présent regarder tout autour de vous et ramasser avec soin tout ce qui a été dit, en général et en particulier,

(1) Celui de Gôttingen et celui de Voss.

(2) « Abominables », en français dans le texte.

(3) Voir ci-dessus la lettre 112.

U4 1er NOVEMBRE 1795

contre les Heures; après quoi, au terme de Tannée, vous en feriez sommaire justice sans oublier « le favori de notre temps » (1). On dit que le Journal philosophique de Halle (2) s'est comporté, lui aussi, d'une manière impertinente. Quand on assemble des choses de ce genre pour les lier en un fagot, elles n'en brûlent que mieux (3).

Adieu. Aimez-moi. Mes compliments à votre chère femme et à sa mère. Votre petite bru future se fait encore attendre. — Weimar, le 28 octobre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, dimanche soir, 1er novembre 1795.

Il me tarde bien d'avoir enfin de vous un signe de vie. J'ai comme l'impression de n'avoir rien reçu de vous depuis bien longtemps. J'espère que, dan votre, maison, l'événement (4) se sera passé heureu sèment.

Nous vivons vraiment en un temps de guerres déclarées. Nous voici — je veux dire les Heures — passés à l'état d'une véritable église militante. Après les troupes que M. Jakob commande à Halle et celles que M. Manso a lancées contre nous dans sa Bibliothèque des belles -lettres (5), après la cavalerie lourde de Wolf, voici qu'il faut nous attendre à

(1) Wolf. L'article de Herder, que Wolf avait si durement traité, portait pour titre : « Homère, le favori de l'époque. » Gœthe retourna plaisamment l'expression contre l'érudit.

(2) Les Annalen der Philosophie, dirigées par Jakob, dans les numéros des 2 et 12 octobre, avaient publié une critique très vive des trois premiers numéros des Heures.

(3) Réminiscence biblique : Saint Mathieu, 13, 30.

(4) « Événement », en français dans le texte.

(5) La Bibliothek der schônen Wissenschaften venait de publier un article critique dirigé contre les quatre premiers numéros des Heures.

subir prochainement un rude assaut du Berlinois Nicolaï. On me dit que, dans la dixième partie de ses Voyages (1), il ne sera pour ainsi dire question que des Heures, et qu'il tombera à bras raccourcis sur quiconque est infecté de kantisme, jetant pêlemêle

dans la même marmite, sans y regarder, tout ce qu'a couvé cette philosophie, le bon comme le détestable. Il faudra pourtant examiner si toutes ces niaiseries méritent vraiment une réponse. Pour ma part, je préférerais encore trouver un moyen de donner à entendre, d'une manière suffisamment explicite, qu'on y est parfaitement indifférent. Mais, pour ce qui est du Nicolaï, nous devrions à partir d'aujourd'hui, toujours et en toutes circonstances, chaque fois que l'occasion se présentera, le traiter avec des marques de mépris auxquelles on ne puisse se méprendre.

Avez-vous vu les nouveaux Almanachs des muses? Ilssont horribles. Adieu. — Sch.

Gœthe a Schiller

Ce n'est décidément pas une gentille petite fille, c'est un délicat petit garçon qui est venu au monde, et voilà donc un de mes soucis installé dans son berceau. Maintenant, à vous de songer à nous procurer une fille, autant pour assurer votre bellepaternité que pour enrichir votre poétique famille. Je vous arriverai donc bientôt. J'ai vraiment besoin d'échanges d'idées comme je sais n'en trouver qu'auprès de vous, et j'ai une masse de choses à vous dire. Je n'en suis toujours pas revenu aux sentiers de la production poétique. Des circonstances extérieures m'ont obligé à me remettre aux questions d'architecture, et, à ce propos, j'ai ramassé un certain

(1) Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz; les attaques contre les Heures sont au tome XI.

nombre d'idées qui sont de nature à rendre plus facile et plus assurée l'appréciation critique de cette sorte d'oeuvres artistiques.

Meyer m'a écrit de Munich ; sa lettre est pleine de renseignements fort intéressants sur cette ville, et aussi sur Nuremberg. Je vous la porterai. Ditesmoi comment vous allez, et pensez à moi. — Weimar, le 1er novembre 1795. - — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 4 novembre 1795.

Tous mes vœux les plus cordiaux pour le nouvel arrivant. Je vous aurais bien volontiers concédé la paire, mais il est encore temps d'y songer. A présent, c'est mon tour d'espérer votre venue prochaine, et j'en ai beaucoup de joie. Vous ferez un très grand plaisir à Humboldt en acceptant de considérer tout simplement sa demeure comme la vôtre. L'unique difficulté pourrait être que Hellfeld (1), qui a inséré dans le bail une clause interdisant toute souslocation, s'avisât de faire opposition. Mais comme, dans le cas présent, il ne s'agit nullement d'une location, il n'aura pas la sottise de se réclamer du bail. Par surcroît de précaution, j'ai entre les mains, pour lui, une lettre de Humboldt, que je lui ferai parvenir sitôt que vous m'aurez envoyé pour l'y joindre un simple billet où vous le prieriez de vous remettre la clef. Si vous lui faites cet honneur, il se montrera très accommodant. Vous vous plairez sûrement mieux dans cette maison qu'au château.

La lettre du docteur Gros à M. de Humboldt, que je vous communique ci-joint, vous montrera que vos Elégies ont trouvé jusque dans le monde latin un chaud admirateur (2), dont le suffrage n'est pas

(1) Le propriétaire de la maison louée à Humboldt.

(2) Le philologue Heyne, professeur de littérature latine £ Gottinçen,

du tout sans intérêt. Je vous envoie tout bonnement la lettre ; vous consentirez peut-être à user de votre influence pour aider à la réalisation du vœu qu'y exprime son auteur (1). Je crois vous avoir déjà parlé de lui ; je puis vous donner en toute sécurité l'assurance que notre Université, en l'appelant, ne ferait pas une acquisition médiocre. Je connais peu d'hommes, parmi la génération nouvelle, qui aient une tête aussi bien organisée, une intelligence aussi appliquée, et un jugement aussi ferme. Les juristes de Gottingen le tenaient en particulière estime.

J*attends le Meister avec une réelle impatience. Il ne semble pas que ce soit l'affaire d'Unger d'aller rondement en besogne.

Adieu. Ma femme vous fait ses meilleurs compliments. — Sch.

Vous avez bien reçu exactement les Heures du mois dernier? J'ai fait remettre le huitième exemplaire à Mlle d'Imhof, à l'intention de Meyer, selon les instructions de notre ami. Les brochures sont bien vilaines, et encore ai-je choisi les vôtres de mon mieux. Cotta s*en excuse, et en rejette la faute sur la guerre, qui porte le trouble dans ses livraisons de papier.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 20 novembre 1795 (2).

Nous avons déploré de tout notre cœur la perte que vous avez faite (3). Ce qui peut vous consoler,

(1) Ce Gros, dont les Heures avaient publié un article (huitième numéro; voir ci-dessus la lettre 82), sollicitait une chaire à Iéna, en même temps que Humboldt s'employait à le faire nommer à Berlin. Finalement, il obtint, en 1796, d'être appelé à l'Université d'Erlangen.

(2) Gœthe séjourna à Iéna du 6 au 11 novembre.

(3) Le second fils de Goethe venait de mourir.

c'est qu'elle soit survenue si vite et ait tué surtout une espérance. J'aurais peine à supporter aujourd'hui qu'un malheur atteignît mes petits, à l'âge qu'ils ont.

Depuis six jours, mon état de santé a été très passable, et j'ai mis courageusement à profit cet heureux répit pour avancer mon étude.

Schlegel m'a écrit dernièrement et m'a envoyé quelque chose pour les Heures (1). Il est enthousiasmé par le Conte; et les Humboldt y ont pris, eux aussi, grand plaisir. Trouverez-vous peut-être le loisir de terminer le suivant à temps pour janvier? S'il me parvenait dans les premiers jours de ce mois, il serait encore possible de le donner dans le premier numéro. J'en serais tout particulièrement heureux, car il est indispensable que nous commencions bien l'année, et je n'ai encore rien en fait d'oeuvres d'imagination.

J'ai déjà recueilli des impressions de toute sorte sur la nouvelle partie du Meister, pour laquelle nous vous disons un grand merci. Tout le monde trouve que le sixième livre, considéré en lui-même, est du plus haut intérêt, a de la vérité et de la beauté, mais on a le sentiment que l'action du roman se trouve comme suspendue. Il est juste d'ajouter que ce jugement ne porte à aucun degré sur sa valeur artistique, car, à la première lecture d'une œuvre, et surtout d'une œuvre narrative, c'est d'abord la curiosité qui se met la première en branle, et qui réclame des événements et qui court au dénouement, et le goût ne s'applique qu'ensuite à juger l'œuvre d'ensemble.

Persistez-vous dans votre résolution de garder par devers vous la dernière partie pendant une année entière?

(1) Les o Lettres sur la poésie » d'A. W. Schlegel parurent dans le premier numéro des Heures pour 1796.

M. de Soden m'envoie aujourd'hui un horrible morceau : Aurore, ou V enfant de V enfer, qui n'est qu'un misérable démarquage de Blondine (1). Il a eu la magnifique idée de mettre toutes les ressources et tous les procédés de la magie au service d'une amoureuse machiavélique acharnée à faire la conquête du héros. Si bien qu'en fin de compte tout le pathétique s'en va ridiculement en fusées. Et tout le reste est à l'avenant de cette belle idét.

Adieu, et que toutes les muses vous assistene. Amitiés de ma femme. — Sch.

Gœthe a Schiller

J'ai reçu aujourd'hui de Knebel vingt et une élégies de Properce ; je vais les lire avec soin, et, si j'y trouve des endroits qui m'arrêtent, j'en ferai part au traducteur ; car, après toute la peine qu'il y a consacrée, il n'est guère possible d'y rien modifier sans son agrément.

J'aimerais bien que vous pussiez suggérer à Cotta de payer immédiatement ce manuscrit, pour lequel il est très facile d'évaluer ce qu'il fera de pages, une fois imprimé. Ce n'est pas que j'aie cette fois pour le demander une raison particulière, mais le procédé serait plus délicat, inciterait à la collaboration active, et aiderait à répandre le bon renom des Heures. Les libraires, qui sont si souvent obligés de consentir des avances, peuvent bien une fois par hasard payer un manuscrit à réception. Knebel souhaiterait que ses Elégies fussent publiées en trois fois ; je pense comme lui que c'est la juste mesure, et elles feraient ainsi l'ornement de nos trois premiers numéros de l'année prochaine. Je veillerai à ce que vous les ayez eu main en temps utile.

(1) Traduction allemande d'un conte de Cazotte, publiée à Berlin en 1792.

Avez-vous lu l'exécrable préface de Stolberç à ses Dialogues de Platon? Le6 sottises qu'il y débite sont si écœurantes et si intolérables, que j'ai terriblement envie d'y aller carrément, et de lui administrer une correction. Rien n'est plus facile que de prouver jusqu'à l'évidence la sotte ignorance de ces imbéciles ; on a, dans un cas pareil, le public sensé avec soi, et ce sera comme une déclaration de guerre formelle à la médiocrité, qu'il faut absolument que nous traquions dans tous les domaines. Pour l'hypo-

crite campagne \ de silence, d'altération et de falsification qu'elle mène contre nous, elle mérite depuis longtemps que nous l'empoignions une bonne fois avec tous les honneurs qui lui sont dus, et que nous ne la lâchions plus d'une semelle.

C'est doublement nécessaire sur le chapitre de mes travaux scientifiques, où je mets peu à peu de l'ordre, et j'estime qu'il n'est plus possible de se soustraire à ce devoir. Je euis résolu à dire ouvertement leur fait aux rédacteurs de comptes-rendus, aux journalistes, aux brocanteurs de magazines et aux auteurs de manuels ; je m'en expliquerai à cœur ouvert devant le public dans une préface ou une postface et, en particulier dans le cas qui me concerne, je ne tolérerai de personne ni hostilité manifeste, ni silence hypocrite.

Ainsi figurez-vous par exemple que Lichtenberg, avec qui je suis pourtant en correspondance sur les sujets d'optique que vous savez, et avec qui je suis d'ailleurs en des termes très convenables, n'a pa8 jugé opportun, dans la nouvelle édition qu'il a donnée du Manuel d'Exleben (1), de faire, fût-ce la moindre mention de mes expériences, alors qu'il est trop évident que, si l'on donne une nouvelle édition d'un manuel, c'est pour le mettre au courant

(1) J,a sixième édition des Éléments de physique d'Exleben avait paru en 1794.

des travaux les plus récents, et que ces messieurs d'ordinaire ne sont pas longs à noter les plus insignifiantes nouveautés sur les pages blanches de leurs exemplaires interfoliés. Chacun sait qu'il y a cent manières de rendre à un travail, ne fût-ce que par un mot dit en passant, la justice qui lui est due ; mais, au mo-

ment précis où il convenait de le faire, aucune de ces méthodes n'est venue à l'esprit de ce farceur.

Vous voyez que mon humeur est loin d*êtro à l'esthétique et au sentiment, et vous imaginez ce que devient, avec tout cela, mon pauvre roman. Je fais néanmoins de mon temps le meilleur usage que je puis, et, aussi longtemps que durent les heures de reflux, il n'y a qu'à attendre patiemment le retour du flux.

Voici qu'on me remet votre affectueuse lettre. Je suis touché de votre sympathie, dont j'étais sûr avant que vous me la disiez. En des cas pareils, on ne sait trop ce qui vaut mieux : se laisser aller tout bonnement à sa douleur, ou au contraire se raidir, en recourant aux moyens que nous offre la culture de l'esprit. Si l'on se décide pour la seconde solution, comme je fais toujours, on n'éprouve guère de soulagement que pour un temps, et j'ai observé que la nature prend toujours sa revanche en déchaînant de nouvelles crises.

Ici aussi, le sixième livre de mon roman a fait bonne impression. Mais, évidemment, des œuvres de ce caractère, le pauvre lecteur ne sait jamais au juste ce qu'on lui veut ; car il ne réfléchit pas que, pour obtenir de lui qu'il lise jusqu'au bout un livre de ce genre, l'auteur est bien obligé de capter fallacieusement son esprit, son cœur et sa curiosité.

J'attache un très grand prix aux témoignages que vous m'envoyez au sujet du Conte, et dans l'avenir je retournerai à ce genre littéraire avec une plus grande confiance en moi.

Il est impossible de toutes façons que le dernier volume du roman paraisse avant la Saint-Michel, et il serait très bien que nous

arrêtions en conséquence les projets auxquels vous songiez dernièrement.

Le nouveau conte sera bien difficilement prêt pour le cours de décembre, et je ne puis même guère songer à m'y mettre sans avoir publié, d'abord, sous une forme ou une autre, quelques indications sur l'interprétation qu'on peut donner du premier. Si je parvenais à mettre sur pied encore en décembre, là-dessus, quelques pages convenables, je serais très content de fournir ainsi mon appoint à notre entrée dans la nouvelle année (1).

Adieu. Puissions-nous jouir très longtemps de l'afiection des nôtres et de notre amitié mutuelle. J'espère passer cette fois encore quelque temps avec vous au début de l'année prochaine — Weimar, le 21 novembre 1795.

Schiller a Gœthe

Iéna> le 23 novembre 1795.

Je suis très impatient de voir le travail de Knebel, et je crois volontiers que ce qu'il y a de mieux parmi nos lecteurs nous en saura gré. A vrai dire, je suis sûr d'avance que cela ne sera pas pour plaire à la masse, à qui il faut, pour être alléchée, des articles du niveau de Lorenz Starck (2). Vous n'imaginerez pas ce qu'il y a de gens qui en sont enchantés.

(1) Gœthe ne donna pas suite à ce projet d'article; le sujet le préoccupait encore en 1816; car on le voit alors recueillir et grouper les diverses interprétations qu'on avait données du Conte de fées.

(2) Du Berlinois En gel. La première moitié avait paru dans le dixième numéro de» Heures pour 1795; le seconde parut dans le deuxième numéro de 1796.

Nous n'en avons publié aucun autre dont on ait autant parlé.

Pour ce qui est de l'avance à faire à Knebel pour ses Elégies, je ne crois' pas que la demande soit de nature à faire plaisir à Cot-Ça, surtout en ce moment, où sa confiance dans les Heures est quelque peu refroidie par les fréquents désabonnements. Évidemment, il paiera, si l'on insiste ; mais je préférerais le lui épargner quant à présent. Je ne sais à quel chiffre peut se monter la somme ; si elle est peu élevée, j'aime mieux la payer, en ma qualité de rédacteur en chef, que de faire appel à Cotta. Au reste, peut-être votre but serait-il atteint, si l'on payait, par exemple, la moitié tout de suite, et le reste à l'époque des règlements de comptes, lors de la foire (1). Dans cette hypothèse, le paiement intégral aurait de toutes façons été effectué avant la publication du tout, car je suis d'avis de ne pas donner les trois morceaux consécutivement au cours des trois premiers mois, et de laisser chaque fois un mois d'intervalle entre les parties successives. Six ou huit feuilles d'imprimerie d'un même auteur, sous un même titre, et par-dessus le marché une traduction, — il y aurait de quoi, si on les donnait à la file, y trouver de la monotonie.

Si donc vous estimez qu'une avance d'environ vingt louis d'or immédiatement payés puisse être d'un bon effet, je tiens la somme prête, sans qu'il soit besoin de recourir à Cotta. Je sais qu'il en est avec Fichte à son soixantième louis d'or d'avance, et Dieu sait quand il reverra son argent. Il a également consenti à régler divers petits articles, par exemple ceux de Weisshuhn et d'autres encore.

En voilà assez sur ce sujet. Votre mauvaise humeur relativement aux Stolberg, aux Lichten-

(1) La foire de Leipzig, vers Pâques ; elle était et est restée la date traditionnelle des règlements de comptes entre éditeurs et libraires.

berg et consorts m'a gagné par contagion, et je serais ravi que vous leur administriez quelque chose de soigné. Mais, que voulez-vous, c'est 1' a histoire du jour » (1). Il en a toujours été ainsi, et cela ne changera jamais. Croyez-moi, une fois que vous avez écrit un roman ou une comédie, vous êtes condamné à perpétuité au roman et à la comédie. On ne veut pas admettre que vous donniez autre chose, on se refuse à y prêter la moindre attention, — et si le célèbre M. Newton avait eu le malheur de débuter par une comédie, on se serait longtemps acharné à mettre des bâtons dans les roues, non seulement de son optique, mais même de son astronomie. Si vous leur aviez joué le tour de publier vos découvertes en optique sous le nom de notre professeur Voigt ou de quelque autre astre professoral de première grandeur, vous auriez vu leur émerveillement ! C'est sûrement moins contre la nouveauté même que contre la personne qui l'apporte que tous ces pédants se raidissent avec tant d'opiniâtreté. Pour ce qui est de Stolberg, je serais très désireux de tenir en main le corps du délit. Si vous pouviez me le procurer, et me le laisser pour la durée d'un jour de courrier, vous me feriez grand plaisir. Chez cet homme, suffisance et incapacité sont associées à un tel degré, que je ne puis vraiment le prendre en commisération. Quant au toqué, au Jenisch de Berlin, qui veut absolument fourrer son nez partout, il est tombé, entre autres lectures, sur les comptes -rendus critiques où les Heures étaient prises à partie, et, dans le pre-

mier feu de l'indignation, il a écrit sur moi et sur mes qualités littéraires un article où il prétend prendre ma défense contre mes détracteurs. Par bonheur, Gentz, à qui l'article a été offert pour paraître dans sa revue, en a corn-

(1) En français dans le texte. 11 veut diro le* temps.

c'est de tous

munîqué le manuscrit à Humboldt, qui a pu encore à temps en empêcher la publication. Mais je ne suis pas sûr qu'il n'aille pas le faire imprimer ailleurs. C'est bien ma malchance, alors que j'ai à mes trousses tant d'ennemis, et de si acharnés, qu'il me faille redouter plus que tout au monde la sottise d'un homme qui se trouve par hasard me vouloir du bien, et que je doive mettre tout en œuvre pour faire taire les rares voix qui s'élèveraient en ma faveur.

Je pourrai donner une étude très approfondie de votre Meister en août ou en septembre de l'année prochaine, et je présume que, paraissant à cette date, elle sera tout à fait « à propos » (1) ; car j'imagine qu'il faut s'attendre à la publication de la dernière partie pour la Saint-Michel de 96 ou pour Pâques 97, date pour laquelle le public compte avoir le volume lui-même, et où il recevrait ainsi du moins une satisfaction provisoire.

J'ai enfin reçu hier d'Archenholz un honnête article d'histoire, intitulé Sobiesky; il faudra le publier encore dans le dernier numéro de cette année (2). J'aurais donné beaucoup pour avoir de vous quelque chose pour le premier numéro de notre deuxième année. Ne seriez-vous pas tenté d'y engager tout de suite les hostilités littéraires?

Herder vous remettra mon étude sur les poètes sentimentaux, dont je ne vous ai lu encore que la moindre partie, et que je vous demande de lire encore une fois depuis le commencement. J'espère que vous en serez content : il ne m'est guère arrivé de rien écrire, en ce genre, qui me satisfît davantage. Je crois que ce jugement dernier prononcé sur la majeure partie des écrivains allemands sera d'un bon effet, en fin d'année, et qu'il fera réfléchir mes

(1) En français dan» le texte. Schiller n'écrivit jamais ce compte-rendu de Wilhelm Meister.

(2) Il parut dans le douzième numéro des Heures pour 1795.

bons amis les critiques. Je m'y exprime avec liberté et avec fermeté, mais, je l'espère, en gardant partout les ménagements convenables. Je reconnais que j'ai effleuré (1) au passage tout ce qui s'est trouvé à ma portée, et il n'en est guère qui s'en tirent sans avoir été égratignés. Je me suis expliqué abondamment sur le réalisme et sur les droits de la nature (à propos des Elégies), et c'est pour Wieland l'occasion de recevoir en passant un petit coup de pointe. Mais je n'y puis rien, et, comme personne n'a jamais songé — pas plus Wieland que les autres — à faire le silence sur ce qu'il pensait de mes défauts à moi, et qu'au contraire on me les a donné à connaître plus souvent qu'à mon tour sans y mettre aucun ménagement, pour une fois que j'avais les atouts en main, j'ai dit nettement ma façon de voir, sans rien taire.

Adieu. Je serais bien heureux qu'après le jour de l'an nous pussions cette fois encore avoir un peu de temps de vie commune. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous expédie sans tarder le plus récent bousillage de l'aristocratique gâcheur d'encre. L'endroit où il faudrait porter l'attaque, un jour que l'on n'aurait rien de mieux à faire, c'est le passage de la préface que j'ai souligné. L'ignorance de ces gens-là est chose inouïe ; car est-il quelqu'un au monde qui ne sache que de tout temps les chrétiens se sont approprié tout ce qui était raisonnable et bon en se couvrant de l'autorité du logos, — et ma chère chrétienne (2) n'en agit pas autrement, à la page 304,

(1) Il y a dans le texte effieuriert, qui n'est pas allemand ; c'est le mot français germanisé, mais Schiller l'emploie au sens de toucher du fleuret, soit plaisamment, soit par fausse ctymologio.

(2) La « hclle âme » du sixième livre • \, lUielm Meisler.

et nul ne songera à en faire un grief à l'excellente âme.

Je vous envoie ci-joint une lettre du prince Auguste (1) qui vous amusera ; elle n'est pas du nombre des moins bornes choses qu'ait engendrées son imagination si fantaisiste et si personnelle.

Renvoyez-moi, je vous prie, l'exemplaire de Humboldt ; il a déjà retiré le sien à Berlin.

Vous me feriez également plaisir en me retournant le dictionnaire de Hederich (2) ; et joignez-y un exemplaire du numéro 7 sur petit papier.

J'ai un très vif désir de lire votre étude (3). Ce que je connais de vos idées m'a été, à maintes reprises, dans ces derniers temps, d'une réelle utilité pratique ; sans doute la création poétique ne s'accompagne pas d'une conscience claire de ce qu'on fait, mais la

claire conscience n'en est pas moins nécessaire, surtout dans des travaux de longue haleine. Et d'ailleurs, je ne puis songer à en vouloir au joueur qui a longtemps passé la main, et qui finit par ramasser des atouts, s'il en profite pour les jouer enfin à son tour.

Sur la question des honoraires, pour les Elégies de Knebel, il faudra encore réfléchir. Votre proposition de payer vingt louis d'or et, pour le reste, d'attendre qu'on les ait imprimées, a mon approbation. C'est toujours quelque chose à se mettre sous la dent, et cela fera bon effet. De toutes façons, attendons la nouvelle année.

J'ai beaucoup aimé l'article de Weisshuhn dans le sixième cahier du Journal de Nietha miner (4).

(1) Le prince Auguste de Saxe-Cobourg.

(2) Un dictionnaire élémentaire de la langue grecque : Humboldt en avait conseillé l'usage à Schiller.

(3) Sur la poésie naïve et la poésie sentimentale.

(4) L'article était intitulé Propositions et oppositions pour servir à l'établissement d'un nouveau système philosophique. Il était du personnage bizarre dont il a été question plus haut (lettres 21, 50, 51, 52), et qui était mort en avril.

Cette manière de philosopher est infiniment plus proche de moi que celle de Fichte. Il faudra que nous lisions l'article ensemble quelque jour ; je désirerais savoir ce que vous pensez de certains points. Pour la coordination de mes expériences de physique, je trouve dès à présent, à ce qu'il me semble, grand profit à regarder de plus près que jadis dans la direction de l'arène philosophique.

Je reçois à l'instant même votre article, et je me réjouis à la pensée de le lire dans ma première heure de tranquillité. — Sitôt que vous aurez quelques renseignements plus précis sur les réabonnements aux Heures, faites-m'en donc part.

Adieu. — Weimar, le 25 novembre 1795.

Je vous retourne ci-joint votre étude, et je vous en remercie de tout cœur. Comme votre doctrine est tout particulièrement bienveillante pour ma propre personne, il est trop naturel que j'approuve les principes, et que les conséquences m'en paraissent justes. Mais j'y mettrais plus de défiance, si je n'e-n avais abordé la lecture dans un état d'esprit préconçu nettement hostile à votre sentiment. Car, vous le savez bien, il m'est arrivé souvent, par une prédilection excessive pour la poésie antique, d'être injuste pour les modernes. Votre doctrine me fournit un bon moyen de me mettre une bonne fois d'accord avec moi-même, en me dispensant désormais de traiter avec mépris ce que moi-même, sous une impulsion irrésistible, en raison de certaines conditions précises, je me suis vu amené à produire par une sorte de nécessité, — et il y a grand plaisir à ne plus se sentir en un état de mécontentement systématique envers soi-même et ses contemporains.

Je me suis remis ces jours-ci au roman, et j'ai

toutes raisons de m'y tenir. Ce que les premières parties autorisent le lecteur à attendre et à exiger, fond et forme, a véritablement de quoi effrayer. Il arrive rarement qu'on se rende un compte exact de ce qu'on doit, tant qu'on n'a pas pris enfin la résolution de faire son bilan et de liquider sa dette. Pourtant, je suis plein de courage. La grande affaire, c'est de bien employer

son temps, et de ne jamais laisser inutilisées les heures d'inspiration. — -Weimar, le 29 novembre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 29 novembre 1795.

La lettre du prince Auguste m'a amusé. Surtout pour un prince, il a beaucoup d'esprit.

Ne pourrions-nous obtenir de ce prince la faveur de traduire, pour les Heures, la Religieuse de Diderot qui se trouve dans le journal manuscrit (1), et qui n'a pas encore été traduite, que je sache. C'est de là aussi qu'on a tiré Jacques le Fataliste, et la traduction a paru chez Unger, à Berlin. J'ai beau faire, quand il s'agit d'un prince, ma première pensée est toujours pour me demander s'il ne pourrait pas être bon à quelque chose.

Voici le numéro 7 que vous désirez.

J'attends pour cette semaine des exemplaires de YAlmanach des muses.

Si c'est possible, je voudrais bien faire régulièrement partie de votre coopérative weimarienne

(1) La Correspondance de Grimm, qui était rédigée pour la cour de Gotha, avait fait connaître en Allemagne divers inédit» de Diderot, notamment, de 1778 à 1780, Jacques le Fataliste, et, de 1780 à 1782, la Religieuse. Une traduction complète de Jacques le Fataliste avait paru à Berlin en 1792. Schiller avait traduit lui-même, de son côté, l'épisode de Mme de la Pommcraye.

d'abonnement aux revues, et en ce cas je pourrais fournir trois revues, soit Clio, soit les Annales européennes de Posselt, soit Flora. Si Ton recevait déjà ces revues, et qu'on ne voulût pas se désabonner, je paierais ma quote-part en argent.

A ce propos, il me revient à l'esprit que je dois encore un demi-carlin (1) au monsieur dont le nom finit en us (je ne sais pas les premières syllabes) qui a gravé pour moi le cachet des Heures. Auriez-vous la gentillesse de le régler en attendant?

La préface de Stolberg est vraiment une horreur. Tant de platitude élégante, d'impuissance prétentieuse, et cette dévotion affectée, — car il est de toute évidence que c'est pure affectation : aller célébrer Jésus-Christ jusque dans une préface à Platon !

Il y a une éternité que je suis sans nouvelles de Jacobi ; il aurait pu pourtant, ne fût-ce que par politessse, me donner signe de vie à propos de quelques poésies, que je lui ai communiquées, et que je ne lui ai communiquées que sur sa demande.

S'il ne vous a pas été possible de me retourner mon étude par le courrier de ce jour, ayez donc la bonté de la mettre à la poste mardi, sauf le cas où vous en auriez encore besoin. J'aimerais à l'envoyer à Humboldt. Je suis très anxieux de savoir ce que vous en pensez. Quand aujourd'hui je regarde en arrière, et que je vois jusqu'où j'ai eu la hardiesse de pousser mon chemin, sans guide, avec l'unique secours des principes qui découlent de l'ensemble de mon système, je prends une joie extrême à la fécondité de ces principes, et je me promets de leur faire rendre davantage encore dans l'avenir.

Le reste de l'étude, que je viens seulement de terminer, et qui traite de l'idylle, n'est pas encore

(1) Le carlin valait onze florins ou quatre écus de six livres. — Le monsieur en us se nommait Facius.

recopié. Vous le recevrez demain ou après-demain. Il y aura un appendice à l'étude, sous le titre : De la platitude et de l'enflure, — le double écueil du naïf et du sentimental ; il sera prêt en janvier (1). Je m'y amuserai à organiser une battue à travers le champ de notre littérature, et je soignerai tout particulièrement quelques-uns de nos bons amis, tels que Nicolaï et consorts. Adieu, bien cordialement. — Sch,

Schiller a Gcethe

Voici les Heures, qui m'ont, cette fois, bien longuement tourmenté, Il vous reste dû deux exemplaires de ce numéro. Cotta, qui paraît avoir la tête un peu à l'envers, ne s'est pas trompé, en faisant ses paquets, de moins tde sept exemplaires en trop peu, et ceux qu'il m'envoie, je veux dire ceux sur papier ordinaire, sont tous de mauvaise fabrication. Ce qui me console, c'est qu'avec la nouvelle année on emploiera un papier meilleur.

Voilà longtemps que je ne sais plus rien de vous, et je suis resté moi-même longtemps sans écrire. Le mauvais temps m'a profondément déprimé, au point qu'il m'a fallu faire de la nuit le jour et du jour la nuit. Je ne me sens guère mieux encore, et le travail marche lentement. Mais il a pris de l'ampleur sous mes mains, et j'espère, pour ce qui me concerne, commencer l*année par un article assez intéressant, si du moins je parviens à le terminer d'ici là.

Si seulement vous pouviez faire bénéficier notre premier numéro de l'année de quelqu'une de vos inspirations d'en haut ! Je me vois obligé d'ajourner l'article de Madame de Staël, pour raisons de variété, au numéro 2, parce que le premier regorge de poètes et de considérations théoriques sur la poésie.

(1) Il parut dans le premie» numéro des Heures pour 1796. i 11

Voici, de la part de YAlmanach des muses, la modeste rémunération de vos Epigrammes (1). C'est trop peu pour compenser les sequins que vous ont coûtés les epigrammes ; mais vous porterez le reste au compte des charmantes Bettines et des sveltes lézards (2). Cet imbécile de Michaelis ne m'a pas encore envoyé d'exemplaires.

Le bruit court ici qu'Iffiand (3) sera à Weimar la semaine prochaine. Ce sera une véritable fête pour Thalie et Melpomène. Peut-être nous l'amènerezvous un jour. J'aurais plaisir à revoir cette vieille connaissance.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Adieu ; tenez-vous en belle humeur et en activité. — Iéna, le 8 décembre 1795. — Se h.

Voudriez-vous m'envoyer un accusé de réception, en deux lignes, sur une feuille à part, pour Michaelis? — Voici que la poste à cheval me retourne mon paquet, qu'elle refuse d'accepter parce qu'il contient de l'argent. Comme la voiture postale ne part que lundi, je vous envoie en attendant les Heures. Quel exécrable service postal 1

Gœthe a Schiller

Vous trouverez sur le feuillet ci-joint les renseignements relatifs aux revues ; si vous voulez donc prendre les arrangements nécessaires avec les messagères, les livraisons vous parviendront régulièrement.

Voici aussi mes Elégies (4) ; je souhaite qu'elles

(1) Quinze louis d'or.

(2) Allusions humoristiques à quelques-unes des Epigrammes vénitiennes (numéros 37, 47, 67, 68).

(3) Le célèbre acteur-auteur Ifiland, qui dirigeait alort !e théâtre de Mannheim, donna à Weimar une saison au printemps suivant.

(4) Celles de Properce, dans la traduction de Knebel. Gœthe les avait retravaillées au point qu'il les qualifiait de siennes.

vous plaisent. Elles ont été retouchées en maints endroits jusqu'au dernier moment ; mais, si Ton a peine à en finir avec ses propres œuvres, on n'en finit jamais avec des traductions. Si vous y trouvez encore matière à observations, veuillez m'en faire part. Il serait bon que ces neuf pièces pussent paraître ensemble ; elles ne font pas à elles toutes plus d'une feuille et demie. Vous recevrez les autres petit à petit.

Où en êtes-vous, autrement, de vos provisions pour le prochain trimestre, et que savez-vous des nouveaux abonnements?

Lorsque Humboldt vous aura renvoyé l'étude sur les poètes sentimentaux, j'aimerais bien la relire. La fin me laisse encore

quelques scrupules, et, quand on reçoit un avertissement intérieur de ce genre, on a tout au moins le devoir de ne pas le taire. Comme l'étude, dans son ensemble, a de l'ampleur et de la largeur, elle me paraît, à la réflexion, finir d'une manière trop étroite et trop aiguë, et, comme cette pointe vient tomber précisément entre moi et un vieil ami à moi (1), j'en ai vraiment un peu d'inquiétude. Mais nous reviendrons là-dessus de vive voix. Pour aujourd'hui, je me borne à vous dire adieu. — Weimar, le 9 décembre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 13 décembre 1795.

Mon article sur les poètes sentimentaux, que j'ai fait copier en deux exemplaires, est parti il y a trou semaines déjà pour l'imprimerie, mais vous pouvez être pleinement rassuré sur la fin. Vous n'avez lu que ce qui était achevé alors ; j'y ai ajouté depuis huit pages qui traitent de l'idylle, et c'est là-dessus

(1) Wieland.

que s'achèvera le morceau qui est destiné au douzième numéro des Heures. Mais la vraie conclusion ne paraîtra que dans le premier numéro de Tan prochain. Vous et Wieland, vous aurez donc du champ devant vous, et je pense qu'une fois que l'article aura reçu sa terminaison véritable, l'impression d'ensemble et l'intérêt qui s'attachera aux idées feront pâlir toute considération de personnes.

Je vous renvoie ci- joint les Elégies, avec mes observations. J'ai poussé peut-être le zèle un peu loin, parce qu'à l'égard d'une traduction on se montre volontiers, et non sans raisons, plus exigeant sur les menus détails que lorsqu'il s'agit d'une œuvre originale, et que d'autre part nous sommes guettés par les rigoristes à la Voss. J'ai encore huit jours devant moi avant d'expédier à l'imprimerie le manuscrit de ce numéro, et nous avons donc tout le temps de faire ces menues corrections, si vous estimez qu'il y ait lieu de tenir compte de mes remarques.

Sous ces réserves, je suis très satisfait de cette traduction. Elle pénètre jusqu'au cœur de la pensée de l'auteur, et, sauf ces petites rudesses, est extraordinairement coulante et sans contrainte.

Voici l'argent que je n'ai pu vous expédier l'autre jour. Pour le jour de l'an, je vous enverrai vingt louis d'or pour le Properce. Adieu. — Sch.

Goethe a Schiller

Grand merci pour la somme que vous m'avez envoyée, et dont vous trouverez ci-joint quittance. Nous qui avons été si mal traités, pauvres poètes que nous sommes, dans le partage des biens de ce monde, il nous a été accordé ce précieux privilège d'être payés même pour les folies que nous commettons.

i5 DÉCEMBRE né5 Î65

La pièce à laquelle fait allusion ce qui précède (1) obtient grand succès, et les gens se demandent curieusement de qui elle

peut bien être.

Au reste, c'est sur VHesperus que la portion un peu raffinée de notre public déverse actuellement les débordements de sa faveur ; et je voudrais bien que le pauvre diable de Hof en tirât quelque adoucissement à ces tristes journées d'hiver.

Si votre article ne finit pas court sur le thème qui m9 a donné un peu d'inquiétude, celui-ci en fera moins d'effet, et il n'y a plus qu'à attendre de voir ce qu'on dira.

Avez-vous déjà eu connaissance de l'hymne que je vous envoie, qui a été composé en votre honneur (2)? Je l'ai fait copier, à tout hasard. Ceci montre qu'en littérature il faut imiter ce semeur qui se contentait de semer devant lui, sans trop se demander où tombait sa semence.

Nous tirerons parti de vos observations sur les Elégies, autant que le temps le permettra. Quand on a affaire à une langue aussi singulière que l'allemand, il reste toujours, quoi qu'on fasse, des points qui laissent à désirer.

Je ferai bien volontiers quelque chose pour le numéro de janvier, mais le roman accapare en ce moment tout mon temps, à ma grande satisfaction. Il fallait nécessairement, de deux choses l'une, ou que ce dernier volume se fît de lui-même, ou que le roman demeurât définitivement inachevé ; voici que l'exécution finale prend tournure et gouverne impérieusement ma plume, et que la pile de bois longuement amassée et accumulée commence enfin à s'enflammer.

Je ne vous conseille pas de retarder au delà de

(1) C'est le Partage de la terre, la pièce de Schiller dont il a été question dans la lettre 110.

(2) C'est, comme Schiller l'explique dans sa réponse, la pièce dont il a été question dans la lettre 82.

février la publication de Madame de Staël, car il est probable que l'article sera publié à Pâques avec la traduction de ses romans (1). Les exemplaires du texte français commencent à se répandre en Allemagne.

Peut-être arriverai-je à achever d'écrire pour mars le deuxième conte de fées dont je vous ai indiqué oralement le sujet à grands traits ; et j'en profiterais, dans un petit avant-propos, pour glisser prudemment sur l'interprétation du premier. Celui-ci a porté, comme vous le verrez par la lettre du prince (2) que je vous communique.

Il serait parfait qu'on pût avoir pour les Heures le droit de disposer de la Religieuse. C'est par Herder que vous auriez le plus de chance d'obtenir l'autorisation ; pour moi, j'aimerais mieux n'avoir pas à m'en mêler, parce qu'à ce propos je risquerais de me voir reprocher le démarquage que j'ai donné de l'anecdote de la Clairon (3).

Iffland n'est pas encore sur le point d'arriver ; ils sont forcés, par les vainqueurs (4), lui et sa troupe, de jouer à Mannheim. Il compte venir vers Pâques, ou après Pâques.

Je m'arrange en sorte de pouvoir vous rendre visite au jour de l'an, car j'ai un très grand désir de faire avec vous une bonne fois tout le tour de vos travaux théoriques, et d'y puiser des forces nouvelles en vue des besognes que j'ai en perspective. Le goût

que m'inspirent vos principes et les conséquences que vous en tirez est d'autant plus

(1) Cette traduction ne fut pas publiée.

(2) Le prince Auguste de Saxe-Gotha.

(3) Ce passage paraît confirmer l'hypothèse selon laquelle l'anecdote de la Clairon, dont il a été longuement question dans les lettres 29 et suivantes, aurait été rapportée de Paris à Gotha par le prince Auguste, et connue à Weimar par quelque indiscrétion.

(4) Les Autrichiens, devenus maîtres de Mannheim, le 21 novembre, par la trahison de Pichegru.

vif qu'à mes yeux ils fournissent des bases plus fermes à nos relations et qu'ils me sont un sûr garant que notre accord ne fera que se développer et s'élargir ; car, hélas, ce qui divise les hommes, c'est moins souvent les choses elles-mêmes que les opinions sur les choses, ainsi que nous l'enseignent quotidiennement, ici, à Weimar, les exemples les plus affligeants.

Adieu. Mes amitiés à votre chère femme. Le dessin marche-t-il un peu (1)? — Weimar, le 15 décembre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 11 décembre 1795.

Combien je vous envie l'élan créateur qui vous permet en ce moment de vivre vraiment de tout votre être dans votre roman !

Il y a longtemps que je ne me suis senti une âme aussi prosaïque qu'en ces journées-ci, et il est grand temps que je ferme pour un bon moment la boutique philosophique. Mon cœur a soif et faim d'un objet tangible.

Ce qui est magnifique, c'est que le prince au flair subtil se soit si solidement enferré dans l'explication mystique du conte de fées. J'espère que vous allez maintenant le laisser frétiller un bon bout de temps ; au reste, même au cas contraire, il n'admettrait sûrement pas, quoi que vous pussiez dire, qu'il n'a pas eu le nez fin.

L'emballement du monde de Weimar sur VHesperus est pour moi d'un intérêt psychologique de premier ordre ; car on n'imaginerait pas, même en rêve, qu'un seul et même goût pût tolérer en même temps des produits qui diffèrent entre eux aussi

(1) Charlotte Schiller avait un goût très vif pour le dessin, et y était encouragée par Goethe. '

profondément que font celui-ci d'une part, et Clara du Plessis (1) de l'autre. Je ne connais guère d'autre exemple d'une pareille incohérence de caractère partagée par toute une société humaine.

Le poème, que vous avez eu la grande gentillesse de faire copier à mon intention, est précisément celui que son auteur m'avait envoyé en manuscrit l'été dernier. Il y a plaisir à voir malgré tout, de-ci de-là, quelque chose jaillir du sol et fleurir, et la publication de ce témoignage, à cette heure précise, m'est d'autant plus agréable qu'elle va agacer prodigieusement les gens qui ne nous veulent pas de bien.

Cotta, qui m'a écrit ces jours passés, ne sait encore trop que dire de la marche des réabonnements. J'augure néanmoins bien de ce fait qu'on ne voit pas encore à la date où nous sommes venir de désabonnements.

Je vais faire mon possible pour amener Herder à se charger de traduire la Religieuse. Vous pouvez compter que je ne publierai pas l'article de Madame de Staël plus tard qu'en février. Si nous avions donné une traduction de plus dans le premier numéro, qui contient déjà des poèmes traduits, vous verriez comme ces gaillards nous auraient vertement secoués !

Adieu. Ma femme vous remercie bien cordialement de votre souvenir. Non, on n'a guère dessiné. — Sch.

Goethe a Schiller

Nous avons fait le meilleur usage possible des remarques très fondées que vous avez eu la bonté de joindre aux Elégies en nous les retournant ; une

(1) Du feuilletonniste Lafontaine. Clara du Plessis und Clair aut avait paru à Berlin en 1794.

pareille association d'efforts permet en effet de rapprocher petit à petit de la perfection un travail de cet ordre.

Ces jours derniers, espérant m'instruire à l'école de mon honorable collègue (1), j'ai lu cet excellent Monsieur Stark, et j'en ai fait une étude attentive. Je ne puis dire en conscience que j'y aie trouvé grand profit. A première vue, cela a en effet une certaine

apparence, qui- peut faire illusion, mais, à mesure qu'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que cela fournit vraiment par trop peu.

En revanche, j'ai trouvé dans les nouvelles de Cervantes de véritables trésors d'amusement tout à la fois et d'instruction. Quelle joie l'on ressent, lorsqu'on peut se laisser aller à admirer soi-même ce que l'opinion commune déclare admirable, et combien l'on se sent encouragé à poursuivre sa route, lorsqu'on se trouve en présence d'oeuvres qui sont construites exactement selon les principes auxquels nous obéissons nous-mêmes, dans la mesure où nous le pouvons, et en tenant le compte qu'il faut de notre milieu.

Adieu. A bientôt la suite. — Weimar, le 11 décembre 1795. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 23 décembre 1795.

Grand merci pour les Elégies. Je ne pense pas qu'il y reste à présent grand'chose dont les critiques puissent tirer parti pour se refuser, sous le prétexte de menues inadvertances, à sentir la belle inspiration qui anime l'ouvrage.

(1) Engel, l'auteur de l'article dont il est question, était directeur de théâtre et homme de lettres, et, à ce double titre, confrère de Gœthe. — La première partie avait paru dans le dixième numéro de 1795 ; la seconde devait paraître dans le deuxième numéro de 1796.

D'après ce que m'écrivait Humboldt, Lorenz Stark était destiné d'abord à faire une comédie, et n'a été que par le hasard des circonstances versé dans le moule de la forme narrative. L'ouvrage a à son actif une certaine légèreté de ton, mais c'est la légèreté du vide bien plus que celle de la beauté. La platitude est l'écueil sur lequel vont se perdre des esprits comme celui de M. Engel, lorsqu'ils poursuivent la vérité et la naïveté. Mais la divine platitude, voilà bien ce qui fait le succès.

Avez-vous eu aussi entre les mains les magnifiques vues de la vallée de Seifersdorf (1), avec le texte d'un M. Becker, de Dresde? A vous qui avez tant de goûts pour les jardins truqués et pour les débauches de sentiment, je vous recommande particulièrement cet ouvrage. Il mériterait, tout comme le livre de Racknitz (2), qu'à l'occasion on en dît un mot dans les Heures, avec tous les égards qui lui sont dus.

Pour la Religieuse de Diderot, Herder me renvoie à vous-même ; d'autre part, il croit savoir, ou bien qu'une traduction vient d'en être publiée (3), ou qu'elle paraîtra à Pâques avec d'autres contes de Diderot. Il semble donc bien que l'entreprise soit pour nous trop aléatoire.

Je demande maintenant au ciel, comme unique faveur, de vous maintenir dans la bonne veine où vous êtes jusqu'à l'achèvement de votre roman. Vous ne sauriez croire à quel point je me travaille l'imagination pour deviner le tour que vous donnerez à l'action, et je me promets infiniment de plaisir de l'étude que je ferai, tranquillement et méthodiquement, de l'œuvre entière.

(1) Le château du comte H. M. von Brùhl ; voir plus loin, lettre 135.

(2) Les Lettres sur l'art de Racknitz venaient de paraître à Leipzig.

(3) Elle ne le fut qu'en 1797, à Strasbourg.

L'heureux chemin que paraît vouloir faire dans le monde le petit poème du Partage de la terre vous revient pour une bonne part, car bien des gens m'ont dit qu'on vous l'attribuait. En revanche, il s'en trouve d'autres pour me donner la paternité du Sans-culottisme en littérature.

On m'a rapporté hier qu'il était cette fois sérieusement question du compte-rendu des Heures que nous attendons de Schutz (1), et que nous le verrions sous peu de semaines. Je doute fort qu'à présent il me le fasse lire en manuscrit, car, depuis quelque temps, mes rapports avec lui se sont espacés. Mais ce qui est certain, c'est qu'il a chargé le jeune Schlegel de rendre compte de la partie poétique de notre revue, ainsi que des Entretiens, et autres choses analogues, et Schlegel m'écrit aujourd'hui même que le compte-rendu est terminé et est entre les mains de Schutz. Si celui-ci n'y fourre pas des choses de son cru, j'ai bon espoir que nous en serons satisfaits (2).

Pas de nouvelles récentes de Cotta, pas plus que je n'ai encore reçu YAlmanach.

Nous vous adressons tous nos vœux de bonheur pour la Noël ; si seulement vous pouviez la passer avec nous ! Adieu. — Sch.

Gœthe a Schiller

Il me tarde que le jour de Tan soit là, et je fais de mon mieux pour liquider toutes sortes de petites affaires, afin de pouvoir vous rendre visite en toute liberté pour un peu de temps. Pourvu que je vous trouve en bonne santé et en belle activité créatrice ! car c'est bien là, en définitive, la manière d'être la

(1) C'est-à-dire de la Gazette littéraire universelle, dont Schutz était le rédacteur en chef. Voir les lettres 15 et 30.

(2) Le compte-rendu d'A. W. Schlegel parut dans la Gazette littéraire en janvier 1796.

23 DECEMBRE 179â

plus précieuse que Dieu ait bien voulu accorder a l'homme. A ma grande satisfaction, mon roman ne connaîtra le repos que le jour où il sera1 terminé, car il ne cesse d'aller de l'avant et de progresser, en dépit de tous les dérangements.

J'ai bon nombre d'autres nouvelles à vous donner. C'est ainsi que j'ai par exemple entre les mains une explication des personnages du Conte de fées, par notre amie Charlotte (1). Hâtez-vous donc de m'en envoyer à votre tour quelque autre, que je puisse lui communiquer.

Je suis d'avis que nous cultivions l'idée, qui m'est venue ces jours-ci (2), de composer à l'adresse de toutes les revues des épigrammes, formées chacune d'un unique distique, dans le goût des Xénies de Martial, et que nous en donnions une série dans votre Almanach des muses. Il faudra que nous en fabriquions une

grande quantité, après quoi nous ferons le choix des meilleures. En voici quelques-unes, à titre de spécimens.

Le silence que garde Cotta sur l'état des abonnements aux Heures ne me plaît qu'à demi, et pourtant, tout autour de moi, on parle d*un afflux d'abonnements nouveaux. Notre illustre Sosius (3) attend-il donc la fête des Rois pour nous arriver tout cousu d'or et d'argent? De l'encens et de la myrrhe nous le tiendrons quitte.

J'ai reçu ces jours passés Y Optique des couleurs du père Castel, parue en 1740, et ce Français à l'esprit plein d'entreprise m'enchante. Je me promets d'en imprimer un de ces jours des passages textuels, afin de faire voir au vulgaire troupeau que la véritable manière d'entendre la question était acquise en France dès 1739, et qu'alors aussi on a au l'étouffer,

(1) Mme de Kalb.

(2) L'idée date de plus loin ; voir ci-dessus, lettre 61 ; depuis, Goethe l'avait perdue de vue

(3) Libraire romain, mentionné deux fois par Horace.

Je viens d'enrichir en toute hâte de quelques variantes le commentaire de Mme de Kalb ; si vous pouvez, de votre côté, en ajouter de votre cru, il y a de bonnes raisons d*espérer que toutes ces exégèses accumulées finiront par faire un embrouillamini inextricable.

A bientôt les xénies. — Weimar, le 23 décembre 1795.

■N. B. — Les variantes qui sont de moi, ce sont celles qui sont soulignées en rouge.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 25 décembre 1795.

Ci-joint une modeste contribution à l'exégèse du Conte de fées. C'est bien peu de chose, car vous m'avez devancé en m'envoyant ce qu'on peut faire de mieux en ce genre. En pareille matière, la fantaisie la plus échevelée n'arrive pas à en inventer autant que la sottise humaine n'en fournit en vertu de son fonctionnement normal, et je suis sûr que les commentaires que vous avez dès à présent en main défieront toute imagination.

Ce que vous m'écrivez de l'accroissement du nombre des abonnés aux Heures n'a pas laissé de me surprendre ; il se peut que ce soit un cas particulier et tout local, car, à en juger d'après les criailleries inouïes et les lamentations de tant de libraires, par exemple d'Unger, à Berlin, et d'autres encore, il n'est pas possible de douter qu'au total le chiffre ne doive être en décroissance. Nous pourrons sans la moindre arrière-pensée nous fier à la sincérité de Cotta, tout au moins dans une certaine mesure. Il est plus vain qu'âpre au gain, et il a trop peur de voir mon zèle se refroidir pour être capable de tenir secret ce qui serait de nature à le stimuler.

Quant aux monceaux d'or que vous attendez de

lui, vous oubliez que, par contrat, les règlements se font d'une foire de Pâques à la suivante. C'est quelques jours avant le dimanche de Jubilate (1) que Cotta apparaît, le ventre sanglé d'une ceinture bourrée d'argent, exact « comme une éclipse correctement calculée » (2), pour régler les honoraires dus pour l'année entière. J'aimerais mieux n'avoir pas à lui demander de faire

avant cette date un versement de quelque importance, car lui-même fait fond sur notre accord ; pourtant, si l'on insistait, il se montrerait sûrement consentant.

Woltmann me fait parvenir à l'instant même une tragédie, œuvre de ses propres mains, en même temps qu'une opérette. Je n'y ai pas encore jeté les yeux, mais, quand vous serez ici, j'aurai vraisemblablement beaucoup à vous en dire.

Le compte-rendu des Heures paraîtra dans la Gazette littéraire d'ici une dizaine ou une douzaine de jours. Par bonheur, c'est Schlegel, et non Schùtz, qui s?est chargé de la partie poétique et littéraire. Ce dernier s'est réservé uniquement ce qui a trait à la philosophie et à l'histoire. Adieu. — Sch.

Gœthe a Schiller

Il serait dommage que vous ne connussiez pas des productions littéraires telles que sont les livres qui vous arriveront avec ce mot, et qui ne sont peut-être pas encore parvenus jusqu'à vous. Veuillez me renvoyer bientôt YAlmanach des théâtres.

Avec une centaine de xénies analogues à la douzaine que je joins à ma lettre, on serait aussi assuré de plaire au public qu'à nos chers confrères.

C'est tant mieux, que le soin de rendre compte de la partie poétique des Heures soit échu à un homme

(1) Troisième dimanche après Pâques.

(2) Citation d'un passage d'Eymonl.

de la jeune génération \ car il faut en prendre notre parti, nous n'arriverons jamais à satisfaire la vieille. Peut-être le lirai-je chez vous, car, si je le puis, je partirai le 3 janvier.

Je suis ravi qu'on nous prenne l'un pour l'autre en lisant ce que nous publions ; c'est la preuve que nous nous libérons de plus en plus de ce qui est manière personnelle, et que nous sommes en passe d'atteindre à ce qui est vraiment et universellement bien. Et puis, il faut nous dire qu'à nous deux nous occuperons une belle largeur de route, si, d'une main, nous nous tenons fortement unis, tandis que nous étendrons l'autre aussi loin que le permettent les dons naturels qui nous sont échus en partage.

Merci pour votre appoint à l'exégèse du conte ; mais voyons venir encore quelque temps ce qui pourra s'offrir. J'espère bien trouver un biais ingénieux qui me permettrait, dans la suite des Entretiens, de m'en divertir selon ma fantaisie.

Dieu veuille que la tragédie de Woltmann soit jouable ! Je la mettrais immédiatement à la scène. Tout le monde a la prétention d'écrire, tout le monde écrit, et cependant, au théâtre, jamais nous n'avons été aussi misérables.

J'ai vu les illustrations qui représentent l'horreur de Seifersdorf. Vous connaissez sûrement l'illustre Gertrude qui l'habite, et à qui revient le mérite de ces embellissements. La réception qu'elle a ménagée à Wieland et le séjour qu'il a fait là-bas, au cours de l'été de 1794, ferait une bien bonne histoire, s'il consentait à l'écrire telle qu'il la raconte (1).

(1) Le château de Seifersdorf, proche de Dresde, appartenait à un membre de la famille saxonne des Brûhl. Il avait épousé la fille d'un sous-officier, la « Trude » (Gertrude), qui avait ses en-

trées à la cour de Weimar. Elle avait créé auprès de son château un parc à l'anglaise décoré de bustes des écrivains célèbres de l'époque, d'autels, de temples, de sta-

Attendons donc Gotta pour Jubilate; j'avais en effet oublié que c'était la date stipulée.

Adieu. Je tâche de me libérer de tout ce qui pourrait me retenir et me distraire, afin de retrouver un peu de bon temps à proximité de vous. — Weimar, le 26 décembre 1795.

ScmLLER a Gœthe

Iéna, le 29 décembre 1795.

Votre idée des xénies est admirable, et il faut passer à l'exécution. Celles que vous m'envoyez aujourd'hui m'ont infiniment amusé, en particulier celles des dieux et des déesses. Des titres de ce genre assurent immédiatement le succès à une bonne idée. Mais, si nous voulons parachever la centaine, il faudra de toute nécessité nous en prendre à des œuvres particulières, et alors, quelle riche abondance de matière ! A la condition de ne pas nous épargner systématiquement nous-mêmes, nous sommes libres de nous attaquer à tout, au sacré comme au profane. Songez donc à tout ce qui s'offre à nous : la race des Stolberg, Racknitz, Ramdohr, le monde métaphysique avec ses moi et ses non-moi, notre bon ami Nicolaï, notre ennemie déclarée l'auberge leipzickoise du bon goût, Thümmel, et Gôschen, son écuyer, et tous les autres (1) !

J'ai reçu hier les bonnes feuilles de la Poésie sentimentale, et il pourra donc encore en être question

tues à l'antique, d'inscriptions et autres embellissements de toute sorte. Elle s'appelait Christine, et on ne sait trop l'origine de son surnom.

(1) La plupart de ces personnages, écrivains, idées et journaux, ont été pris à partie dans les lettres qui précèdent, sauf l'éditeur Gôschen, et Thûmmel, homme de lettres résidant à Gotha. « L'auberge leipzickoise du bon goût », c'est la Nouvelle Bibliothèque des belles-lettres et des beaux-arts de Jakob.

dans le grand compte-rendu de la Gazette littéraire, J*ai causé avec Schûtz depuis qu'il les a lues, et bien qu'il y apporte une incompréhension déplorable, il en est en somme beaucoup moins effrayé que je ne pensais ; je lui ai fait observer que je ne prétendais en aucune manière l'empêcher d'avoir là-dessus son sentiment personnel, mais que, s'il lui prenait fantaisie de contredire expressément l'un quelconque de mes jugements, je me trouverais dans l'absolue obligation de répliquer, qu'à ce propos je serais forcément amené à fournir mes preuves, et que les auteurs dont il se serait avisé de prendre la défense risqueraient fort de ne pas en être enchantés. Il est donc probable qu'il n'y touchera qu'avec d'infinies précautions.

Le compte-rendu sera très étendu, car la partie poétique fera à elle seule plus d'une page du journal. J'y fournis moi-même ma part ; ainsi, on m'a confié le soin de parler de l'article d'Archenholz, qui a paru dans notre dernier numéro, parce qu'autrement Schûtz ne s'en serait pas tiré. Ce compte- rendu sera donc une vé-

ritable veste d'Arlequin. Mais il ne pourra pas commencer à paraître avant le 6.

La tragédie de Woltmann est pitoyable, et il n'y a absolument rien à en faire. Ni caractère, ni vraisemblance, ni vérité humaine. L'opérette est somme toute plus supportable, mais ne Test que par comparaison avec le drame.

Avez-vous lu la Zoonomie, que vient de publier un certain conseiller aulique du nom de Brandis (1)? Il y est question de votre étude sur les métamorphoses, en des termes fort déférents, mais le comique, c'est que, du fait que cette étude porte votre nom, et que par ailleurs vous avez écrit des romans et des drames, il paraisse indispensable de le rappeler

(1) La traduction allemande de la Zoonomie d'Érasme Darwin, parue à Hanovre en 1795, Voir la lettre suivante,

au lecteur. « Nouvelle preuve, fait observer le cher homme à ce propos, que le génie du poète prédispose tout particulièrement à la découverte de la vérité scientifique. »

Votre venue prochaine me cause une joie qui passe la mesure ordinaire. Nous allons donc nous remettre à tout remuer de fond en comble. Vous apporterez bien votre « tricotage » de ces temps-ci, le roman? Et puis, le mot d'ordre sera : pas de jour sans épigrarnmes !

Vous faites allusion à la pénurie actuelle en fait de pièces de théâtre. N'avez-vous jamais songé à essayer d'adapter à la scène moderne une comédie de Térence? Les Adelphes ont été remaniés, il y a une trentaine d'années, par un certain Romanus, et il

s'en est bien tiré, à en croire Lessing (1). Cela vaudrait vraiment d'être tenté. Depuis quelque temps, je me suis remis à lire plus activement les vieux Latins, et c'est Térence qui m'est tombé le premier sous la main. J'ai traduit à\ma femme les Adelphes à livre ouvert, et à en juger par l'intérêt que nous y avons pris, je crois positivement que la pièce porterait à plein sur le public. Il y a précisément là une telle splendeur de vérité et de naturel, une vie si pleine et si intense, des caractères si vivement tranchés et dessinés d'un trait si aigu, et, d'un bout à l'autre, un esprit si gai et si charmant !

UAlmanach des théâtres contient énormément de noms et est tristement pauvre de choses. Non que j'aie à me plaindre pour ma part de la manière dont j'y suis traité ; mais en quelle société on se trouve I Quant à vous, on vous prête généreusement un Jules César que vraisemblablement le public pourra attendre longtemps !

Mais connaissez-vous un seul endroit où on ne soit pas sûr d'avance de retrouver la prose de l'ami

(1) Dramaturgie, l"r janvier 1767.

Bôttiger (1)? Adieu. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. — Sch.

Gœthe a Schiller

Weimar, le 30 décembre 1795.

Je suis très content que les xénies aient reçu de vous bon accueil et pleine approbation, et je pense avec vous qu'il faudra étendre plus largement la main tout autour de nous. Vous verrez la magnifique figure que feront Charis (2) et Jean (3), présentés l'un auprès de l'autre ! Nous commencerons par noter pêle-mêle toutes ces petites choses, après quoi nous ferons un choix sévère. Pour ce qui est de nos propres personnes, nous n'aurons qu'à mettre en vers ce que les imbéciles disent de nous, et nous serons ainsi dissimulés par surcroît sous le voile de l'ironie.

A en juger sur ce que vous m'en dites, le compterendu des Heures sera vraiment une chose peu ordinaire. Nos concurrents le guettent avec frénésie, et, de quelque manière qu'il soit rédigé, il y aura sûrement nouvelle bataille.

Je me rappelle ce que Brandis a dit de ma métamorphose dans son ouvrage sur la Force vitale, mais je ne me souviens pas d'y avoir vu le passage que vous citez. Il est probable que mes travaux lui sont revenus à l'esprit tandis qu'il traduisait la Zoonomie de Darwin (4), pour la bonne raison que Darwin a

(1) Bôttiger était directeur du gymnase de Weimar.

(2) De Ramdohr. Voir les lettres 8, 9, 10.

(3) La Reise von Johann, roman du libraire Gosehen, l'éditeur de Gœthe et de Schiller, publié en 1792.

(4) Érasme Darwin, grand-père de Charles Darwin, fut, simultanément ou successivement, poète, philosophe, inventeur mécanicien et naturaliste. Le premier volume de sa Zoonomia avait paru en 1793 ; le second parut en 1796. Le passage résumé par Schiller dans la lettre précédente, et

eu, lui aussi, le malheur de se faire connaître d'abord comme poète, au sens anglais du mot.

Si j'ai paru fonder quelque espoir sur ce drame, c'est uniquement en raison de notre extrême disette. Hier encore, on a représenté une. pièce détestable de Ziegler, Barbarie et grandeur, où l'on s'est, en scène, si sauvagement rué les uns sur les autres qu'il a failli en coûter son nez à l'un des acteurs. Rappelez-moi donc le titre exact de l'adaptation des Adelphes (1) ; j'en ai gardé en effet le souvenir, mais d'il y a très longtemps.

J'ai un vif désir et un grand besoin de vous revoir, et de travailler dans la paix du château ; ici, ma vie est, depuis quatre semaines, une sorte de pot-pourri, où cent espèces d'occupations se croisent avec cent formes d*oisiveté, si bien que mon roman me fait l'effet d'un tricotage qui, à force d'avoir traîné en longueur, se défraîchit. Il est heureusement, dans ma tête, mené à pleine maturité, et c'est cela qui importe.

J'ai reçu de Meyer une lettre datée de Rome. Il y est parvenu heureusement, et le voilà au pays de ses rêves ; mais il se plaint amèrement des fâcheux compagnons de chez nous qui sont malheureusement là-bas, eux aussi, qui s'en payent de toutes les couleurs, et qui lui rabattent les oreilles d'inepties. L'Allemagne ne parvient jamais à se défaire entièrement d'elle-même ; elle a beau courir jusqu'à Rome, la plate vulgarité ne la lâche pas d'une semelle, pas plus que la théière ne quitte l'Anglais. Il compte pouvoir envoyer bientôt pour les Heures quelque chose qu'il mettra sur pied avec Hirt.

Ci-joint une lettre d'Obereit, qui n'est pas moins intéressante, à sa manière ; je vais tâcher de mendier

qui a trait à Goethe, avait été ajouté en note par le traducteur.

(1) Die Briider; l'adaptateur avait pris le pseudonyme de Romanus.

pour le pauvre vieux quelque secours auprès de nos princes.

Adieu ; gardez-moi votre affection. — G.

Schiller a Gœthe

Voici un exemplaire de YAlmanach, pour apaiser votre première faim. Humboldt m'en envoie aujourd'hui trois de Berlin ! je n'ai encore rien reçu du libraire ; sous le prétexte de nous donner des exemplaires de choix, il se peut fort bien qu'il les fasse attendre encore des semaines entières.

Tous mes vœux pour le nouvelle année. — Iéna9 mercredi soir, 30 décembre 1795. — Sch.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 18 janvier 1796.

Nous avons été bien injustes pour ce pauvre diable de Michaelis. Les dix exemplaires qu'il a envoyés dernièrement étaient simplement un ca-

(1) Gœthe arriva en effet à lèna le 3 janvier, et y séjourna

jusqu'au 17.

deau supplémentaire, destiné aux collaborateurs ; je ne reçois qu'aujourd'hui le vrai paquet, qui contient vos exemplaires, ceux de Herder et les miens, et qui est resté en route douze jours de plus que le temps réglementaire. Je vous envoie donc encore trois exemplaires sur papier satiné. Je vous adresse par la poste de ce jour les bonnes feuilles des épigrammes qui restent en trop. Si vous ne saviez que faire d'un de vos exemplaires sur mauvais papier, je puis le rendre au libraire. — Adieu. — Sch.

P.~S. — Des trois exemplaires que je vous annonce ci-dessus, deux vous parviendront par la messagère : la poste a refusé de les prendre.

Goethe a Schiller

Grand merci pour les beaux exemplaires ; je vous en retourne un de ceux qui sont sur papier de moins bonne qualité. Tout le monde est content de V Almanach. On le demande partout.

Les Epigrammes ne sont pas encore recopiées, et d'ailleurs je crains fort que vous ne me devanciez de si loin qu'il ne me soit plus possible de vous rattraper. La prochaine quinzaine est pour moi comme si elle était déjà écoulée. L'opéra nouveau (1) nous donnera encore bien de l'ouvrage, mais sera amusant et nous fera honneur. Adieu ; encore mille remerciements pour toutes vos bontés et pour toute votre affection. J'irai vous revoir sitôt que possible. — Weimar, le 20 janvier 1796. — G.

Schiller a Goethe

Iéna, le 22 janvier 1796.

Voici un petit lot d'épigrammes. S'il s'en trouve dans le nombre qui vous déplaisent, dispensez-vous

(1) Die neuen Arkadier, livret de Vulpius (père de Christiane), musique de Sùssmeyr ; la première eut lieu le 2 février

tout bonnement de les faire copier. On va, dans la confection de ces petites farces, bien moins vite en besogne qu'on ne se l'imaginerait, parce qu'on n'y a pas, comme on fait quand il s'agit d'un travail un peu étendu, le bénéfice de la suite des idées et des motifs sentimentaux. Elles veulent à toute force garder leur titre initial à être considérées comme d'heureuses inspirations improvisées. Je doute donc fort que je parvienne, avec mon allure paresseuse, à vous devancer autant que vous le pensez ; car il n'est pas possible que les choses aillent longtemps ainsi, il faudra que je me décide à retourner à des sujets plus importants, et à attendre qu'il plaise aux épigrammes de s'offrir soudain. Pourtant, je m'engage à ne pas laisser partir à vide un seul courrier, si bien que, d'ici quatre à cinq mois, nous aurons fait passablement de chemin.

Les épigrammes que vous avez données à Y Almanach font fureur, comme je le constate par une expérience sans cesse réitérée, et auprès de gens dont le jugement n'a rien de déshonorant. Que YAlmanach parvienne à se frayer son chemin à Weimar, en dépit des émigrés (1) et de YHespérus, j'ai grand contentement à l'apprendre.

Voulez-vous me. permettre de vous donner l'ennui d'une petite commission ? J'aurais besoin de soixante -trois aunes de papier peint d'un beau vert, plus soixante-deux aunes de bordure ; je m'en remets tout à fait, pour le choix, à votre goût et à votre théorie des couleurs. Auriez-vous la bonté d'en charger M. Gerning, et surtout de donner ordre que la livraison soit faite sans faute d'ici six à huit jours?

Adieu. Amitiés de ma femme. — Sch.

(1) Un certain nombre d'émigrés français, renvoyés d'Érfurt, avaient été fort bien accueillis à Weimar par Charles-Auguste, ce que l'opinion publique supporta mal.

Gœthe a Schiller

La huitaine qui vient me promet une existence des plus variées. Aujourd'hui arrivent les princes de Darmstadt ; demain il y a réception à la cour, dîner, concert, souper et redoute. Lundi, Don Juan Le reste de la semaine sera pris par les répétitions, car, le 30, nous aurons les Avocats d'Ifnand, et, le 2, notre nouvel opéra. Mais ensuite je suis résolu à me ressaisir au plus vite, et à voir si je suis bon à quelque chose. En attendant, le huitième livre surgit fréquemment devant moi, et me fait signe, parmi toutes ces figures étrangères, et je compte bien profiter de la première bonne occasion pour en voir la fin.

Dans les dernières épigrammes que vous m'envoyez déborde une veine humoristique splendide, et je les ferai donc copier toutes ; ce qui, finalement, ne méritera pas de figurer dans la

compagnie des autres s'éliminera plus tard de soi-même connue un corps étranger.

Ni les papiers que vous désirez, ni les bordures, ne se trouvent ici tout faits ; je vous envoie des échantillons des uns et des autres, qui viennent de Francfort. La pièce de papier peint a une aune en largeur et vingt de long ; il vous faudrait donc, pour avoir vos soixante-deux aunes, prendre quatre pièces et garder le surplus. La pièce coûtait l'an dernier un florin vingt kreuzer. Quant à la bordure, dont vous avez ci-joint Féchantillon, la pièce est de quarante aunes et coûte trois florins et demi ; il vous en faudrait donc deux pièces. Elle fait très bien avec le vert ; mais, si vous préfériez des couleurs plus vives, il existe de jolies bordures roses dans les mêmes largeurs. Si vous me renvoyez les échantillons tout de suite, je pourrais faire partir la commande lundi soir pour Francfort, et vous auriez

assez vite ce que vous désirez. Il serait plus compliqué de faire peindre les papiers ici, étant donné surtout qu'Eckebrecht est en ce moment très accaparé par les décors (1).

Portez-vous bien, et jouissez du beau temps. — Weimar, le 23 janvier 1796. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 24 janvier 1796.

Pour un écrivain qui est attelé simultanément à la catastrophe d'un roman, à un millier d'épigrammes et à deux très longues histoires, l'une italienne et l'autre chinoise (2), vous n'avez vrai-

ment pas à vous plaindre de ce que les dix prochaines journées vous offrent de distractions. Mais ce que le temps vous fait perdre, il vous le restitue sous forme de matière, et au bout du compte vous vous trouvez avoir fait plus de chemin que moi, qui ne puis trouver mes sujets qu'à force de les tirer de ma propre substance. Pourtant, aujourd'hui, c'est mon tour d'avoir ma distraction, car Charlotte Kalb va arriver.

Je suis désolé que mon affaire de papiers peints vous coûte plus que quelques paroles à dire. Mais, puisque vous avez la bonté de prendre à cœur cet embellissement de mon horizon, je vous prie donc de faire venir de Francfort quatre pièces du papier vert, et deux de la bordure rose (si ces dernières mesurent bien, elle aussi, quarante aunes). La bordure rose me plaît mieux que l'échantillon que je

(1) Les décors de l'opéra nouveau s'exécutaient sur les dessins et sous la direction de Gœthe lui-même.

(2) Destinées, dans l'intention de Gœthe, à servir de suite aux Entreliens d'émigrés allemands; le dessein fut abandonné.

vous retourne, parce qu'elle est plus haute en couleur.

Woltmann a passé hier trois longues heures en tête à tête avec moi, et je suis parvenu à m'en tirer si bien, qu'il n'a pas été dit un seul mot de ses deux pièces de théâtre. Au reste, il a été très gentil, — et très prodigue de louanges pour vos travaux et pour les miens, — sans toutefois parvenir à faire jaillir en moi, pour son drame, la moindre lueur de miséricorde.

Adieu. Voici encore quelques xénies, pour que mon vœu ne soit pas violé. — Sch.

Goethe a Schiller

Je suis encore loin de compte pour notre recueil de petites poésies. Voici toujours ma contribution de cette semaine. Si nous voulons atteindre le chiffre que nous nous sommes proposé (1), il faudra bien que nous traitions aussi quelques-uns des sujets qui nous touchent personnellement du plu3 près, car, comme l'on dit, lorsque le cœur est plein, la bouche déborde sans effort, et, en outre, ce sera pour nous une magnifique occasion de révéler quelque peu au grand public, sous une forme plaisante, les secrets du cabinet de travail et du monde des journalistes ; bon motif à s'échauffer, pour plus d'un qui, autrement, eût laissé nonchalamment passer la chose, sans s'émouvoir.

Nous commençons ces jours-ci à être terriblement bousculés : on entreprend toujours plus qu'on ne peut achever. Adieu ; amitiés à votre chère femme. — Weimar, le 27 janvier 1796. — G.

(1) « Nous comptons, écrivait Schiller à Kôrner, en donner au înoins six cents, mais il faudra bien aller jusqu'à mille. »

Schiller a Goethe

Iéna, le 27 janvier 1796.

La riche provision de xénies que vous m'avez envoyée m'a causé une très agréable surprise. Celles qui visent Newton vous trahiront, à coup sûr, ne fût-ce que par leur sujet, mais, étant donné qu'il s'agit d'une querelle scientifique, qui ne touche nominative-

ment aucune personne vivante, je n'y vois nul inconvénient. J'ai souligné celles qui nous ont le plus agréablement divertis.

N'oubliez pas d'honorer de quelques xénies notre soi-disant (1) ami Reichardt. Je suis précisément en train de lire le compte-rendu qu'il a donné de nos Heures dans sa revue V Allemagne, que publie Unger ; il y a pris des libertés effrontées avec les Entretiens et avec quelques autres articles. Ceux de Fichte et de Woltmann sont cités tous deux à coup de larges extraits et comblés d'éloges. Notre cinquième numéro (le plus mauvais de tous) est présenté comme le plus intéressant que nous ayons publié, et il caresse avec une complaisance marquée les poésies de Voss, le Génie de Rhodes de Humboldt (2) et autres choses de même goût. Tout l'article est écrit sur un ton d'irritation qui réussit insuffisamment à se dissimuler. Le roman musical de Heinse, qui est sûrement à ses yeux l'œuvre capitale de la

(1) « Soi-disant », en français dans le texte. Reichardt, partisan déterminé des idées révolutionnaires françaises, faisait une guerre ouverte au conservatisme aristocratique du Goethe d'alors, tout en goûtant fort sa poésie, que, parfois, il mettait en musique, non sans succès. Les deux amis attaquèrent cruellement et injustement cet homme passionné et loyal. Goethe en eut du regret plus tard.

(2) D'Alexandre de Humboldt ; la pièce avait paru dans ce même cinquième numéro.

nouvelle littérature allemande (1), 8e voit gratifier d'un article immense, — mais que je n'ai pas encore lu.

Il faut absolument que, dans les Heures aussi, nous donnions une chasse impitoyable à ce Reinhardt, qui nous attaque sans le

moindre motif, et sans aucun ménagement.

Ci-joint quelques nouvelles « échardes dans la chair » (2) de nos confrères. Choisissez là dedans ce qui vous agréera.

Adieu. Ma femme vous fait ses compliments les meilleurs. — Sch.

Gœthe a Schiller

Enfin ! me voici débarrassé du premier acte ! — un cortège qu'il m'a fallu organiser pour la redoute d'hier. Tout a bien marché, bien que la salle fût comble. Comme on ne parle plus désormais que par distiques, la Sublime Porte a bien été obligée défaire son compliment à la duchesse dans ce mètre, ainsi que vous le verrez par le papier que vous trouverez ci-joint. Un autre groupe de personnes s'était arrangé en un cortège de masques de toute sorte ; on y distinguait très avantageusement quelques feux follets, très gentiment arrangés, qui, en faisant leurs évolutions et en se trémoussant, semaient autour d'eux de menues feuilles d'or et des pièces de vers.

Nos distiques vont se multipliant de jour en jour ; nous touchons maintenant à la deuxième centaine. Je vous envoie le dernier numéro du Journal des modes, où vous trouverez, à la page 18, un article

(1) Hildegard von Hohenthal fut publié à Berlin en 1795 et 1796.

(2) Expression biblique (2e Epître aux Corinthiens, 12, 7) prise pour servir de titre à un groupe de xénies.

sur le genre xénie. L'auteur de l'article (1) ne se doute certes pas qu'on lui en ménage une, à lui aussi, pour l'année prochaine. Comme ces gens sont véritablement médiocres et maladroits ! Donner en tout et pour tout, comme exemples, deux de ces petites poésies de Martial, et encore dans une traduction déplorable ! Mais il semble que tout ce qui a à quelque degré que ce soit couleur d'esprit fuie avec horreur cette brochure rouge feu !

On m'a prêté de Gôttingen le traité de Cellini sur l'orfèvrerie et la sculpture (2) ; comme je ne puis le garder que peu de temps pour le lire en toute hâte et en faire des extraits, la rédaction de la petite biographie va sans doute s'en trouver accélérée. Adieu ; mes amitiés à votre chère femme.

J'allais oublier ce que j'avais de plus intéressant à vous dire. J'ai reçu de Meyer une très belle et bonne lettre, qui fait une peinture très vivante de son état intérieur. L'irrésistible besoin de sa nature, qui le contraint à aller au fond des choses et à traiter par le menu de vastes sujets, est mis à la torture par la quantité énorme d'oeuvres qu'il lui faut décrire et juger, et par l'attrait qu'exercent sur lui toutes celles qu'il aurait grande envie de copier. Il me demande conseil, — et je vais l'engager à s'en rapporter aux inspirations de son génie tutélaire.

Dans une lettre qu'il écrit à la duchesse-mère, il y a un passage amusant sur certains artistes d'aujourd'hui qui représentent des idées kantiennes au moyen de figures symboliques (3) ; si ce n'est pas

(1) Bottiger, dont il a été question déjà dans la lettre 137.

(2) Due trattati di Beiwenulo Cellini, uno delV orificetria e l'altro délia scullura, Florence, 1731.

(3) Il s'agit en particulier du peintre schlcsvigien Carstens, et d'un tableau figurant symboliquement l'espace et le temps, avec des intentions métaphysiques. Fernow, qui professait alors à Home, l'avait commenté avec enthousiasme.

pur persiflage, c'est bien la manifestation la plus insensée qu'on aura pu imaginer d'ici au jour du jugement dernier de l'art.

Je vois par votre lettre que les revues V Allemagne et la France ont un seul et même rédacteur (1). S'il s'est montré impertinent, il faudra que nous criblions sa veste de cuir de confettis, tant et si bien qu'on le prenne pour un perruquier. Il y a longtemps que nous sommes fixés sur ce que vaut ce faux ami, et, si jusqu'ici nous nous sommes bornés à observer de loin ses mauvaises façons ordinaires, c'est parce qu'il nous payait régulièrement son tribut particulier ; mais, sitôt qu'il fera mine de le refuser, nous mettrons immédiatement à ses trousses un pacha à trois queues de renard enflammées. Je lui ménage dès à présent une douzaine de distiques, que vous recevrez mercredi, s'il plaît à Dieu.

Allons, encore une fois adieu. — Weimar, le 30 janvier 1796. — G.

Iéna, le 31 janvier 1796.

Je souhaite avec vous un heureux achèvement de toutes ces festivités, qui paraissent avoir été tout à fait réussies et gracieuses. Les feux follets m'ont fait tout particulièrement plaisir.

J'espère que vous apporterez les lettres de Meyer,

(1) Reichardt. L'une de ses revues était consacrée aux choses de France (Frankreich im Jahre 1 795) ; c'était un recueil de correspondances, de documents et de renseignements de tout ordre relatifs à la vie politique, sociale et ' littéraire, et un instrument de propagande révolutionnaire fort bien conçu. L'autre recueil (Deutschland) était la contrepartie du premier, et menait la guerre contre le conservatisme et l'esprit de réaction en Allemagne. Les xénies l'attaquèrent avec une extrême violence.

lorsque vous viendrez. J'attends avec curiosité de voir comment toutes choses se débrouilleront et déposeront petit à petit en lui. Comme ce qu'il dit des artistes au symbolisme kantien figure uniquement dans sa lettre à la duchesse, je veux croire que c'est une plaisanterie ; autrement, il n'eût pas manqué de vous donner à vous-même des renseignements plus précis sur une nouveauté d'aussi haut goût.

Reichardt est bien certainement le rédacteur en chef de la revue P Allemagne, vous pouvez en être pleinement assuré. Et vous pouvez également tenir pour certain que lui-même ou l'auteur, quel qu'il soit, de l'article — ce qui pour nous revient exactement au même — • s'en prend sans le moindre ménagement aux Entretiens, tout en chantant à joues rebondies vos louanges, dans le même compte-rendu, à l'occasion d'autres ouvrages. La chose est d'une pauvreté incroyable. Quant au livre de Heinse, dont j'ai examiné le compte-rendu de plus près, il est sévèrement critiqué, ce qui me contrarie beaucoup, parce que j'y perds une sottise de moins à châtier.

Pour nos xénies, il m'est venu toutes sortes de bonnes idées et j'ai imaginé toutes sortes de plans, mais rien de tout cela n'est encore tout à fait mûr. Je crois pourtant que, si vous venez vers la

fin de la semaine, vous en trouverez ici un cent, et davantage. Il faut que nous harcelions nos bons amis de toutes manières, et la grande variété des formes sera de rigueur, même du point de vue de l'intérêt poétique, étant donné que nous sommes résolus à nous astreindre strictement à la forme métrique du distique unique. J'ai repris ces jours-ci mon Homère, et j'ai découvert dans le jugement des prétendants une source magnifique de parodies, dont j'ai dès à présent exécuté une partie ; il en est de même de la nékyomantie, où l'on trouve en abondance dç

quoi tourmenter les écrivains qui sont dans l'autre monde, et par-ci par-là ceux qui habitent encore le nôtre. Représentez-vous, par exemple, une descente de Newton aux enfers ! — Ici encore, il nous faut associer très étroitement nos efforts, et en faire un bloc unique.

Pour finir, j'imagine que nous donnerons pardessus le marché une comédie en épigrammes. Qu'en pensez-vous?

Les meilleures amitiés de ma femme. Venez donc bientôt. — Scr\

Gœthe a Schiller

La première copie des xénies est enfin achevée, et je vous l'envoie sans plus de retards, d'autant qu'avant le 14 de ce mois, il ne me sera pas possible de me rendre à Iéna. Dès à présent, leur troupe assemblée fait très joyeuse figure ; mais il est urgent que nous fassions de nouveau circuler à travers la collection un jet de poésie, car vous verrez que mes derniers produits sont parfaitement

prosaïques, ce qui, vu la nature de mon esprit, ne pouvait manquer d'arriver, du moment qu'elles ne pouvaient s'appuyer sur un fond de vision concrète.

Peut-être vous enverrai-je sous peu le septième livre de mon roman ; je me borne à présent à mettre au net le premier jet que j'ai dicté, et l'on avisera plus tard aux corrections qu'il restera à y apporter, lorsque le huitième livre en sera au même point, et que nous aurons pu, oralement, remuer à fond et discuter sérieusement le tout.

On m'a envoyé ces jours derniers de Gôttingen le livre de Cellini sur la technique de différents arts. Il est parfaitement écrit, et la préface, tout comme l'ouvrage lui-même, ouvre des vues excellentes sur cet homme remarquable. Je me suis donc remis

6ur-le-champ à sa biographie, mais je retrouve à la traiter les mêmes difficultés qu'auparavant. Je vais, pour commencer, me borner à en traduire quelques passages intéressants, après quoi, j'attendrai de voir comment se présentera la suite du travail (1). Pour mon réalisme, il n'y a guère d'important dans une biographie que les détails, surtout quand il s'agit d'un homme de condition privée, dont l'action ne pouvait avoir d'effets qui eussent une portée et une envergure vraiment impressionnantes, et d'un artiste dont les œuvres, témoins permanents de son existence, sont hors de la portée de notre vue. Peut-être, avant d'aller vous voir, serai-je parvenu à réaliser un joli total de labeur, après quoi il sera plus aisé de voir comment il conviendra de s'y prendre.

Comment se fait-il que le nouveau numéro des Heures ait un pareil retard?

La première représentation de notre nouvel opéra a très bien marché, et nous avons la faveur du grand public ; d'ailleurs, c'est en effet, tout compte fait, un ouvrage très passable. La musique manque de profondeur, mais est agréable ; les costumes et les décors ont eu du succès. Je vous enverrai, dès que je le pourrai, la brochure, pour que vous vous rendiez compte du sens curieux et foncièrement allemand dans lequel marche le théâtre allemand. Adieu ; faites mes compliments à votre chère femme. J'espère m'évader bientôt de ce régime, qui est trop nourrissant même pour le plus robuste appétit de réalités, et trouver chez vous un port de refuge. ■ — Weimar, le 4 février 1796. — G.

(1) La traduction de l'autobiographie de B. Cellini parut dans les numéros 4 à 7 et 9 à 11 dos Heures pour 1796, puis dans les numéros 1 à 4 et 6 de 1797.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 5 février 1796.

La collection grossit à merveille sous nos doigts. J'ai été content d'en trouver aussi qui sont d'allure politique parmi celles que vous m'envoyez : nous pouvons être si certains d'être infailliblement confisqués en tous pays insalubres, que je ne vois pas pourquoi nous ne nous donnerions pas la satisfaction de mériter aussi la saisie sous ce rapport. Vous en trouverez ci-joint quarante ou quarante-deux nouvelles, de ma plume ; j'en ai encore en réserve près de quatre-vingts, qui font un ensemble, et où il reste de menus détails inachevés. Reichardt est bien arrangé, mais cela ne suffît pas. Il faut empoigner aussi sa musique,

puisque là aussi il prête le flanc à la critique : il n'est que trop juste qu'il soit traqué jusque dans sa dernière forteresse, puisqu'il a le premier porté la guerre sur le terrain où nous sommes légitimement chez nous.

Je suis très content d'apprendre que vous voulez vous atteler à quelques fragments de Cellini. C'est ainsi que vous vous mettrez le plus aisément entrain, car je suis d'avis que, partout où le sujet le permet, il vaut toujours mieux ne pas s'attaquer d'abord au début, qui est en règle générale ce qu'il y a de plus difficile et de moins substantiel. Vous ne me dites pas si je puis espérer quelque chose de vous pour le numéro 3 des Heures. Mais il faudrait que je l'eusse au plus tard d'ici trois à quatre semaines. J'en suis encore réduit à l'affreux Tourville (1). Je voudrais bien avoir le deuxième morceau de Properce dans la huitaine. Herder s'est excusé pour un temps indéfini. Je ne sais pourquoi il nous bat

(1) Le Chevalier de Tourville, de Gerber, paput dans les numéros 2 et 3 de 1796.

froid, à moins qu'il ne soit vraiment accaparé par quelque autre travail.

C'est uniquement ma faute si les Heures du premier mois ne sont pas encore distribuées ; je n'ai expédié qu'il y a quatre semaines mon article, celui que vous avez lu ici. Il faut trois semaines pour le va-et-vient, et une pour l'impression. Les exemplaires seront sûrement ici demain, car j'ai depuis lundi celui qui m'a été envoyé par la poste aux lettres. La nouvelle composition typographique a meilleur aspect, et le papier plaira mieux.

J'attends les nouvelles parties du Meister avec la joie qu'on se promet d'une véritable fête. Avant que nous causions de l'ensemble, je compte prendre, de mon côté, une familiarité plus intime avec ce qui est dès à présent publié.

Kôrner m'écrit qu'il compte venir ici à la fin de mai, et y passer quinze jours ; c'est pour moi un grand bonheur. A vous aussi, sa présence à Iéna vous fera sûrement plaisir. Comme Schlegel doit venir également ce printemps, et comme Funk fera vraisemblablement à Iéna un séjour d'un mois, il y aura passablement d'animation chez moi.

Je vous enverrai pour Knebel, avec l'exemplaire des Heures que je joindrai à votre paquet, quinze louis d'or à titre d'avance. Comme le Properce doit faire au total moins de feuilles d'impression que je n'avais cru d'abord, cette somme, qui représente plus de la moitié du total des honoraires, sera convenablement décente.

Adieu. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. — Sch.

Schiller a Gœthe

Voici enfin l'Heure rajeunie de l'année 1796. Elle est d'aspect plus gai et incomparablement plus moderne que l'ancienne, et je suis fâché que nous

n'ayons pas eu l'esprit de faire aussi bien du premier coup.

Pour cette première année, les auteurs ne tireront encore aucun avantage de l'impression plus espacée, parce que Cotta a eu de nouveaux frais pour la mise au rebut des vieux caractères, pour l'achat du nouveau papier et pour la couverture. On réduira donc, sur sa demande, pour cette année, les honoraires dans une proportion qui sera calculée sur la différence de densité des deux justifications.

La preuve que les désabonnements ont été notables, c'est, d'une part, la moindre grosseur du paquet qui est destiné aux libraires d'ici, et qui est joint au mien, et c'est, d'autre part, le fait que la poste saxonne d'ici a décommandé deux exemplaires sur les quatre qu'elle recevait. Espérons que la proportion n'est pas la même pour toute l'étendue de l'Allemagne. Les doléances de Cotta sont très modérées, et on sent qu'il garde bon espoir.

Ci-joint, pour Knebel, une Heure avec quinze louis d'or, un exemplaire pour le duc et six pour vous. Veuillez, je vous prie, faire remettre à Herder ce que j'y joins à son intention.

Connaissez-vous un médailleur berlinois du nom d'Abramson, et avez-vous vu quelque chose de lui? Il me demande un portrait de moi pour faire une médaille. Mais j'aimerais bien savoir d'abord ce qu'il vaut.

Voici une douzaine de nouvelles xénies, qui sont nées d'un seul jet de plume, hier et aujourd'hui. Renvoyez-moi bientôt l'exemplaire ambulant, abondamment enrichi. Adieu. — Iéna, le 1 février 1796. — Sch.

Gœthe a Schiller

La redoute vient de me coûter toute la nuit, et nous sommes sortis du lit un peu tard ; je veux tout

simplement, pour ne pas retenir trop longtemps le paquet qui vient d'arriver, vous accuser d'un mot bonne réception des Heures dans leur nouveau costume et leur toilette un peu plus moderne, qui leur va fort bien, et de l'argent qui y est joint. J'espère vous envoyer samedi les Elégies de Properce, peut-être sans avoir eu le temps de les faire copier, et je compte vous arriver en propre personne le lundi d'après (1) ; nous pourrons alors examiner et discuter à loisir le point où nous en sommes l'un et l'autre, et nos plans. Adieu. J'ai relu avec beaucoup de plaisir la fin de votre étude sur les poètes et les hommes naïfs et sentimentaux, et on me dit que les premières parties sont très bien accueillies. Il ne reste plus qu'à frapper toujours sur le même clou, et l'effet s'en fera certainement sentir. — Weimar, le 10 février 1796. — G.

J'espère que les bordures vous plairont ; seulement, il faut prendre garde qu'on ne les colle pas à l'envers : elles ont double face, pour qu'on puisse les disposer à gauche et à droite autour des fenêtres, et il faut noter aussi que les bouquets ont la tête en bas. Les gens ne font pas toujours attention à ces détails, qui sont capitaux ; chez moi, ils ont collé tout à fait de travers une bordure analogue, et c'est pourquoi j'attire votre attention sur ce point. J'affranchirai le paquet d'ici, et je porterai les frais en compte.

Gœthe a Schiller

Je souhaite bien vivement que vous ne soyez pas par trop impatient d'avoir les Elégies; car je ne sais plus comment faire pour être prêt. Voilà huit jours que je confère là-dessus avec Knebel, si bien que la copie est toute maculée et qu'il esl indispen-

(1) 15 février.

sable qu'on en fasse une nouvelle. S'il était possible d'accorder un délai d'une huitaine, to.ut irait bien. Le carnaval continue à me mettre à la torture, et la nouvelle arrivée de princes étrangers est venue bousculer et multiplier nos festivités théâtrales et chorégraphiques.

Comme je ne vois pas la possibilité de vous donner quoi que ce soit pour le troisième numéro, j'ai passé en revue mes vieux papiers, et j'y ai trouvé des choses assez drôles, mais généralement si personnelles et d'un intérêt si momentané qu'il n'est pas possible d'en faire usage. Pour faire tout au moins preuve de bonne volonté, je vous envoie un Voyage en Suisse, qui a un caractère très subjectif (1). Voyez vous-même dans quelle mesure on peut l'utiliser ; cela irait peut-être si l'on trouvait quelque conte passionné que l'on pût y joindre. Tous ces pays ont été cent fois visités et cent fois décrits, mais on y retourne toujours, et on en lit volontiers la description une fois de plus. Dites-moi ce que vous en pensez. Il va de soi qu'il faudrait effacer tout ce qui trahit des personnes réelles.

Adieu. J'attends avec une vive impatien.ee le moment de vous revoir.

J'ai une nouvelle lettre de Meyer : il fait des démarches pour obtenir l'autorisation de copier les Noces aldobrandines. Combien je souhaiterais que nous eussions en notre possession cette œuvre admirable ! Ce qu'il disait des peintures qui représentent la métaphysique de Kant est parfaitement exact ; il en a été question déjà dans le Mercure (2), mais

(1) Ce sont les Lettres de Suisse; la seconde partie parut seule dans le huitième numéro des Heures pour 1796, sous le titre de « Lettres d'un voyage au Gothard ».

(2) Neuer teutscher Merkur, t. II de 1795, p. 163, article de Fernow sur les tableaux de Carstens ; voir ci-dessus, lettre 148.

Particle m'a malheureusement échappé. — Weimar, h 12 février 1796. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 12 février 1796.

Merci mille fois pour la peine que vous ont donnée les papiers peints et le reste. Les bordures feront très bien. Je me réjouis d'avance à l'idée des murs égayés dont je vais désormais être entouré.

J'ai eu de nouveau, cette semaine, bon nombre de nuits sans sommeil, et j'ai été repris par mes spasmes. Je ne suis pas encore en bien meilleur état, et mes travaux n'ont guère avancé : il est probable que vous m'avez maintenant dépassé, pour les xénies.

Si au moins j'avais perdu mon temps d'une manière plus gaie I

Humboldt vous écrira sans doute demain luimême. Il m'a écrit dernièrement qu'il n'est pas possible en ce moment d'expédier du caviar.

Voulez-vous avoir la bonté, lorsque vous viendrez, d'apporter : 1° quelques paysages de lune, et 2° le recueil des comédies de ces dernières années.

J'ai fait paraître pour la dernière fois un livre dont j'ai commencé hier la lecture. C'est un nouveau volume de ma collection de . mémoires (1) ; il contient des anecdotes de Brantôme. Elles sont souvent très candidement naïves, et, si elles traitent bien gauchement leur sujet, elles n'en caractérisent que mieux Fauteur. Cette collection porte toujours mon nom, bien que je m'en sois déchargé publiquement (2). Voilà encore qui est du vrai germanisme.

(1) Le tome X de la seconde série de la Collection générale de Mémoires historiques, publiée sous la direction nominale de Schil]< r.

(2) Dana la préface au huitième volume.

Adieu. J'ai beaucoup de joie à la pensée de vous voir arriver. — Sch.

Gœthe a Schiller

Comme j'ignore encore si vous n'avez pas un besoin urgent des Elégies, j'aime mieux vous les envoyer aujourd'hui, bien qu'il n'y en ait que trois de recopiées. Les autres sont lisibles, et je ne

pense pas qu'elles vous causent aucune difficulté. Si vous pouvez et voulez bien les garder jusqu'à mon arrivée, peut-être nous sera-t-il encore possible de revoir ensemble tel ou tel point.

L'auteur vous adresse tous ses remerciements pour les quinze louis d'or qu'il a reçus de vous.

Le médailleur berlinois Adamson a du talent. Si vous êtes disposé à lui permettre de faire de vous une médaille, je vous conseillerais de faire modeler d'abord de vous, par notre Klauer, un médaillon dont vous enverriez un moulage à Berlin ; il lui serait plus facile de travailler d'après ce modèle que sur un dessin, quel qu'il soit, — et d'ailleurs, qui voyez-vous ici qui soit capable de faire un dessin? C'est grand dommage que Meyer ne soit pas là ; on aurait pu trouver aussi quelque chose de raisonnable pour le revers. Naturellement, le médailleur devrait payer Klauer.

A votre lettre du 7 février devaient être jointes, disiez-vous, une douzaine de xénies ; mais je ne les y ai pas trouvées, bien que j'aie immédiatement feuilleté avec le plus grand soin les exemplaires des Heures qui l'accompagnaient. Moi non plus, hélas! je n'ai été touché tous ces jours-ci d'aucune inspiration, ni xéniale, ni géniale. Je compte plus que jamais sur un déplacement pour me ramener à moi-même, mais je ne suis malheureusement pas encore certain de pouvoir vous arriver lundi.

Je suis sincèrement peiné d'apprendre que vous

DÉBUT DE MARS

avez de nouveau tant souffert, et que la solitude ne vous favorise pas, tandis que la dispersion me retranche d'une activité qui serait si nécessaire. J'aurai plaisir à recevoir une fois ou l'autre quelques lignes de Humboldt ; il a très bien fait de ne pas se risquer, par ce temps mou, à faire un envoi de caviar.

Du Voyage en Suisse que je vous ai expédié hier, il y aurait peut-être moyen de détacher et de donner, sans aucun lien entre elles, les descriptions un peu étendues, par exemple le val de Moutiers, la vue de la crête du Jura, etc. Mais c'est vous qui êtes mieux que personne à même d'en juger : je n'ai pas eu le loisir de relire d'un bout à l'autre les cahiers que je vous ai adressés, et je ne puis me rendre compte s'ils ont quelque valeur ou s'ils sont dénués d'intérêt.

J'ai reçu une nouvelle lettre de Meyer. Il est probable qu'il travaille en ce moment aux Noces aldobrahdines. Il a élargi la méthode qu'il avait commencé d'appliquer, à Dresde, à l'étude de l'antique. Il m'écrit : « La grande affaire, c'est d'observer avec précision jusque dans le détail : le dessin des yeux, la manière dont les lignes s'élancent et se croisent, la manière dont la bouche est dessinée et modelée, dont les cheveux sont disposés, les connaissances dont disposait l'artiste, la théorie qui l'a guidé. » Il espère trouver à dire du nouveau de Raphaël luimême. — Weimar, le 13 février 1796. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, début de mars 1796 (1).

Je suis désolé que vous ne puissiez pas venir ce soir. Mon état de santé est très supportable, et

(1) Gœthe était à Iéna lorsque Schiller lui adressa ce billet. Il y était arrivé le 16 février, et il y séjourna jusqu'au 16 mars.

îous aurions pu bavarder sur une masse de sujets.

Niethammer est justement là ; nous discutons sur la notion du droit, et, de temps à autre, on dit les choses assez raisonnables.

Il y a là aussi la petite danseuse de notre dernier >al (1).

Adieu. J'espère que demain soir vous n'en arriverez que plus tôt. — Sch.

L58. Schiller a Gœthe.

Iéna, le 18 mars 1796.

Depuis que vous n'êtes plus ici, j'ai continué à ne porter en somme assez bien, et j'aurai tout lieu le me tenir pour satisfait s'il en est de même à Weimar. J'ai pensé à mon Wallenstein, mais, autrenent, je n'ai rien fait. J'espère bien venir encore à uout de quelques xénies avant que. les astres écla- ;ants n'apparaissent dans notre ciel (2).

Les travaux d'approche qui préludent à cet ensemble complexe qu'est un drame impriment à âme un mouvement bien sin-

gulier. Déjà l'opéra- ;ion qui est la première de toutes, celle qui consiste I se tracer une marche à suivre pour éviter de tâtonjier à perte de vue, n'est pas une petite affaire. Je l'en suis encore qu'au squelette, et je me rends ïompte que tout en dépend, dans la construction iu drame aussi bien que dans la structure de l'homme. J'aimerais à savoir comment vous avez orocédé en pareil cas. Chez moi, l'émotion est au

(1) On ignore qui était cette « petite danseuse». Dans son ournal, Gœthe a noté, à la date du 6 mars : « le soir, club :t bal » ; s'il s'agissait de ce bal, la date du billet serait donc postérieure au 6 mars.

(2) C'est-à-dire avant l'arrivée d'Iffland, qui devait donner i Weimar, avec sa troupe, une série de représentations, auxquelles Schiller comptait assister. Il alla, en effet, s'installer i Weimar le 21 mars, et y resta jusqu'au 20 avril. Il y habita ihez Gœthe.

AVRIL

début, sans avoir encore un objet défini et net l'objet ne se dégage que dans la suite. Ce qui vienl d'abord, c'est un certain état musical de sensibilité, et, chez moi, l'idée poétique ne vient qu'après.

A en croire une lettre de Charlotte Kalb, nous devions nous attendre à voir arriver Herder aujourd'hui. Mais je n'ai pas eu de lui signe de vie.

Adieu. Voici Cellini, que vous avez oublié d'emporter avanthier. Ma femme vous envoie ses bonnes amitiés. — Sch

Gœthe a Schiller

Voici Cellini ; d'ici au jour où vous reviendrez (1), je compte avoir sérieusement entamé le morceau qui est destiné au numéro suivant.

Voici aussi l'annonce d'Egmont; veuillez donner aux personnages les titres auxquels ils ont droit; de par leurs rangs. Je voudrais bien ravoir la feuille par retour du courrier.

Nous ne ressentirons pleinement les effets de nos quatre semaines d'aventures qu'après un peu dei temps de repos et de recueillement.

Adieu, et merci encore pour votre concours fidèle. — Weimar, le 21 avril 179G. — G.

Schiller a Gœthe

léna, le 21 avril 1796.

Grand merci pour l'envoi si prompt de Cellini. Voici la liste des personnages à'Egmonty avec leurs titres et qualités.

Nous sommes très bien rentrés hier, mais la moitié de mon âme est restée à Weimar. J'ai senti immédiatement les heureux effets physiques et moraux de

(1) Schiller, rentré à léna le 20 avril, devait retourner ;'» Weimar le 25, pour y voir Ifiland dans le rôle d'Egmont.

ce séjour, et je compte bien en donner la preuve, par les actes et par l'efficacité. Adieu. Les meilleurs compliments de ma femme. Nous nous reverrons lundi soir, encore tout pleins et tout enivrés de la représentation d'Egmont. — Sch.

Le porteur vous remettra en même temps les quelques cordes que vous nous avez prêtées pour nos malles.

Gœthe a Schiller

[Iéna, début de mai 1796 (1).]

Je veux m'enfermer ce soir, et peut-être toute la journée de demain, dans le désert volontaire de la solitude, afin de voir où j'en suis, et s'il ne me serait pas possible de prolonger mon séjour près de vous, comme je le désirerais si vivement. Mille amitiés à vos amis (2). Ne serait-il pas possible que Kôrner écrivît tout de suite à Dresde pour faire venir ici la Victoire (3)? Il pourrait inviter le propriétaire à fixer son dernier prix au plus juste, et s'engager à lui rapporter à Dresde, soit la statue, soit l'argent. Seulement il faut qu'il le prie de veillera ce qu'elle soit très soigneusement emballée. Adieu. — G.

Gœthe a Schiller

[Iéna, 20 mai 1796.]

Je suis appelé à Weimar par messager, et je m'y rends sur-le-champ. Je serai de retour ce soir, et

(1) Gœthe séjourna à Iéna du 28 avril au 8 juin; c'est à Iéna même qu'il écrivit ce billet et les deux suivants.

(2) Kôrner et sa femme, qui séjournèrent à Iéna, dans la maison de Schiller, du 27 avril au 17 mai.

(3) Une Victoire de bronze que Gœthe se proposait d'acheter à un certain M. de Seckendorf de Dresde ; elle est encore aujourd'hui au musée de Gœthe, à Weimar.

FIN MAI H

je vous verrai demain. Je fais volontiers ce voyage au lendemain de notre lecture d'hier, car je ne puis dire le progrès et l'élan que je lui dois. Envoyez donc le manuscrit avec ce billet à la petite dame (1) ; cet élargissement de notre public pourrait n'être pas sans utilité pour nous-mêmes. Je vous envoie ci- joint quelques xénies, et mille remerciements pour vos bontés. Mes amitiés à votre femme. Auguste se réjouit bien de voir Karl (2). — G,

Gœthe a Schiller

[Iéna, fin mai 1796.]

Une seule ne suffit pas à me retenir ; elles sont deux à me

[commander.

A force de pratiquer le distique, nous finirons bien, je l'espère, par être capables de nous exprimer parfaitement en hexamètres isolés. Permettez-moi de vous demander quand vous comptez commencer votre villégiature, et si je vous trouverai sûrement chez vous aujourd'hui après dîner. Je voudrais bien avoir le cube de cristal et le grand prisme creux.

Le roman marche bon train. Je me trouve véritablement dans l'état d'esprit du poète, car je ne sais vraiment plus au juste, dans la plupart des acceptions du terme, ni ce que je veux faire, ni ce que je dois faire.

Ce qui précède ne s'applique pas moins à la question de mon retour à Weimar.

J'ai dressé, pour le prochain morceau de Cellini, un tableau généalogique des Médicis, dans la mesure où ils sont mentionnés dans l'autobiographie.

Que devient votre chère femme? Portez-vous bien et aimez-moi. — Je fonde les meilleurs espoirs

(1) Goethe appelait volontiers ainsi la femme de l'orientaliste Paulus, professeur à l'Université d'Iéna.

(2) Auguste, le fils de Gœtho, avait alors sept ans, et Karlt Je^fils de Schiller, en avait trois.

sur Héro et Léandre, si toutefois le trésor ne me glisse pas des doigts (1). — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 10 juin 1796.

Je souhaite que vous ayez retrouvé la tranquillité (2), et que le travail aille de l'avant. Il me tarde bien de voir réalisées les nombreuses idées que vous avez exprimées devant nous, et je voudrais en avoir quelque chose sans tarder. J'insiste encore pour que vous m'envoyiez une copie des deux pièces qui sont terminées (3). Je vous rappelle aussi la lettre que vous vous proposez d'écrire à Zelter (4), à Berlin, et dans laquelle je vous serais reconnaissant de toucher deux mots de notre Almanach. Lorsque ce sera chose faite, je lui écrirai de mon côté, et je lui enverrai quelque chose à mettre en musique.

Ci-joint quelques spécimens d'impression pour Y Almanach. J'y ai employé ma poésie la plus récente (5), à laquelle je souhaite que vous fassiez bon accueil. Les épreuvea sont mal venues, parce qu'elles ont été tirées vite et grossièrement, mais j'aimerais à sa voir quel type a votre préférence.

Voici également les dessins de Hirt, avec le manuscrit du maître (6).

(1) Gœthe comptait alors traiter ce sujet; il y songeait encore en juillet ; un an après, il y avait définitivement renoncé. L'idée fut reprise plus tard par Schiller.

(2) Il était retourné à Weimar l'avant-veille.

(3) « Alexis et Dora » et « Muses et Grâces dans la Marche », deux petits poèmes destinés à V Almanach des muses pour

(4) Zelter, grand ami de Gœthe, dirigeait à Berlin l'Académie de chant et composait lui-même.

(5) « La Lamentation de Cérès », qui parut dans V Almanach pour 1797.

(6) a Voyage de Grottaferrata au lac Fucin et au mont Cassin*», qui parut dans le onzième numéro des Heures pour 1796.

Bonnes amitiés de ma femme.

On vous enverra des biscottes tant que vous en voudrez. Adieu. — Sch.

P.-S. — Vous n'aurez les spécimens que lundi. Gôpferdt n'en a pas encore fini.

Gœthe a Schiller

Dès mon retour à Weimar, où je suis très bien rentré, j'ai été pris par la fièvre du travail: Gellini, et, je veux l'espérer, le roman ne tarderont pas à vous en fournir la preuve. Ayez la bonté de me renvoyer le septième livre sitôt que vous le pourrez. Voici les épigrammes que je vous ai promises : il y en a trente ! Mais cette fois encore, à mon vif regret, vous y trouverez deux fois plus de haine que d'amour. Dès que vous aurez fini de les mettre en ordre, faites-moi parvenir tout de suite le tout : ce sera le meilleur moyen de mettre définitivement au point telle ou telle xénie demeurée inachevée, et d'en faire éclore de nouvelles.

Pour l'une de ces petites pièces, VHomme dangereux (1), j'ai utilisé une idée qui est de vous, en y apportant une modification que vous accepterez peut-être. D'une manière générale, dans la revision que je ferai des autres, je me laisserai guider par cette maxime que, si violents que nous soyons, nous devons nous garder de toute incrimination qui relève du droit commun.

Vous verrez arriver bientôt aussi Y Idylle (2), et encore une autre poésie, je ne sais trop laquelle. Je jouis à présent, chez moi, de vacances complètes, et j'envisage avec beaucoup de contentement les immenses tâches qui sont là devant moi. Encore une fois mille

(1) Il n'e*iste pas de xénie qui porte ce titre. Celle dont il s'agit a dû paraître sous un autre titre, à moins qu'elle n'ait été supprimée.

(2) Alexis et Dora.

remerciements pour toutes vos attentions. Adieu, et ne me laissez pas sans nouvelles de vous-même et des vôtres. — Weimar, le 10 juin 1796. — G.

Le roman est arrivé ce matin ; d'ici quelques jours, vous en apprendrez et en recevrez davantage. Les dessins qui accompagnent le manuscrit de Hirt n'étaient pas joints à votre envoi ; j'y ai trouvé, si je ne me trompe, un des spécimens typographiques de Gôpferdt.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 11 juin 1796.

Les xénies que vous nous avez envoyées hier nous ont beaucoup plu : sans doute la haine y prédomine, mais la part de l'amour y est charmante. Je vais implorer ardemment les muses, pour qu'elles m'accordent de contribuer à mon tour. Faites, en attendant, bon accueil à ma Cérès, comme à ma première offrande poétique de l'année, et, si vous y trouvez quoi que ce soit qui vous choque, ayez la gentillesse de me le signaler.

J'espère vous envoyer les xénies vendredi prochain, recopiées. Je pense comme vous qu'il ne faut pas que nous allions jusqu'aux accusations criminelles, et que nous devons d'ailleurs quitter aussi peu que possible le terrain de la bonne humeur joyeuse. Les muses ne sont pas des bourreaux ! Mais il ne faut rien passer à ces messieurs.

Kôrner m'écrit qu'il a eu finalement la Victoire pour huit louis d'or, et qu'elle est donc à vous. Il vous envoie, lui et tous les siens, ses meilleurs compliments. Adieu. — Sch.

Herder m'a écrit hier, très affectueusement, et m'a envoyé Y Humanité (1). Il promet quelque chose pour les Heures et pour YAlmanach.

(1) Les tomes VII et VIII des Lettres sur l'humanité. I U

Goethe a Schiller

Voici, cher ami, pas mal de choses. J'ai réduit cette partie de Cellini de cinq cahiers de mon écriture, que j'aime mieux supprimer : ils racontent son nouveau voyage en France, et, faute d'y trouver cette fois de l'ouvrage, son retour à Rome. Je n'y prendrai que de courts extraits, si bien que le prochain numéro pourra donner son emprisonnement au château Saint- Ange, dont j'abrégerai également le récit très circonstancié ; vous aurez ainsi au total, cette fois encore, quatorze ou quinze cahiers d manuscrit.

Je vous envoie en même temps l'idylle et la parodie. Et je vous retourne le spécimen d'impression.

Le poème est très bien venu : le présent et l'allégorie, l'imagination et le sentiment, le symbole et . sa signification s'y entrelacent parfaitement. J'aimerais bien l'avoir bientôt.

Le gros caractère me plaît beaucoup ; pourvu que vous trouviez un correcteur qui, avant l'impression, fasse disparaître, non seulement les fautes, mais aussi les lettres mal faites, écrasées, inégales, et qu'au moment de l'impression on donne le soin nécessaire à l'encrage et au reste, on n'y verra pas grande différence d'avec le précédent Almanach. Vous feriez bien de ne pas tarder à vous décider, caractère, papier et le reste, et de faire commencer tout de suite l'impression. Je vais hâter de mon mieux mes menues contributions. — Vous jugerez, M. Schlegel et vous, si le poème de Cellini sur sa prison vaut la peine d'une traduction. Je vous ai envoyé déjà dernièrement le sonnet ; vous l'intercalerez à l'endroit marqué. Et je vous demande de lire la plume à la main la portion de Cellini que je vous envoie : je n'ai pu la relire qu'une seule fois.

Je vais m'occuper des cuivres. Sitôt que je saurai qui les exécute, et ce qu'ils coûteront, je vous communiquerai ces renseignements.

Je fais une nouvelle lecture du septième livre du roman, et j'espère le faire partir jeudi. Il ne manque plus qu'une impulsion du dehors pour que le huitième soit achevé, après quoi nous pourrons passer à bon nombre d'autres choses.

J'ai une lettre de Meyer, toute pleine de détails sur la terreur et la confusion qui régnent en ce moment à Rome ; il doit être maintenant en route pour Naples.

Remerciez vivement Korner pour toute la peine qu'il a prise au sujet de la Victoire. Je tiens de plus en plus à cette œuvre ; elle est réellement inestimable.

J'ai lu comme vous les deux nouveaux volumes de Herder avec un vif intérêt. Le septième surtout me paraît parfait, vision, pensée et forme ; le huitième renferme certes plus d'une chose excellente, mais laisse du malaise chez le lecteur, et l'auteur ne s'est pas senti fort à l'aise en l'écrivant. Une sorte de réserve, un air de prudence précautionneuse, des circonlocutions et des ambages, des réticences voulues, une distribution parcimonieuse de l'éloge et du blâme, tout cela donne en particulier à tout ce qu'il dit de la littérature allemande un air extrêmement étriqué. Il se peut sans doute que cela tienne à mon état d'esprit du moment, mais je suis absolument d'avis que si Ton ne sait pas mettre à juger quoi que ce soit, écrits ou actes, une certaine ardeur de sympathie et quelque partialité d'enthousiasme, ce qui reste est si peu de chose qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Le plaisir, la joie, l'intérêt que l'on prend aux choses, il n'y a que cela qui soit réel, et qui

crée à son tour de la réalité ; tout le reste est vain, et n'engendre que vanité. — Weimar, le 14 juin 1796. — G,

212 17 JUTN 1706

Schiller a Gœthe

Iéna, le 47 juin 1796.

J'ajourne au courrier de lundi (1) ma réponse à votre bonne lettre, et je veux tout simplement aujourd'hui vous apprendre que nous attendons ce soir, devinez qui : Voss, qui s'est annoncé par un billet. Il ne peut rester qu'un seul jour, repartira dimanche dès l'aube, et ne poussera pas jusqu'à Weimar.

Vous aussi, il aurait bien aimé vous rencontrer ici. A vous de voir si vous jugez à propos de lui faire ce plaisir, et nous vous y invitons de tout cœur. Il arrive de Giebichenstein et, qui sait? peut-être amènera-t-il Reichardt, ce qui m'amuserait presque. Adieu. — Sch.

Voici qu'il va être dix heures du soir, et Voss n'est pas encore là. Mais je ne doute pas le moins du monde qu'il ne vienne.

Je regrette très vivement de ne pas voir Voss ; on ne devrait jamais laisser passer l'occasion de rajeunir de temps à autre , par le contact direct, les bonnes relations entre les personnes. Mais il m'est malheureusement interdit, en ce moment, de me laisser distraire, ne fût-ce que pour un seul instant : le roman marche si bien et si heureusement que, s'il continue à cette allure, vous pourrez recevoir le huitième livre d'aujourd'hui en huit, et ce sera

l'achèvement d'une époque bien importante dans des conditions peu conmunes.

Faites à Voss mes compliments les meilleurs, et chargez-vous de renouveler pour mon compte

(1) 20 juin.

en même temps que pour le vôtre des rapports qui, par nature, peuvent toujours aller s'améliorant.

S'il vous amenait, ce que je ne vous souhaite pas, d'autres hôtes, je ne veux pas avoir omis de joindre sans tarder, à leur intention, mon cadeau de bienvenue (1) :

Tu as beau venir de Giebichenstein, de Malpertuis ! Tu n'es

[pourtant pas Renard ; tu n'es qu'ours pour une moitié, et loup pour

[l'autre.

Adieu ; amitiés à votre chère femme et à Schlegel. J'ai bien des choses à vous dire, et, si la chance m'est favorable, je leur donnerai directement une forme qui vous permettra d'en tirer parti pour les Heures et pour YAlmanach. Adieu. — Weimar, le 18 juin 1796. — G.

J'allais oublier de vous dire que Richler est ici (2). Il ira vous voir avec Knebel, et je suis sûr qu'il vous plaira beaucoup.

Iéna, le 18 juin 1796.

Voss n'est pas encore arrivé ici ; du moins, pas que je sache. Comme je doute fort que vous ne veniez, j'expédie à tout hasard cette lettre, pour laquelle s'offre une occasion favorable.

L'idylle (3) m'a ému à la seconde lecture aussi profondément, je dirai même plus profondément encore qu'à la première. Elle est certainement du nombre des plus belles choses que vous ayez écrites,

(1) C'est la xénie qui, dans le recueil, portera le n° 761. Elle vise Reichardt, et fait allusion au repaire de Malpertuis dans le Roman de Renaît.

(2) Jean-Paul, invité par Charlotte de Kalb, séjourna à Weimar du 10 juin au début de juillet.

(3) Alexis et Dora.

tant elle est pleine de simplicité, malgré toute l'insondable profondeur du sentiment. Le mouvement rapide qu'imprime à l'action l'attente impatiente de l'équipage fait aux deux amants un cadre si resserré et si pressant, et donne à la situation un caractère si dramatique et si décisif, que cet instant unique enferme vraiment tout le riche contenu d'une vie entière. Je ne sache pas un autre exemple d'une réussite si pure et si heureuse à cueillir la fleur poétique d'un sujet. Que vous ayez tenu à faire surgir la jalousie, tout de suite, si proche, et que la peur soit si prompte à engloutir le bonheur, je ne suis pas encore parvenu à le justifier aux yeux de ma sensibilité, sans trouver d'autre part aucune objection qui soit satisfaisante. La seule chose que je sente fortement, c'est que je voudrais retenir et fixer à tout jamais l'heureuse ivresse dans laquelle Alexis quitte la jeune fille et s'embarque.

Le livre de Herder m"a donné une impression anaiogue à la vôtre, sauf que cette fois encore, comme il m'arrive d'ordinaire lorsque je lis ce qu'il écrit, j'ai eu le sentiment que j'y perdais plus

de ce que je pensais posséder, que je n'y gagnais de profit réel. A force d'être constamment préoccupé d'établir des rapports et de réunir ce que les autres séparent, l'action qu'il produit sur moi est toujours plus destructive qu'ordonnatrice. Il pousse aussi trop loin à mon goût son irréconciliable hostilité contre la rime, et il s'en faut de beaucoup que je considère comme décisives les raisons qu'il allègue. L'origine de la rime peut être aussi vulgaire et aussi peu poétique qu'on voudra, il n'en est pas moins vrai qu'il faut s'en tenir à l'effet qu'elle produit, et, cet effet, ce n'est pas un raisonnement, quel qu'il soit, qui l'empêchera d'exister.

Ce qui me paraît irritant dans ses effusions personnelles sur la littérature allemande, c'est, outre su tiédeur à l'égard de ce qui a de la valeur, son

étrange tolérance à l'égard de ce qui est misérable *, il lui en coûte aussi peu de traiter avec considération un Nicolaï, un Eschenburg, etc., que ce qu'il y a de mieux parmi ce qui compte, et il a une manière singulière de jeter dans la même sauce les Stolberg et moi-même, Kosegarten et je ne sais combien d'autres encore. Ses égards pour Kleist, Gerstenberg et Gessner, et, d'une manière générale, pour tout ce qui est mort et pourri, vont de pair avec sa froideur pour ce qui est vivant.

Vous avez donc fait la connaissance de Richler. Je suis très curieux de connaître votre impression. Charlotte Kalb est ici, pour soigner Mme de Stein (1). Elle me dit que tout est pour ainsi dire rompu avec Ifiland, et se montre d'ailleurs très fraîche sur le compte de cette acquisition pour le théâtre de Weimar (2). Il semble que l'enthousiasme pour Ifiland soit tombé quelques mois plus tôt que nous ne pensions.

Humboldt doit maintenant vous avoir écrit. Il est extraordinairement content de l'idylle. Il m'écrit aussi que Cellini plaît à tout le monde.

Vous recevrez les xénies lundi. Pour faire le lien entre les divers ordres de sujets, il en faudra encore insérer un assez grand nombre, pour lesquelles je mets mon espoir dans votre bon génie. J'ai dû éliminer les parodies homériques, qui se refusaient à trouver une place convenable dans l'ensemble, et je ne sais pas encore bien où je pourrai loger la nékyomantie. J'aimerais bien que les xénies de l'espèce souriante et plaisante fussent placées à la fin, car il convient que le ciel clair succède à la tempête. Je suis arrivé, moi aussi, à en réussir quelques-unes en ce genre, et, si chacun de

(1) Il s'agit, non pas de l'amie de Gœthe, mais d'une tante de Charlotte de Kalb, du même nom.

(2) Il avait été question d'engager Ifiland au théâtre de Weimar ; les négociations échouèrent finalement.

nous en fournit encore une douzaine de ce caractère, les xénies s'achèveront d'une manière très gracieuse.

Adieu. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Sa santé en est toujours au même point. — Sch.

Schiller a Goethe

Iéna, le 20 juin 1796.

Voss a fini par ne pas venir ; il s'est contenté d'écrire brièvement que de désagréables importuns l'obligeaient à retarder son voyage. Je regrette sincèrement de n'avoir pas fait sa connaissance personnelle ; mais elle aurait été achetée au prix d'une scène très fâcheuse, car j'ai appris aujourd'hui par des amis de Halle qu'il (1) avait en effet le dessein de l'accompagner. J'aurais été immanquablement obligé de me montrer grossier envers ce visiteur, ce qui eût mis Yoss dans un grand embarras, et l'eût vraisemblablement décontenancé tout à fait.

Je souhaite de tout cœur bonne chance aux progrès du roman. Le jour qui m'apportera la fin sera pour moi aussi un jour de fête.

Le nouveau morceau de Cellini m'a beaucoup amusé, comme avaient fait les précédents. Le récit de sa maladie est splendide ; les événements de Florence sont attachants, et se lient fort bien à l'histoire de sa maison. Le mélange un peu fou de galanterie et de grossièreté qu'il y a chez l'ami Benvenuto est divertissant au plus haut point.

Je ne puis encore vous expédier les xénies aujourd'hui. Mon copiste n'est pas venu.

Adieu. Que les neuf muses au complet soient avec vous !

(1) Keichardt.

Ma femme vous envoie ses amitiés. Vous avez bien reçu les biscottes avec ma lettre de samedi? — Sch.

Goethe a Schiller

J'ai reçu vos deux chères et précieuses lettres, avec les biscottes, et, comme j'en ai fini ce matin avec ma part quotidienne du roman, je veux dicter d'avance ce billet pour le courrier de demain.

Le huitième livre continue de poursuivre sa marche imperturbable, et, lorsque je songe au concours de circonstances grâce auquel une chose à peu près impossible finit pourtant par se réaliser par des voies parfaitement naturelles, il y aurait presque de quoi vous rendre superstitieux. Ce qui est certain, c'est qu'il est fort heureux que j'aie à mon service ma vieille habitude d'utiliser immédiatement les forces, les événements fortuits, les dispositions momentanées d'esprit, et tous les apports quelconques, agréables ou pénibles, qui nous viennent du dehors. Pourtant, il semble bien que mon espoir de vous l'envoyer dès samedi prochain ait été prématuré.

Votre poème, les Lamentations de Cérès, m'a rappelé à l'esprit diverses expériences que j'avais instituées pour établir sur des fondements plus larges l'idée que vous avez eu l'amicale attention d'accueillir en vous et de traiter (1). Quelques-unes d'entre elles m'ont donné de bons résultats auxquels je ne m'attendais pas, et, comme j'ai tout lieu de prévoir qu'au cours de ces beaux mois d'été je resterai assez longuement chez moi, je me suis empressé de prendre les dispositions nécessaires pour élever un certain nombre de plantes dans l'obscurité, en

(1) L'objet de ces expériences était d'étudier l'action de la lumière sur la forme et la métamorphose des plantes.

vue de comparer le résultat de ces expériences avec ceux qui sont dès à présent acquis.

Je ne trouve pas bien de la part de Voss qu'il ne soit pas venu, étant donné surtout, comme je l'apprends seulement par votre lettre, que vous ne vous connaissez pas encore personnellement. C'est un de ces procédés incorrects et indélicats dont on se rend, hélas î volontiers coupable quand on est très jeune, mais dont on devrait se garder autant que possible, une fois qu'on a appris une bonne fois ce qu'on doit d'égards aux autres. Il se peut qu'au bout du compte ce soit Reichardt qui l'ait retenu, car il est trop clair que les rapports équivoques où celui-ci se trouve à notre égard doivent nécessairement le mettre mal à l'aise.

Zelter, à Berlin, est averti. Il serait bon que vous pussiez maintenant lui écrire bientôt à votre tour. J'ai une chanson de Mignon que je donnerais volontiers dans votre Almanach, et à laquelle il sera simplement fait allusion dans le roman. La question est de savoir si le mieux ne serait pas d'en toucher un mot à Unger, en confidence ; au reste, s'il se produisait quelque indiscrétion, son unique effet serait que les hostilités se trouveraient ouvertement engagées (1) ; or, plus tôt nous en viendrons là, mieux cela vaudra.

Je me trouve de nouveau à la tête d'une douzaine de xénies, mais elles ne sont précisément pas de l'espèce dont nous aurions le plus grand besoin.

Vous me faites grand plaisir en me disant que, vue de plus près, l'idylle se tient et résiste à la critique. J'ai deux raisons qui justifient l'intervention de la jalousie, à la fin. La première est ti-

rée de la nature des choses : il est de fait que tout bonheur d'amour inespéré et immérité traîne immédiate-

(1) Avec Reichardt, du simple fait que le privilège de la mise en musique des chansons et poèmes de Gœthe lui était ouvertement retiré.

ment après soi, sur ses talons, la peur de le perdre. La seconde est d'ordre esthétique : l'idylle ayant i'un bout à l'autre une allure purement pathétique, 11 fallait nécessairement que la passion allât croissant jusque vers la fin, où la révérence d'adieu sur laquelle conclut le poète en son propre nom ramène la modération tranquille et la sérénité. Ce que je vous dis là n'a d'autre objet que de justifier l'instinct inexplicable qui régit la production de ce genre de choses.

Richter est un être si compliqué, que je ne saurais trouver le loisir de vous dire tout au long; ce que je pense de lui. Il faut que vous le voyiez, et vous le verrez, et nous aurons plaisir à causer de lui. Il semble qu'il lui arrive ici ce qui arrive à ses livres : Ion le place ou trop haut ou trop bas, et personne ne sait au juste par quel bout prendre cette nature singulière.

Cellini réussit fort bien ; comme, d'autre part, il nous est commode, forgeons le fer tandis qu'il est chaud. Faites-moi savoir quand il vous en faut un nouveau morceau.

Ci-joint un pamphlet (1) qui vous introduira dans un monde très spécial ; il est loin d'être également bon dans toutes ses parties, mais il contient des plaisanteries de premier ordre, et il bouscule avec une verve assez échevelée un certain nombre de poltrons, d'hypocrites, de philistins et de pédants. Ne le montrez

à personne, et retournez-le moi immédiatement. — Weimar, le 22 juin 1796.

(1) Germania im Jahre 1795, publié à Stuttgart en 1796. Ce pamphlet tournait en ridicule la politique des petites cours d'Allemagne et les débats de la Diète relativement aux négociations de paix.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 24 juin 1796.

Vous aviez bien raison de dire que la brochure me transporterait dans un monde insolite. De nu vie je n'aurais, de moi-même, imaginé une pareille collection de fantoches, et il n'est pas un trait qui ne soit manifestement tracé d'après nature. Ce n'est pas le moins du monde un factum qu'on doiv< rejeter avec dédain, toute grossière et lourdaud< qu'en soit la fabrication, et il m'a très fort diverti. Et puis, je suis ravi que les haines politiques S(mettent à adopter des formes littéraires. Il sérail vraiment à souhaiter qu'il trouvât des imitateurs.

Les vivacités de Meyer m'ont beaucoup amusé, et aussi qu'en plein milieu de sa chère Italie, il trouve le moyen de prendre si fort à cœur les singes et leî ânes d'Allemagne. Ecrivez-lui donc qu'il a toute liberté de se jeter, quand il le jugera bon, dans h mêlée entre Achéens et Troyens. Qu'il s'y mette, s'il veut, dès la première lettre qu'il vous écrira, et nous l'imprimerons.

Humboldt m'a écrit mercredi dernier deux simplet lignes, uniquement pour s'excuser auprès de moi, et aussi auprès de vous,

de ne pas écrire. Il voui renverra demain l'idylle, sur laquelle il tiendrail beaucoup à vous dire tout au long son sentimenl Sa mère est sur le point de mourir, et il est probable qu'il s'en trouvera retenu plus longuement à Berlii

J'écrirai à Zelter sitôt que je verrai quelque chose à lui envoyer. Seriez-vous d'avis que je fisse mettre ma Cérès en musique? Le sujet se prêterait sanî doute au chant, si la pièce n'était pas d'une longueui démesurée. Autrement, sauf ce qui est de vouj nous n'avons guère grand'chose d'autre à espérei qui convienne à la musique.

Vous êtes un homme délicieux, de donner à l'Ai

manach une chanson tirée de votre Meister. Prenons garde, notre Almanach de cette année finira vraiment par nous tourner la tête !

Vous aurez sûrement les xénies lundi matin. Défalcation faite de celles qui ont été retranchées, jil en reste de six cent trente à six cent quarante, et je ne pense pas que l'ultime revision nous amène à en sacrifier plus de quinze ou vingt. Comme il sera nécessaire, pour que cela fasse un ensemble, et pour être complets, d'en ajouter environ quatrevingts, le chiffre total sera sans doute voisin de sept cents. A lundi la suite. Adieu. — Sch.

Goethe a Schiller

Je suis content que la mascarade d'un monde qui n'est pas le nôtre vous ait diverti comme il convenait ; je m'en vais me mettre en quête des documents les plus récents relatifs à la diète, et sur-

tout de quelques brochures auxquelles celle-ci fait allusion : il serait assez drôle que nous pussions lancer aussi une douzaine de xénies vers cette région de l'humanité.

Inutile de me retourner cette galerie de grotesques avant que vous ayez le roman ; il vous parviendra au début de la semaine prochaine, par un messager spécial, qui pourra me rapporter les xénies, si vous en avez fini avec elles d'ici-là. Lisez le manuscrit, d'abord en ami, pour le plaisir, et ensuite en critique, pour me donner votre visa, si vous estimez pouvoir le faire. Plus d'un passage aurait encore besoin d'être développé, quelques-uns le réclament impérieusement, mais j'en suis au point de ne plus guère savoir que faire ; car les exigences que m'impose ce livre sont illimitées, et ne peuvent, de par la nature même du sujet, obtenir pleine satisfaction ; et pourtant il est indispensable que tout reçoive sa solution, du moins jusqu'à un certain point.

Le manuscrit a grossi sou» mes doigts, et, si j'avais voulu développer plus largement les récits, et laisser I couler plus librement le verbiage des réflexions ! morales, de ce dernier volume j'aurais pu très com-f; modément en faire deux ; mais il se peut que, sous sa forme concentrée, il produise pourtant une impression meilleure et qui soit plus durable.

Faites mes amitiés à Humboldt, lorsque vous j lui écrirez. Quant à Zelter, nous ferons pour lui quelque chose à nous deux le plus tôt possible, mais vous pouvez toujours lui envoyer la Cérès, à titre d'essai. Adieu, amitiés à votre chère femme, et donnez-moi bientôt des nouvelles de votre santé à tous deux. — Weimar, le 25 juin 1796. — G.

Gœthe a Schiller

Je vous envoie enfin la grande œuvre, et c'est à peine si j'ai la force de me réjouir d'en être parvenu là, car, au terme d'un si long voyage, on est toujours las à l'arrivée. Je n'ai pu la revoir qu'une seule fois ; vous aurez donc à suppléer à plus d'une lacune en interprétant les intentions de l'auteur. Il faudra de toutes façons remettre encore une fois le tout sur le chantier, d'un bout à l'autre, et le recopier.

Vous me ferez plaisir en donnant, si vous le pouvez, les xénies au messager.

Les dix à douze jours qui viennent vont être occupés à mettre à jour bien des choses de tout ordre, avec lesquelles il faut tout au moins que je reste en contact, après quoi je compte bien songer de mon mieux aux Heures et à Y Almanach.

Vous verrez que j'ai dû finalement, pour des rai- 80)18 d'effet dramatique, insérer pourtant la chanson de Mignon dans le texte ; mais peut-être s'en trouvera- t-il une autre qui puisse faire î'afiaire de]' Almanach.

Adieu ; je souhaite que mon envoi vous trouve

en parfait état de santé. Je ne vous demande pas de me retourner ce livre avant que j'aie fini de liquider mes affaires. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles. — Weimar, le 26 juin 1796. — ■ G.

Schiller a Gœtke

Iéna, le 27 juin 1796.

Merci de tout cœur pour votre envoi. Il me trouve en heureuse disposition, et j'espère m'y plonger avec délices, de toute mon âme.

Il y a toujours plus de tristesse que de satisfaction à prendre congé d'un travail long et important. La tension intellectuelle et sentimentale s'affaisse trop soudainement, et l'énergie ne parvient pas à s'appliquer immédiatement à un nouvel objet. Ce qu'il vous faudrait maintenant, c'est avoir à manier quelque chose, à travailler sur une matière vivante.

Des xénieSj je vous envoie par le messager ce qui est prêt. Il m'en reste environ quatre-vingts qui sont inachevées, et que vous recevrez par la messagère. Je suis précisément occupé à enrichir ces dernières, qui sont de l'espèce aimable, d'un certain nombre de nouvelles, que m'a suggérées une bouffée de bonne disposition d'esprit. J'ai maintenant l'espoir que la fin se présentera très bien. — - Parmi celles que je vous expédie, vous constaterez l'absence d'une centaine d'entre les récentes, que vous connaissez, et de quelques anciennes. Je vous dirai de vive voix pourquoi je les ai écartées. Barrez sans merci tout ce qui vous choquera, à quelque égard que ce soit. Nous en avons une si riche provision que nous pouvons y faire un choix sévère.

Ne faites rien écrire sur ce manuscrit de la main de votre Esprit (1). J'aimerais à l'envoyer à Hum-

(1) Le copiste de Goethe se nommait Geist, ce que les deux amis traduisaient plaisamment en Spiritus, esprit.

boldt, et il ne faut pas que la diversité des écritures puisse le mettre sur la piste des auteurs. S'il vous vient des titres, je vous prie de les noter au crayon.

Pour grossir la classe des xénies du type poétique et bienveillant, je serais heureux si vous vouliez bien vous promener un peu parmi les œuvres d'art antiques les plus importantes et les peintures italiennes les plus belles. Ce sont des figures qui sont toutes vivantes dans votre âme, et la chance d'une heureuse humeur d'esprit vous suggérera à propos de chacune d'elles quelque belle inspiration. Cette sorte de sujets vous convient d'autant mieux en ce moment que ce sont autant d'êtres individuels et concrets.

Adieu, jouissez de la vie et de votre œuvre accomplie. N'était cela, qui pourrait trouver au monde motif à joie?

Ma femme vous envoie ses compliments cordiaux, et soupire très fort après le huitième livre. — Se h.

Schiller a Gœthe

N'attendez aujourd'hui rien de précis encore sur l'impression que msa laissée le huitième livre (1). Je suis troublé et je suis content : mélange étrange de désirs inquiets et de paix. De la masse des impressions que j'ai reçues, c'est, en ce moment, l'image de Mignon qui ressort avec le plus vigoureux relief ; quant à savoir si, en ce qui la concerne, l'émotion si énergiquement mise en branle ne réclame pas une satisfaction plus complète que celle qui lui a été accordée, je ne suis pas encore en mesure de le dire. Il se peut

d'ailleurs que le hasard y soit pour quelque chose, car, en ouvrant le manuscrit,

(1) Cette lettre et les suivantes ne peuvent être claires que pour qui a présent à l'esprit l'intrigue et les personnages de Wilhelrn Meinler; il ne saurait être questiou d'expliquer, au moyen de notes, les allusions dont elles fourmillent.

mon regard s'est posé d'abord sur la chanson, et j'en ai ressenti une émotion si profonde que je n'ai plus pu, depuis, en effacer l'impression.

D'ensemble, ce qu'il y a de plus frappant à mon sens, c'est que la gravité et la douleur glissent et s'évanouissent comme un jeu d'ombres, et que la fantaisie spirituelle et légère prend définitivement et complètement le dessus. Je me l'explique, pour une part, par la discrétion et la délicatesse de l'exécution ; mais je crois bien en trouver une raison supplémentaire dans la préparation et l'agencement théâtral et romanesque des événements. Ce qu'il y a là de passionné suggère l'idée du roman ; tout le reste rappelle la vérité de la vie réelle. Les coups les plus douloureux qui atteignent le cœur vont se perdant très vite, toutes violentes qu'aient été les blessures, parce qu'ils ont été amenés par du merveilleux, et qu'ils évoquent donc plus vite que tout le reste l'idée de l'art. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que, dans votre roman, ce qui est sérieux n'est que jeu, et que le jeu s'y trouve être le sérieux véritable et proprement dit, c'est que la douleur est l'apparence, et la paix, l'unique réalité.

Votre Frédéric, si sagement tenu en réserve, dont la turbulence vient finalement secouer de l'arbre le fruit mûr, et ramasser d'un coup de balai ce qui est fait pour se rejoindre, fait, au mo-

ment où se produit la catastrophe, exactement l'effet du personnage qui, par un éclat de rire, nous réveille d'un cauchemar. Le rêve court rejoindre le reste des ombres, mais son image nous demeure présente, et contribue à introduire dans la réalité commune un esprit d'un degré plus élevé, dans la tranquille et gaie sérénité un contenu poétique, une infinie profondeur. Cette profondeur sous une surface paisible qui, d'une manière générale, vous est si particulière, est un trait caractéristique exquis de votre nouveau roman.

Mais je ne veux pas me permettre de vous en dire davantage aujourd'hui, quelque impérieux désir qu< j'en aie ; il me serait vraiment impossible de rie] vous donner qui soit à maturité. S'il vous était possible de m'envoyer le brouillon du septième livre (1), que vous avez fait copier pour Unger, il me serait très utile, pour suivre la marche de l'ensemble à travers tous ses détails. Sans doute, il est encore très vivant dans mon souvenir, mais il pourrait néanmoins se faire que tel ou tel menu chaînon m'eûl glissé des mains.

Je vois très nettement avec quel art parfail ce huitième livre se relie au sixième, et de quel profit a été la préparation anticipée que vous ave: introduite dans ce dernier. Je ne pourrais souhaiter, pour la continuité du récit, une disposition différente. Avant même que la famille intervienne, il y a beau temps qu'on la connaît, et on a l'impression de se trouver en présence d'une connaissance qui n'a pas eu de commencement ; c'est une sorte d'artifice et d'illusion d'optique qui est du plus heureux effet.

Vous avez su tirer un parti exquis de la collection d'oeuvres d'art du grand-père ; elle est proprement un personnage qui tient

son rôle comme les autres, et il s'en faut de bien peu qu'elle ait la réalité d'un être vivant.

En voilà assez pour aujourd'hui. J'espère vous en dire davantage samedi.

Voici le reste des xénies. Ce que je vous envoie aujourd'hui n'est pas encore, ainsi que vous le verrez, groupé comme il convient, et j'ai échoué dans toutes les tentatives que j'ai faites pour ordonner les différentes catégories. Peut-être saurez-vous me

(1) Le brouillon du septième livre resta entre les mains de Schiller et existe encore. C'est l'unique portion qu'on ait conservée du manuscrit original de la forme définitive de Wilhelm Meister.

tirer de cet embarras. Il serait excellent que nous pussions donner à cette dernière partie beaucoup de richesse et d'ampleur.

Il suffira parfaitement que je reçoive le nouveau morceau de Gellini dans trois semaines.

Adieu. Compliments cordiaux de ma femme, qui en ce moment même est plongée jusqu'au cou dans le roman.

Je ne vous ai encore rien dit d'Hesperus (1). Je l'ai trouvé, ou peu s'en faut, tel que je m'y attendais : lointain comme quelqu'un qui tomberait de la lune, plein de bonne volonté, et sincèrement enclin à voir les choses qui se passent hors de lui, — malheureusement, pas avec l'organe qui sert à voir. Mais je dois dire que je n'ai causé avec lui qu'une seule fois, et je ne puis donc en dire encore grand'chose. — Iéna, le 28 juin 1796. — Se h.

Gœthe a Schiller

C'est pour moi une joie profonde que nous en soyons enfin au point où nous sommes, et qu'il me soit donné de recevoir vos premières impressions sur le huitième livre. J'attache un prix infini à votre témoignage que, tout compte fait, je suis parvenu, dans cette production, à adapter ce qui est conforme à ma propre nature à ce qu'exige la nature de l'ouvrage. Je vous envoie le septième livre, et j'espère, une fois que je connaîtrai votre sentiment d'une manière tout à fait circonstanciée, reprendre avec joie encore une fois en main le huitième.

Pour une semaine environ, mon temps va être dévoré par des* affaires de l'ordre extérieur, ce qui est, jusqu'à un certain point, un bien, car, à force de vivre daus les histoires inventées, on finirait par

(1) ^C'est-à-dire de l'auteur d'Hesperus, Jean-Paul.

tourner soi-même à l'être imaginaire. Après quoi, il faudra que les xénies, Cellini et le roman se partagent le reste du mois de juillet. J'ai adopté à peu de chose près votre genre de vie, et c'est à peine si je mets le pied hors de ma maison.

Vous avez très heureusement réussi les nouvelles xénies, celles qui sont de l'espèce grave, sérieuse et tendre. J'ai moi aussi, pour l'achèvement de cette série, un certain nombre d'idées, à la condition que j'aie la chance de trouver la disposition d'humeur convenable.

Je suis content que vous ayez vu Richter ; j'ai été conquis comme vous par son goût pour la vérité, et par le désir qu'il a de s'ouvrir aux choses du dehors. Seulement, l'homme sociable est encore une variété de l'homme spéculatif, et, à y regarder de près, je doute que, dans la conduite positive de la vie, Richter parvienne jamais à être proche de nous, en dépit des analogies qui le rapprochent de nous en matière de théorie.

Adieu. Il faut que nous nous écrivions beaucoup tout ce mois-ci, car ce qui reste à faire requiert bien des encouragements. — Weimar, le 29 juin 1796. — G.

Gœthe a Schiller

Comme j'ignore s'il me sera possible de vous écrire si peu que ce soit demain matin, pressé que je suis par toutes sortes d'occupations extérieures, je vous envoie à tout hasard la lettre de félicitations que j'ai reçue de Humboldt (1). Chauds compliments et menues critiques m'imposent au même titre le devoir de ne cheminer qu'avec plus de précautions sur la route étroite qui est la mienne, et j'espère que vos

(1) Lettre datée du 25 juin. C'est celle qu'annonçait Schiller dans la lettre 170. Il en sera question plus loin, à la fin de la lettre 181.

observations sur le huitième livre me rendront le même service. Adieu ; à bientôt une lettre plus longue. — Weimar, le 1er juillet 1796. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 2 juillet 1796.

Je viens de parcourir à nouveau, très superficiellement à vrai dire, tous les huit livres du roman, — et rien que la masse en est déjà si puissante que j'ai eu peine à en venir à bout en deux jours. Je ferais donc mieux, à strictement parler, de m'abstenir de vous écrire dès aujourd'hui, car je suis subjugué par la richesse prodigieuse et inouïe qui s'y trouve, au sens le plus exact du mot, dissimulée. J'avoue qu'à l'heure qu'il est j'en ai bien saisi la continuité, mais non pas encore l'unité ; toutefois, je ne doute pas un seul instant que je ne doive parvenir à l'embrasser, elle aussi, avec une entière clarté, à supposer même que, lorsqu'il s'agit d'oeuvres de ce genre, la continuité ne soit pas déjà plus que la moitié de l'unité.

Gomme, dans ces conditions, vous ne pouvez guère attendre de moi rien qui soit pleinement satisfaisant, et comme vous désirez néanmoins que je vous en parle, il faudra vous contenter de quelques observations fragmentaires, qui ne seront pourtant pas tout à fait dénuées d'intérêt, puisqu'elles traduiront une impression immédiate. En revanche, je vous promets que, de tout le mois, notre échange de vues sur le roman ne tarira pas. C'est une grande entreprise que de tenter de formuler sur l'œuvre entière un jugement qui soit digne d'elle, et qui ait vraiment une portée esthétique. J'y consacrerai entièrement, et avec joie, les quatre mois qui vont venir. D'ailleurs, c'est un des plus grands bonheurs de ma vie que j'aie vu l'achèvement de cette œuvre, qu'il se soit produit en un temps où mes forces sont encore

en période ascendante d'activité et de progrès, qu'il me soit donné de puiser encore à cette source, et les nobles relations qui se sont établies entre nous me font une sorte de devoir religieux de faire, sur ce point, de votre cause ma cause, d'élaborer ce qui, dans ma nature, vit sous la forme du réel, jusqu'à lui faire refléter dans toute sa pure limpidité l'esprit qui vit emprisonné sous cette enveloppe, enfin de mériter par là, au sens le plus élevé du terme, de me dire votre ami. J'ai éprouvé à cette occasion, avec une intensité dont rien n'approche, que l'excellent est une force, qu'il ne peut, même sur des cœurs préoccupés surtout d'eux-mêmes, agir qu'à la manière d'une force, qu'il n'est, à l'égard de l'excellent, d'autre liberté que l'amour.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été ému par la vérité, la beauté de vie, la simple plénitude de cette œuvre. Mon émotion, je le sais, en est encore à un point d'agitation tumultueuse qu'elle perdra lorsque je la dominerai pleinement, et, ce jour-là, ce sera une crise importante de mon esprit ; pourtant, c'est la beauté, seule, qui en est la cause, et, s'il y a encore agitation inquiète, c'est uniquement parce que la réflexion n'a pas eu le loisir de rejoindre la sensibilité qui l'a devancée. Je comprends aujourd'hui pleinement ce que vous aviez dans l'esprit lorsque vous disiez qu'à proprement parler le beau, le vrai est l'unique chose qui soit de nature à vous remuer, parfois jusqu'aux larmes. Tranquille et profonde, limpide et pourtant incompréhensible comme l'est la nature elle-même, telle est l'œuvre, et telle est l'impression qu'elle produit, et tout, jusqu'au moindre épisode, atteste la belle égalité de cœur qui en est la source.

Mais je ne suis pas encore en état de trouver des mol s qui puissent traduire ces impressions, et je veux pour le moment

m'en tenir au huitième livre.

Comme vous avez su resserrer et ramasser le cercle et le théâtre si largement dilaté où se jouaient personnages et événements ! Tout se tient là, circonscrit et ordonné comme un beau système planétaire, que seules les silhouettes italiennes, pareilles à des comètes et donnant le frisson comme elles, relient à quelque chose de plus lointain et de plus vaste. Bien mieux, ces figures capricieuses et, à leur exemple, Marianne et Aurélie, dénouent ensuite les liens qui les rattachaient au système, et s'en vont de leur côté, comme des êtres étrangers, après s'être acquittées de leur unique mission, qui était de produire dans l'ensemble comme un frémissement de poésie. Quelle idée ingénieuse, que d'avoir fait dériver la monstruosité positive, ce qu'il y a de formidablement tragique dans la destinée de Mignon et du joueur de harpe, d'une monstruosité théorique, d'avortements intellectuels, si bien que nulle responsabilité n'incombe à la pure et saine nature ! Seule la stupide superstition est capable d'engendrer ces destinées monstrueuses qui poursuivent ces personnages. De même, ce qui rend fatale la perte d'Aurélie, c'est le caractère anormal de sa nature, ce qu'il y a en elle d'androgyne. Pour Marianne seule, je reprocherais au poète d'avoir, en décidant de son sort, trop songé à lui-même. Je dirais presque qu'elle périt victime du roman, alors que la nature pouvait encore la sauver. C'est pourquoi elle fera toujours verser des larmes amères, alors que, devant la catastrophe qui engloutit les trois autres, on perd volontiers de vue les individus, pour se retourner vers la thèse générale de l'œuvre.

L'égarement qui met Wilhelm à la merci de Thérèse est fort bien conçu, bien motivé et bien traité, et utilisé plus excellem-

ment encore. Plus d'un lecteur en sera épouvanté d'abord, car il s'en trouvera peu qui ressentent de la sympathie pour Thérèse ;

mais vous n'en avez mis que plus d'habileté à le tirer de son trouble. Je ne vois pas comment il eût été possible de dénouer ces relations équivoques d'une main plus délicate, plus douce et plus noble. Quelle joie c'eût été pour les Richardson et pour tous les autres d'en tirer lourdement un parti dramatique, et de dépenser des trésors d'indélicatesse à exploiter la délicatesse de ces sentiments ! J'ai à ce propos un unique scrupule de médiocre importance. Rien n'est plus naturel ni plus excellent que ie courage résolu avec lequel Thérèse fait tête à ceux qui veulent lui ravir son fiancé, alors même qu'elle sait qu'il lui est redevenu loisible de posséder Lothario ; et je vois également de très bonnes raisons pour que Wilhelm laisse libre cours à un ressentiment profond, et jusqu'à un certain point à une véritable douleur, devant la malice des hommes et les vexations du destin ; - — pourtant il me semble qu'il devrait se lamenter moins désespérément sur la perte d'un bonheur qui déjà fait mine de cesser d'être pour lui un bonheur. Je sens fort bien tout ce qu'il y a de complexe dans sa situation et les ménagements qu'imposait le souci de n'y toucher qu'avec précaution, mais, d'autre part, il enfreint néanmoins en quelque mesure les égards qu'il doit à Nathalie, lorsqu'il s'oublie encore jusqu'à déplorer devant elle la perte qu'il a faite d'une Thérèse !

Une des choses que j'admire le plus dans l'enchaînement que vous avez introduit entre les événements, c'est le parti précieux que vous avez su tirer de ces fausses relations entre Wilhelm et Thérèse pour hâter la réalisation de ce qui est la fin véritable et le terme attendu, l'union de Nathalie et de Wilhelm. Aucun autre

procédé n'eût permis de réussir avec autant d'élégance et de naturel, que le procédé même que vous avez adopté, et qui pouvait sembler menacer de nous écarter du but. A présent, c'est en parfaite innocence cl candeur de cœur qu'on

peut prononcer que Wilhelm et Nathalie doivent appartenir l'un à l'autre, et c'est ce que les lettres de Thérèse à Nathalie préparent de la manière la plus heureuse. Des trouvailles de cet ordre sont de la plus parfaite beauté, car elles concilient tout ce que l'on pouvait souhaiter, y compris ce qui paraissait inconciliable ; elles compliquent, et en même temps elles contiennent déjà implicitement la solution, elles inquiètent tout en menant à l'apaisement, elles atteignent le but tout en paraissant nous en détourner violemment.

La mort de Mignon, si bien amenée qu'elle soit, produit une impression très puissante et très profonde, si profonde,' que l'on jugera assez généralement que vous vous y attardez vraiment trop peu. J'en ai eu, à la première lecture, le sentiment très net ; je l'ai eu moins fort à la seconde, où l'élément de surprise n'entrait plus en ligne de compte, mais je crains pourtant qu'ici vous n'ayez dépassé le but de quelques lignes. Au moment où se produit cette catastrophe, Mignon commençait précisément à se révéler plus féminine, plus sensible, et, par conséquent, à intéresser davantage à sa propre per sonne ; l'étrangeté déconcertante de sa nature s'est atténuée, et, par cette détente, a perdu un peu de cette violence qui effrayait et qui rebutait. Puis surtout sa dernière chanson est venue, l'instant d'avant, noyer les cœurs dans un flot d'émotion profonde. On ressent par suite un choc lorsque immédiatement après sa mort, dont on est encore tout saisi, on voit le médecin venir faire son autopsie, et oublier très vite l'être

vivant, la personne qu'elle fut, pour ne plus voir en elle qu'un sujet à expérience d'ordre esthétique ; et le choc n'est pas moindre lorsqu'on voit aussitôt Wilhelm, qui pourtant est cause de sa mort, et qui le sait, n'avoir plus d'yeux que pour la trousse du chirurgien, et se perdre dans le souvenir retrouvé d'événements anciens, alors que

le présent aurait vraiment de quoi l'occuper tout entier.

Même si, dans le cas qui nous occupe, vous aviez parfaitement raison du point de vue de la nature, je doute fort que les exigences sentimentales des lecteurs s'inclinent devant vos raisons, et c'est pourquoi je vous conseillerais de ne pas hésiter à leur faire quelques concessions, pour ne pas troubler inutilement, dans l'esprit du lecteur, l'impression que doit laisser une scène aussi admirablement amenée et aussi parfaitement traitée.

Sous cette réserve, tout le parti que vous avez tiré de Mignon, et vivante et morte, me paraît extrêmement beau. En particulier, il y a parfaite adaptation entre cet être pur et poétique et les poétiques obsèques que vous lui avez données. Si son isolement farouche à l'écart du reste du monde, le mystère de son existence, soa ingénuité et son innocence font d'elle un type si pur de l'âge de la vie qui est le sien, et si l'émotion qu'elle provoque va jusqu'à l'absolue désolation et jusqu'au véritable deuil humain, c'est parce qu'elle n'a jamais été autre chose que pure humanité. Ce qui serait inadmissible chez un autre être, — ce qui, chez un autre, risquerait de révolter, devient chez elle sublimité et noblesse.

Il m'eût été agréable que l'intervention du marquis dans la famille fût motivé par autre chose que par ses goûts d'amateur

d'art. Il est trop évidemment indispensable au développement de l'action, et il pourrait bien arriver qu'on s'avisât que son intervention s'explique par le besoin qu'a de lui l'auteur, plus que par une nécessité interne. Vous avez vous-même gâté le lecteur par le soin que vous avez consacré, dans tout le reste de l'ouvrage, à l'architecture de l'intrigue, et vous l'avez autorisé à se montrer plus exigeant qu'on ne l'est d'ordinaire envers des romans. Ne pourrait-on faire de ce

marquis une vieille connaissance de Lothario ou de l'oncle, et impliquer plus étroitement dans l'ensemble de l'histoire le voyage qui l'amène à ce moment?

La catastrophe qui engloutit le joueur de harpe — et d'ailleurs toute son histoire — éveille l'intérêt le plus vif ; et je vous ai dit déjà tout à l'heure combien je suis ravi que vous rejetiez la responsabilité de ces fatalités monstrueuses sur les niaiseries dévotes. La magnifique idée du confesseur, de grossir jusqu'à l'énormité une faute vénielle, en vue de lui faire expier un crime grave qu'il tait pour des raisons d'humanité, — ' cette idée est vraiment céleste à sa manière, et symbolise parfaitement la façon de penser de cette sorte de gens. Peut-être consentirez-vous à abréger un peu l'histoire de Sperata, qui a le tort de se placer vers la fin, alors qu'on est quelque peu impatient de courir au but.

Que le joueur de harpe soit le père de Mignon, que vous-même vous absteniez de le dire expressément, et que vous vous soyez même gardé d'en provoquer trop directement la découverte dans l'esprit du lecteur, l'effet, à mes yeux, n'en est que meilleur. On se trouve nécessairement amené à s'en convaincre, on se souvient de l'intimité très proche où ont vécu ces deux êtres mystérieux, et le regard plonge dans les insondables abîmes du destin.

En voilà suffisamment pour aujourd'hui. Ma femme joint à ma lettre un billet où elle vous dit son sentiment sur le huitième livre.

Adieu, mon ami très cher et très respecté. Quelle émotion, lorsque je songe que je possède en vous, si proche, ce que nous allons chercher dans le lointain reculé d'une antiquité privilégiée, et ce que nous ne parvenons que bien difficilement à y trouver ! Ne soyez plus surpris qu'il se trouve si peu d'hommes qui soient capables et dignes de vous comprendre. L'admirable naturel, la vérité et l'ai-

sance incomparables de vos créations ôtent au troupeau vulgaire de ceux qui se piquent d'avoir une opinion toute idée des difficultés de la tâche, et de la grandeur d'un art assez fort pour les vaincre, et, quant à ceux qui seraient de taille à suivre l'artiste dans son travail, et qui ont l'œil ouvert sur les moyens dont il use pour réaliser ses desseins, la puissance de génie qu'ils voient ici à l'ouvrage a sur eux un effet si hostile et si écrasant, met si mal à l'aise leurs médiocres personnes, qu'ils font mine de la repousser violemment loin d'eux, mais qu'au fond de leur cœur, et seulement de mauvaise grâce (1), ils vous rendent certainement le plus exprès hommage. — Sch.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 3 juillet 1796.

J'ai mûrement pesé, en tenant compte de tout l'ensemble des circonstances, l'attitude de Wilhelm à l'heure où il perd sa Thé-

rèse, et je retire toutes les réserves que j'avais formulées. Elle est ce qu'elle devait être. Vous y avez fait preuve de la plus remarquable délicatesse, sans heurter le moins du monde la vérité sentimentale.

C'est chose merveilleuse que la perfection et la vérité avec laquelle vous avez nuancé les trois caractères de la chanoinesse, de Nathalie et de Thérèse. La première et la seconde sont de saintes natures ; la seconde et la troisième sont des natures réelles et humaines ; mais, du fait même que Nathalie est tout ensemble sainte et humaine, il résulte qu'elle fait l'effet d'un auge, alors que la chanoinesse est purement et simplement une sainte, et Thérèse une mortelle, dans la pleine acception du mot. Nathalie et Thérèse sont l'une et l'autre des

(1) « De mauvaise grâce », en français dans le texte.

caractères réalistes ; mais, chez Thérèse, le réalisme se présente dans toute son étroitesse bornée, au lieu que, chez Nathalie, il s'offre par son côté positif et concret. Je regrette que la chanoinesse l'ait frustrée de la qualification de « belle âme » en la prenant pour elle, car Nathalie seule possède vraiment une nature purement esthétique. C'est une très heureuse idée, que l'amour, en tant qu'état affectif, avec ce qu'il comporte d'exclusif et de préférence, soit une affaire dont elle n'a pas idée, pour l'unique raison que l'amour est sa nature même, est sa marque permanente. Elle aussi, la chanoinesse, ignore proprement l'amour, — mais pour une raison tout à fait différente.

Si je vous ai bien compris, ce n'est pas sans une intention profonde qu'immédiatement avant l'entretien sur l'amour et sur la neuve ignorance où elle en est à l'égard de cette passion, vous in-

troduisez Nathalie dans la salle du passé. La disposition d'esprit sentimentale que suggère cette salle a précisément pour effet d'élever le cœur au-dessus de toute passion, la paix de la beauté s'empare de l'âme, et nous voyons s'épanouir et se révéler pleinement la nature de Nathalie, nature tout à la fois affranchie de l'amour et pleine d'amour.

Cette salle du passé mêle admirablement le monde esthétique, le royaume des ombres entendu au sens idéal du mot, au monde vivant et réel ; et d'ailleurs, chaque fois que vous faites usage d'oeuvres d'art, vous les introduisez avec un bonheur particulier dans la composition de l'œuvre. C'est d'un pas si libre et si heureux que vous franchissez les limites étroites qui enserrent le présent, et pourtant, à chaque fois, c'est par une démarche si belle que vous y retournez ! La transition du sarcophage du milieu à Mignon et à l'histoire réelle est, elle aussi, d'un puissant effet. L'inscription : Songe à vivre est excellente, et l'est d'autant plus qu'elle rappelle

le détestable Mémento mori, qu'elle écrase splendidement de toute sa hauteur.

L'oncle, avec ses idiosyncrasies bizarres et sa susceptibilité à l'égard de certains corps naturels, est un personnage du plus haut intérêt. De pareilles conditions de nature sont de rigueur pour qu'un homme possède cette individualité nettement tranchée et cette large réceptivité que l'oncle doit nécessairement posséder, si l'on veut qu'il soit l'homme qu'il est en effet. Ses remarques sur la musique, qui doit, déclare-t-il, parler toute pure à l'oreille, sont, elles aussi, pleines de justesse. Il est impossible de s'y méprendre : c'est dans ce personnage que vous avez mis le plus de vous-même.

De tous les personnages de premier plan, c'est Lothario qui ressort avec le moins de relief, mais c'est pour des raisons purement objectives. Un caractère tel que le sien ne peut se manifester tout entier dans le milieu que met en œuvre le poète. Il n'est pas d'acte particulier ou de discours qui puisse le révéler ; il faut le voir à l'œuvre, l'entendre parler, vivre avec lui. C'est pourquoi il suffit que ceux qui vivent avec lui soient si unanimement d'accord dans la confiance et dans l'estime où ils le tiennent, que toutes les femmes l'aiment, elles qui se règlent toujours sur l'impression d'ensemble, et que nous soyons renseignés sur les sources où il a pui«é les éléments de sa formation. Ce caractère laisse plus qu'aucun autre à faire à l'imagination du lecteur, et c'est à juste titre ; car, étant esthétique de sa nature, il faut qu'il soit construit par le lecteur lui-même, non pas arbitrairement, mais selon des lois que vous avez formulées avec une précision suffisante. Seule, son affinité avec l'idéal empêche que la précision de ses traits tourne jamais à la dureté.

Jarno reste jusqu'au bout identique à lui-même, et sa décision, relativement à Lydie, couronne digne-

ment son caractère. Quel heureux emploi vous avez su faire de vos femmes ! Des caractères tels que Wilhelm, tels que Lothario, ne peuvent connaître le bonheur que dans l'union avec un être qui soit en harmonie avec eux ; un homme comme Jarno ne peut le connaître qu'avec un être qui contraste avec lui : il lui faut, à lui, sans cesse quelque chose à faire, à penser, à distinguer.

La bonne comtesse ne sort pas à son avantage du règlement final des comptes poétiques : ici encore, vous vous êtes sagement conformé à la nature. Un caractère comme le sien ne peut se suffire à lui-même, il n'est pas capable d'un développement qui lui

assure finalement le repos et le bienêtre, il demeure perpétuellement au pouvoir des circonstances, et c'est pourquoi il n'est susceptible que d'une sorte de manière d'être négative. Il se peut que l'observateur n'en soit pas ravi, mais c'est ainsi, et l'artiste ne fait ici qu'énoncer la loi de nature. — Puisque j'en suis à la comtesse, il faut que je vous signale que son intervention au huitième livre me paraît insuffisamment motivée. Elle vient s'ajouter à l'intrigue, elle n'en naît pas.

Le comte soutient fort bien son caractère, et j'approuve votre idée de faire de lui, par la trop parfaite organisation de sa maison, l'auteur de la catastrophe qui frappe le joueur de harpe. En dépit de toute leur passion pour l'ordre, les pédants de cette taille n'arrivent jamais à créer que du désordre.

La fâcheuse habitude qu'a le petit Félix de boire à la bouteille, habitude dont les effets sont d'une si grande conséquence, est également l'une de vos plus heureuses combinaisons. Il y en a, dans le roman, plusieurs de cette qualité, qui sont toutes très ingénieusement trouvées, tant elles lient, d'un lien tout simple et naturel, l'indifférent à l'important, et, inversement, tant elles sondent entre eux le nécessaire et le fortuit.

La lamentable transformation de Werner m'a fait un plaisir tout particulier. Un pareil philistin a pu, durant quelque temps, être soutenu et porté par sa jeunesse et par la fréquentation de Wilhelm ; sitôt que ces deux anges protecteurs se sont éloignés de lui, il est naturel et il est juste qu'il devienne la proie de la matière, et, finalement, c'est avec la plus profonde stupeur qu'il constate lui-même à quel point il est resté en arrière de son ami. D'autre part, le grand service que ce personnage rend au roman, c'est qu'il aide à définir et à anoblir ce réalisme auquel vous ra-

menez finalement votre héros. A présent, il a trouvé sa place dans une belle région humaine moyenne, à égale distance de la fantaisie déréglée et du pédantisme terre à terre, et, en même temps que vous le guérissiez heureusement de son penchant vers la première, vous le mettiez aussi en garde contre le second.

Werner me rappelle une grave confusion chronologique que je crois trouver dans le roman. Il est clair que vous ne songez pas à donner à Mignon vingt et un ans lorsqu'elle meurt, ni, à la même date, dix ou onze à Félix. De même, le blond Frédéric ne peut pas avoir, lors de sa dernière apparition, vingt et quelques années, et ainsi de suite. Et pourtant, c'est bien ainsi que les choses se présentent, car, entre l'engagement de Wilhelm par Serlo et son retour au château de Lothario, il s'est bien écoulé au moins six années. Werner, qui était encore célibataire au cinquième livre, a déjà,' lorsque s'ouvre le huitième, plusieurs petits, qui « écrivent et calculent, trottent et baguenaudent, et pour chacun desquels il a déjà fait choix d'un métier ». L'aîné aurait donc, mettons, entre cinq et six ans, le second entre quatre et cinq ; et, comme il ne s'est certainement pas marié immédiatement après la mort de son père, et que les enfants ne sont pas venus du jour au lendemain, cela ferait forcé-

ment entre six et sept années qui se seraient écoulées entre le cinquième et le huitième livres.

Je vous retourne ci- joint la lettre de Humboldt. Il dit beaucoup de choses vraies sur l'idylle ; mais, sur un certain nombre de points, il n'a pas senti tout à fait comme je 3ens moi-même. Ainsi, à mes yeux, ce qui fait la beauté de l'excellent passage :

Éternellement, dît-elle tout bas...

ce n'est pas sa « gravité », qui va de soi, mais bien le fait que, par ce simple mot, le secret d'un cœur se déverse d'un seul coup, totalement, avec toute la suite infinie de ses conséquences. Ce mot unique, à cette place, vaut toute une longue histoire d'amour, et désormais les deux amants sont l'un à l'égard de l'autre comme s'ils étaient depuis des années unis par l'amour.

Les petits détails qu'il blâme se perdent dans la beauté de l'ensemble ; néanmoins il y aurait peutêtre lieu d'en tenir quelque compte, et ses raisons ne sont pas à rejeter d'emblée. Il faut reconnaître que deux trochées placés dans la première moitié du pentamètre ont quelque chose de trop traînant, et il en est de même des autres passages. Il est exact que l'opposition entre « l'un pour l'autre » et « l'un contre l'autre » (1) joue un peu sur les mots, si l'on y regarde de très près, et, quand il s'agit de vous, on y regarde volontiers de très près.

Adieu. Cette fois, c'est une véritable épître que j'ai écrite ; je souhaite que vous ayez autant de plaisir à la lire que j'en ai eu à l'écrire. — Sch.

(1) Alexis et Dora, vers 13-14 : « Les cœurs battent encore l'un pour l'autre, mais, hélas ! ils ne battront plus l'un contre l'autre. » Goethe laissa le vers tel quel.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 5 juillet 1796.

Maintenant que je domine mieux du regard l'ensemble du roman, je ne puis assez vous dire à quel point vous avez heureuse-

ment choisi le caractère de votre héros, — à supposer que ce genre de choses se laisse choisir. Il n'était pas possible d'en imaginer un autre qui fût aussi bien fait pour porter les événements, et, outre que la position même et la résolution du problème supposait nécessairement un caractère pareil, aucun autre ne se fût adapté aussi parfaitement à l'histoire qui fait la trame du roman. Et, d'autre part, en même temps qu'il était requis par le sujet, il était indispensable au lecteur. Le pencha rit à la réflexion, qui est inné chez Wilhelm, a pour effet que le lecteur se tient immobile tandis que l'action défile devant ses yeux, fût-ce à toute allure, et ne peut se dispenser de jeter à tout moment un regard en avant et en arrière, et de méditer sur les événements. Wilhelm concentre en quelque sorte sur soi l'esprit, la portée, la signification intime de ce qui se passe autour de lui, transforme chaque sentiment confus en idée claire et en pensée, traduit chaque expression particulière en une formule plus générale, nous fait plus accessible le sens de chaque chose, et, tandis que, ce faisant, il réalise son propre caractère, il réalise du même coup, et de la manière la plus parfaite, le dessein de l'ouvrage entier.

La condition et la situation sociale que vous lui avez donnée l'y rend particulièrement apte. Voici qu'un monde particulier s'offre à lui, et est pour lui chose entièrement nouvelle : il en est très vivement frappé, et, tandis qu'il travaille à se l'assimiler, il nous introduit avec lui jusqu'au cœur de ce monde, et il nous fait voir ce que l'homme peut

y trouver de réalité. Il porte en soi un type pur et moral d'humanité ; cette norme lui sert à éprouver chacune des formes que les choses humaines revêtent dans la réalité extérieure, et, en même temps que, d'une part, l'expérience lui fournit le moyen de

mieux préciser ses idées incertaines, d'autre part son idée, son sentiment intime vient à son tour corriger l'expérience. Ainsi le caractère propre de votre personnage vous aide merveilleusement, en présence de chaque fait et de chaque situation qui vient à surgir, à en dégager et à en cueillir ce qui s'y trouve de purement humain. Son cœur est à coup sûr un miroir fidèle du monde, mais non pas un miroir passif, et sa vision des choses, bien qu'elle subisse l'action de son imagination, est néanmoins idéaliste sans rien de fantastique, poétique sans rêvasserie, c'est-à-dire que ce qui la dirige et l'inspire, ce n'est pas le caprice arbitraire de l'imagination qui se joue, mais la belle liberté morale.

Ce qui le peint avec une admirable vérité et une parfaite justesse, c'est le mécontentement de soimême qui se traduit dans le récit qu'il fait à Thérèse de l'histoire de sa vie. Il vaut par les intentions, et non par les effets, par l'effort intérieur et non par les actes extérieurs ; et c'est pourquoi sa propre vie, sitôt qu'il veut en rendre compte à une autre personne, lui apparaît si vide de contenu. Au lieu qu'une Thérèse et d'autres caractères du même niveau trouvent toujours à payer en argent comptant, trouvent toujours à présenter un objet extérieur et concret. Que vous ayez néanmoins donné à Thérèse un certain sens, une certaine équité d'appréciation pour une nature plus haute que la sienne, c'est un nouveau trait, fort beau et fort délicat, de son caractère : il sied que ce qu'elle ne possède pas elle-même puisse pourtant se réfléchir aussi dans le pur miroir de son âme, et, par là, vous la placez d'un seul coup très haut au-dessus de" toutes ces natures bornées

qui sont incapables de dépasser, même en imagina tion, la misère de leur propre être. Que finalemen une sensibilité comme

celle de Thérèse accorde s; foi et sa confiance à un mode de penser et de senti qui lui est si parfaitement étranger, qu'elle aime estime le cœur qui en est capable, c'est une preuve d plus, et une preuve excellente, de la réalité véritabl de sa belle âme, et il ne se trouvera aucun lecteur qui une fois parvenu à cet endroit, n'en ressente de la joie. Ce qui me plaît aussi tout particulièrement dans ce huitième livre, c'est que Wilhelm commence à avoir un sentiment plus net de sa valeur devant ces autorités imposantes que sont Jarno et l'abbé. C'est une nouvelle preuve qu il est à peu près arrivé au terme de ses années d'apprentissage, et la réponse que lui fait Jarno à ce propos est pleinement selon mon cœur : « Vous êtes amer ; c'est bel et bien, mais, le jour où vous vous déciderez une bonne fois à vous mettre en colère, ce sera mieux encore. » Je l'avoue, n'était cette preuve que notre héros nous donne du sentiment qu'il a de sa dignité, il me serait pénible de songer à la dépendance étroite à l'égard de cette classe d'hommes où va le placer bientôt son union avec Nathalie. Etant donné le vif préjugé qu'il nourrit en faveur des avantages de la noblesse, et l'honnête défiance qu'il a de lui-même et de sa classe, et qu'il laisse voir en des circonstances si fréquentes, il ne fait p;s précisément l'effet d'être homme à se réserver éncrgiquement, dans ce milieu, une indépendance parfaite, et, aujourd'hui encore que vous le montrez plus vaillant et plus autonome, on ne peut se défendre de rester quelque peu inquiet sur son compte. Oubliera-t-il tout, à fait le bourgeois qu'il est, et n'est-il pas indispensable qu'il l'oublie, si l'on veut que sa destinée s'accomplisse dans toute sa belle plénitude? Je crains qu'il ne parvienne pas à l'oublier entièrement ; il y a trop réfléchi, et il n'arrivera jamais à s'assimiler parfaitement ce qu'il

a discerné comme étant extérieur à lui-même, et marqué de traits si catégoriques. La distinction de Lothario et la double supériorité que donnent à Nathalie et sa classe et le cœur, le maintiendront toujours à un certain niveau d'infériorité. Et quand, par surcroît, je songe qu'il devient le gendre du comte, en qui la distinction aristocratique n'est adoucie par aucune délicatesse de goût et est bien au contraire fortement marquée de pédantïsme, j'en frémis par moments pour lui.

Au reste, ce qui est tiès bien, c'est que, tout en accordant à certaines formes positives extérieures toute la considération qui leur est due, vous vous empressiez, sitôt que ce qui est en question est de pure humanité, de renvoyer naissance et classe sociale à leur néant, ce que vous faites, ainsi qu'il sied, sans même leur faire l'honneur de le dire. Mais il est peu probable que ce tra.t, crui est à mon sens une beauté incontestable, rencontre une faveur générale. Il se trouvera plus d'un lecteur pour se montrer surpris qu'un roman qui mérite vraiment aussi peu que possible d'être taxé de « sans-culottisme », et qui, bien au contraire, paraît en plus d'un endroit parler la pure langue de l'anstocratisme, s'achève sur trois mariages qui sont tous trois des mésalliances. Moi qui ne voudrais pas que rien, dans la conduite générale du roman, fût autrement que vous ne l'avez conçu, et qui pourtant serais lâché que l'esprit véritable de l'ouvrage n'apparût pas clairement jusque dans les moindres détails et les moindres contingences, je vous demande d'examiner s'il n'y aurait pas moyen d'aller au-devant d'une méprise possible en usant de quelques simples mots placés dans la bouche de Lothario. Je dis : < dans la bouche de Lothario », parce que celui-là est le personnage typiquement aristocratique. C'est lui qui trouve la plus parfaite

créance auprès des lecteurs de sa classe, et c'est chez lui que la mésal-

liance (1) a de quoi surprendre le plus; et enfin,' ce|serait une occasion, qui ne se présente déjà^pas si souvent, de manifester pleinement le|caractère;> i de Lothario. Je, n'entends pas dire que cette décla-^ ration doive nécessairement se placer à l'endroit U où le lecteur devra en faire l'application; elle n'en aurait au contraire que plus de prix si elle jaillis-* sait du fond de sa nature, indépendamment de toute application concrète, et sans qu'elle se donnât poua une maxime de conduite improvisée en vue d'un cas particulier.

Pour ce qui est de Lothario, on pourrait évidemment alléguer que la naissance illégitime et bourgeoise de Thérèse est un secret de famille ; mais c'est tant pis, dira peut-être maint lecteur, puisqu'il va se trouver dans la nécessité de tromper les gens, s'il tient à assurer à ses enfants les prérogatives de sa classe. Vous jugerez vous-même mieux que personne du plus* ou moins d'attention qu'il convient de prêter à ces misères.

Je m'en tiens là pour aujourd'hui. Je vous ai donc dit pêle-mêle toutes sortes de choses, et j'en ai encore beaucoup à vous dire, à ce que je présume. Je souhaite qu'il se trouve quelque chose dans le nombre qui vous soit de quelque utilité.

Adieu ; portez-vous bien, et soyez de bonne humeur. — Sch.

S'il vous est possible de vous passer du Vieilleville (2) pour les huit jours qui viennent, ma femme vous prie de le lui prêter, et moi-même j'aurais plaisir à en faire ma lecture nocturne.

Ayez encore la bonté de me faire savoir combien vous avez dépensé au total pour mes papiers peints,

(1) En français dans le texte.

(2) Carloix, Mémoires de la vie de François de Scepeaux, sire de Vieilleville et comte de Duretal, Paris, 1757. Gathc, dans bon journal, note à la date du 7 mai 1796 qu'il a lu ce volume.

et portez en compte les deux écus de six francs que je vous ai demandé de payer pour moi à M. Facius pour le cachet des Heures. Le caviar que Humboldt vous a envoyé, et que je règle avec lui, coûte huit écus d'empire (1), ce qui me paraît un peu beaucoup pour un mets déjà consommé.

Gœthe a Schiller

Au reçu de votre première lettre, je me suis mis immédiatement à y répondre (2), et voici qu'au milieu de mes affaires véritablement bien terrestres, j'ai la surprise de vos deux lettres suivantes, qui m'arrivent comme des voix venues d'un autre monde, que je ne puis qu'écouter et que recueillir attentivement. Continuez de me réconforter et de m'encourager ! Vos réserves me permettront de mettre le huitième livre tout à fait au point lorsque je le reprendrai en main. J'ai déjà pour presque tous vos desiderata une solution qui, à mon sens aussi, donnera à l'ensemble, sur les points don; il s'agit, une cohésion meilleure, plus de vérité et plus d'agrément. Ne vous lassez pas de me dire sans réserves votre sentiment, et gardez tranquillement le livre toute la semaine prochaine. Entre temps, j'avance le morceau de Cellini dont vous

avez besoin. Je vous écrirai, très sommairement, les corrections que je me propose d'apporter au huitième livre, après quoi, dès le début du mois d'août, la copie définitive sera sortie de nos mains.

Vos lettres sont aujourd'hui mon unique occupation, et vous sentirez combien je vous ai de reconnaissance pour toute l'aide que vous me prêtez

(1) La valeur des monnaies en usage alors dans cette partie de l'Allemagne était approximativement la suivante : un louis d'or valait 0,87 carlin, ou 5,66 écus d'empire (ou rixdales), ou 3,50 écus de six livres.

(2) Gœthe reprit ce commencement de réponse dans sa lettre du 7 juillet (voir ci-après, n° 185).

248 (5 JUILLET I79tJ

ainsi, d'un seul coup, sur tant de points. Adieu ; amitiés à votre chère femme. — WeimarfleJ) juillet 1796. — G.

Schiller a Goethe

Iéna, mercredi soir, 6 juillet 1796.

Je me proposais de consacrer cet après-midi à Meister et à vous, mais je n'ai pas eu un seul instant de liberté, et ma chambre n'a pas désempli de visites. En ce moment, tandis que je vous écris, les Kalb et les Stein (1) sont là, on ne tarit pas sur l'idylle, et j'entends quelqu'un dire « qu'elle contient des choses qui n'avaient encore jamais été énoncées par un mortel ». Pourtant, nonobstant tout son ravissement, la famille Kalb a été fortement

scandalisée par le petit paquet que le héros, en allant s'embarquer, fait porter jusqu'au navire, et qu'elle estime être une grosse tache sur un chef-d'œuvre. Le poème est si riche, — et le héros se conduit comme un pauvre !

Vous pensez bien que cette critique m'a fait dégringoler du septième ciel. Elle était si inattendue, que j'ai cru qu'elle (2) parlait de tout autre chose. Mais je lui ai donné l'assurance que j'étais assez indifférent à ce genre de pauvreté, pourvu que l'autre genre de richesse fût là. Adieu. A vendredi la suite. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous remercie bien cordialement de votre lettre si bienfaisante, et de la manière dont vous me faites

(1) Charlotte de Kalb et son mari, et sa tante, Mme de Steiu.

(2) « Elle », c'est Cliarlotte de Kalb. Dans une lettre à Jean-Paul, où elle raconte ce même entretien, elle tient dp tout autre langage sur Alexis et Dora, dont elle juge les personnages sans intérêt, sans réalité, «ans vérité humaine.

part des impressions et des réflexions que vous a suggérées le roman, et en particulier le huitième livre. Si celui-ci s'accorde avec votre façon de sentir, vous ne manquerez pas d'y discerner la marque de votre influence personnelle, car il est hors de doute que, sans nos relations d'amitié, je n'eusse pas été en état de mener l'œuvre à bonne fin, du moins de la manière que je l'ai fait. Cent fois, tandis que je m'entretenais avec vous de problèmes théoriques et d'exemples concrets, j'avais présentes à l'esprit les

situations dramatiques que vous avez maintenant sous les yeux, et je les jugeais silencieusement à la lumière des principes sur lesquels nous étions occupés à nous mettre d'accord. Et aujourd'hui c'est encore votre vigilante amitié qui me met en garde contre quelques fautes qui sautent aux yeux. Pour quelques-unes de vos critiques, j'ai trouvé immédiatement un remède, et j'en ferai usage au moment de faire exécuter la nouvelle copie.

Combien il est rare, dans les occupations et les besognes de la vie ordinaire, de trouver la sympathie active dont on aurait un si grand besoin 1 — et, à plu8 forte raison, dans un cas comme celui-ci, où les plus hauts intérêts artistiques sont en jeu, est-il à peu près vain d'y compter ; combien y a-t-il d'hommes qui envisagent l'œuvre d'art en ellemême, combien en existe-t-il qui soient capables de l'embrasser vraiment du regard? Sans compter qu'il y faut encore une inclination à voir vraiment tout ce que l'œuvre contient, et cette disposition candide qui permet de voir en outre ce qui lui fait défaut. Et que j'aurais encore de choses à ajouter, si je voulais rendre pleinement le cas unique au monde des rapports où je me trouve avec vous, et avec vous seul (1) !

(1) Ici finit le fragment de la réponse dont parlait la lettre du 5 juillet (n° 183). Dans le brouillon, qui a été conservé, et qui a été publié depuis à diverses reprises, figuraient

J'avais écrit immédiatement ce qui précède au reçu de votre première lettre ; des obstacles tant extérieurs qu'intérieurs m'ont empêché de poursuivre, et d'ailleurs je me rends fort bien compte que, même si j'étais tout à fait mon maître, je ne serais pas en état de vous fournir des raisons théoriques en échange des vôtres : il faut que tout ce que vous m'écrivez, ensemble et détails, pénètre en moi et y devienne ressort d'action, si je veux que le hui-

tième livre profite pleinement de votre sympathie. Continuez donc de me révéler ma propre œuvre ; déjà je me suis ingénié, en pensée, à donner satisfaction à vos remarques, et j'espère, peut-être mercredi prochain, rédiger, au moins sommairement, les grandes lignes de ce que je compte faire. Je voudrais bien que le manuscrit fût de retour ici le samedi 16, et, ce même jour, Gellini se présentera devant vous.

Sitôt que la copie des xénies sera achevée, je vous renverrai votre exemplaire, et je travaillerai de mon côté sur le mien.

J'avais confié l'idylle à Knebel, pour la faire circuler. Les quelques observations qu'il a ramassées et qu'il m'a apportées, aussi bien que celles que vous me communiquez, me convainquent une fois de plus que ce qui manque le plus à nos auditeurs et à nos lecteurs, c'est l'attention qu'exige impérieusement de leur part une œuvre aussi étudiée. Ils veulent bien accepter ce qui leur est limpide au premier coup d'œil, mais, sitôt que leur manière personnelle de sentir se heurte à quelque difficulté, ils condamnent avec une égale promptitude, sans prendre la peine de regarder en avant ou en arrière, d'étudier le moins du monde le sens et la liaison des idées, sans songer le moins du monde que c'est au poète

deux autres paragraphes. Gœthe y annonçait ses projets futurs ; pour la première fois, il parlait d'une a idylle bourgeoise », qui devait être JJermana et Dorothée,

lui-même qu'ils auraient le devoir de demander pourquoi il a exprimé telle ou telle chose de telle manière, et non pas d'une autre. J'ai pourtant tout indiqué avec toute la clarté désirable (1) :

Tendrement la mère lui remit un petit paquet préparé

[après coup.

Il ne s'agit donc nullement de tout le bagage, qui est depuis longtemps à bord du navire et qui ne peut pas ne pas y être. La vieille, qui est dans son rôle de mère et de femme, intervient uniquement pour une action menue et momentanée, alors que le père, dans sa bénédiction, embrasse dans son ampleur l'idée du voyage lointain. Le fils prend le paquet des mains de sa mère ; il le reçoit lui-même, d'abord parce que le petit s'est éloigné, puis aussi par piété filiale, et enfin, pour montrer que nous sommes là en plein âge d'or, primitif r) . ans façons, où chacun se rendait volontiers à soi-même ce genre de services. Puis, nouvelle gradation : la jeune fille apparaît à son tour, avec ses dons, avec son amour, avec plus encore qu'une bénédiction ; et puis, c'est l'enfant qui revient, qui s'empresse, qui s'offre à porter, parce qu'Alexis a tout juste la force de se traîner lui-même jusqu'au bateau. — Mais à quoi bon insister sur tout cela? et pourquoi vous le dire, à vous? Et pourtant, si l'on envisage les choses sous leur autre aspect, on ferait peut-être bien, sitôt que les gens montrent un peu de bonne volonté, de mettre soi-même quelque bonne volonté à leur expliquer les raisons artistiques des choses. Seulement, une fois qu'on a constaté qu'il n'est vraiment pas possible de les faire pénétrer dans l'ensemble d'une œuvre poétique, et que les lecteurs restent toujours accrochés aux détails, on perd tout

(1) Alexis et Dora, vers 61.

goût et tout courage, et on les abandonne, à la grâce de Dieu, à eux-mêmes.

Adieu, amitiés à votre chère femme, et remerciezla de son billet. J'espère avoir bientôt de vos nouvelles. — Weimar, jeudi 7

juillet 1796. — G.

Schiller a Goethe

léna, le 8 juillet 1796.

Puisque vous pouvez me laisser le huitième livre encore pour une semaine, je veux pour le moment, dans mes remarques, m'en tenir à ce livre ; une fois que l'ouvrage entier sera sorti de vos mains pour se répandre dans le vaste monde, nous aurons tout loisir de nous entretenir de la forme artistique de l'œuvre totale, et ce 6era alors votre tour de me rendre service, en redressant mon jugement.

Il reste surtout deux points sur lesquels je tiendrais encore a attirer^votre attention, avant que la rédaction de ce livre ne soit définitive-

Le roman, tel que nous l'avons là sous les yeux, ressemble sur plus d'un point à l'épopée, et, entre autres, en ceci, qu'il fait usage d'une machinerie qui, en un certain sens, tient la place des dieux ou de la fatalité souveraine. Le sujet l'exigeait ainsi. Les années d'apprentissage de Meister ne sont pas tout simplement un effet aveugle de la nature, elles sont en quelque sorte une expérience. Une intelligence d'ordre supérieur, dont l'action est secrète, l'accompagne de sa vigilance : ce sont « les puissances de la tour » ; sans gêner la nature dans la liberté de son allure, elles sont là qui veillent, elles le guident d'en haut, vers un but que lui-même ne pressent pas, ni ne doit pressentir. Toute silencieuse et flottante qu'est cette influence du dehors, elle n'en est pas moins présente,

et elle était indispensable à la réalisation de la fin que se proposait le poète. « Années d'apprentissage » est un concept

relatif, qui appelle nécessairement le concept qui lui correspond, la « maîtrise », c'est-à-dire que cette dernière idée doit expliquer la première, et la justifier. Or, il n'est pas possible que cette idée de la maîtrise, qui ne peut être que le résultat de l'expérience mûrie et accomplie, guide effectivement le héros lui-même : elle ne peut ni ne doit être présente à sa conscience comme sa fin et son but, puisque, dès l'instant où il se représenterait nettement le but, il l'aurait par là même déjà atteint ; il faut donc nécessairement qu'elle se tienne derrière lui pour le diriger. Par ce moyen, l'œuvre totale est pénétrée d'une finalité de beauté, sans toutefois que le héros se propose une fin ; en d'autres termes, la raison y décèle l'exécution d'une idée directrice, sans que l'imagination y perde rien de sa liberté.

Ce qui fait l'une des beautés qui vous appartiennent le plus pleinement en propre, c'est que, dans l'exécution de cette tâche, dans la réalisation de cette fin qui est la seule fin explicitement avouée de tout le roman, et même dans cette direction secrète que Wilhelm reçoit de Jarno et de l'abbé, vous avez su éviter tout ce qui pouvait sentir la lourdeur et la raideur, et que vous êtes allé chercher les motifs d'action, non dans les intentions morales, mais dans les caprices de la fantaisie, dans la simple et élémentaire nature humaine. Par là, l'idée abstraite de la machinerie se trouve effacée, alors que ses effets demeurent intacts, et tout se passe, du moins en apparence, à l'intérieur des bornes qui sont assignées à la nature, si ce n'est que le résultat passe en importance ce que la simple nature livrée à elle-même eût été à même d'accomplir.

Je voudrais néanmoins, de ce point de vue, que vous eussiez facilité un peu au lecteur l'intelligence de ce qu'il y a d'essentiel dans cette machinerie, du lien nécessaire qui la rattache à l'âme profonde

de l'œuvre. Il serait indispensable que le lecteur eût sans cesse la claire vision de l'économie entière de l'ensemble, alors même qu'elle doit nécessairement demeurer ignorée des personnages dans le cours de leur action. Je crains que plus d'un lecteur ne croie découvrir dans cette influence mystérieuse une sorte de moyen dramatique et d'artifice, imaginé en vue de compliquer davantage, de ménager des surprises, etc. Or, le huitième livre donne, à vrai dire, la clef historique de tous les événements particuliers qui se sont produits, antérieurement sous l'effet de cette machinerie, mais il ne donne pas d'une manière qui soit pleinement satisfaisante la clef esthétique de l'âme intérieure, de la nécessité poétique de toutes les pièces de l'édifice, — et moi-même, il m'a fallu la seconde et la troisième lectures pour la pénétrer pleinement.

Si j'avais encore à faire sur l'ensemble une observation d'ordre général, ce serait celle-ci : « Qu'étant donné le grave et profond sérieux qui règne dans tous les détails et qui en explique la puissante action, l'imagination paraît se faire trop librement un jeu de l'ensemble. » Il me paraît que vous avez poussé la libre grâce de ce jeu mouvant un peu plus loin que ne le comporte la gravité poétique, que, dans votre légitime horreur pour tout ce qui est pesant, formaliste et raide, vous vous êtes laissé entraîner vers l'autre extrême. Je crois ne pas me tromper en notant qu'une certaine condescendance envers la partie faible du public vous a conduit à poursuivre une fin plus théâtrale, et par des moyens

plus théâtraux qu'il n'est nécessaire dans un roman, et qu'il n'y est permis.

Si jamais narration poétique a pu se passer de l'aide du merveilleux et de la surprise, c'est bien votre roman ; or, ce qui ne sert pas une œuvre de cet ordre a vite fait de lui nuire. Il peut arriver que l'attention soit arrêtée de préférence par les

détails contingents, et que la curiosité du lecteur se dépense tout entière à résoudre des énigmes, alors qu'il importerait qu'elle demeurât concentrée sur le sens profond. Je dis qu'une pareille éventualité peut se produire ; n'en avons-nous pas fait déjà l'expérience, vous et moi?

La question est donc de savoir s'il ne resterait pas un moyen de corriger ce défaut — si c'est réellement un défaut — dans votre huitième livre. De toutes façons, les scrupules vjsent uniquement la forme que vous avez donnée à l'idée, car l'idée ellemême ne prête à aucune critique de ce genre. Il suffirait donc de souligner davantage pour le lecteur ce que, dans les parties antérieures, il a pris trop à la légère, de montrer, en marquant plus fortement les liens qui les rattachent au thème profondément grave de l'œuvre, que les incidents de théâtre, où il pourrait être tenté de ne voir qu'un divertissement de votre fantaisie, sont également motivés, aux yeux de la raison, ainsi que vous l'avez sans doute indiqué implicitement, mais non pas explicitement. Il me semble que cette mission pourrait fort bien être confiée à l'abbé, qui y trouverait une excellente occasion de grandir l'importance de son rôle. Et peut-être ne serait-il pas superflu de rappeler encore, dans le huitième livre, l'occasion précise qui a suggéré à l'abbé de prendre Wilhelm comme sujet d'expérience pour ses plans pédagogiques. Ce serait donner à ces plans une application concrète,

et donner du même coup une importance sociale plus grande à l'individualité de Wilhelm.

Vous avez, à diverses reprises, au cours du huitième livre, indiqué rapidement, en passant, ce que vous voulez qu'on entende par « années d'apprentissage » et par « maîtrise ». Comme le public — et surtout un public tel que le nôtre — attache une attention particulière aux idées théoriques que contient une œuvre littéraire,*' au point qu'elles

sont très souvent l'unique chose qui reste vivante dans son souvenir, il importe que sur ce point vous vous fassiez clairement comprendre. Les indications furtives que vous donnez sont belles et bonnes, mais elles me paraissent insuffisantes. Je sais bien que vous vous êtes plus proposé de stimuler l'activité inventive du lecteur que de l'endoctriner, mais, du moment que pourtant vous énoncez quelque chose, on s'imagine que ce quelque chose est le tout, si bien que, finalement, vous avez plus étroitement rétréci votre pensée que si vous aviez purement et simplement laissé au lecteur le soin de la découvrir.

S'il me fallait définir en quelques mots secs et décharnés le but dernier auquel Wilhelm parvient après toute une longue série d'erreurs, je dirais : « D'un idéal vide et imprécis, il passe à une vie active et précise, mais sans perdre dans ce passage la puissance qui crée l'idéal. » Les deux chemins opposés qui tendent à écarter de cet état de satisfaction sont décrits dans le roman, et le sont avec toutes les nuances et tous les degrés imaginables. Depuis la fâcheuse aventure où il prétendait mettre une pièce à la scène sans s'être préalablement avisé de se demander ce qu'elle contient, jusqu'au moment où il élit Thérèse pour femme, il a en quelque sorte parcouru en un sens unique tout le cercle de l'hu-

manité ; ces deux extrêmes sont les deux contraires les plus radicaux dont soit capable un caractère tel que le sien, — et voilà d'où il faut que jaillisse l'harmonie. Que, sous la belle et joyeuse conduite de la nature, c'est-à-dire de Félix, il passe donc de l'idéal au réel, de la velléité vague à l'action et à la conscience de la réalité, sans toutefois rien sacrifier de ce que sou premier état de tension et d'effort impliquait de contenu positif, qu'il se trouve fixé, sans perdre néanmoins sa belle mobilité, qu'il apprenne enfin à se borner, mais que ces bornes

mêmes, c'est-à-dire la forme définie qu'il revêt, lui servent de nouveau moyen pour passer à l'infini, etc., — voilà ce que j'appelle la crise de sa vie, le terme de ses années d'apprentissage, et c'est vers ce but que me paraissent converger parfaitement toutes les dispositions inventives de l'œuvre. Le beau lien naturel qui l'attache à son enfant et l'union avec la noble nature féminine de Nathalie sont de sûrs garants de cet état de santé spirituelle, et nous le voyons, au moment où nous nous séparons de lui, engagé dans une voie qui le mènera à une perfection sans limites.

Or, il me semble qu'en définissant comme vous l'avez fait les années d'apprentissage et la maîtrise, vous avez rétréci la portée de l'une et de l'autre de ces deux idées. A votre sens, la première signifie uniquement l'erreur qui consiste à chercher hors de soi ce que l'homme intérieur a le devoir de produire de lui-même, et la seconde, la conscience claire et certaine de ce qu'il y a d'erroné et de fallacieux dans cette recherche, de ce qu'il y a de nécessaire dans cette création spontanée, etc. Mais êtes-vous sûr que toute l'existence de Wilhelm, telle qu' elle s'étale là, sous nos yeux, dans le roman, s'exprime et se traduise en effet, tout entière et parfaitement, dans cette idée? Cette formule rend-elle tout intel-

ligible? Et sufiit-il, pour passer définitivement l'éponge sur ses erreurs, que le sentiment paternel se soit révélé en lui, ainsi qu'il arrive à la fin du septième livre? Ce que je souhaiterais donc, en ce qui concerne ce point, ce serait qu'on pût voir encore un peu plus clairement comment tous les éléments divers du roman se rapportent à cette notion philosophique. Je dirais volontiers que la fable est parfaitement vraie, que la morale de la fable est, elle aussi, parfaitement vraie, mais que le rapport qui lie la morale à la fable n'éclate pas encore aux yeux avec une évidence suffisante.

Je ne sais si, dans les deux séries de remarques qui précèdent, j'ai su me faire bien comprendre : la question a une portée qui s'étend à toute l'œuvre, si bien qu'il n'est pas aisé de l'exposer convenablement à propos d'un fragment particulier. Mais, ici encore, c'est bien assez d'une indication sommaire.

Avant de m'envoyer les xénies, ayez donc la bonté d'y barrer tout simplement ce que vous souhaiteriez de voir retrancher, et de souligner ce que vous désirez qu'on corrige. Il me sera ainsi plus aisé de prendre mes mesures pour m'acquitter de ce qui reste à faire.

Si seulement vous trouviez le goût et le loisir de songer aux petites poésies du genre gracieux que vous vouliez donner encore à YAlmanach, et à la romance de Mignon que j'aurais, au fond du cœur, tant envie d'avoir ! Vous savez bien que le lustre de YAlmanach dépend uniquement de ce que vous y mettrez. Quant à moi, me voici reparti à vivre et à nager dans la critique, pour arriver à voir clair dans le Meister, et je ne puis plus guère faire grand' chose pour YAlmanach. Après quoi, ce seront les couches de ma femme, qui ne seront pas précisément pour favoriser l'inspiration poétique.

Elle vous envoie ses amitiés sincères. Adieu. J'espère vous écrire encore dimanche. — Sch.

Auriez-vous l'obligeance de me faire prêter par la Bibliothèque de Weimar le cinquième volume du grand recueil de Muratori (1)?

Et encore un autre petit vœu. J*aimerais bien donner votre portrait en tête du prochain Almanach des muses, et je viens d'écrire à Boit, à Berlin, pour lui demander s'il peut encore se charger de ce tra-

(1) Rerum italicarum scriptorès. Le volume que demandait Schiller était destiné à l'historien Funk, en vue d'un article sur Robert Guiscard, qui parut dans les numéros 1, 2 et 3 dos Heures pour 1797.

vail. Seulement, je préférerais qu'il fût fait d'après une peinture, et no a d'après le cuivre de Lipsen, et je viens vous demander si vous consentiriez à nous confier le portrait de Mcyer. Au cas où il vous serait désagréable de vous en séparer, vous me permettriez bien pourtant de le faire copier, s'il se trouve à Weimar un peintre supportable ?

Gœthe a Schiller. v

En même temps que je note sur un feuillet a part les passages que je compte corriger et compléter, selon vos indications, il faut que je vous dise ma profonde gratitude pour votre lettre de ce jour, et pour le service que vous me rendez en m'obligeant, par les observations qu'elle m'apporte, à m'efforcer de mener vrai-

ment l'œuvre à une perfection plus grande. Je vous demande de ne rien épargner pour me contraindre de force, si je puis dire, à sortir de mes propres limites. Le défaut que vous notez avec juste raison provient du plus profond de ma nature, d'une sorte de tic réaliste qui fait que je trouve plus agréable de soustraire mon existence, mes actes, mes écrits aux regards des hommes. C'est ainsi que vous me verrez toujours préférer voyager incognito, choisir un costume de moindre qualité plutôt qu'un autre meilleur, et, dans les conversations avec des étrangers ou avec des gens que je ne connais qu'à demi, rechercher plutôt les sujets de moindre portée ou du moins les expressions moins significatives, me montrer plus frivole que je ne suis, en un mot, si je puis dire, m'interposer entre moi-même et mon apparence. Vous savez très bien ce que tout cela veut dire, et comment tout cela se tient.

Après cette confession générale, j'en viens très volontiers à l'aveu particulier : n'était l'impulsion et le coup de fouet qui m'est venu de vous, je me

serais laissé aller, cette fois, en ce qui concerne ce roman, contre mon juste sentiment et contre ma conscience, à cette vieille habitude de ma nature, ce qui, après l'effort énorme que j'y avais consacré, eût été impardonnable, puisque toutes les améliorations qu'on est fondé à exiger se trouvent être, soit très faciles à discerner, soit très aisées à exécuter.

C'est ainsi, par exemple, qu'il suffisait, pour projeter sur le tout une lumière d'un caractère particulier et créer une sorte d^atmosphère spirituelle, que l'abbé s'avisât de dire clairement, en temps opportun, l'intérêt que lui inspira tout de suite Wilhelm, et pourtant j'ai négligé de le faire ; et c'est à peine si j'ai pu

me résoudre à placer dans la bouche de Werner quelques mots en faveur de son aspect extérieur.

Je n'ai donné qu'en partie, dans le septième livre, le certificat d'apprentissage, et cette première moitié ne contenait encore que quelques maximes sur l'art et sur le sentiment de l'art. Je comptais placer dans la seconde moitié des remarques importantes sur la vie et sur le sens de la vie, ce qui m'eût fourni une admirable occasion, au moyen du commentaire oral qu'en eût donné l'abbé, d'éclairer et de justifier tout l'ensemble des événements, et plus spécialement ceux qui étaient dus à l'action des « puissances de la tour » ; j'aurais, de cette manière, sauvé cette machinerie du soupçon de n'être qu'un artifice romanesque imaginé à plaisir, et je lui eusse prêté une valeur esthétique, ou, plus exactement, j'eusse mis ainsi en évidence la valeur esthétique qu'elle possède effectivement. — Vous voyez que je suis en parfait accord avec vos critiques.

Il est hors de doute que les résultats apparents, ceux que je formule expressément, sont moins riches et de moindre portée que ne l'est le contenu réel de l'œuvre, et je me fais l'effet d'un homme qui, après avoir écrit les uns au-dessous des autres une

très longue colonne de grands nombres, s'amuserait à commettre volontairement des erreurs d'addition, par Dieu sait quelle lubie, afin de réduire le montant du chiffre total.

Entre tant d'autres choses, je vous dois surtout une très vive gratitude pour avoir, encore en temps utile, dénoncé si énergiquement ce détestable procédé, et je ferai certainement mon possible pour donner satisfaction à vos justes désirs. Il me suffirait d'ailleurs de prendre tout simplement votre lettre, et d'en répar-

tir le contenu aux endroits convenables, pour y porter remède. Et, s'il arrivait — puisque les travers des hommes sont malheureusement des obstacles insurmontables — qu'avec la meilleure volonté du monde je fusse incapable de proférer les dernières paroles indispensables, je vous demande, pour en finir, d'ajouter de vous-même en quelques larges coups de pinceau ce que la bizarre fatalité de nature qui me tient asservi m'aura empêché de dire moi-même. Continuezmoi, cette semaine encore, vos critiques et vos suggestions, cependant que je m'occuperai de Cellini et, si je le puis, de VAlmanach. — Weimar, le 9 juillet 1796. — G.

POUR LE HUITIÈME LIVRE

1. Donner satisfaction, pour la mort de Mignon, à ce que réclame la sensibilité.

2. Repousser plus loin le projet d'embaumement et les réflexions sur le ruban.

3. Lothario peut, à l'occasion de sa tirade sur l'abolition du système féodal, trouver quelques phrases qui dégagent l'horizon dans la direction des mariages de la fin du roman.

4. Le marquis sera mentionné plus tôt, comme étant l'ami de l'oncle.

5. La dénomination de « belle âme » sera reportée sur Nathalie.

2fi2

Goethe a Schiller

Vous trouverez ci-joint les xénies, avec mes notes : celles qui sont du genre sérieux et bienveillant forment maintenant une troupe si puissante, qu'on s'en veut un peu de faire figurer en une si aimable société les polissons auxquels les autres s'attaquent.

Je ne vois pas trop comment faire en ce qui concerne le portrait. Il n'y a personne ici qui puisse en faire une copie à cette intention ; prêter l'original est par trop risqué ; enfin, Boit est un artiste qui n'est pas sans charme, mais qui, si je ne me trompe, manque de profondeur. Ne pensez-vous pas que le mieux serait d'ajourner votre dessein amical jusqu'au retour de Meyer, de qui nous pouvons, à tout égard, attendre qu'il nous tire d'embarras?

Mes compliments à votre chère femme. Voudriez vous, si votre famille vient à s'accroître, nous confier Karl pour les premiers temps ; ce serait une grande joie pour Auguste, et il se trouverait fort bien dans la compagnie des nombreux enfants qui se réunissent dans ma maison et dans mon jardin. Adieu. — G.

Vous aurez bientôt Muratori. Vous devez avoir reçu Vieilleville.

A bientôt le compte de mes avances.

Diverses suppressions font que le prochain morceau de Cellini ne fera guère, lui aussi, que trois feuilles d'impression, plus quelques pages.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 9 juillet 1796.

Je suis très heureux d'avoir su exprimer avec une suffisante clarté mes idées sur ces deux points principaux, et que vous soyez décidé à en tenir compte. Ce n'est pas une raison pour faire le sacrifice de ce que vous appelez votre tic réaliste. C'est un des éléments de votre individualité poétique, et il faut absolument que vous vous teniez à l'intérieur de vos propres frontières ; chaque beauté, dans votre œuvre, doit être cotre beauté. Le problème consiste donc uniquement à tirer de ce trait particulier de votre nature un profit positif pour l'ouvrage, et vous y réussirez à coup sûr, pourvu que vous le vouliez. Il est évident que, en fait de matière, l'œuvre doit renfermer tout ce qui est indispensable, si l'on veut qu'elle soit claire, et que, sous le rapport de la forme, ce contenu doit se présenter avec le caractère de la nécessité logique, doit être amené par une cohésion interne, — mais, quant à savoir si cette liaison logique sera stricte ou sera lâche, il appartient à vous-même, à ce qu'il y a de plus personnel dans votre nature, d'en décider. Sans doute, le lecteur trouverait fort commode que vous prissiez la peine de lui mettre dans la main, en bel argent comptant, les points qui sont de première importance, et qu'il n'eût lui-même que la peine de les empocher ; mais il est certain qu'il s'attachera plus fermement au livre et qu'il y reviendra plus fréquemment s'il est obligé de faire effort pour se tirer d'affaire. Si donc vous vous bornez à faire en sorte qu'il soit assuré de trouver, à la condition qu'il emploie à la recherche sa bonne volonté et des yeux clairvoyants, vous ne le dispenserez pas de faire l'effort de la recherche. Il faut que le bilan positif d'une pareille œuvre soit toujours la créa-

tion personnelle, la création libre — ce qui ne veut pas dire arbitraire — du lecteur, qu'elle soit en quelque sorte une récompense réservée à celui qui en est digne, et refusée à qui ne la mérite pas.

Pendant que j'y songe, je veux placer ici quelques remarques qui intéressent la machinerie secrète dont il a été question, et sur lesquelles j'attire votre attention : 1° On voudra savoir dans quelle intention l'abbé, ou son acolyte, feint d'évoquer l'esprit du vieil Hamlet ; 2° A voir mentionner deux fois le voile qui porte l'inscription : « Fuis, fuis ! etc. », on est porté à croire que ce motif épisodique doit être gros de conséquences importantes. Pourquoi, se dira-t-on, chasse-t-on d'une part Wilhelm du théâtre, alors que, d'autre part, on lui vient en aide pour la mise en scène de sa pièce favorite et pour son début? A ces deux questions, on voudrait une réponse plus précise que celle que Jarno y a faite ; 3° On serait curieux de savoir si, avant que Werner arrive au château, l'abbé et ses amis se doutent que l'homme auquel ils ont affaire, pour l'achat du domaine, est un ami si proche et un parent : à en juger sur leur attitude, on serait porté à le croire, et on n'en est que plus surpris qu'ils en fassent mystère à Wilhelm ; 4° On aimerait pourtant à savoir à quelle source l'abbé a puisé ses informations sur la naissance de Thérèse, d'autant que l'on éprouve une certaine surprise à constater que cette circonstance si importante a pu, jusqu'au moment précis où l'auteur en a besoin, rester ignorée de personnes qui ont intérêt à la connaître, et qui, par ailleurs, sont si bien renseignées.

C'est sans doute par un caprice du hasard que la seconde moitié du certificat d'apprentissage n'a pas été donnée, mais l'art aussi bien que la vie tire souvent un excellent parti du hasard, à

la condition qu'on sache en faire un usage habile. Il me semble que cette seconde moitié pourrait être

insérée, dans le huitième livre, en un endroit où son importance serait infiniment plus grande, et où elle serait d'un tout autre profit. Entre temps, les événements ont fait du chemin, Wilhelm a accompli de nouveaux progrès, il en est parvenu, lui et le lecteur, au point où des leçons positives sur le sens de la vie et sur l'emploi de la vie ont chance d'être bien mieux accueillies, et, d'autre part, la salle du passé et la connaissance plus intime qu'il a faite de Nathalie ont pu le préparer à les recevoir plus volontiers et avec plus de fruit. Je vous conseillerais donc avec beaucoup d'insistance de bien vous garder de laisser inutilisée cette portion du certificat, et, tout au contraire, d'y introduire, en des termes plus ou moins transparents, plus ou moins voilés, l'âme philosophique de l'œuvre entière. Au reste, quand on a affaire à un public tel qu'est notre public allemand, on ne saurait prendre trop de précautions pour justifier sa propre intention, — et ici, par-dessus le marché, pour justifier le titre que porte le livre, et qui annonce très clairement cette intention.

J'ai éprouvé aussi une satisfaction singulière à trouver dans le huitième livre quelques lignes qui prennent clairement position à l'égard de la métaphysique, et qui ont trait au besoin spéculatif de l'homme. Je trouve pourtant que l'aumône que vous tendez à la pauvre déesse est un peu chiche et maigre, et je ne sais trop si l'on peut vous tenir quitte et se contenter de cette parcimonieuse largesse. Vous saurez très bien retrouver le passage auquel je fais allusion, car je trouve qu'il a tout l'air d'avoir été placé à cet endroit après mûre réflexion. Eh bien, il faut que je vous l'avoue, il est un peu fort qu'à notre époque de spéculation métaphysique,

on puisse écrire un roman de ce type et de cette immense étendue, et que « l'unique chose qui soit nécessaire » s'y trouve expédiée ainsi, dans une

incidente, silencieusement, — qu'on puisse conduire jusqu'au terme de ses années d'apprentissage un caractère si profondément sentimental (et c'est ce que Wilhelm reste jusqu'au bout) sans recourir à l'aide de cette noble conductrice. Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que l'apprentissage est bien réellement achevé, au plein sens du terme, ce qui n'est pas fait pour donner une idée très avantageuse de l'utilité de cette aide si précairement mise à contribution.

Parlons sérieusement : comment se fait-il que vous ayez pu élever un homme et le conduire jusqu'au terme de sa formation, sans vous être heurté jamais à des besoins auxquels la philosophie est seule capable de donner satisfaction? Je suis convaincu qu'il en faut chercher l'unique raison dans la ligne esthétique que vous avez suivie vous-même dans tout le roman. L'attitude proprement esthétique de la pensée est inaccessible au besoin de ces raisons consolatrices qu'on ne peut obtenir que de la spéculation ; elle a sa pleine autonomie, son infinité propre en elle-même ; il n'y a nécessité de recourir à l'aide de la raison pure que lorsque l'homme est divisé, lorsqu'en lui le sensible et le moral se dressent l'un contre l'autre, en adversaires. La saine et belle nature n'a que faire, ainsi que vous le dites vous-même, de la morale, du droit naturel, de la métaphysique politique, — et vous auriez pu ajouter avec non moins de vérité : elle n'a besoin ni d'une divinité, ni d'une immortalité auxquelles il lui faille s'appuyer et se tenir. Ces trois points, ces trois axes autour desquels gravite toute spéculation, peuvent bien fournir à un esprit de formation

purement sensible matière au libre exercice de ses dons poétiques, ils ne seront jamais pour lui des affaires graves ni des besoins.

Et pourtant, peut-être serait-il permis, malgré tout, d'objecter que notre héros n'est pas encore,

aussi pleinement qu'il le croit, en possession de cette parfaite liberté esthétique qui l'assurerait vraiment de ne jamais se trouver embarrassé, de ne jamais avoir besoin de certains secours, — je veux dire, de la spéculation. On ne peut nier qu'il ne possède jusqu'à un certain point cette inclination à la philosophie qui est le propre de toutes les natures sentimentales, et, s'il lui arrivait quelque jour d'être malgré lui induit à la spéculation, il se pourrait fort bien, faute d'une base philosophique assurée, qu'il se trouvât singulièrement déconcerté ; car, seule, la philosophie peut rendre inofiensive la spéculation philosophique, qui, sans elle, mène infailliblement au mysticisme. — (La chanoinesse en est la meilleure preuve. Une certaine insuffisance esthétique lui a fait de la spéculation un besoin, et elle est allée s'égarer dans le piétisme, parce que la philosophie lui refusait son aide ; peut-être, si elle eût été un homme, eût-elle accompli jusqu'au bout le tour du labyrinthe métaphysique.)

Il suit de là qu'on est en droit d'exiger de vous, — et d'ailleurs vous avez partout fait tout le possible pour donner satisfaction à cette exigence, — que vous munissiez votre pupille, aussi pleinement que possible, d'autonomie, de certitude, de liberté, et, si je puis dire, de rigidité architecturale, et qu'une fois atteint ce degré de perfection, vous le dressiez, immuable pour l'éternité, affran-

chi à jamais de l'obligation commune de recourir à aucun appui extérieur ; on exige, en d'autres termes, que, fort de sa pleine maturité esthétique, il soit placé très haut au-dessus du besoin même de cette culture philosophique qu'il ne s'est pas donnée. Et la question se pose de savoir s'il est assez réaliste pour ne jamais risquer d'avoir à saisir comme un soutien la pure raison, — ou, au cas où il ne le serait pas, s'il n'eût pas convenu de se mettre davantage en

peine des besoins éventuels de son âme idéaliste.

Vous allez peut-être vous dire que j'use là tout bonnement d'un moyen détourné pour vous pousser artificieusement à la philosophie, mais je vous donne l'assurance que les lacunes que je regrette peuvent fort bien être comblées sans que vous abandonniez en quoi que ce soit votre propre manière. Mon unique vœu, c'est que vous ne tourniez pas les points qui sont en litige, et qu'au contraire, vous leur trouviez une solution qui soit bien de votre cru. Ce qui vous tient lieu à vous-même de savoir spéculatif, ce qui vous garantit contre tout besoin de cet ordre, peut parfaitement suffire aussi à Meister. Vous avez mis bien des choses déjà dans la bouche de l'oncle, et Meister lui-même a effleuré le problème, à diverses reprises, en des termes très heureux ; peut-être resterait-il fort peu de choses à ajouter. Si seulement il m'était possible de traduire dans votre mode de penser ce que j'ai exprimé à ma manière dans le Royaume des ombres et dans les Lettres esthétiques, nous aurions vite fait de nous trouver d'accord.

Les réflexions que vous mettez dans la bouche de Werner touchant l'aspect physique de Wilhelm sont d'une importance capitale. Je me suis demandé si vous ne pourriez pas vous servir éga-

lement du comte, quand il intervient à la fin du huitième livre, pour rehausser le prestige de Wilhelm. Supposez que le comte, ce maître des cérémonies du roman, en adoptant à son endroit une attitude faite de considération, et en lui témoignant de certains égards extérieurs dans le détail desquels il est superflu que j'entre, extraie soudainement Wilhelm de sa classe sociale pour l'élever à une classe supérieure, et lui confère ainsi en quelque sorte le titre de noblesse qui lui fait encore défaut : il est certain qu'une fois distingué par le comte, la tâche serait accomplir.

J'ai une dernière remarque à faire touchant l'at-

titude de Wilhelm lorsqu'il pénètre pour la première fois avec Nathalie dans la salle du passé. Je retrouve, un peu trop pour mon goût, le Meister de jadis, celui qui, dans la maison de son grand-père, préférait à toute autre chose contempler longuement le tableau qui représentait la maladie du fils du roi, le Meister que l'étranger, au premier livre, surprenait si étrangement écarté du droit chemin. Maintenant encore, il ne prête guère d'attention qu'à la matière dont sont faites les œuvres d'art, et il y trouve, pour mon goût, l'occasion de trop d'effets lyriques. Ne pensez-vous pas que l'occasion eût été bonne de faire poindre chez lui les premiers indices d'une crise de perfectionnement, de lui prêter, non pas sans doute les qualités d'un connaisseur, ce qui n'irait pas, mais tout au moins une certaine aptitude à considérer une œuvre d'art d'un œil un peu plus objectif, en sorte qu'un juge indulgent tel que notre Meyer pût légitimement fonder sur lui quelque espoir?

Déjà dans le septième livre, vous vous êtes très heureusement servi de Jarno, pour énoncer, en usant de sa bouche dure et sèche, une vérité qui fait immédiatement franchir un grand pas

en avant au héros et au lecteur : je veux parler du passage où il refuse tout net à Wilhelm tout don pour le théâtre. Or, je me suis demandé s'il ne serait pas possible qu'il lui rendît, en ce qui concerne Thérèse et Nathalie, un service analogue, avec un égal profit pour l'œuvre elle-même. Jarno me paraît tout désigné pour donner à entendre à Wilhelm qu'il est impossible que Thérèse le rende heureux, et pour lui indiquer le genre de nature féminine qui lui convient. Quelques mots de ce genre, jetés au passage, sans phrases, au moment opportun, soulagent soudain le lecteur d'une oppression pesante, et font l'effet d'un éclair qui vient illuminer la scène.

Lundi matin, 11 juillet. — Une visite m'a empêché hier de faire partir cette lettre. Je ne puis rien ajouter aujourd'hui ; il y a trop d'agitation autour de moi. Les couches de ma femme sont proches, et Stark pense que c'est pour aujourd'hui. Nous vous remercions pour votre offre amicale de prendre Karl chez vous. Il ne nous est nullement à charge : nous avons pris quelques personnes de plus à notre service, et nous avons disposé les chambres en sorte qu'il ne soit pas une gêne. — Merci mille fois pour Vieilleville et pour Muratori. Schlegel est de retour cette fois avec sa femme (1) ; la petite Mme Paulus est partie en toute hâte pour la Souabe, où l'appelle la maladie de sa mère. Adieu. J'espère vous donner des nouvelles, d'un cœur plus léger. — Sch,

Schiller a Gœthe

Iéna, lundi 11 juillet 1796, 3 heures de V après-midi.

Il y a deux heures que ma petite femme a accouché ; les choses ont marché plus vite qu'on ne pouvait l'espérer, et tout s'est passé, avec l'aide de Stark, facilement et le mieux du monde. Mes vœux sont comblés à tous égards, car c'est un garçon (2), qui paraît bien venu et vigoureux. Vous imaginez sans peine combien j'ai le cœur allégé, d'autant plus que, tous ces temps-ci, je n'ai cessé de redouter que mes spasmes ne reprissent avant que l'enfant ne fût là.

Je puis donc maintenant commencer à dénombrer ma petite famille. C'est un sentiment très particulier, et la distance d'un à deux est beaucoup plus grande que je n'aurais cru.

(1) A. W. Schlegel avait épousé, le 1er juillet, à Brunswick, Caroline Michaclis, après son divorce d'avec Bôhmer.

(2) On l'appela Ernest-Frédéric-Wilhelm ; ce dernier prénom lui fut donné vraisemblablement en l'honneur de Wilhelnk Meister.

Adieu. Amitiés de ma femme ; elle est, à part sa faiblesse, aussi bien que possible. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous félicite de tout mon cœur pour le nouvel arrivant ; puisse votre paire de garçons vous procurer toutes les joies possibles. Faites à votre chère femme mes meilleurs et mes plus affectueux compliments.

J'irai vous voir samedi prochain (1), si je le puis.' Il faut absolument que nous nous entretenions oralement du roman et aussi des xénies, et d'autres choses encore, qui me tiennent à cœur. Pour ce qui est du roman, la question essentielle sera de savoir où prennent exactement fin les années d'apprentissage, qui en sont proprement le sujet, et dans quelle mesure on peut songer à faire réapparaître quelque jour les personnages. Ce que votre lettre d'aujourd'hui me suggère, c'est proprement une suite de l'ouvrage, que j'ai, moi aussi, l'intention et le désir d'écrire ; mais nous verrons cela de vive voix. Il faut donner tout son achèvement à ce qui regarde en arrière, et il faut marquer nettement ce qui regarde en avant, mais il est indispensable de laisser en place des pierres d'attente qui, tout comme le plan lui-même, annoncent une continuation ultérieure, et c'est là ce que je désire examiner à fond avec vous. Ne m'envoyez rien par les messagères, et gardez le manuscrit. Je vous porterai les xénies, Cellini, peut-être autre chose encore. Saluez de ma part Schlegel et sa femme ; j'aurai plaisir à les rencontrer cette fois l'un et l'autre.

Je ne suis qu'à demi satisfait que notre petite amie (2) soit contrainte à faire ce voyage pour une circonstance si pénible, et à une heure si critique ;

(1) 16 juillet.

(2) Mme Paulus.

car la situation a l'air d'être tout aussi mauvaise en Souabe que sur le Haut-Rhin et le Bas-Rhin.

Adieu ; portez-vous bien dans votre paisible vallée, et jouissez de la belle saison, tout au moins de votre fenêtre. — Weimar, le 12 juillet (1) 1796.

Schiller a Gœthe

Iéna, mardi soir, 12 juillet 1796.

Mon petit monde continue d'aller aussi bien qu'on peut le souhaiter. Ma femme tient à nourrir ellemême, ce qui répond à mon propre désir.

Le baptême aura lieu jeudi. Si tout persiste à se passer aussi paisiblement que jusqu'à présent, j'aurai assez de sérénité pour lire une fois encore le huitième livre du roman à tête reposée, avant de vous le renvoyer.

Il est indifférent que le prochain morceau de Cellini soit, cette fois encore, un peu court. J'ai toutes sortes de choses possibles pour remplir la livraison.

Vous ne m'avez pas encore dit où en est l'affaire du dessin et de la gravure pour l'article de Hirt (2).

Je regrette vivement de ne pouvoir donner votre portrait dans VAlmanach de cette année. Il nous faut de toutes façons un embellissement artistique, et celui-là eût été le plus raisonnable. Comme je n'ai de goût pour la tête d'aucun autre personnage vi* vant, je vais tâcher d'avoir le portrait d'Uz, qui vient de mourir (3). Nous aurons ainsi un air de bienséance et d'honnêteté (4), en rendant cet hommage à un homme de l'ancien temps. Peut-être pourriez-vous, par Knebel, m'aider à l'obtenir. Je

(1) Le manuscrit porto « juin », par un lapsus évident.

(2) Voir ci-dessus la lettre 165.

(3) Le vieux poète Uz était mort le 12 mai à Ansbach. ('i) « Honnêteté », en français dans le texte.

paierai volontiers le prix que pourra coûter une peinture ou un dessin.

Portez-vous aussi bien que possible. Ma femme vous envoie ses meilleurs compliments. C'est Mme Charlotte (1) qui tiendra l'enfant ; grande affaire pour elle, et elle s'est montrée fort surprise de ne pas le faire en votre compagnie, d'autant que le petit s'appelle Wilhelm, entre autres prénoms. Adieu. — Sch.

Gœthe a Schiller

Weimar, le 13 juillet 1796.

Tous mes vœux, et que tout continue d'aller heureusement pour le nouveau petit être. Faites mes compliments à votre chère femme et à madame la marraine. Je me serais invité de moi-même au baptême, sans y être convié, n'était le malaise intolérable où me plongent ce genre de cérémonies. En revanche, j'arriverai samedi, et nous passerons ensemble quelques bonnes journées. Adieu, le jour d'aujourd'hui est, pour moi aussi, une date qui fait époque : mon ménage achève ses huit années de durée (2), et la Révolution française sa septième. — G.

Les cuivres destinés à l'article de Hirt sont en main et seront très réussis. Pour l'un d'eux, on n'a pas voulu le faire à moins de quatre carlins ; l'autre reviendra un peu moins cher. Il faut dire qu'il y a beaucoup de travail, et d'un travail délicat.

Je prierai Knebel de s'occuper d'Uz.

(1) Charlotte von Kalb. L'enfant eut en tout huit parrains et marraines, parmi lesquels la mère de Schiller, la femme de Kôrner, Voigt et Paulus.

(2) Goethe faisait donc dater sa liaison avec Christiane Vulpius du 13 juillet 1788. Il l'épousa le 19 octobre 1806.

Je suis rentré hier (1) très vite, en compagnie de Loder. On travaille activement à la copie du roman. Ce matin, en buvant mon verre d'eau de Pyrmont, il m'est venu l'idée d'écrire un petit article où je tirerais au clair, pour mon propre compte d'abord et pour le vôtre, la méthode que j'applique à l'étude de la nature, ce qui pourrait servir ultérieurement en quelque sorte d'annonce préalable à mes travaux de cet ordre (2). Ci-joint un produit de la nature qui, à cette époque de l'année, veut être consommé sans tarder. Je souhaite qu'il soit à votre goût et que vous vous en trouviez bien (3). — Weimar, le 20 juillet 1796. — G.

Schiller a Gœthe

Deux mots d'amitié en toute hâte, avec tous noj remerciements pour le poisson, que nous avon* trouvé excellent, ma belle-mère, moi, et les Schlegel, spécialement invités à cette occasion.

Une lettre à Cotta et différentes petites affaires urgentes m'ont épuisé et fatigué au point que je n'ai plus, pour aujourd'hui, ni le goût, ni la force d'en écrire davantage. J'espère que les affaires de Francfort (4) ne vous auront pas trop durement affectés, vous et votre mère. Si vous apprenez sur ces événements quoi que ce soit

qu'on ne trouve pas dans les journaux, faites-le moi savoir. Adieu. — Iéna, le 22 juillet 1796, dix heures du soir. — Sch.

(1) Gœtlic avait séjourné à ïéna du 16 au 19 juillet.

(2) Cet article, qui n'a pas laissé de traces, paraît n'avoir jamais été écrit.

(3) Le poisson dont il est question à ia lettro suivante. ('î) Francfort avait été occupé par les Français, après un

bombardement qui avait causé de graves dégâts.

On disait ici aujourd'hui que le coadjuteur aurait été pris (1).

Gœthé a Schiller

J'ai reçu de Meyer deux lettres qui me tranquillisent : il s'est retiré à Florence avec un compatriote à lui ; il est de bonne humeur et se porte bien ; il étudie les ouvrages de Cellini, et est plein d'enthousiasme pour les œuvres des vieux Florentins.

Ci-joint un billet que je vous prie de ne montrer à personne ; si j'apprends quelque autre nouvelle, je vous en ferai part. Il semble que Francfort ait souffert plus qu'on ne pouvait s'y attendre.

On recopie le roman avec zèle. J'espère expédier mercredi prochain la grande moitié. Je suis très content d'en être là, et ravi d'avoir l'aide de votre jugement : dans les circonstances présentes, j'aurais peine à trouver le recueillement et l'intensité d'attention nécessaires. Adieu. — Weimar, le 22 juillet 1796.

Le 23. — - Voici encore quelques nouvelles.

La Saxe électorale se dispose à établir un cordon.

Les Français ont bousculé les Autrichiens près de Gmünden, et n'étaient donc plus qu'à cinq milles de Wurzbourg. Ils doivent y être à l'heure qu'il est, et y avoir trouvé des magasins énormes et une masse de trésors qu'on y avait mis à l'abri.

Tous les renseignements s'accordent à donner les contingents saxons comme étant en retraite. Les Autrichiens se retirent derrière le Danube. Wurzbourg doit fournir douze mille chevaux qui seront expédiés à l'arrière.

Le Wurtemberg traite et a, dès à présent, son

(l) Dalberg, qui eut, plus tard, la brillante destinée qu'on sait, n'était encore que coadjuteur des évêchés de Maycnce, de Worms et de Constance. Il était lié d'amitié avec Goethe et Herder,

armistice. Marmheim est perdu, ou peu s'en faut. La cour impériale appelle 30 000 hommes de Bohême et de Galicie.

Francfort a perdu 174 maisons, paiera 8 millions de livres en argent, un million et demi en drap et en fournitures et des vivres en masse ; moyennant quoi aucun habitant ne sera molesté sans jugement et sans motif.

Telles sont, à peu près, les consolantes nouvelles qui parviennent de divers endroits et des divers points de l'horizon. Quant à ce qu'il adviendra de nos régions, l'unique question est de savoir s'il y aura moyen de gagner du temps. On sera en tout cas en mesure de tenir tête à un premier assaut et à une pointe. Le fait que le roi de Prusse est à Pyrmont et que nous avons donc toute prête la ressource suprême, que lui-même et le landgrave de Hesse ont évidemment tout intérêt à s'entremettre pour obte-

nir la paix à l'électorat de Saxe (1), que les Français auront bien assez à faire de donner la chasse aux Autrichiens par la Franconie, la Souabe et la Bavière jusqu'en Bohême, et de venir à bout d'eux sur leur propre territoire, tout cela réuni nous permet de garder quelque espoir, à moins que cet espoir, comme tant d'autres, ne soit destiné à s'évanouir.

Je n'ai encore aucune nouvelle de ma mère ; elle habite sur la grand'place, où se trouve le corps de garde, face à la Zeil, et elle a donc eu sous les yeux tout le demi-cercle de la ville qui a été atteint par le bombardement.

Entre temps, j'ai continué à pousser devant moi mon tonneau. A mesure qu'avance la copie du roman, j 'ai tâché de donner satisfaction aux différents desiderata, avec quel succès, vous en jugerez

(1) Le roi de Prusse avait spontanément écrit au duc de Saxe-Weimar pour lui offrir sa médiation et le décider à la neutralité.

vous-même. Adieu. — La nouvelle relative au coadjuteur n'est guère vraisemblable ; il disposait d'assez de temps et d'espace pour se retirer sur Ulm ; il semble même que le corps de Condé, qui était à Fribourg, ait trouvé le moyen de s'échapper. Ce que je viendrai à apprendre, vous ne manquerez pas de le savoir. — G.

Schiller a Gcethe

Iéna, le 25 juillet 1796.

Tous ces derniers temps, je ne me suis pas senti assez bien pour vous parler d'une affaire qui nous intéresse ; aujourd'hui encore, je m'en abstiens, parce que j'ai la tête toute ruinée par une nuit d'insomnie.

Les affaires politiques, à l'écart desquelles j'ai toujours préféré me tenir, prennent cette fois une telle tournure qu'il n'est plus possible de s'en désintéresser. Les Français sont à Stuttgart. On prétend que les Autrichiens s'y seraient d'abord enfermés, si bien que la ville aurait dû être bombardée ; mais je ne puis guère y ajouter foi, parce que Stuttgart n'est pas fortifiée, et qu'il ne peut vraiment venir à l'esprit de personne, pour peu qu^n ait le sens commun, de vouloir y tenir, ne fût-ce que trois heures. Il y a plusieurs semaines que je n'ai pas la moindre nouvelle de ma famille ; ce que je viens de vous dire est emprunté à une lettre de la petite Paulus. Les communications entre Stuttgart et Schorndorf étaient coupées à l'heure où m'écrivait la petite, en sorte que les postes de Stuttgart ne fonctionnaient plus.

Ici, tout continue d'aller bien pour les miens, si ce n'est qu'il semble bien que ma femme doive être obligée de renoncer à nourrir, parce qu'il ne vient plus rien.

J'ai appris dernièrement que Stolberg, avec

quelques autres qui étaient auprès de lui, a brûlé solennellement le Meister y à l'exception du sixième livre, qu'il a épargné, tout comme si c'eût été le Petit Jardin du paradis d'Arndt (1), et qu'il a fait relier à part : il tient, sans l'ombre d'une plaisanterie, que vous l'avez écrit dans l'intention de gagner des adeptes au piétisme, et il s'en est montré fort édifié.

Il court sur mon Almanach des muses une épigramme de Baggesen qui, dit-on, met à mal les Epigrammes vénitiennes. En voici la spirituelle pointe : « On commence par faire défiler sous les yeux du lecteur un cortège de figures idéales, après quoi, on lui déverse sur la tête le contenu d'un pot de chambre vénitien. » Convenez que la critique sent, en effet, son chien arrosé (2).

Je vous recommande tout spécialement ces deux précieux renseignements, et je suis sûr que vous en ferez un bon usage.

Auriez-vous la bonté de m' envoyer ce que vous avez encore en fait de xénies, car il est temps de songer sérieusement à l'impression.

Mon précédent Almanach des muses est interdit à Vienne ; nous avons donc d'autant moins de raisons de nous gêner dans le prochain.

L'épigramme que voici est la dernière nouveauté de Berlin, ainsi que vous le verrez :

Unger sur les deux publications qu'il édile : « Wilhelm Meister » et la revue « Allemagne ».

Pour faire accepter du lecteur mon nouveau type de caractère, J'ai dû, comme premier essai, choisir l'œuvre du maître (3) ;

(1) Petit livre de prières datant du début du dix-septième siècle, et fort populaire.

(2) Schiller avait eu connaissance, par une lettre de Humboldt, de cette épiçramme, qui courait sous le manteau. L'auteur en fit disparaître, lorsqu'il la publia, la partie malpropre ; mais Nicolaï, qui la connaissait, en fit publiquement usage.

(3) Meister. Double jeu de mots sur le nom de Wilhelm

La seconde épreuve, après laquelle ce sera chose décidée, Ce sera que le travail du mauvais apprenti ne parvienne pas à

[le discréditer.

Adieu. La nouvelle copie du huitième livre me remettra en pleine fermentation. Pour ce qui est des questions d'histoire naturelle, nous nous en entretiendrons de vive voix. Herder m'a envoyé diverses contributions pour YAlmanach; il s'en trouve parmi quelques-unes dont il est écrit : « L'indignation fait les vers qu'elle peut (1) » I

Bien des amitiés de ma femme. — Se h.

Gœthe a Schiller

Je vous envoie ci-joint une bonne lettre de Meyer ; c'est la seconde fois qu'il m'écrit de Florence, où il se sent parfaitement heureux ; je souhaite seulement qu'il s'y installe dans de bonnes conditions de véritable repos.

Vous aurez samedi encore quelques douzaines de xénies. Ne pourriez-vous, puisque vous activez toutes choses pour VAlmanach, me communiquer encore une fois le manuscrit? J'ai modifié bon nombre de passages dans les xénies, et j'ai trouvé, de-ci de-là, des titres ; peut-être y aurait-il quelque parti à en tirer.

La copie du roman progresse, et j*y vois encore bien à faire ; je compte vous l'expédier le 3 ou le 6 août, j'irai vous voir le 10, et j'espère que nous aurons vite fait d'en finir.

D'ici là, tout porte à croire que l'on verra un peu plus clair dans la calamité politique. Il semble que

Meister et sur le maître-ouvrier par opposition à l'apprenti. On ne sait de qui est cette épiçramme.

(1) Application malicieuse des vers bien connus de Juvénal. — L'Almanach des muses pour 1797 donna de Herder six poésies originales et six traductions.

la Thuringe et la Saxe aient du temps devant elles pour réfléchir, et c'est autant de gagné.

L'article de Kant sur la manière distinguée de philosopher (1) m'a fait grand plaisir ; cet écrit aide utilement à discerner avec une netteté de plus en plus grande ce qui n'est pas fait pour aller ensemble.

L'autodafé de Stolberg et l'épigramme des Baggesen ne leur porteront pas bonheur. Ils n'ont un tant soi peu de crédit que parce qu'on les a tolérés, et il ne faudra pas un bien grand effort pour les précipiter dans la société de leurs pareils. — Adieu ; je souhaite que votre femme se trouve bien du changement de régime, et que le petit profite bien de sa nouvelle alimentation. Je me promets d'avancer entre temps mon travail avec tout le zèle possible, pour pouvoir passer tranquillement un peu de temps auprès de vous, et m'entretenir avec vous de bien des projets nouveaux. — Weimar, le 26 juillet 1796. — G.

Goethe a Schiller

Vous avez très souvent, vous-même et d'autres amis, exprimé le désir que nos acteurs pussent de temps à autre aller jouer à Iéna ; voici qu'il s'offre une occasion qui nous permettrait de vous les expédier de Lauchstâdt (2) ; après quoi, une fois que le théâtre aurait été mis en état, il va de soi que l'institution prendrait un caractère normal. Dites-moi donc un peu où en sont les esprits, et tâchez surtout de mettre les femmes en branle.

(1) L'article de Kant, « Sur un air de distinction qu'on s'est donné récemment en matière de philosophie », avait paru dans la Berlinische Monalschrift ; i lvisait Schlosser, le beaufrère de Gœthc.

(2) Ville d'eaux proche de Halle; la troupe de Wcimar alla fréquemment y donner des séries de représentations.

Le duc (soit dit entre nous) s'en est remis à moi de toute l'affaire ; on en a, par politesse, référé à Gotha, qui n'a pas d'objections, mais je ne puis ni ne veux rien pousser sans un avis favorable de l'Université. Toutefois, je compte ne faire porter la question par le prorecteur devant le Sénat que le jour où je serai sûr d'avoir une majorité. Faites donc en sorte que vos amis et connaissances s'emploient activement à vanter l'intérêt d'une pareille nouveauté, et dites-moi bientôt votre impression.

Je voudrais bien avoir la Mère coupable, pour très peu de temps ; si vous l'avez encore entre les mains, ou si vous pouvez vous le procurer très vite, M. Kirms (1), qui vous remettra ce mot, pourra l'emporter ce soir.

Ci-joint une lettre de ma mère (2).

Dites-moi comment vont les vôtres.

Avec tout cela, tout est dans un tel état de confusion et d'agitation, qu'on ne peut guère attendre que d'un don miraculeux du ciel l'état d'esprit esthétique qui serait indispensable pour achever la mise au point du roman telle que nous la souhaitons. Pourtant, ne désespérons pas de cela non plus. Adieu. — Weimar, le 28 juillet 1796.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 28 juillet 1796.

Voici les xénies, que je vous prie de me renvoyer le plus tôt possible. Celles qui sont barrées sont, les unes définitivement éliminées, les autres déjà im-

(1) Régisseur du théâtre de Weimar, sous la haute direction de Goethe.

(2) Dans cette lettre, la mère de Gœthe racontait le bombardement, qui avait détruit, sous ses yeux, tout un quartier de Francfort (la rue des Juifs), et sa fuite à Offenbach par le pont du Main.

primées, ou recopiées et envoyées à l'imprimerie ; les modifications que vous y apporteriez seraient donc ou inutiles, ou trop tardives. Ne tenez pas compte des noms mis au bas des distiques ; ils ne signifient rien, et sont abandonnés.

Je vais tâcher de faire de la propagande pour la comédie, et je commencerai par travailler mon propriétaire (1), qui s'y était montré favorable. Je serais particulièrement ravi pour ma femme

que le projet pût aboutir. Elle se porte très passablement ; le petit souffre beaucoup d'acidités et de crampes, mais paraît pourtant s'habituer petit à petit à sa nouvelle alimentation. On n'imaginerait pas qu'avec tant de soucis intimes et extérieurs, on pût garder une humeur supportable, et même écrire des vers. Mais il est fort possible aussi que les vers s'en ressentent.

Je suis sans inquiétude pour le roman. Le peu qui reste à faire dépend d'un petit nombre d'heureux aperçus (2), et il arrive très souvent que lapression hâtive des circonstances fasse jaillir les trouvailles les plus surprenantes.

La voix de Meyer venue de "Florence m'a été un rafraîchissement et une grande joie. Il' y a plaisir à voir avec quelle délicatesse de sensibilité il accueille en lui-même la beauté, et, pour un esprit comme le sien, réfléchi et porté à l'analyse, cette capacité d'émotion, ce don enthousiaste de soi est une qualité infiniment précieuse.

Son idée de tableau me paraît admirablement féconde et pittoresque. Lorsque vous lui écrirez, chargez-vous pour lui, de ma part, de mille choses affectueuses.

L'idylle est composée, et je vous l'enverrai pro-

(1) Griesbach, qui était cri même temps protecteur de l'Université.

(2) « Apperçus », en français dans le texte.

chainement en épreuves. J'ai groupé en un ensemble les xénies qui ont trait au Patinage (sauf celles qui sont intitulées

Moyen âge et Individualité), et j'ai supprimé les titres particuliers, On peut appliquer en petit la même méthode à d'autres catégories, et introduire ainsi une plus grande variété, en multipliant les formes. Peut-être vous amuserez-vous à grouper de la sorte celles qui sont relatives à Newton.

Nous vous remercions sincèrement de nous avoir communiqué la lettre de votre mère. Outre les détails historiques qu'elle contient, nous avons été charmés par la simplicité candide de sa manière.

Le ciel sait ce qu'il va advenir de nous. Dans ces circonstances, il me paraît peu probable que vous puissiez tirer parti des renseignements engageants que vous donne Meyer en vue d'un voyage en Italie. Adieu. Amitiés de ma femme. — Sch.

Gœthe a Schiller

Je vous retourne immédiatement les xénies ; je n'ai fait que très peu de corrections ; je veux seulement vous faire observer que dans le mot Eudaemonia nous avons fait Yi long, ce qui est exact du point de vue de l'accentuation, mais incorrect pour la quantité ; mais il est bien peu probable que vous ayez à utiliser ces quelques épigrammes.

D'une manière générale, il faut que je vous avoue que j'ai eu un moment de désespoir en voyant, avec les yeux du corps, notre beau château de cartes, notre bel édifice chimérique, ainsi démoli, mis en pièces, biffé et dispersé. L'idée était trop belle, trop neuve et trop unique, pour que je puisse, — moi chez qui une

idée, un désir prend tout de suite une forme arrêtée, — me résigner sans douleur à y renoncer à jamais. Pourtant, c'est déjà quelque chose que l'amusement que nous avons trouvé à

en caresser l'idée, et c'est beaucoup que d'avoir devant nous tant de matière accumulée, qu'il nous sera loisible de remanier pour lui donner un autre corps. Je me sentirai consolé lorsque je les verrai réunies dans votre Almanach, mais je vous pri instamment de signer le moins possible de ce poésies de mon nom. Je suis obligé de laisser dormi pour le moment celles, en petit nombre, que j'ai composées dans ces derniers temps ; je vous le porterai quand j'irai vous voir, et, d'ici là, le jeun organisme du nouvel Almanach aura très suffisam ment de vitalité et de vigueur pour se les assimiler

Encore une prière : je désirerais qu'on laissât d côté tout ce qui peut être d'un effet désagréabl sur notre cercle et sur nos relations. Sous leur pre mière forme, chacune de ces petites pièces appuyait soutenait, excusait sa voisine ; maintenant, chacun apparaît comme placée là intentionnellement et d propos délibéré, et fait son propre effet, isolémeut e indépendamment des autres.

Du roman, je n'ai absolument rien de nouvea à dire : il fait sa sieste, et j'ai bon espoir qu'à l'ap proche du soir, il se réveillera d'autant plus allègre

J'ai poursuivi mes observations sur les plante et les insectes, et j'y ai eu beaucoup de bonheur. I m'apparaît clairement qu'une fois qu'on a vraimen pénétré le principe de continuité et qu'on sait 1 manier avec délicatesse, il n'est plus besoin d recourir à autre chose, ni pour la découverte, ni pou l'explication, en ce qui concerne les êtres organisé Je vais maintenant en faire l'épreuve

en l'appli quant aux natures élémentaires et spirituelles, e je compte qu'il me servira pour un temps de levie et d'instrument efficace dans mes difficiles entr prises.

L'orage français continue de pousser de l'avanl par delà notre forêt de Thnringc ; il 1:0ns faudri révérer désormais comme une divinité la chaîne

de montagnes qui, d'ordinaire, nous envoie les vents froids, si, pour une fois, elle a les propriétés tutélaires d'une ligne de défense infranchissable.

Notre troupe de comédiens doit aller le 11 à Rudolstadt, où il y a concours de tir (1) ; si le public d'Iéna désire connaître en septembre une distraction délicate, ses vœux auront le loisir de se manifester d'ici là.

Faites-moi savoir quand vous aurez besoin d'un nouveau morceau de Cellini.

J'aimerais apprendre que vous allez tout à fait bien, vous et les vôtres. Quelles nouvelles avez-vous de Souabe? On dit que les contingents saxons sont près de Kronach. Va-t-on les employer à couvrir le Voigtland et la vallée de la Saale contre les incursions? Va-t-on établir un nouveau cordon sur la Werra? Va-t-on négocier la neutralité et l'armistice en usant des services de la Prusse? Et, d'une manière générale, que peut-on et que veut-on employer comme paratonnerre? C'est ce qu'un avenir prochain nous apprendra. Adieu. Je souhaite de pouvoir bientôt passer près de vous quelque temps dans la tranquillité et dans l'apaisement des inquiétudes. — Weimar, le 30 juillet 1796.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 31 juillet 1796.

Il n'est pas possible que vous ayez, à voir les xénies quitter vos mains, plus de déplaisir que je n'en ai moi-même. Sans parler de la nouveauté et de la piquante originalité de l'entreprise, l'idée d'exécuter en commun avec vous tout un travail d'ensemble avait pour moi un si puissant attrait !

(1) Elle y joua du 12 août au 30 septembre, puis rentra directement à Weimar.

28fi 31 JUILLET 1796

Mais soyez sûr que je n'ai pas sacrifié l'idée à mes convenances personnelles. Il s'en fallait encore infiniment qu'elles formassent un tout qui fût de nature à satisfaire même le plus indulgent des lecteurs ; et mon dur métier de rédacteur en chef ne m'a donné qu'une trop longue expérience de ce genre de défauts. Même si nous avions pu y consacrer sans réserve les deux derniers mois, nous ne serions parvenus à donner ni à la portion satirique, ni à l'autre, le degré d'achèvement qui eût été strictement nécessaire. Il nous était impossible de garder le tout jusqu'à l'année prochaine, d'abord en raison des besoins impérieux de Y Almanach, puis parce que c'eût été trop risqué, vu les nombreuses allusions aux œuvres littéraires les plus récentes, qui auraient perdu toute saveur à une année de distance ; sans parler de mes autres scrupules, que je vous exposerai de vive voix. Au reste, ni l'idée, ni la forme ne sont définitivement perdues pour nous, car il nous reste en réserve une quantité si prodigieuse de matière,

que ce que nous pourrons y joindre du fond ancien y passera inaperçu.

Votre nom ne figurera qu'avec beaucoup de modération. Je l'ai même supprimé au bas des petites pièces politiques qui ne contiennent' pas d'attaques personnelles, et où on eût été bien aise de le trouver, pour éviter qu'on ne les rapprochât de celles qui visent Reichardt. Il n'est pas admissible qu'on ménage Stolberg, et vous n'y songez certainement pas vous-même ; quand à Schlosscr, il n'est nulle part visé plus explicitement que ne le comporl fatalement toute satire générale à l'adresse d< dévots. D'ailleurs, ces coups de boutoir contre h bande de Stolberg sont placés dans un contexl qui, pour n'importe qui, me dénonce immédiatement comme l'auteur ; je suis, avec Stolberg, en guerre ouverte et déclarée, et je ne suis tenu à aucune réserve. Wieland s'en tirera avec « la gra*

cieuse vierge de Weimar », dont il ne peut vraiment pas s'offenser. Au reste, toutes ces pièces à personnalités agressives paraîtront seulement dans la seconde moitié de l' Almanach, si bien que, lorsque vous viendrez ici, il vous sera encore loisible de retoucher ce qu'il vous plaira. Pour éviter de faire de la peine à Iffiand, je mentionnerai uniquement, dans le Dialogue avec Shakespeare (1), des pièces de Schroder et de Kotzebue. Ayez donc la bonté de me faire copier par votre Esprit (2) la liste des personnages de cinq ou six pièces de ces auteurs, pour que je puisse y faire des allusions.

Cellini ne presse pas pour cette fois. Voilà plusieurs courriers partis sans que j'aie pu faire aucun envoi à Gotta, la poste n'acceptant rien pour Stuttgart ni pour Tubingue. J'ai encore là le dernier morceau de Cellini, celui qui est destiné au numéro 8, et

Cotta n'a certainement pas reçu la copie pour le septième, qui était encore en route au moment où Stuttgart a été occupée.

Il n'est parvenu ici aucune nouvelle de Souabe depuis huit jours ; je ne sais ni ce qu'il est advenu de ma famille, ni où elle réside en ce moment.

On écrit aujourd'hui de Cobourg que les Français y entreront sous peu de jours, mais que tout le monde y est sans la moindre crainte. C'est ce que l'hypocondriaque le plus poltron qu'il y ait sur terre, M. Hess, écrit à sa femme, qui est ici ; il faut donc bien que ce soit vrai.

Il peut être sage de laisser le temps apaiser dans le cœur des gens d'Iéna la terreur que leur inspirent les Français avant de leur donner la comédie. Il y a aussi beaucoup de consciences scrupuleuses qui considéreraient un divertissement comme déplacé en un temps de si grave calamité publique.

(1) Un groupe de vingt-deux distiques qui fut réuni dans la suite sous ce titre commun : l'Ombre de Shakespeare,

(2) Voir ci-dessus la lettre 176,

288 1er AOUT 1T9G

Comme le théâtre de Mannheim est, à ce que Ton dit, fermé pour un an, vous pourrez sans doute avoir à nouveau Iffland à Weimar. Il serait à souhaiter que ce fût, pour le théâtre de Weimar, l'occasion de recruter une actrice ; Mlle Witthôf t (1) (j'ignore quel nom elle peut bien porter à présent) serait une excellente acquisition.

Tout va bien chez moi, et le petit s'habitue peu à peu. Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés.

Adieu. J'aurai grand plaisir, lorsque vous reviendrez ici, à apprendre où vous en êtes de vos recherches d'histoire naturelle. — Sch.

Schiller a Gœthe

Après avoir longtemps oscillé de part et d'autre, toute chose finit toujours par trouver sa position normale d'équilibre. Notre première idée, pour les xénies, était l'idée d'une farce joyeuse, d'une mystification de rapins, calculée en vue d'un effet momentané, — et, ainsi conçu, c'était parfait. Après quoi, il y a eu surabondance, et la poussée a fait éclater le vase. Voici ce que je viens enfin, après avoir ruminé l'affaire une fois de plus, de trouver la manière la plus naturelle du monde de donner satisfaction tout à la fois à vos désirs et aux nécessités de Y Almanach.

A bien examiner les choses, ce qui avait fait naître le rêve ambitieux d'une sorte d'universalité encyclopédique, et ce qui m'avait le plus cruellement embarrassé dans le travail d'organisation, ce sont les xénies philosophiques et proprement poétiques, en un mot, les xénies innocentes, c'est-à-dire celles dont il n'était nullement question dans notre dessein initial. Détachons donc celles-là pour les donner

(1) Schiller l'avait connue à l'époque de son séjour à Mannheim.

dans la première partie, la partie posée et raisonnable de YAlmanach, parmi les autres poésies ; réservons au contraire le nom de xénies pour celles qui sont de Tordre plaisant, et groupons-les toutes ensemble, à la suite de la première partie, comme nous avons fait Tan dernier pour les Epi grammes, — et le tour sera joué. Jetées pêle-mêle, sans aucun mélange de pièces sérieuses, elles perdront beaucoup de leur férocité, le ton général de bonne humeur excusera les vivacités de chacune d'elles prise isolément, comme vous en faisiez vous-même la remarque l'autre jour, et, du même coup, elles formeront jusqu'à un certain point un ensemble. Même les coups de bâton appliqués à Reichardt, nous les sèmerons de-ci de-là, dans le tas, au lieu de les mettre en tête, comme nous avions fait ; nous lui faisions, en le distinguant ainsi, à la fois trop d'honneur et une trop cruelle offense. De cette manière, — si, du moins, vous approuvez mon idée, et je crois qu e vous l'approuverez, — nos xénies retourneront à leur nature première, sans que nous ayons lieu de regretter de nous en être écartés chemin faisant, puisque nous devons à cette aberration même d'avoir fait bon nombre de bonnes et belles trouvailles.

Enfin, comme, en vertu de la nouvelle répartition, celles de vos xénies de caractère politique qui contiennent uniquement de la doctrine et qui ne visent personne se trouvent nettement séparées des pièces satiriques, je les ai signées de votre nom. Il convient qu'elles portent ouvertement votre nom, attendu que ce sont des confessions personnelles qui se rattachent aux Epigrammes de l'an dernier, et, jusqu'à un certain point, au Meister, et que, par leur forme aussi bien que par leur contenu, elles portent votre marque à ne pas s'y méprendre.

Aujourd'hui encore, je suis sans nouvelles de Souabe ; il semble bien que nous en soyons tout à

fait coupés. M. von Funk, de qui je viens de recevoir une lettre, s'est trouvé obligé de quitter Artern, qui est sa résidence habituelle, et de se transporter dans la région de Langensalza. Pourtant, il n'y a guère lieu de trop s'inquiéter pour ce pays-là, car il estime que la position est militairement de nulle valeur. Adieu. — Iéna, le 1er août 1796. — Sch.

Vous allez être encore, mon bon ami, tous ces jours-ci, obligé plus d'une fois de vous armer de patience à mon égard, car, aujourd'hui qu'approche la date où je comptais entreprendre mon voyage (1), je ne sens que trop vivement tout ce que je perds à remettre à plus tard une espérance si prochaine, ce qui, à mon âge, équivaut à y renoncer à tout jamais. C'eût été pour moi l'unique moyen d'acquérir ce qu'il me manque encore de culture ; c'est . à cette condition que j'eusse pu parvenir à faire un emploi utile et fécond de ce que je possède de ressources naturelles, et j'eusse été assuré de rapporter dans le petit coin du monde où nous vivons un riche trésor, qui, dans l'avenir, nous eût remplis l'un et l'autre d'une reconnaissance heureuse envers le temps que j'eusse passé loin de vous. J'envie désespérément à notre bon Meyer tout ce qu'il voit là-bas de ses yeux, et lui-même n'en jouit qu'à demi, à la pensée que, pour moi, tout cela ne sera jamais que lettre morte. Enfin, ce qui achève de me chagriner, c'est de n'avoir en perspective aucun travail qui soit de nature à animer mon courage et à me communiquer de l'élan. Jamais je n'ai eu un si grand besoin qu'aujourd'hui d'un grand voyage et de cette foule d'observations qui viennent vous envahir de

(1) Gœthe avait formé depuis longtemps le projet d'un voyage en Italie, où Meyer le pressait d'aller le rejoindre. Le projet fut abandonné.

toutes parts. Et pourtant, j'ai beau retourner les choses de toutes façons, il serait insensé de se mettre en route à l'heure présente, et il faut donc en prendre son parti.

J'espère aller vous voir bientôt. Je suis très content que vous ayez trouvé une solution qui sauve du naufrage notre amusette des xénies. Je suis tout à fait d'avis que c'est la bonne ; YAlmanach gardera ainsi sa forme première, et se distinguera avantageusement de tous les autres almanachs analogues par son prélude et son postlude ; il ne risquera pas de prendre un aspect par trop bariolé par le mélange de genres littéraires discordants, et aura néanmoins toute la variété possible. Qui sait quelle nouvelle invention nous viendra à l'esprit, lorsqu'il s'agira de lui donner, l'an prochain, un intérêt capable d'allécher le public? Je ne veux pas vous parler aujourd'hui d'autre chose. Adieu. Faites mes amitiés à votre chère femme ; je souhaite de vous trouver, vous et les vôtres, bien portants et en bonne disposition d'humeur. — Weimar, le 2 août 1796. — G.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 5 août 1796.

Matthisson (1) a traversé aujourd'hui notre ville ; il arrive directement d'Italie, par Trieste et Vienne. A l'entendre, un voyage en Italie ne présenterait guère de risques. Il estime que la route

de Trieste à Rome par Ancône n'expose à aucune sorte de difficultés. Lui-même, dans tout son voyage, n'a pas eu le moindre désagrément, et le seul endroit où il ait été retardé contre son gré, c'est Nuremberg, où l'on n'a pas eu de chevaux à lui donner. Si donc,

(1) Grand voyageur, poète lyrique médiocre, alors en vogue, et goûté de Schiller lui-même.

d'ici trois à quatre semaines, la tournure des événements vous libérait de toute inquiétude pour votre maison et votre foyer, vous n'auriez plus de motif de renoncer à votre voyage. Hirt aussi est rentré d'Italie ; Matthisson l'a quitté à Vienne, mais affirme que nous le verrons ici. Il n'a rien pu me dire de Meyer que nous ne sachions, et, d'une manière générale, il n'a pas eu grand'chose de nouveau à me raconter sur les événements les plus récents.

Je vous envoie ci-joint un certain nombre de xénies dans le genre sérieux : il y en a des vôtres et des miennes, et je les ai liées en un bouquet, en sorte que cette catégorie, elle aussi, satisfera, jusqu'à un certain point, notre idée initiale d'une collaboration intime (1). Ayez la gentillesse de jeter un coup d'œil sur le manuscrit, et de noter ce que vous voudriez voir modifier. Si vous n'avez pas d'observations à faire, renvoyez-moi le manuscrit par retour de la messagère, pour que je puisse le remettre immédiatement à Gôpferdt.

Je vous parlerai d'autres questions la prochaine fois. Je ne suis pas seul. Puisse cette lettre vous trouver l'âme sereine et apaisée ! Tout va bien chez moi, et ma femme vous envoie ses compliments cordiaux. — Sch.

Gœthe a Schiller

Les ci-devant (2) xénies, groupées comme elles le sont à présent, ont très bonne façon, et cette grave compagnie est assurée de recevoir un bon accueil. Il serait très bien que vous pussiez trouver les quelques titres qui manquent encore, car, au cours de ces quelques brèves heures, mon imagination 8*e8t trouvée rester parfaitement stérile. La

(1) C'est la série qui porta le titre collectif de Tabulae votivee.

(2) « Ci-devant », en français dans le texte.

Semaine prochaine je serai auprès de vous, et j'espère que nos journées de vie partagée ne laisseront pas de porter des fruits , : nous aurons un certain nombre de choses à achever et maintes résolutions à prendre. J'aurai de bonnes nouvelles à vous donner de mon histoire naturelle.

J'ai découvert ces jours derniers le plus beau phénomène que je sache dans toute la nature organique (et c'est beaucoup dire), et je vous en envoie tout de suite la description. J'ignore s'il est connu ; mais, s'il l'est, les naturalistes sont bien coupables de ne pas aller clamer un fait de cette importance par toutes les rues, au lieu de tourmenter les esprits curieux de s'instruire en leur ingurgitant une masse de détails sans intérêt. N'en parlez à âme qui vive. Il ne m'a encore été possible de réussir l'observation que par un unique procédé, mais il est très possible qu'elle se vérifie par toutes les méthodes, ce qu'il faudra tirer au clair dèr- cet automne. Comme la transformation s'opère avec une extrême rapidité, et que les' petites dimensions empêchent seules que l'on voie le mouvement se produire, on croit être en pleine féerie,

lorsqu'on considère ces êtres, car ce n'est pas une petite affaire que de grandir, en douze minutes, d'un demi-pouce en longueur et d'une quantité proportionnelle en largeur, ce qui représente, ou peu s'en faut, une croissance en raison du carré, et encore les quatre ailes à la fois ! Je verrai s'il n'y a pas moyen de vous faire constater le phénomène de vos propres yeux. — Adieu.

Entre nous soit dit, j'espère vous apporter, lorsque je vous arriverai, la paix et la tranquillité assurées pour la Thuringe et la Saxe supérieure. — Weimar, le 6 août 1796. — G.

P.-S. — Il va sans dire qu'il ne faut pas se figurer cette croissance comme si les éléments solides des

ailes s'allongeaient dans une si forte proportion en un temps si court ; j'imagine au contraire que les ailes sont formées d'un tissu cellulaire très fin et sout complètement achevées, et que ce tissu se dilate avec cette rapidité saisissante sous l'action de quelque fluide élastique — air, vapeur ou liquide — qui y serait injecté. Je suis convaincu qu'on pourra faire une observation analogue sur la croissance des fleurs.

Iéna, le 8 août 1796.

Votre nouvelle découverte est, en effet, merveilleuse ; il semble qu'elle soit de grande importance et qu'elle mette sur une piste féconde. Elle m'a rappelé le développement rapide et violent qui s'observe sur le cœur et les poumons de l'animal nouveau-né. Il n'est pas moins remarquable que le papillon évite si obstinément les parties éclairées, et ce fait doit attirer une fois de plus l'attention vers l'action de la lumière sur les êtres organisés.

Je désirerais très vivement voir moi-même votre phénomène. J'imagine que vous ne manquerez pas de poursuivre vos expériences tous ces jours-ci, et que vous aurez, quand vous viendrez, beaucoup de récits à m'en faire.

On raconte ici très ouvertement qu'il y a en ce moment à Weissenfels conférence entre le prince électeur de Saxe, quelques ducs de Saxe et le roi de Prusse en personne (1). Les Saxons occuperaient la ville d'Erfurt, — et autres racontars du même genre. Il n'est toujours arrivé ici aucune nouvelle de Souabe, et je ne puis en faire parvenir aucune là-bas.

(1) L'intervention du roi de Prusse avait pour but de décider les princes saxons à faire une déclaration de neutralité, qu'il obtint aisément.

Le frère de Schlegel (1) est ici ; il fait une excellente impression et paraît plein de promesses. Humboldt est en route pour un grand voyage dans le nord de l'Allemagne jusqu'à l'île de Rûgen ; il visitera amis et ennemis à Eutin et à Wandsbeck (2), et aura toutes sortes de récits amusants à nous faire. Je n'ai pas très bien pu comprendre ce qui lui a pris soudain de se mettre en route pour aller jusque là-haut.

Le huitième livre poursuit sans doute encore son somme.

N'auriez-vous pas quelque livre où il soit question des découvertes d'Herculanum? J'aurais justement besoin de quelques renseignements exacts là-dessus, et vous me rendriez service. Je crois bien me souvenir qu'il se trouve un certain nombre de renseignements à ce sujet dans l'histoire de Volkmann (3).

Tout va bien chez moi. Nous nous réjouissons tous (Karl est aussi du nombre) de votre venue. Venez le plus tôt possible. — Sch.

Gœthe a Schiller

Mon bagage était prêt, j'avais l'espoir de prendre avec vous un peu de bon temps. Et voici que, par malheur, diverses circonstances me retiennent, et que je ne sais plus quand je vous verrai.

J'aurais besoin d'être renseigné plus précisément sur ce que vous désirez savoir au juste des décou-

(1) Frédéric Schlegel.

(2) A Eutin, habitaient Voss et Fritz Stolberg (ce dernier était absent à cette époque) ; à Wandsbeck, Klopstock et Jacobi.

(3) Les Nouvelles historiques et critiques d'Italie parues de 1777 à 1783. Schiller composa quelques jours plus tard le poème : « Pompéi et Herculanum », qui parut dans YAlmanach pour 1797.

vertes d'Herculanum, pour pouvoir vous aider utilement. Je vous envoie le Volkmann; il existe aussi un autre volume, dont vous trouverez un exemplaire dans la bibliothèque de Bûttner (1) : la Description d'Héraclée, traduite de l'italien de don Marcello Venuti, Francfort et Leipzig, 1749.

Faites-moi donc l'amitié de me renvoyer ma note sur les papillons. Il semble que le fait soit général ; je l'ai observé entre temps sur d'autres papillons et aussi sur des ichneumons. Je suis

plus convaincu que jamais que l'idée de continuité permet de rendre parfaitement compte des êtres organisés. Je suis occupé à tracer pour mon propre usage un programme d'observations qui me mettra en mesure de situer exactement chaque remarque isolée à la place qui lui revient, quels que soient les intermédiaires qui resteront provisoirement en blanc. Une fois que j'en serai venu à bout, tout ce qui, à l'heure qu'il est, est cause d'embarras et de confusion, deviendra d'emblée satisfaisant pour l'esprit et sera le bienvenu. Car, lorsque je considère l'amas innombrable et incommode de mes matériaux, je me rends compte que je trouverais bien difficilement le temps et le goût de les trier et de leur donner une forme utilisable.

Le roman se reprend, lui aussi, à donner signe de vie. J'ai cherché à habiller vos idées d'un corps de ma façon, mais j'ignore si vous reconnaîtrez ces essences spirituelles sous la forme terrestre dont je les ai revêtues. Pour un peu, j'enverrais l'ouvrage à l'imprimerie sans plus vous le faire voir. La diversité de nos natures a cette conséquence fatale que je ne saurais, quoi que je fasse, donner jamais pleine satisfaction aux exigences qui vous paraissent impérieuses, et, lorsqu'un jour vous vous expli-

(1) Le duc avait acquis en 1783, moyennant une pension et le logement à Iéna, la riche bibliothèque du vieux naturaliste et philologue Chr. W. Butiner,

querez tout au long sur l'œuvre entière, vous trouverez là sûrement matière à plus d'une belle réflexion (1).

Donnez-moi, de temps à autre, des nouvelles de Y Almanach. ,Voici une petite contribution ; si vous pouvez en faire usage, je ne vois aucune objection à ce qu'elle soit signée de mon nom (2).

Ce qui m'a mis dans l'état d'humeur qui me l'a suggérée, c'est une réflexion impertinente de M. Richter dans une lettre à Knebel (3).

Faites-moi donc part de ce que vous écrit Hum* boldt.

D'ici quelques jours, vous recevrez la visite du conseiller d'ambassade, M. Matthài ; accueillez-le gentiment. Il a été gouverneur du comte Forstenburg, fils naturel du duc de Brunswick, et attaché en même temps à la personne de sa mère, Mme de Branconi, et il a visité avec l'un et l'autre un bon morceau du globe terrestre. Adieu. — Weimar, le 10 août 1796. — G.

(1) Beaucoup plus tard, Goethe porta un jugement analogue, mais plus net, sur l'ensemble des grandes lettres pressantes que Schiller lui avait écrites au sujet de Wilhelm Meister, et qu'on vient de lire. Le 23 mars 1829, il dit à Eckermann ces quelques mots, qui méritent d'être rappelés : « Schiller était comme tous les hommes qui prennent trop promptement feu sur une idée théorique. Et puis, il était en un mouvement perpétuel et ne parvenait pas à se fixer, ainsi que vous le verrez par les lettres qu'il m'écrivit sur WiUielm Meister, qu'il voulait voir réalisé, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Il m'a fallu toujours infiniment de force de résistance pour tenir bon. »

(2) Il s'agit de la petite pièce intitulée le Chinois à Rome.

(3) Jean-Paul avait écrit incidemment, dans une lettre à Knebel datée du 3 août : « A l'heure qu'il est, véritablement, ce nous avons besoin, c'est un Tyrtée plutôt qu'un Properce ! »

Iéna, le 10 août 1796.

Je reçois à l'instant même votre lettre, et je ne veux que vous retourner sans tarder le manuscrit que vous désirez recevoir (1). Merci mille fois pour Volkmann et pour les autres renseignements. Le Chinois ira tout chaud à l'imprimerie ; c'est ainsi qu'il convient de traiter cette race.

Je suis très vivement contrarié que vous ne puissiez nous arriver tout de suite : j'aurais tant aimé à allumer ma petite lampe à votre flamme ! Quant à votre roman, vous agissez très sagement en ne vous laissant pas entamer par les manières de voir d'autrui, lorsqu'elles répugnent à votre propre nature. Tout y est d'un seul jet, et, même s'il restait une lacune de faible importance, ce qui d'ailleurs est loin d'être prouvé, mieux vaut que la lacune subsiste et soit de votre façon, que si un autre s'avisait de la combler à sa manière. Mais nous retrouverons ce sujet plus à loisir, bientôt.

Vendredi (2) je vous enverrai des bonnes feuilles de YAlmanach. Adieu. — Sch.

Schiller a Gœthe

Iéna, le 12 août 1796.

Je me suis trouvé aujourd'hui enfoncé dans un poème (3) qui m'a fait tout bonnement oublier que c'était jour de courrier. Ma femme, qui vous envoie des biscottes, me le fait remarquer à l'instant, et

(1) La « note sur les papillons » ; voir la lettre qui précède.

(2) 12 août.

(3) Pompéi et Herculanum.

je n'ai plus que le temps de vous écrire ces quelques mots.

Ci-joint les bonnes feuilles — papier ordinaire et papier de meilleure qualité — des premières signatures de YAlmanach. La quatrième est sous presse, et tout s'annonce comme si nous devions être prêts pour la première moitié de septembre. Il sera d'une richesse invraisemblable et aura tout autre air que celui de Pan passé. Sans faire entrer votre idylle (1) en balance avec les Epigrammes de l'autre année, le nouveau l'emportera sûrement sur l'ancien. Je suis plus satisfait de ce que j'y ai mis de moi que je ne l'ai été l'autre fois, je constate à un point inouï les modifications que votre action plus proche a déterminées en moi, et, bien qu'il n'y ait guère moyen de rien changer ni à ma nature, ni à mes capacités, je sens néanmoins qu'une grande lumière s'est faite en moi. Je le constate très nettement à l'occasion de certains travaux que j'ai actuellement en main.

Je n'ai pas encore eu la visite de M. Matthài ; il sera le bienvenu quand il se présentera. Mon beaufrère, le conseiller d'ambassade de Wolzogen, est ici en ce moment avec sa femme (2) ; il s'est occupé durant plusieurs années d'architecture, et, comme il a un cerveau, et qu'il a vu du pays, vous ne lui trouverez pas la tête creuse.

Adieu ; ne tardez pas trop à venir. J'aurais un bien grand plaisir à voir encore une fois le hui tième livre ; ne l'aurai-je pas bientôt? — Sch.

Gœthe a Schiller

J'ai eu beaucoup de plaisir à recevoir votre mot amical, qu'accompagnaient les premières feuilles

(1) Alexis et Dora.

' (2) Caroline, la belle-sœur de Schiller.

300 t3 AOUT 1796

de YAlmanach et les excellentes biscottes ; le tout m'a trouvé en pleine activité laborieuse et diverse. UAlmanach fait vraiment très bonne figure, et, une fois complet, sera sûrement riche et varié. Ne pourriez-vous pas, puisque, de toute façon, vous aurez à faire corriger quelques pages avant le tirage, apporter aussi quelques retouches au Patinage? Tel qu'il se présente sous sa forme actuelle, il promet un ensemble qui ne vient pas, et les deux distiques isolés de la fin déconcertent plus encore. Je vous indique au feuillet ci -joint comment j'aimerais à les voir disposés. Les distiques seraient séparés l'un de l'autre par un petit trait, et, avec les quelques petites pièces que j'y ai ajoutées, ils feraient une sorte de groupe, qui amènerait tout naturellement ceux qui viendront après, et qui seront disposés de même.

Sophie Mereau (1) se tient bien. L' Impératif (2) est très amusant : cet exemple montre fort bien comment la poésie peut rendre plausible une idée fausse au moyen d'un adroit recours au sentiment. J'ai été frappé de voir à quel point la poésie de Conz (3) n'est guère que de bonne prose, et aussi la singulière figure que font les lutins (4) parmi la lumineuse compagnie qui les entoure. Mais vous avez fort bien fait d'accueillir des spécimens de tous les genres qui sont aujourd'hui en fa veur. N'avezvous pas

aussi une romance à peu près passable? J'espère être présent en personne lorsque vous donnerez la dernière main aux xénies, et y trouver encore une place pour mes derniers produits. D'ici mer-

(1) h'Almanach donna d'elle une poésie intitulée Souvenir.

(2) La petite pièce de Herder sur Un autre genre de morale débutait par une allusion ironique à l'impératif catégorique de Kant.

(3) Les Muses.

(4j La Reine des Lutins, du licrlinois Moyer.

credi prochain, je compte fermement avoir levé bien des obstacles, et, d'ici là, je saurai définitivement si je peux vous envoyer une dernière fois le huitième livre. Ou je me trompe fort, ou je serai finalement réduit à développer ce volume de manière à en faire deux, si je tiens à accorder aux divers sujets une place plus harmonieusement proportionnée.

Que dites-vous de l'histoire de miracle que je vous envoie? Elle est empruntée au Journal de Florence (1) ; faites-la copier, et communiquez-la à quelques amis. On a publié le même jour une bien remarquable ordonnance édictée au nom du Quirinal, pour assurer la sécurité des commissaires français dont on attend la venue (2) : on y menace des peines les plus immédiates et les plus rigoureuses, sans autre forme de procès et sans jugement régulier, quiconque les aura offensés si peu que ce soit, ou quiconque aura fait mine de bouger et de contrarier le moins du monde les mesures qui viendront à être prises (il est probable qu'il s'agit de l'enlèvement des œuvres d'art).

J'ai une lettre de Meyer. Il est plein d'entrain. Il a entrepris une copie de la Vierge à la chaise (3), après quoi il s'attellera sans doute à une partie d'un excellent tableau de Michel- Ange. Il continue d'espérer ma venue très prochaine.

D'ici une semaine, je pourrai vous en dire davantage sur la tournure que prennent nos affaires politiques. Le contingent saxon est toujours dans le Voigtland ; le reste des troupes est réparti de manière à constituer une sorte de cordon ; ce qui n'em-

(1) Il est clair qu'il l'avait reçue de Meyer. Elle ne s'est pas conservée.

(2) Il s'agit des agents spécialement envoyés en Italie par le Directoire (Pieracchi, Saliceti, etc.) pour conduire avec le Saint-Siège les négociations de paix.

(3) De Raphaël, au palais Pitti.

pêche que le mieux qu'on puisse attendre n'est pas affaire de force et de luttes violentes, mais est à la merci de combinaisons et de négociations qui se tiennent dans des régions plus hautes.

Faites mes amitiés à tout votre entourage. Je serai bien heureux de vous revoir, et j'attends de votre influence réciproque des effets que, pour le moment, nous sommes nous-mêmes hors d'état de pressentir. Adieu. — Weimar, le 13 août 1796. — G.

FIN DU TOME PREMIER

Cet ouvrage a été' achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et Cie>

à Paris, le 9 Mai 1923.

La Bibliothèque Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte on volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra pajer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library University ef Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each addilional day.

jea M2

ce

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/correspondanceen01schi. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.